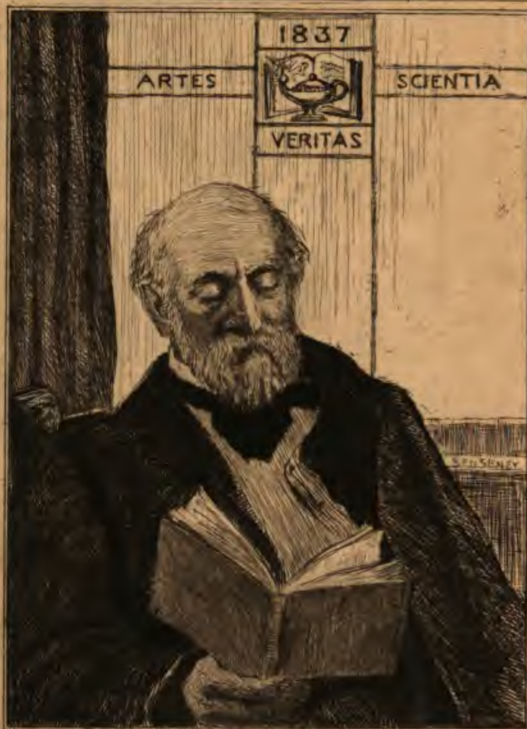

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

Vequied

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

# LES PYGMÉES

## AUTRES OUVRAGES DE L'AUTEUR

Crania ethnica, les Crânes des races humaines, décrits et figurés d'après les collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris, de la Société d'anthropologie de Paris et les principales collections de la France et de l'étranger. Paris, 1873-1879. 1 vol. in-4, 528 pages, avec 482 figures dans le texte ; atlas de 100 planches lithographiées d'après nature (en commun avec M. Ernest-T. Hamy).

Hommes fossiles et Hommes sauvages, études d'anthropologie, 1884. 1 vol. gr. in-8° avec 209 figures intercalées dans le texte et une carte.

I. Premières découvertes relatives à l'homme fossile. — II. L'homme des époques paléolithique et néolithique. — III. Les Malais et les Papouas. — IV. Les Papouas et les Négritos. — V. Populations de la Mélanésie et de la Polynésie occidentale. — VI. La race tasmanienne. — VII. La guerre noire en Tasmanie. — VIII. Migrations polynésiennes. — IX. Maoris et Morioris. — X. Les Todas. — XI. Les Finnois de Finlande.

L'espèce humaine, huitième édition, 1886. 1 vol. in-8. Traduit en anglais, en allemand et en italien.

Rapport sur les progrès de l'anthropologie en France, 1867. 1 vol. grand in-8.

Unité de l'espèce humaine, 1861. 1 vol. in-12. Traduit en russe.

Introduction à l'histoire des races humaines, 1re partie, 1887. Gr. in-8, avec 225 figures dans le texte et 2 cartes.

Cinq conférences sur l'histoire naturelle de l'homme, 1867-1868. 1 vol. in-18, traduit en italien, en hollandais, en suédois et en anglais (en Amérique).

Les Polynésiens et leurs Migrations, 1866. 1 vol. in-4, avec quatre cartes.

La race prussienne, 1871. 1 vol. in-12. Traduit en anglais.

Charles Darwin et ses précurseurs français, 1870. 1 vol. in-8.

Métamorphoses de l'homme et des animaux, 1862. 1 vol. in-12, traduit en anglais et en russe.

Recherches anatomiques et zoologiques faites pendant un voyage en Sicile, par MM. Milne-Edwards, A. de Quatrefages et E. Blanchard. 1 vol. in-4, 30 planches. (Chacun des auteurs a publié un volume à part.)

Histoire naturelle des Annélides et des Géphyriens, 186[illegible]. 2 vol. in-8, atlas de 20 planches (Collection des suites à Buffon).

Études sur les maladies act[illegible] des vers à soie, 1850. 1 vol. in-4, 6 planches.

Nouvelles rech[illegible]ches sur les maladies actuelles des vers à soie. Paris, 1860. [illegible] vol. in-4.

Essai sur l'histoire de la sériciculture, 1860, 1 vol. in-12. Traduit en italien.

Souvenirs d'un naturaliste, 1854. 2 vol. in-12. Traduit en anglais.

---

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

# LES

# PYGMÉES

PAR

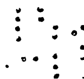
A[rmand]. DE QUATREFAGES [de Bréau]

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)

PROFESSEUR D'ANTHROPOLOGIE AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

---

*Avec 31 figures intercalées dans le texte*



LES PYGMÉES DES ANCIENS

D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE

NÉGRITOS OU PYGMÉES ASIATIQUES

NÉGRILLES OU PYGMÉES AFRICAINS

HOTTENTOTS ET BOSCHISMANS

*PARIS*

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

---

1887

# AVERTISSEMENT

Depuis longtemps les petites races nègres ont attiré d'une manière toute spéciale mon attention et mon intérêt. A plusieurs reprises je suis revenu sur leur histoire dans mes cours et dans diverses publications [1].

Il m'a semblé qu'il pourrait être utile de réunir et de fondre ces matériaux dans un livre qui présenterait ainsi une sorte de monographie de ce type humain, très curieux à plus d'un titre.

Ces petits Nègres sont aujourd'hui à peu près partout dispersés, morcelés, et souvent traqués par

[1] Les diverses études, parfois assez développées, que j'ai publiées sur ce sujet ont paru principalement dans les recueils et ouvrages suivants : *Gazette médicale*, 1862 ; *Revue d'anthropologie*, 1872 ; *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1874 ; *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1874 ; *Crania ethnica*, 1875-1879 ; *Journal des savants*, 1881-1882 ; *Revue d'ethnographie*, 1882 ; *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, 1884 ; *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1886 ; *Introduction à l'histoire des races humaines*, 1887.

des races plus grandes et plus fortes; ils ne se trouvent plus sur certains points du globe qu'ils ont jadis occupés, et sont en voie de disparition sur bien d'autres. Il n'en ont pas moins eu dans le passé leur temps de prospérité; ils ont joué un rôle ethnologique très réel. Enfin, ils sont devenus le sujet de légendes qu'ont accueillies les poètes et que n'ont pas dédaigné de nous transmettre les plus sérieux auteurs classiques.

Placer la vérité scientifique en regard de ces fables, montrer ce que sont en réalité les Pygmées de l'antiquité, tel est le principal but de cet ouvrage.

J'ai soigneusement indiqué, dans les notes placées au bas des pages, les sources où j'ai puisé mes informations. Mais je dois remercier ici MM. Bro de Saint-Pol Lias, E. de La Croix, Marche et Montano, qui ont bien voulu me communiquer divers renseignements inédits et à qui je dois la plupart des photographies reproduites dans le texte. Quant aux figures des têtes osseuses, elles ont été dessinées d'après des pièces faisant partie des collections du Muséum.

Quoique l'antiquité grecque et romaine n'ait connu ni les Boschismans ni les Hottentots, j'ai

cru pouvoir leur consacrer ici un chapitre. On ne saurait séparer ces deux populations ; et, par sa petite taille, la première mérite bien de prendre place à côté des Pygmées classiques, dont elle est d'ailleurs très distincte. Toutefois, je me suis borné à en indiquer les caractères physiques et ethnographiques dont on trouve la description dans une foule d'ouvrages.

Il en est autrement des caractères religieux, dont l'importance à bien des points de vue est de de plus en plus comprise. Ceux des races du Cap étaient restés fort mal connus jusqu'à ces dernières années. J'ai donc résumé ce que M. Hahn nous a appris sur ce sujet; de même que j'ai exposé avec quelque détail les découvertes faites sur ce point par M. Man chez les Mincopies. Le rapprochement de ces deux mythologies, spontanément développées chez des sauvages placés bien près des derniers degrés de l'échelle sociale, intéressera, j'espère, les personnes qui se préoccupent de ces questions.

A. DE QUATREFAGES.

Paris, 24 mai 1887.

---

# LES
# PYGMÉES

---

## CHAPITRE I[er]

### LES PYGMÉES DES ANCIENS

#### D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE

Homere et Aristote; Pygmées du Nil. — Marais du Nil. — Pline; Pygmées africains et asiatiques. — Buffon; les singes. — Roulin; populations boréales. — Béloutchistan; Brahouis. — Ctésias; Pygmées asiatiques. — Pomponius Mela; Pygmées africains orientaux. — Hérodote; Pygmées africains occidentaux — Voyage des Nasamons. — Le Niger. — Négritos et Négrilles.

Il n'est probablement pas de nation, pas de simple peuplade humaine, qui n'ai cru à l'existence d'hommes de taille plus on moins exiguë, et ne leur ait fait jouer un rôle dans ses légendes[1].

[1] Je n'ai pas l'intention d'examiner ici tout ce qui a été dit au sujet des Pygmées. On comprend que je ne m'occuperai pas des traditions puériles, des *contes de nourrice* que nous ont transmis à leur sujet divers auteurs anciens. Je n'ai pas à rechercher s'il a jamais existé une population plus ou moins rapprochée de celle qui assiégea, dit-on, Hercule endormi, et que le héros, à son réveil, emporta tout

On sait que les Grecs n'avaient pas échappé à la loi commune, et qu'Homère a emprunté à des croyances qui lui étaient sans doute bien antérieures le début du troisième chant de l'*Iliade* : « Lorsque, sous les ordres de leurs chefs, il se sont rangés en bataille, les Troyens s'avancent bruyamment, comme une nuée d'oiseaux faisant entendre de vives clameurs. Ainsi s'élève au ciel la voix éclatante des grues quand elles fuient les hivers et les pluies continuelles. Elles poussent des cris aigus, elles s'envolent au-dessus de l'Océan, elles portent aux hommes appelés Pygmées le carnage et la mort; et, du haut des airs, elles leur livrent de terribles combats[1]. »

La patrie des Pygmées n'est pas mentionnée dans ce passage. Toutefois Homère connaissait certainement les migrations des grues; il savait qu'elles passent chaque année d'Europe en Afrique et réciproquement[2]; et, comme à l'en croire, ces

entière dans la peau du lion de Némée. Je n'énumérerai pas non plus les nombreuses hypothèses émises par une foule d'auteurs et qui reposent uniquement sur des faits manifestement fabuleux ou des renseignements inexacts. Je me bornerai à discuter ce qui a été dit de moins éloigné de la vérité. Les lecteurs curieux d'en savoir davantage sur ce sujet pourront consulter la *Dissertation sur les Pygmées* de l'abbé Banier (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. V. 1729, p. 101) et le Mémoire de M. Antonio Garbiglielli intitulé : *I Pigmei della favola di Omero*, adressé sous forme de lettre au Dr Fredieri (Turin, 1867).

[1] Traduction d'Eugène Bareste.

[2] Ainsi que Buffon le fait justement observer, ce sont ces migrations opérées alternativement en sens inverse qui ont fait appeler la

oiseaux ne rencontrent leurs ennemis qu'après avoir traversé la mer pour échapper aux rigueurs de la mauvaise saison, il est évident que c'est quelque part en Afrique que le poète plaçait la demeure de ces nains, supposés trop petits et trop faibles pour résister à leurs envahisseurs ailés.

Quoiqu'il ait parlé des Pygmées à propos de l'histoire naturelle des grues, Aristote ne dit rien des prétendues luttes qui ont fourni à Homère son terme de comparaison. On peut affirmer qu'il n'y a pas cru. Voici comment il s'exprime : « Les grues passent des plaines de la Scythie aux marais de la haute Égypte, vers les sources du Nil. C'est ce canton qu'habitent les Pygmées, dont l'existence n'est point une fable. C'est réellement comme on le dit une espèce d'hommes de petite stature, et leurs chevaux sont petits aussi. Ils passent leur vie dans des cavernes[1]. »

Sans être aussi explicite qu'on pourrait le désirer, Aristote fait ici justice des exagérations relatives à la prétendue taille des Pygmées. Il y a loin d'*hommes de petite stature* à des miniatures d'êtres humains chez lesquels les grues peuvent *porter le carnage et la mort*. Sur les autres points, le fondateur des sciences naturelles est, pourrait-on

grue par les anciens l'*oiseau de Lybie* aussi bien que l'*oiseau de Scythie*. (Buffon, *Histoire des Oiseaux ;* la grue.)

1 Aristote, *Histoire des animaux*, traduction de Camus, p. 485. Paris 1785.

dire, sur la voie de la vérité, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui.

C'est vers les sources du Nil qu'il place l'habitat des Pygmées. C'est en effet en marchant à peu près dans la direction générale de ce fleuve que Schweinfurth a découvert les petits hommes dont nous parlerons plus loin. Toutefois Aristote place ces sources au milieu de marais situés dans la haute Égypte. Nous savons, mais depuis bien peu d'années, que c'était là raccourcir singulièrement le cours du Nil. Ces marais existent en effet. Tous les explorateurs de ces contrées ont insisté sur les difficultés qu'ils ont éprouvées pour traverser l'inextricable dédale de canaux, encombrés par les îles tantôt fixes, tantôt flottantes, que forme le *Sett*, véritable barrière végétale, dont le papyrus[1] et l'ambatch[2] forment, pour ainsi dire, la charpente, et que consolident des végétaux plus humbles, surtout la pistie *(Pistia stratiotes*, Linné), comparée par les voyageurs à un

1 *Papyrus domestica*, Linné. Ce végétal si justement célèbre paraît avoir été autrefois abondant dans toute l'Égypte. Dans ses *Lettres sur l'Égypte*, Savary assure en avoir vu encore une forêt près de Damiette. (Poiret, *Dictionnaire des sciences naturelles*, art. PAPYRUS.) Pourtant Schweinfurth l'a vu pour la première fois sur les bords du Nil par 9° 30' de latitude nord. *(Au cœur de l'Afrique*, p. 97.)

2 *Herminisria*, Adanson; *Ædemone mirabilis*, Kotschy. Ce végétal, qui atteint 15 à 20 pieds de hauteur sur 5 ou 6 centimètres de diamètre à la base, est remarquable par l'extrême légèreté de son bois. Il est bien moins pesant que le liège. Un homme charge sur l'épaule un radeau capable de porter huit personnes.

petit chou qui végéterait à la façon de nos lentilles d'eau. Mais ces marais, qui s'annoncent déjà un peu au sud de Khartoum, se caractérisent vers le 9e degré[1]. On sait que c'est bien plus au sud et au delà de l'équateur que se trouvent les sources du Nil. C'est dans notre hémisphère vers le 2e degré de latitude nord, à deux ou trois degrés de longitude à l'ouest du fleuve africain et dans un tout autre bassin, celui de l'Ouellé, que Schweinfurth a découvert les Akkas, qui sont évidemment les petits hommes d'Aristote[2].

Aristote parle des *petits chevaux* des Pygmées; et aucun voyageur ne mentionne ce quadrupède comme faisant partie de la faune du pays. On pourrait être tenté de voir dans cette contradiction un motif pour mettre en doute l'exactitude des renseignements transmis par les voyageurs au philosophe grec. Mais elle s'explique aisément. Baker nous apprend que les bestiaux des Baris, tribus nègres des environs de Gondokoro, sont de très petite taille; « vaches et brebis, dit-il, ont des dimensions tout à fait lilliputiennes[3] ». Probablement, au temps de la domination égyptienne, le cheval était arrivé jusque dans ces régions; et, s'il

[1] Sir Samuel White Baker, *Découverte de l'Albert N'Yanza, nouvelles explorations des sources du Nil*, traduit de l'anglais par Gustave Masson, t. I, p. 33 et 47.

[2] Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, t. II, *passim*.

[3] Sir Samuel White Baker, *Découverte de l'Albert N'Yanza, nouvelles explorations*, etc., p. 66.

en a été ainsi, il a dû y subir la dégénérescence signalée par le voyageur anglais chez les autres mammifères domestiques.

Ainsi Aristote a été très affirmatif; ce qu'il dit est en partie vrai et, en tout cas, au moins raisonnable. Avec Pline, nous retombons dans les incertitudes, les exagérations et les fables. Il place les Pygmées tantôt en Thrace, non loin de la côte du Pont-Euxin[1]; tantôt en Asie Mineure, à l'intérieur de la Carie; à deux reprises, il désigne l'Inde comme étant la patrie de ces petits êtres; ailleurs, en parlant des peuples d'Afrique qui habitent à l'extrémité de l'Éthiopie, il dit : « Des auteurs ont aussi rapporté que la nation des Pygmées était entre les marais qui seraient l'origine du Nil. »

On a reproché à Pline la multiplicité des habitats assignés par lui aux Pygmées; on a voulu voir dans ce fait un exemple de plus de la hâte avec laquelle il prenait ses notes, et des contradictions auxquelles l'entraînait sa manière de travailler. Mais n'a-t-on pas été ici trop sévère, et ne s'est-on pas mépris? En plaçant des Pygmées sur des points géographiques aussi éloignés les uns des autres et aussi distincts, Pline n'a pu vouloir parler d'une seule et unique population. Il a évidemment cru à l'existence de ces petits hommes sur divers points du monde alors connu, et admis en particulier des Pygmées asiatiques et des Pygmées africains. Sur

[1] Pline, *Histoire naturelle*, traduction de M. Littré, t. I, p. 191, *a*.

ce point les découvertes modernes lui ont donné raison.

Pline reproduit d'ailleurs sans aucune réserve tout ce qui se dit au sujet des luttes soutenues par les Pygmées contre les grues. Ce sont celles-ci qui, au dire des Barbares, les ont chassés de la Thrace; grâce aux migrations annuelles de ces oiseaux, les petits hommes jouissent chaque année d'une trêve. Enfin il précise tout cet ensemble de croyances dans les termes suivants : « Dans l'Inde, au delà des montagnes (situées au levant équinoxial), on parle des Trispithames et des Pygmées, qui n'ont pas plus de trois spithames de haut (27 pouces : environ 0m,73). Ils ont un ciel salubre, un printemps perpétuel, défendus qu'ils sont par les montagnes contre l'aquilon. Homère rapporte, de son côté, que les grues leur font la guerre. On dit que, portés sur le dos de béliers et de chèvres et armés de flèches, ils descendent tous ensemble au printemps sur le bord de la mer et mangent les œufs et les petits de ces oiseaux ; que cette expédition dure trois mois; qu'autrement ils ne pourraient pas résister à la multitude croissante des grues; que leurs cabanes sont construites avec de la boue, des plumes et des coquilles d'œufs. Aristote dit que les Pygmées vivent dans des cavernes ; il donne pour le reste les mêmes détails que les autres. »

Nous venons de voir combien cette dernière assertion de Pline est inexacte, et je n'ai pas à

insister sur ce point. Mais les récits recueillis par le célèbre compilateur romain prêtent à d'autres remarques.

Il est difficile de comprendre ce qui a pu faire placer les Pygmées en Thrace ou en Asie Mineure. Dans ces contrées, l'histoire de l'homme, pas plus que celle des animaux, ne présente aucun fait qui, dénaturé par l'ignorance ou par l'amour du merveilleux, ait pu servir de base aux légendes dont il s'agit. Peut-être, comme l'a fait observer M. Maury, trouverait-on l'explication de ces erreurs dans un fait général. L'habitation des êtres plus ou moins étranges dont l'existence était admise par les anciens était toujours placée par eux aux confins du monde connu, sans qu'ils se préoccupassent d'un point précis ou d'une direction déterminée. De là résultent, quand il s'agit de cette géographie fantaisiste, le vague et les contradictions si souvent signalées, et dont l'histoire des Pygmées fournit un exemple frappant.

Tout au contraire des contrées auxquelles s'appliquent les réflexions précédentes, l'Afrique et l'Asie tropicales présentent certains faits qui permettent d'expliquer de diverses manières ce que les anciens ont dit de leurs Pygmées, et ces faits relèvent de l'histoire des animaux aussi bien que de celle des hommes.

Dans son *Histoire des Oiseaux,* et encore à propos de celle des grues, Buffon a discuté l'ensemble de données que je viens de rappeler pour rechercher

ce qu'elles pouvaient contenir de réel. Mais il oublie trop Aristote et ne s'attache en réalité qu'aux assertions de Pline. Rapprochant ce que ce dernier rapporte des expéditions annuelles des Pygmées de quelques traits de mœurs attribués aux singes, il voit en ces derniers les hommes nains si célèbres chez les anciens. On sait, dit-il, que les singes, qui vont en grande troupes dans la plupart des régions de l'Afrique et de l'Inde, font une guerre continuelle aux oiseaux; ils cherchent à surprendre leurs nichées et ne cessent de leur dresser des embûches. Les grues, à leur arrivée, trouvent ces ennemis, peut-être rassemblés en grand nombre, pour attaquer cette nouvelle et riche proie avec plus d'avantage; les grues, assez sûres de leurs propres forces, exercées même entre elles aux combats et naturellement assez disposées à la lutte... se défendent vivement. Mais les singes, acharnés à enlever les œufs et les petits, reviennent sans cesse et en troupes au combat; et, comme, par leurs stratagèmes, leurs mines et leurs postures, ils semblent imiter les actions humaines, ils parurent être une troupe de petits hommes à des gens peu instruits... Voilà l'origine et l'histoire de ces fables[1]. »

Cette interprétation de l'antique légende est simple et naturelle; elle a dû se présenter à bien

[1] Œuvres complètes de Buffon, édition revue par M. A. Richard, t. XIX, p. 337.

des esprits[1]. Étayée de l'autorité de notre grand naturaliste, elle a été généralement adoptée. Peut-être doit-on la regarder encore comme ayant quelque chose de vrai. Il se peut bien que, sous l'empire de croyances générales, des voyageurs aient réellement pris quelque bande de singes pour une tribu de véritables Pygmées.

Mais l'homme lui-même n'a-t-il pas fourni sa part de données, vraies au fond et seulement dénaturées, à ces légendes que l'on se transmet depuis Homère. Bien des hommes de science ont répondu affirmativement à cette question, et proposé des solutions fort diverses. Un savant que tout le monde a aimé pour son caractère autant qu'on l'estimait pour son savoir si varié et si sûr, Roulin, avait adopté sur ce point les opinions d'Olaus Magnus et de Paul Jove[2]. Malheureusement les notes tracées par lui en marge d'un exemplaire de Pline, qui fait partie de la bibliotèque de l'Institut, sont évidemment de date fort ancienne. Elles ont été écrites, selon toute apparence, bien avant les découvertes dont j'aurai à parler plus loin[3]. Les renseignements les plus importants, les plus précis, ne nous sont même parvenus que depuis la mort de mon confrère[4].

1 Scaliger, Aldrovande, Cardan, Albert le Grand, etc., avaient déjà proposé l'interprétation à laquelle s'est arrêté Buffon.

2 Voir le Mémoire de l'abbé Banier.

3 Ces notes sont écrites au crayon. Les caractères en sont très fatigués et parfois presque effacés.

4 Roulin est mort en 1873.

Celui-ci ne pouvait donc pas les utiliser pour éclaircir les dires de l'auteur qu'il commentait. Bien que nous ne puissions accepter aujourd'hui l'hypothèse à laquelle il s'était arrêté, on me saura sans doute gré d'en dire quelques mots. Il est toujours intéressant de savoir quelle a été, sur un sujet difficile, la pensée d'un esprit ingénieux et fin, servi par de grandes connaissances.

Pour Roulin, à l'époque où il écrivait ses réflexions, les Pygmées des anciens étaient nos populations *circompolaires*. Bien que les notes n'en disent rien, on ne saurait douter que la petite taille reconnue chez plusieurs de ces peuples n'ait été le point de départ de cette interprétation. On sait, en effet, que les Lapons ont été longtemps regardés comme la plus petite race humaine; certains Esquimaux rivalisent avec eux à cet égard et vont même plus loin [1]. De là à voir en eux les nains de l'antique légende, il n'y avait qu'un pas. La question de patrie ne pouvait arrêter les partisans de cette hypothèse. Les Pygmées n'ont-ils pas été placés en Thrace et en Scythie aussi bien qu'en Asie et en Afrique? Quelques détails de mœurs prêtent encore à l'assimilation. L'écrivain rappelle que certaines populations boréales habitent tour à tour, chaque année, l'intérieur des terres et les bords de la mer, comme Pline dit que font les Pyg-

[1] J'aurai occasion de donner plus tard de donner des chiffres comparatifs de quelques-unes de ces petites races.

mées; c'est aussi pour manger les œufs des oiseaux aquatiques, dont elles détruisent un nombre immense, que ces tribus émigrent vers les côtes. Ce que l'auteur latin rapporte au sujet des huttes de Pygmées s'expliquerait d'ailleurs sans trop de peine. « Peut-être, écrit Roulin, dans la tradition originale, ces huttes, au lieu d'être faites en boue et en coquilles d'œufs, étaient faites en formes de demi-coques d'œufs et en terre. Celles des Esquimaux ont cette forme, mais sont en neige. »

Enfin, la tradition rapporte que les grues rencontrent leurs ennemis dans leurs voyages annuels du nord au sud. Roulin répond : « En mettant les migrations des grues entre les deux mêmes points, mais les faisant partir des marais de la haute Égypte pour se rentre en Scythie, c'est-à-dire vers la zone glaciale, c'est là que se trouveraient avec raison les Pygmées. »

Discuter les ingénieuses corrections proposées par Roulin est aujourd'hui inutile. Je me bornerai à faire observer qu'il a négligé un autre passage fort important en ce qu'il permet de déterminer avec précision le point où l'auteur place les Pygmées asiatiques. On lit, en effet, la phrase suivante, dans sa description de l'Inde : « Immédiatement après la nation des Prusiens, dans les montagnes desquels sont, dit-on, les Pygmées, on trouve l'Indus. » Les montagnes dont il s'agit étaient donc à l'ouest du fleuve; et, comme les Pygmées, se rendaient chaque année au bord de la mer, dont ils ne pou-

vaient par conséquent être éloignés, on voit qu'il s'agit de la portion la plus méridionale de la région montagneuse du Béloutchistan.

Cette région est située vers le 25ᵉ ou le 26ᵉ degré de latitude nord et le 63ᵉ ou 64ᵉ degré de longitude orientale. Les voyageurs ne signalent, sur ce point, aucune population de taille exceptionnellement réduite. Mais j'ai montré ailleurs que les plus anciens habitants de cette contrée, les Brahouis, qui parlent une langue dravidienne, se rattachent à une grande formation de races métisses dont les Négritos forment l'élément noir [1]. Au temps de Pline, ils étaient à coup sûr moins altérés qu'aujourd'hui par le mélange des sangs et devaient ressembler à ces Dravidiens proprement dits dont la taille descend au-dessous de 1ᵐ,50, et s'élève rarement à 1ᵐ,62 ou 0ᵐ,63. Peut-être même, à l'époque où furent recueillis les renseignements transmis par l'écrivain romain, existait-il encore dans la province de Loos, là où Pline place ses Pygmées, quelque tribu de Négritos semblable à celle dont nous allons parler. Quoi qu'il en soit, les Brahouis présentent un trait de mœurs qui rappelle exactement celui que Pline attribue aux Pygmées. Tous les ans ils changent deux fois de demeure, au commencement de l'été et de l'hiver. Ces migrations annuelles sont commandées par

[1] *Nouvelles Études sur la distribution géographique des Négritos et sur leur identification avec les Pygmées asiatiques de Ctésias et de Pline (Revue d'ethnographie*, t. I).

la nécessité de procurer de bons pâturages à leurs bestiaux, et ceux-ci sont composés, comme l'étaient ceux des Pygmées, de moutons et de chèvres.

Tout concourt donc à faire voir dans les Brahouis les descendants des petits hommes dont Pline a voulu parler. Mais bien avant lui, Ctésias avait parlé des Pygmées asiatiques et avait reporté leur habitat beaucoup plus loin à l'est. Au milieu des fables qu'il accepte sans réserves, il avait donné quelques détails importants et vrais. Voici comment il s'exprime : « Il y a au milieu de l'Inde des hommes noirs qu'on appelle Pygmées. Ils parlent la même langue que les Indiens et sont très petits. Les plus grands n'ont que 2 coudées ($0^m,924$ ou $0^m,900$, selon les évaluations de cette mesure). La plupart n'en ont qu'une et demie. Leur chevelure est très longue ; elle leur descend jusqu'aux genoux et même plus bas. Ils ont la barbe plus grande que tous les autres hommes. Quand elle a pris toute sa croissance, ils ne se servent plus de vêtements, leurs cheveux et leur barbe leur en tiennent lieu... Ils sont camus et laids... Ils sont habiles à tirer de l'arc... [1]. »

Sans doute Ctésias a diminué dans des proportions fabuleuses la taille de ses Pygmées; sans doute il a eu tort de prendre pour la chevelure ou

[1] *Histoire de l'Inde par Ctésias*, extraits de Photius, placés à la fin de la traduction d'Hérodote par Larcher, t. VI, § 11.

la barbe les manteaux et autres vêtement en longues graminées flottantes que portent encore les femmes des environ de Travancore [1]. Mais ce qu'il dit de la position géographique, du teint, de l'emploi de l'arc, ne permet pas de douter qu'il n'ait eu connaissance des Négritos ou de tribus protodravidiennes ayant conservé à un haut degré les caractères du type primitif. C'est en effet au cœur de l'Inde, dans les monts Vindhyas, que M. Rousselet a trouvé des *Bandra-Loks* [2]. Le nom de cette tribu signifie littéralement *hommes-singes*. Ce sont de véritable Nègres de fort petite taille, qui au milieu des populations plus ou moins métisses ont conservé purs les caractères du type et sont un des *témoins* laissés par la race noire.

Ni Aristote ni Pline ne mentionnent la couleur noire et les cheveux laineux, attributs des nains dont ils parlent par ouï-dire. Seul Ctésias est très précis sur le premier point. Le souvenir de ces particularités s'est évidemment perdu dans le long voyage que les informations, probablement bien peu nombreuses, ont dû faire du cœur de l'Afrique

[1] *Journal of the anthropological Institute*, vol. XI, p. 359.

[2] Louis Rousselet, *Note sur un Hô autochtone des forêts de l'Inde centrale*, appendice à mon Mémoire intitulé : *Étude sur les Mincopies et la race négrito en général (Revue d'anthropologie*, t. I, p. 245) ; *Note sur un Négrito de l'Inde centrale (Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e série, t. VII, p. 619), et *Tableau des races de l'Inde centrale (Revue d'anthropologie*, t. I, p. 267, avec figure et carte). Un voyageur anglais avait déjà parlé de ces Bandra-Loks ou Bandar-Loks ; mais ce qu'il en avait dit permettait des doutes sérieux.

et de l'extrémité de l'Inde jusqu'en Grèce et à Rome. Cette omission est d'ailleurs moins singulière qu'on ne serait d'abord tenté de le croire. On sait que les anciens attribuaient le teint foncé et l'aspect laineux de la chevelure nègre à l'action du soleil dont la chaleur brûlait la peau et crispait les cheveux. Ils n'ont donc pas été surpris de trouver dans un pays brûlant, et à côté d'autres hommes noirs comme leurs Indiens et leurs Éthiopiens, des tribus présentant ces deux caractères. La diminution de la taille devait les frapper bien davantage, et leurs exagérations mêmes montrent qu'il en a été ainsi. Ils ont agi en sens inverse, comme a fait Pigafetta à propos des Patagons.

Revenons maintenant en Afrique.

Le contemporain de Pline, Pomponius Mela, a parlé aussi des Pygmées. Le passage très court qu'il leur consacre a pourtant son intérêt. Il place au delà du golfe Arabique, et au fond d'un petit enfoncement de la mer Rouge, les Panchiens, surnommés Ophiophages, parce qu'ils se nourrissent de serpents. « Dans l'intérieur des terres, ajoute t-il, on vit autrefois les Pygmées, race d'hommes d'une très petite stature, qui s'éteignit dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre les grues pour la conservation de ses fruits [1]. »

Le traducteur de Pomponius Mela regarde le *petit*

[1] Pomponius Mela. Collection des auteurs latins traduits sous la direction de M Nisard, p. 658, *b*.

*enfoncement de la mer Rouge* dont il est ici question comme étant notre golfe d'Aden. Mais il me paraît difficile que le géographe latin ait employé cette expression pour désigner la vaste étendue de mer qui s'étend sur la côte africaine, du cap Guardafui au détroit de Bab-el-Mandeb. La baie de Moscha, qui s'enfonce profondément dans les terres au sud-ouest du détroit, me paraît répondre bien mieux et de tout point aux indications de Pomponius. Or cette baie, située vers le 13e degré de latitude nord, se trouve, par conséquent, sous le même parallèle que le commencement de la région herbeuse du Nil [1], mais environ quatre degrés plus au nord que le dédale d'où le fleuve semble sortir. Pomponius, d'ailleurs, ne parle pas du Nil; il ne dit rien non plus du massif abyssinien interposé entre lui et la mer. Il semble donc placer ses Pygmées tout à fait à l'orient de cette portion du continent.

Ici encore les découvertes modernes paraissent donner raison au savoir des anciens. La tradition des Pygmées africains orientaux ne s'est jamais perdue chez les Arabes. Toutefois les géographes de cette nation ont placé leur *rivière des Pygmées* beaucoup plus au sud. C'est dans cette région, un peu au nord de l'équateur, et vers le 32e degré de longitude orientale, que le R. P. Léon des Avan-

1 Baker fut arrêté pour la première fois par les îles flottantes onze jours seulement après avoir quitté Khartoum. Le voyage de cette station à Gondokoro dura quarante-quatre jours.

chers a trouvé les *Wa-Berrikimos* ou *Cincallès* dont la taille est d'environ $1^m,30$ [1]. Les renseignements recueillis par M. d'Abbadie placent vers le 6e degré de latitude nord les Mallas ou Mazé-Malléas, hauts de $1^m,50$ [2]. Tout indique qu'il existe, au sud du pays des Gallas, diverses tribus nègres de très petite taille. Il me semble difficile de ne pas les rattacher aux Pygmées de Pomponius Mela. Seulement elles ont reculé plus au sud. Probablement ce changement s'était déjà produit à l'époque où écrivait le géographe romain; et on comprend qu'il a pu regarder cette race comme ayant disparu.

En esquissant l'histoire de ces petits hommes si célèbres dans l'antiquité, j'ai dû insister d'abord sur les traditions relatives à ceux dont Homère a immortalisé le nom et aux populations placées soit en Asie, soit dans les régions nord-orientales de l'Afrique, que l'on a rattachées aux Pygmées du Nil. Mais, environ un siècle avant Aristote, Hérodote avait parlé, lui aussi, d'une espèce de Pygmées, sans employer cette appellation. On lui doit d'avoir reproduit le récit de quelques pèlerins de Cyrène qui tenaient leurs renseignements d'Étéarque, roi des Ammoniens. Celui-ci leur avait raconté qu'un certain nombre de jeunes Nasamons avaient eu l'idée d'ex-

[1] *Lettre à M. d'Abbadie*, avec une carte (*Bulletin de la Société de géographie*, 3e série, t. XII, p. 171).

[2] *Bulletin de la Société de géographie*, 3e série, t. II, p. 100, et *note manuscrite*.

plorer les déserts de la Lybie. Cinq d'entre eux, désignés par le sort, partirent munis de vivres et d'eau. « Ils traversèrent d'abord le pays habité, ensuite la contrée sauvage, et entrèrent enfin dans le désert où ils firent route en se dirigeant vers le couchant. Après avoir marché plusieurs jours dans les sables profonds, ils aperçurent des arbres qui s'élevaient au milieu d'un champ. Ils s'en approchèrent et mangèrent des fruits que portaient ces arbres. A peine avaient-ils commencé à en goûter, qu'ils furent surpris par un grand nombre d'hommes d'une stature fort inférieure à la taille moyenne, qui les saisirent et les emmenèrent avec eux. Ils parlaient une langue inconnue aux Nasamons et n'entendaient pas la leur. Ces hommes conduisirent les cinq jeunes gens à travers un pays coupé de grands marécages dans une ville dont tous les habitants étaient noirs. Auprès de cette ville coulait un fleuve considérable dont le cours était du couchant en orient, et l'on y trouvait des crocodiles [1]. »

Malgré la brièveté de ce récit, il concorde trop bien avec les découvertes modernes pour que l'on puisse douter de la réalité des faits qu'il raconte. Les zones géographiques indiquées par les Nasamons se retrouvent encore, et le fleuve dont ils ont révélé l'existence est notre Djoliba ou Niger, que l'on a cru tour à tour être le Nil lui-même ou un affluent

[1] Hérodote, *Histoire*, traduction de A. F. Miot, t. I, p. 246.

du lac Tchad, avant que Mungo-Park, Caillé, Clapperton, les frères Lander, etc., nous en eussent fait connaître le véritable cours. On sait aujourd'hui que ce fleuve, dont la source a été découverte assez récemment par deux jeunes Français [1], prend naissance dans un des chaînons du massif montagneux qui, à l'intérieur des terres, suit presque parallèlement les côtes nord du golfe de Guinée. Quoique MM. Zweifeld et Moustier n'aient pù, faute d'instruments, déterminer exactement le lieu où s'élève le mont *Tembi*, d'où sort la source du Niger [2], quoiqu'ils n'aient même pu le contem-

[1] Il avait été fait de nombreuses tentatives pour arriver aux sources du Niger. Le major Laing et W. Reade entre autres échouèrent dans cette tentative. En 1879, un des fondateurs de la Société de géographie de Marseille, M. C. A. Vermink, organisa à ses frais une expédition dans une intention à la fois scientifique et commerciale. Il confia l'exécution de ses plans à deux jeunes gens attachés depuis longtemps à ses comptoirs d'Afrique. MM. Z. Zweifel et Moustier quittèrent Rotomho le 8 juillet 1879. Le 25 septembre, ils saluaient le mont Tembi *(Tembi Coundou*, la *tête du Tembi)*, colline granitique d'ou jaillit le *Tembi*, principale source du Niger. Malheureusement cette source, comme celle que Bruce prit pour le Nil naissant, est sacrée aux yeux des indigènes. Tembi Seli, son grand prêtre, en défendit l'approche aux explorateurs français. Ceux-ci ne purent que contempler, du haut d'un point appelé Foria, la montagne vénérée et le ruisseau qui en sort. — *Expédition C. H. Vermink. Voyage aux sources du Niger par Z. Zweifel et M. Moustier*, 1879 *(Bulletin de la Société de géographie de Marseille*, 1880, p. 120).

[2] Dans le rapport que M. Rahaud, président de la Société de géographie de Marseille, a fait sur ce remarquable voyage, il fait observer avec raison que cette absence d'instruments n'est en réalité pas à regretter. La superstition est telle, dans les régions traversées par les deux voyageurs marseillais, que l'emploi seul de la lunette d'ap-

pler qu'à distance par suite des superstitions locales, on voit par la carte qu'a publiée la Société de géographie de Marseille, que cette colline est placée à peu près à 8° 35′ de latitude nord et 12° 45′ de longitude occidentale. Le fleuve, alors simple ruisseau, coule d'abord du sud au nord; mais bientôt sa direction générale est exactement du sud-ouest ua nord-est. Elle reste la même jusqu'à Tombouctou, un peu au delà du 18e degré [1]. Là, le fleuve s'infléchit brusquement et coule presque directement de l'ouest à l'est, jusqu'à Bourroum [2], sur une étendue de plus de trois degrés de longitude, avant de tourner au sud-sud-est pour gagner la mer de Guinée. C'est donc entre le 1er et le 4e degré de longitude occidentale que les Nasamons rencontrèrent le Niger. On ne saurait préciser davantage la position de la ville, habitée par des Nègres, où furent conduits les hardis voyageurs. Nous avons seulement la certitude qu'il ne peut être question de la célèbre Tombouctou, dont la fondation, selon l'annaliste de ces contrées, Ahmed Baba, daterait seulement du ve siècle de l'hégire, soit de 1100 environ.

Hérodote nous apprend que les jeunes Nasa-

proche provoquait des manifestations menaçantes et qu'ils durent y renoncer. Ils eussent probablement été massacrés, si on les avait surpris faisant des observations astronomiques.

[1] 18° 3′ 45″ de latitude et 4° 5′ 10″ de longitude occidentale; *Annuaire du Bureau des longitudes*, 1877, p. 310.

[2] Localité située à l'angle oriental du Niger moyen. (Henri Barth, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, trad. de l'allemand par Paul Ithier, t. IV, p. 10.)

mons avaient trouvé des crocodiles dans le fleuve visité par eux. C'est là encore un détail parfaitement exact, plus même que l'on ne serait peut-être tenté de le penser au premier abord. A priori, on aurait pu admettre, non sans raisons plausibles, que les grands reptiles, habitant deux fleuves aussi éloignés l'un de l'autre que le Nil et le Niger, sont d'espèce différente. Il n'en est pourtant rien. Cette question a été étudiée d'une manière spéciale à la suite de discussions nées entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, discussions auxquelles le premier de ces grands naturalistes a attaché assez d'importance pour leur consacrer, dans son *Règne animal*, une note d'une longueur exceptionnelle[1]. Cuvier admettait l'identité spécifique de tous les crocodiles des grands fleuves d'Afrique; Geoffroy niait cette identité et admettait, dans le Nil seul, l'existence de quatre espèces distinctes. Duméril et Bibron, reprenant cette étude avec des matériaux qui avaient manqué aux deux illustres adversaires, ont donné raison à Cuvier[2]. Le crocodile du Niger, comme celui du Sénégal, est le même que le crocodile du Nil.

Enfin, les Nasamons déclarent avoir été conduits dans une ville dont tous les hommes étaient noirs. Ici encore ils ont dit la vérité. Bien que

[1] Cuvier, *Le Règne animal distribué d'après son organisation*, nouvelle édition (2e), 1828, t. II, p. 21.

[2] C. Duméril et Bibron, *Histoire naturelle des Reptiles*, t. III, p. 104.

Tombouctou ai été fondée par les Touaregs[1], bien que ceux-ci, les Berbères et les Peuls, se disputent de nos jours la domination sur cette ville et sur les contrées que baigne la portion moyenne du Niger[2], on sait que ces peuples sont étrangers à la contrée et n'y sont arrivés qu'à une époque relativement récente. Selon Barth, au xe siècle, le pays des Nègres s'étendait encore en moyenne jusqu'au 20e degré de latitude. A cette époque, toute la région dont il s'agit appartenait donc à la race noire, et à plus forte raison en était-il de même au temps d'Hérodote.

De la même il résulte que les *hommes noirs* vus par les Nasamons étaient de véritables Nègres et avaient certainement les cheveux laineux. Cette particularité est pourtant oubliée dans le récit des voyageurs. Ce fait justifie, on le voit, l'interprétation que j'ai donnée plus haut de l'omission de cette particularité à propos des petits Nègres asiatiques,

Ainsi, qu'il s'agisse du sol, des eaux, des animaux ou des hommes, tout est vrai jusqu'ici dans le récit recueilli par l'historien grec. Quel motif aurions-nous pour mettre en doute ce qu'il rapporte de la petite race humaine rencontrée par les

[1] D'après Ahmed Baba, Tombouctou a été fondée dans le ve siècle de l'hégire, 1100, par des Touaregs qui avaient l'habitude de stationner sur ce point. (Barth, *loc. cit.*)

[2] Les Peuls s'emparèrent de Tombouctou en 1826. En 1844, ils en furent chassés par El Mouchtar, chef de tribus berbères qui s'était allié aux Touaregs. (Barth, *loc. cit.*, p. 32.)

Nasamons? Aucun; et l'observation n'eût-elle pas confirmé ses dires, on devait les accepter. Mais les découvertes modernes ont encore, sur ce point, confirmé les renseignements transmis par Hérodote, au moins pour ce qui est relatif à l'existence de cette race.

Il en est autrement de sa position géographique. Cette position se rattache, comme nous l'avons vu, à celle d'une portion bien déterminée du fleuve. Or la station la plus boréale des Pygmées occidentaux, signalée jusqu'à présent, est placée en pleine Sénégambie, dans le Tenda-Maiò, vers le 10e degré de latitude nord et le 14e degré de longitude ouest, c'est-à-dire environ huit degrés plus à l'ouest que le point où les Nasamons furent capturés par les petits hommes[1].

Nous retrouvons donc, à propos de l'Afrique occidentale, entre la tradition et les observations modernes, la différence que nous avons eu à signaler quand il s'agissait de la haute Égypte et de l'Afrique orientale. Encore une fois la race naine se montre plus éloignée de nous qu'elle ne l'aurait été au temps des Grecs. Mais dans les deux cas précédents, nous pouvions mettre ce désacord sur le compte d'un savoir imparfait qui aurait fait diminuer les distances. Ici cette hypothèse est inad-

1 Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Sénégambie*, fait en 1818; t, II, p. 256. Paris, 1822.

Je préciserai plus loin la situation des points géographiques habités par ces petites races récemment observées.

missible. En présence de la précision d'Hérodote et de la concordance que son récit présente avec des faits matériels d'une nature constante, il faut admettre, ou bien que la petite race humaine vue par les Nasamons existe encore au nord du Niger, mais n'a pas, jusqu'ici, été découverte; ou bien qu'elle a disparu de ces régions.

Sans vouloir en rien préjuger de l'avenir, cette dernière hypothèse me semble avoir pour elle une grande probabilité. Sans doute, il faut aussi l'appliquer aux autres pays où les anciens ont placé leurs Pygmées. Les Égyptiens connaissaient les Akkas sous le nom qu'ils portent encore, car Mariette-Pacha l'a lu à côté du portrait d'un nain sculpté sur un monument de l'ancien empire[1]. Or, tout en leur accordant qu'ils ont pu explorer le bassin du Nil fort au delà des barrières qui nous arrêtaient naguère, rien, je crois, ne permet de supposer qu'ils aient atteint les affluents les plus méridionaux de ce fleuve, ou qu'ils se soient portés à l'ouest en franchissant le seuil qui sépare ce bassin de celui de l'Ouellé. Il me paraît bien plus rationnel d'admettre qu'au temps d'Aristote les tribus akkas remontaient beaucoup plus au nord, et arrivaient jusqu'à la région marécageuse du grand fleuve. Leur refoulement vers le sud et l'ouest n'aurait rien de surprenant. En effet,

[1] Hamy, *Essai de coordination des matériaux récemment recueillis sur l'ethnologie des Négrilles ou Pygmées*, p. 21.

partout où nous suivons ces petites races, toutes les fois que les renseignements recueillis sur leur compte sont quelque peu multipliés, elles nous apparaissent comme ayant été, dans le passé, plus florissantes que de nos jours, comme ayant jadis occupé une aire géographique plus vaste et surtout plus continue.

Ce n'est pas devant les attaques d'animaux aériens ou terrestres que ces petits hommes reculent et que leurs communautés se fractionnent. Nous verrons, au contraire, qu'il en est parmi eux qui savent affronter et vaincre jusqu'à l'éléphant. Mais ils sont forcés de céder à des races humaines plus grandes, plus fortes. Ce sont en Afrique et en Mélanésie, les Nègres africains et papouas ; en Malésie les diverses races malaisiennes ; dans l'Inde, les races qui, en se mêlant à eux, ont enfanté les populations dravidiennes. Partout où on les rencontre aujourd'hui on les voit en train de reculer et souvent de s'éteindre. Cet amoindrissement progressif a commencé il y a bien des siècles. Aujourd'hui, il n'y a plus de vrais Pygmées sur bien des points où ils dominèrent jadis. Bien souvent, quelques faibles tribus représentent seules le type pur. Mais même en disparaissant, ces petits Noirs ont laissé des traces dans les populations actuelles. Dans l'Afrique occidentale comme aux îles Philippines et dans les deux presqu'îles gangétiques, ils ont joué un rôle ethnologique parfois important en se croisant avec les races supérieures

et en donnant naissance à des populatione métisses.

En somme, les anciens ont eu des renseignements plus ou moins inexacts, plus ou moins incomplets, mais aussi plus ou moins vrais, sur cinq populations de très petite taille, dont ils ont fait leurs Pygmées. Deux étaient placées en Asie, dans l'extrême sud-est du monde alors connu ; la troisième au midi, vers les sources du Nil; la quatrième, plus à l'est, mais non loin de la précédente ; la cinquième, en Afrique encore, mais entièrement au sud-ouest, et dans une région où les Nasamons seuls paraissent avoir pénétré. Deux de ces groupes plus ou moins réduits, plus ou moins altérés par le métissage, sont encore en place en Asie. Les trois groupes africains se retrouvent, de nos jours, à une distance de la Grèce ou de Rome plus grande que ne l'admet la tradition, mais située à peu près dans la même direction. Les uns et les autres ne sont d'ailleurs que des fractions de deux races humaines bien caractérisées comme nègres, occupant, l'une en Asie, l'autre en Afrique, une aire considérable et comptant toutes deux, non seulement des tribus, des peuples distincts, mais même des sous-races.

Dès les premières années de mon enseignement au Muséum, j'ai proposé de réunir toutes les populations nègres de l'Asie, de la Malaisie et de la Mélanésie, caractérisées par la petitesse de la taille et la gracilité relative des membres, dans un *ra-*

*meau Négrito*[1], opposé au *rameau Papoua*, auquel j'attribuais les Nègres orientaux de grande taille et de proportions souvent athlétiques. Les Australiens qui présentent à un haut degré les caractères d'une *race mixte*, et les Tasmaniens, qui forment à eux seuls une race distincte, restaient en dehors des deux groupes précédents[2]. J'ai lieu de penser que sous une forme ou sous une autre, cette division est aujourd'hui généralement adoptée.

De son côté, M. Hamy avait d'abord fait voir que, contrairement à l'opinion universellement adoptée, il existe dans l'Afrique occidentale des Nègres distingués du type classique par la forme racourcie de leur crâne[3]. En poursuivant cette ordre de recherches, il reconnut que ce caractère céphalique coïncide avec un amoindrissement sensible de la taille. Groupant, à ce point de vue, les observations res-

1 J'ai ainsi appliqué à la race entière le nom des petits Nègres des Philippines, appelés aussi *Aëtas*

2 De Quatrefages, *Cours d'anthropologie du Muséum ; Nègres asiatiques et mélanésiens*, leçon rédigée par M. Jacquart, aide naturaliste ; *Gazette médicale de Paris*, 1862. Dans cette leçon, je résumais ce que j'avais dit, à ce sujet, dans le cours de l'année précédente. Mais j'avais exposé les mêmes idées et établi cette division dans un cours antérieur. Avant moi, Crawfurd et Pickering étaient rentrés dans cette voie. Toutefois, le premier n'avait proposé qu'avec hésitation de distinguer les Nègres orientaux de petite taille. *(On the Malayan and Polynesian languages and races ; Journal of the ethnological Society of London*, t. I, 1848.) Le second confondait les Tasmaniens avec les Négritos. *(The Races of man*, new ed., 1851, p. 3 et 175.)

3 Hamy, *Note sur l'existence de Nègres brachycéphales sur la côte occidentale d'Afrique (Bullettin de la Société d'antropologie de Paris*, 2e série, t. VII, p. 210, 1872).

tées jusque-là éparses et isolées, il montra que l'Afrique possède, comme l'Asie, un sous-type nègre, dont une stature remarquablement réduite constitue un des caractères les plus frappants; que les petits Nègres, africains et asiatiques, si éloignés l'un de l'autre géographiquement, se ressemblent d'ailleurs par plusieurs autres traits anatomiques ou extérieurs; que ces deux groupes sont, en réalité, deux *termes correspondants*, à la fois géographiques et anthropologiques. M. Hamy proposa, pour l'ensemble des tribus naines africaines, le nom de *Négrilles*[1]. Cette dénomination, qui a l'avantage de rappeler un des traits caractéristiques du groupe et les rapports qui l'unissent aux Négritos, sera, je pense, facilement acceptée par tous les anthropologistes.

[1] Hamy, *Essai de coordination des matériaux récemment recueillis sur l'ethnologie des Négrilles ou Pygmées de l'Afrique équatoriale.*

# CHAPITRE II

## HISTOIRE GÉNÉRALE DES PYGMÉES ORIENTAUX[1]

**Papouas. — Migrations mélanésiennes. — Négritos; leur répartition en deux groupes géographiques. — Groupe insulaire. — Diffusion de ce type. — Ses limites. — Mélange de Papouas et de Négritos. — Cause de leur extinction à Java et sur divers autres points. — Groupe continental. — Malacca; Sémangas; métissage. — Péninsule annamite; Moïs. — Presqu'île gangétique; populations diverses. — Limites générales. — Négritos et Négrito-Papouas. — Anciennes migrations. — Ancienneté relative des Négritos dans les îles et sur le continent. — Métissages anciens. — Dravidiens. — Erreurs causées par l'emploi exclusif de la linguistique pour la distinction des races. — Limites occidentales des Dravidiens, Éthiopiens orientaux d'Hérodote.**

Je viens de rappeler les divisions principales à établir dans l'ensemble des populations nègres orientales. Je ne veux pourtant opposer les uns aux autres que les *Négritos* et les *Papouas*, long-

[1] Ce chapitre est tiré presque textuellement d'un article publié par moi dans la *Revue d'ethnographie*, fondée et dirigée par M. Hamy. (*Nouvelles Études sur la distribution géographique des Négritos et sur leur identification avec les Pygmées asiatiques de Ctésias et de Pline*, 1882, p. 177.)

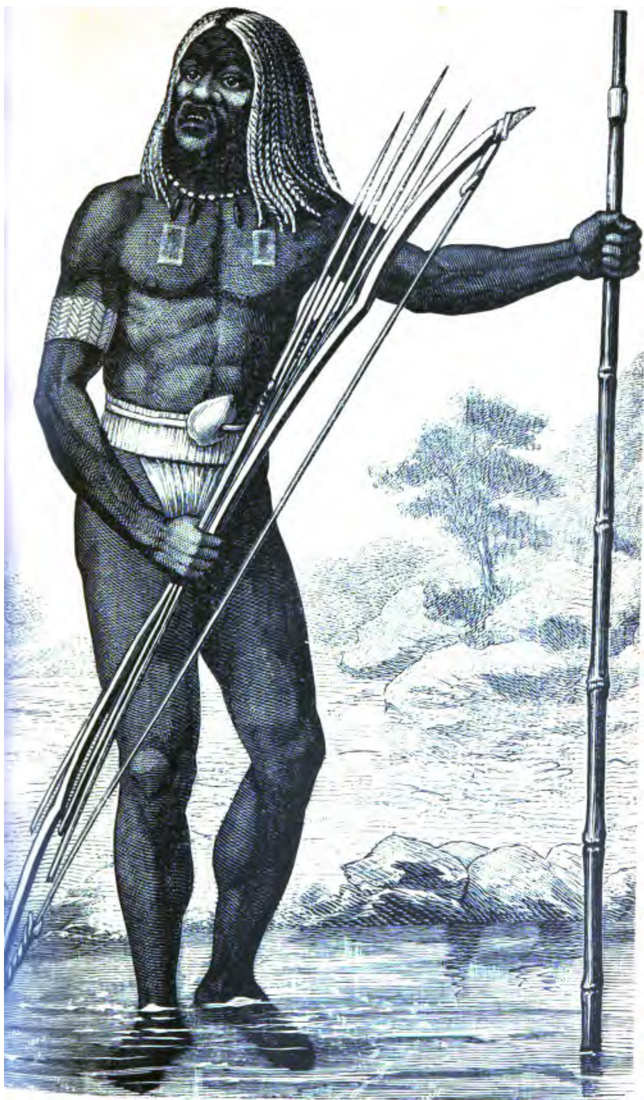


Fig. 1. — Néo-Guinéen du détroit de Bourgat, d'après van Vert.

temps regardés comme une seule et même race. Il est facile de caractériser sommairement ces deux groupes. Tous deux ont le teint plus ou moins noir et les cheveux improprement dits *laineux* des véritables Nègres. Mais les Papouas sont souvent grands, bien musclés, parfois athlétiques (fig. 1); leur crâne est à la fois dolichocéphale et hypsisté-

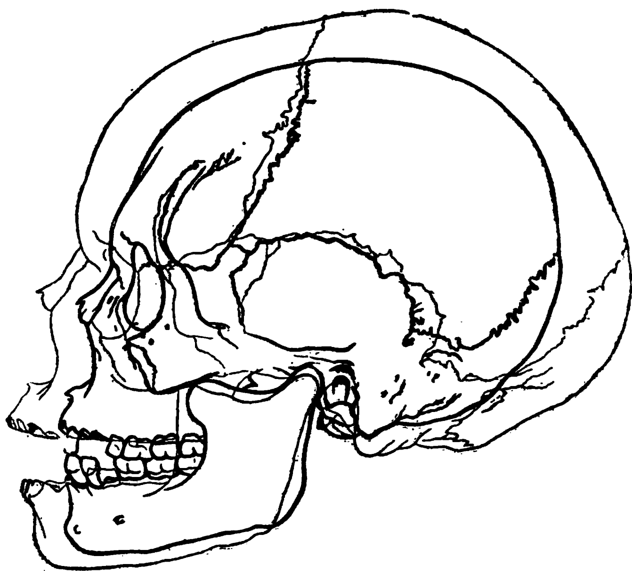


Fig. 2. — Crânes de Mincopie et de Papoua superposés.

nocéphale, c'est-à-dire qu'il est relativement allongé d'avant en arrière, comprimé latéralement et très haut (fig. 2 et 4). Les Négritos sont toujours petits de taille, ont des formes arrondies (fig. 3), et leur



Fig. 3. — Groupes de Mincopies.

crâne est brachycéphale ou sous-brachycéphale[1],

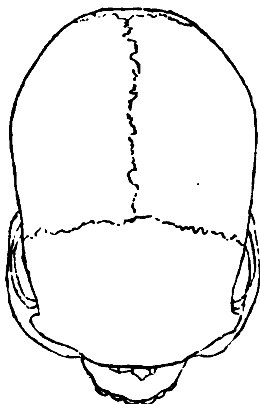


FIG. 4. — Crâne de Papoua du détroit de Torrès, vu d'en haut. (1/4 gr. nat.) (Mus. d'hist. nat., n° 4771.)

[1] Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler la signification des mots employés ici pour caractériser ces crânes. Ils expriment tous un rapport constaté entre certains diamètres. Ce rapport prend le nom d'indice. Quand il s'agit d'apprécier le degré de dolichocéphalie ou de brachycéphalie, on cherche le rapport existant entre le plus grand diamètre transversal et le plus grand diamètre antéro-postérieur pris pour unité. Pour mesurer l'hypsisténocéphalie, on compare le diamètre vertical au diamètre transverse. Un crâne est hypsisténocéphale quand le premier égale ou dépasse le second. Quant à la dolichocéphalie et à la brachycéphalie, Broca, transformant en fractions décimales les nombres adoptés d'abord par Retzius, et multipliant par 100 le diamètre transverse, a dressé le tableau suivant des indices céphaliques horizontaux, dans lequel les rapports sont représentés par un nombre fractionnaire :

| | |
|---|---|
| Dolichocéphales. . . . | 75,00 et au-dessus. |
| Sous-dolichocéphales. . . | 75,01 à 77,77 |
| Mésaticéphales. . . . . | 77,78 à 80,00 |

c'est-à-dire qu'il est relativement court, élargi et peu élevé (fig. 2 et 5)[1].

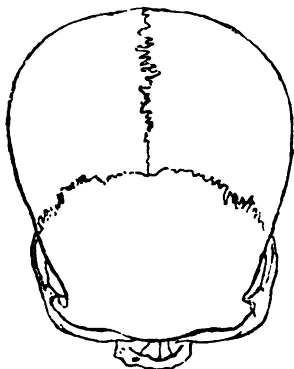


Fig. 5. — Crâne de Négrito des environs de Binangonan, Luçon. vu d'en haut. (1/4 gr. nat.) (Mus. d'hist. nat., n° 3629.)

Les Papouas sont exclusivement insulaires. Ils

| | |
|---|---|
| Sous-brachycéphales. . . | 80,01 à 83,33 |
| Brachycéphales. . . . . | 83,34 et au delà. |

Cette division est presque universellement adoptée.

On se fera aisément une idée de l'importance des caractères tirés des indices céphaliques en jetant les yeux sur les figures ci-jointes tirées des *Crania ethnica*. Les têtes osseuses y sont représentées, vues d'en haut *(norma verticalis*, Blum.), ce qui permet d'apprécier la différence des diamètres et la forme générale du crâne.

[1] J'ai publié, il y a quinze ans, un travail d'ensemble sur cette race. (*Études sur les Mincopies et sur la race négrito en général ; Revue d'anthropologie*, I, 1872.) Plus tard, M. Giglioli a abordé le même sujet. (*Studi sulla razza negrita ; Archivio per l'antropologia e la etnologia*, t. V, 1876.) Mais nous ne donnons pas le même sens aux mots. L'anthropologiste italien comprend dans sa race *negrita* toutes les populations de petite taille, asiatiques, océaniques et africaines, y

forment un ensemble de populations aussi continu que le permet cette sorte d'habitat. Ils occupent essentiellement la Nouvelle-Guinée et tous les archipels mélanésiens, y compris les Fiji. Mais le type dont nous parlons n'est pas confiné dans ces limites; il a des représentants sur bien d'autres points et jusqu'aux extrémités du monde océanien. A l'ouest la conquête, l'émigration ou l'esclavage ont conduit les Papouas à Timor, à Céram, à Bouro, à Gilolo, jusque sur les côtes orientales de Bornéo, et les ont disséminés sur divers autres points des grands archipels indonésiens. Au nord les mêmes causes les ont amenés dans quelques groupes secondaires des Carolines. Au nord-est ils ont atteint les Sandwich; au sud-est la Nouvelle-Zélande, où ils ont précédé les Maoris[1]. M. Pinart

compris les Boschismans. J'aurai à discuter dans un autre travail ces rapprochements et les théories de mon savant collègue indiquées déjà dans une courte note. (*Archivio*, t. II, p. 131.) La question des Négritos a encore été traitée d'une manière générale par M. F.-A. Allen. (*The original range of the Papuan and Negrito races; Journal of the anthropological Institute*, vol. VIII, 1878.) Les travaux de Logan, dont il sera question plus loin, quoique entrepris à un point de vue bien plus général, touchent aussi à presque toutes les questions soulevées par cette étude.

1 Les traditions des Maoris recueillies par Sir George Grey, les détails donnés par divers voyageurs et les portraits attestaient l'existence d'un élément ethnologique noir à la Nouvelle-Zélande, mais la craniologie seule pouvait permettre de déterminer la nature de cet élément. Or un certain nombre de têtes osseuses, d'origine parfaitement certaine, ont permis de résoudre ce curieux problème. Le Muséum entre autres possède un crâne de Néo-Zélandais qui a tous les caractères du Papoua et constraste d'une manière remarquable avec

a rapporté de ses voyages et donné au Muséum un crâne extrait par lui d'une ancienne tombe de l'île de Pâques, probablement contemporaine des étranges statues qu'ont signalées tous les voyageurs[1]. M. Hamy a démontré que ce crâne, par l'ensemble de ses caractères, se rattache essentiellement à ceux des Papouas les plus authentiques. Enfin M. Ten Kate a rapporté un crâne mélanésien recueilli chez lui dans la petite île de Spiritu Santo, située sur la côte orientale de la presqu'île de Californie.

Ainsi la race papoua a rayonné dans toutes les directions et a eu ses jours de conquête. D'autre part, elle a été pénétrée sur divers points, surtout par les races malaise et polynésienne[2]; mais en

les crânes maoris, ainsi que deux têtes momifiées dont les tatouages à eux seuls seraient un certificat d'origine et qui ont la chevelure laineuse des nègres océaniens. J'ajouterai que le crâne le plus dolichocéphale connu a été rapporté de la Nouvelle-Zélande et donné à M. Huxley, qui l'a décrit. (*On two widely contrasted forms of the human cranium; Journal of anatomy and physiology*, vol. I, p. 60, 1867.) L'indice horizontal de ce crâne est 63,54; son indice vertical 113,11. Il est donc à la fois extrêmement dolichocéphale et hypsisténocéphale.

[1] A. de Quatrefages et E. Hamy, *Crania ethnica*, p. 292. Le lecteur curieux de connaître le détail des faits dont j'indique ici à peine les principaux, trouvera toutes les indications nécessaires dans les notes bibliographiques qui accompagnent l'excellente monographie des crânes papouas insérée dans l'ouvrage que je viens de citer, monographie qui appartient en entier à M. Hamy.

[2] A. de Quatrefages, *Les Polynésiens et leurs Migrations (Revue des Deux Mondes*, 1864). Ces articles ont été développés et réunis en un volume accompagné de cartes. — *Populations de la Mélanésie et de la Polynésie occidentale* in *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, p. 222.

somme elle a conservé son aire d'habitat tout entière et constitue un ensemble relativement compacte. Des immigrations, pacifiques ou guerrières, ne l'ont nulle part entamée d'une manière bien sensible, si ce n'est aux Fidji et à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée. En revanche, par ses émigrations elle a mêlé son sang à celui de quelques populations fort diverses et fort éloignées[1].

Il en est tout autrement des Négritos. L'aire occupée par cette race et presque aussi étendue que celle des Papouas. Elle l'est même davantage si l'on retranche de l'aire papoua l'archipel des Sandwich, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande; elle est à la fois insulaire et continentale. Mais, sur la terre ferme aussi bien que dans les archipels, les tribus négritos sont à peu près toujours isolées les unes des autres et comme noyées au milieu de populations d'origine ethnique fort différente.

En outre, partout où ce contact existe, on trouve les petits Nègres cantonnés dans les localités les moins hospitalières de la contrée où ils vivent. Je reviendrai plus loin sur ce fait et sur les conclusions que l'on doit en tirer.

[1] A l'exposition qui accompagna le Congrès des sciences géographiques de Paris (1875), M. Hamy avait exposé une carte représentant la distribution actuelle des races humaines dans l'archipel indien. Il résuma le résultat de ses études dans une communication faite à la sous-section d'anthropologie. Les limites des races papoua et négrito y sont indiquées. *(Congrès international des sciences géographiques,* tenu à Paris du 1er au 11 août 1875, t. I, p. 278, 1878.)

D'après ce que je viens de dire de leur habitat, les Négritos se partagent naturellement en deux groupes géographiques, l'un continental, l'autre insulaire. Occupons-nous d'abord de ce dernier.

Lorsque les Espagnols commencèrent à coloniser les Philippines, ils rencontrèrent à l'intérieur de Luçon, à côté des Tagals, d'origine malaise, des hommes noirs dont les uns avaient les cheveux lisses, tandis que les autres possédaient la chevelure laineuse des Nègres africains[1]. Ces derniers seuls étaient de vrais Nègres, que les vainqueurs appelèrent *Negritos del monte* (petits Nègres de la montagne), à raison de leur taille remarquablement peu élevée et de leur habitat (fig. 6 et 9). Le nom local était *Aigtas* ou *Inagtas*, qui paraît signifier *Noirs*[2], et d'où l'on a tiré celui d'*Aëtas* généralement adopté. On ne tarda pas à reconnaître que cette même race humaine se retrouvait sur d'autres points de l'archipel, et qu'elle peuplait en entier quelques petites îles, entre autres l'île Bougas que l'on appelle aussi pour cette raison *Isla de los Negros*. Dans ces diverses localités les Aëtas

[1] L'abbé Bernardo de la Fuente, cité par Prichard. (*Researches into the physical history of mankind*, t. V, p. 219.)

[2] On trouvera dans mes *Études sur les Mincopies et sur la race négrito en général (Revue d'anthropologie*, t. I), dans les *Crania ethnica* et dans *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, de nombreuses indications bibliographiques. Ici, je reproduis seulement les plus importantes et signale les travaux qui ont paru depuis lors.



FIG. 6. — Portrait d'un chef aëta des montagnes de Marivelès, Luçon.
D'après une photographie de MM. Montano et Rey.

changent de nom et s'appellent *Ates* à Panay[1], *Hilloonas* et *Mamanouas* à Mindanao[2], etc.

Au fur et à mesure que les archipels de ces mers orientales ont été mieux connus, on a découvert à peu près partout notre petite race nègre. Sur quelques points les premiers renseignements obtenus à ce sujet ont laissé subsister des doutes, presque toujours levés par de nouvelles observations de plus en plus positives. C'est ainsi que l'existence des Négritos à Formose a été niée jusqu'à ces derniers temps malgré le témoignage formel de divers voyageurs hollandais et anglais. Mais en 1868, M. Schetelig a présenté à la Société ethnologique de Londres deux crânes bien authentiques dont les caractères ne laissent place à aucune objection. C'est également une tête osseuse[3] qui nous a per-

[1] Rienzi a décrit sous le nom de *Mélano-Pygmées* deux individus appartenant à une race de Panay, ayant moins de 4 pieds 10 pouces de haut ($1^{m},569$). Leurs cheveux non crépus, leur peau moins noire que celle des Nègres annoncent des métis. Mais la petitesse de la taille, sans être excessive, nous apprend que ce caractère persiste en partie malgré le croisement. (Rienzi, *Océanie*, t. I, p. 298, et *errata.*) D'ailleurs, M. Lafond leur attribue une taille bien plus petite. (*Journal de l'Institut historique*, mars 1835, cité par Rienzi.)

[2] C'est sous ce dernier nom que M. le Dr Montano a découvert des Négritos dans la péninsule nord-est, aux environs du lac de Maïnit.

[3] Cette tête fait partie du Musée de Lyon, et je suis bien aise de remercier ici M. Lortet qui a bien voulu la mettre à notre disposition pour la décrire et la figurer. Elle porte avec elle son certificat d'origine, car la surface en est couverte de ces arabesques et de ces dessins que les Dayaks gravent sur le crâne de leurs victimes. (*Crania ethnica*, p. 195, fig. 212 et 213.)

mis, à M. Hamy[1] et à moi, de confirmer les témoignages de Rienzi, de Lafond de Lurcy, de l'évêque de Labuan, etc., et d'affirmer que de vrais Négritos habitent l'intérieur de Bornéo.

Enfin, des témoignages réunis dus à Earl et à divers voyageurs cités par lui, il résulte que les Négritos habitent les régions montagneuses des îles Sandal (Samba), Xulla, Bourou, Céram, Flores Solor, Pantar, Lombleu, Ombay, la péninsule orientale de Célèbes, etc.

J'ai indiqué ailleurs la plupart des points principaux où l'existence actuelle des Négritos a été constatée[2]. J'ai fait en même temps remarquer que dans ce vaste monde maritime Sumatra et Java sont les seules grandes îles où ils n'aient laissé d'autres traces que quelques métis douteux et les restes d'une industrie qui paraît n'avoir pas franchi l'âge de la pierre[3]. C'est à Java que la destruction a été probablement la plus prompte et la plus complète. Ces malheureux petits Nègres ne pouvaient que disparaître devant les races malaises, qui joignaient à des armes plus redoutables, à leurs instincts meurtriers une civilisation capable

[1] Hamy, *Les Négritos à Bornéo (Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e série, t. XI, p. 113, 1876).

[2] Voir de Quatrefages, *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, p. 214.

[3] Je crois aujourd'hui avoir été trop affirmatif en regardant les Aïthalo-Pygmées vus à Sumatra par Rienzi comme de vrais Négritos. Ce ne sont probablement que des métis.

d'élever les *Mille-Temples* et de sculpter les bas-reliefs du *Bôrô-Boudour*[1].

Les îles de la Sonde forment la limite méridionale de l'aire négrito. Au nord, Formose est la dernière terre où la race dont nous parlons ait conservé tous ses caractères. Mais au delà de cette île, elle révèle son ancienne existence par les traces qu'elle a laissées dans les populations actuelles. Dans le petit archipel de Liéou-Kiéou[2], Basil Hall a trouvé sur certains points « des hommes très noirs à côté d'autres qui étaient presque blancs ». Au Japon, d'anciennes traditions parlent de formidables sauvages noirs qui ne furent soumis et chassés qu'à grand'peine[3]. Grâce aux instincts

[1] Je ne saurais écrire ici ce nom sans rappeler la magnifique publication faite par le gouvernement des Pays-Bas, et mise si généreusement à la disposition des hommes qu'elle intéresse à tous les points de vue. (*Bôrô-Boudour dans l'ile de Java*, dessiné par ou sous la direction de M. F. C. Wilsen, avec texte descriptif et explicatif rédigé d'après les Mémoires manuscrits et imprimés de MM. F. C. Wilsen et autres documents, et publié par le Dr C. Leemans, directeur du Musée d'antiquités à Leyde; un grand atlas in-fol. et 1 vol. in-4 de texte hollandais avec traduction française par A. G. Van Hamel; Leyde, 1874.) Ce livre a aujourd'hui une valeur et un intérêt bien plus grands qu'au moment de sa publication. Le Bôrô-Boudour paraît avoir été, sinon détruit, au moins en partie ruiné lors de l'éruption du Krakatoa. L'ouvrage du Dr Leemans en a conservé la représentation fidèle et détaillée.

[2] Autrement appelé par divers auteurs Liou-Kiou, Liéou-Tchou, Liou-Tchou, Liéou-Tchéou, Ruî-Kiû. (*Bibliothèque universelle des voyages*, t. XXI, p. 70.)

[3] De Quatrefages, *Rapports sur les progrès de l'anthropologie*, 1867, p. 519, tableau VII.

plus doux des vainqueurs, ces Négritos du nord ne furent pas exterminés comme à Java. Kempfer, Siebold, ont signalé les différences de teint et de chevelure que présentent certaines classes de la population, et le dernier signale en particulier la couleur noire, les cheveux plus ou moins crépus des habitants des côtes du sud-est.

Depuis longtemps j'avais signalé ces caractères comme confirmant l'opinion émise d'abord par Prichard relativement à l'intervention d'un élément nègre au Japon, et cet élément ne pouvait guère être rapporté qu'à la race négrito. L'examen d'un crâne japonais de la collection Broca a pleinement confirmé ces conclusions. Étudié par M. Hamy et par moi, il a montré un mélange de traits dont les plus caractéristiques accusaient nettement cette origine ethnique[1]. Les détails donnés par le docteur Maget ont pleinement confirmé ces conclusions. Il a découvert et décrit de véritables métis négritos, vivant au milieu des populations japonaises[2]. J'ai retrouvé des traces incontestables du sang négrito sur diverses têtes osseuses provenant

[1] De Quatrefages, *Études sur les Mincopies*; Hamy, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e série, t. VII, p. 856; *Crania ethnica*, p. 183 et pl. XVI, fig. 3 et 4. Ce crâne, recueilli par M. Noury, médecin de la marine, dans un cimetière de suppliciés à Yokohama, est d'origine parfaitement sûre. M. Hamy a fait remarquer avec raison que le lieu même d'où il a été tiré atteste en outre qu'il a appartenu à un individu des classes les plus inférieures.

[2] *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 3e série, t. III, 1883, p. 651.

des Mariannes[1]. Mais, en Micronésie, le mélange des races semble s'arrêter là. L'élément nègre qui se retrouve aux Carolines paraît appartenir essentiellement au type papoua.

L'extension des Négritos en Mélanésie est bien plus considérable. Ici, leurs tribus sont mêlées et juxtaposées à celles des Papouas probablement dans toute la Nouvelle-Guinée. Aux témoignages que j'ai déjà cités, je puis aujourd'hui en ajouter d'autres.

M. A. Beccari déclare qu'il n'est pas rare de rencontrer à la Nouvelle-Guinée des indigènes de petite taille qui, à en juger par les descriptions, pourraient être pris pour des Négritos. Beccari n'a vu, il est vrai, aucune tribu composée en entier d'individus présentant ce caractère[2]; mais la carte publiée par un de ses compatriotes représente les Karons ou Karonis comme occupant une chaîne de montagne parallèle à la côte nord de la grande presqu'île du nord-ouest, et trois crânes de ces Karons, étudiés par M. Hamy, lui ont montré tous les caractères essentiels de la tête négrito[3].

M. Meyer, qui a séjourné dans ces régions, a pourtant reproduit l'opinion de Wallace et de Earl. Avec eux, il a regardé comme étant de même race

[1] De Quatrefages, *Étude sur la race négrito*, p. 233.

[2] Extrait d'une lettre datée de Ternate, le 6 mars 1876. (*Studi sulla razza negrita*, par le professeur T. H. Giglioli; *Archivio per l'antropologia*, t. V, p. 234.)

[3] De Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica*, p. 201.

tous les Nègres orientaux. Mais le voyageur allemand avait rapporté de Kordo, dans l'île de Mysore, une magnifique collection de crânes dont il fait connaître les caractères et les mensurations[1]. M. Hamy a discuté cet ensemble de données et montré qu'à eux seuls les chiffres publiés par l'auteur apportaient une preuve de plus en faveur de nos convictions communes. Si la plupart des têtes de Kordo sont franchement papouas, si d'autres semblent accuser un métissage, il en est qui mettent hors de doute la présence de l'élément négrito pur ou à peu près pur[2]. L'étude des mesures prises par le docteur Comrie conduit à la même conclusion[3].

Au reste, à mesure que les matériaux deviennent plus nombreux, grâce aux efforts de quelques courageux voyageurs, les derniers défenseurs de l'unité ethnologique des Néo-Guinéens reviennent d'eux-mêmes à l'opinion que M. Hamy et moi avons adoptée depuis bien des années[4].

1 Meyer, *Anthropologische Mittheilungen über die Papuas von Neu Guinea (Mittheilungen der anthropologische Gesellschaft in Wien*, Bd. IV, 1874); *Ueber hundert fünf und dreissig Papua Schædel von Neu Guinea und der Insel Mysore (Mittheilungen aus dem kais. zoologische Museum zu Dresden*, Bd. I, 1875).

2 De Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica*, p. 206.

3 Comrie, *Anthropological notes on New Guinea (Journal of the anthropological Institute*, vol. VI, p. 102).

4 A ce double titre, je dois une mention toute spéciale à M. d'Albertis, qui le premier a pénétré presque au cœur de la Nouvelle-Guinée et en a rapporté un excellent livre et de magnifiques collections. La

Ce mélange se retrouve dans les îles du détroit de Torrès. Le Muséum possède une tête rapportée de l'île Toud ou Warrior par les compagnons de Dumont d'Urville, et qui reproduit les traits essentiels du Négrito. Elle a été recueillie dans une sépulture où elle était mêlée à d'autres présentant tous les caractères des Papouas. Nous retrouvons donc à l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Guinée la juxtaposition des deux races constatée dans le nord-ouest[1].

Grâce à M. d'Albertis, nous suivons le type négrito jusqu'à Epa, située sur la côte orientale du golfe des Papouas et par conséquent jusque dans la grande presqu'île allongée qui termine la Nouvelle-Guinée au sud-est. Là le voyageur italien vit un individu d'âge mûr, bien fait, présentant des proportions élégantes, ayant le corps couvert de poils laineux, possédant une chevelure également laineuse. Sa peau était extrêmement noire. Il présentait très peu et peut-être pas du tout de pro-

seule vue des crânes recueillis par lui fit reconnaître à l'éminent anthropologiste italien, M. Mantegazza, qu'au milieu des Papouas, déjà si bien étudiés par lui, vit une population qui s'en distingue nettement par ses caractères craniologiques, et qu'il n'hésita pas à rattacher au type des Négritos. *(Studi antropologici ed etnografici sulla Nuova Guinea; Archivio,* t. VII, p. 137, 1877, et *Nuovi studi craniologici sulla Nuova Guinea, ibid.*, t. XI, p. 149, 1881.) M. Mantegazza avait déjà fait connaître ses nouveaux résultats à la Société anthropologique de Paris. *(Bulletin,* 3e série, t. III, p. 214, 1880.)

[1] De Quatrefages, *Études sur les Mincopies;* de Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica*, p. 207.

gnathisme. Sa taille était en outre très petite et ne s'élevait pas au-dessus de 4 pieds 9 pouces. A l'ensemble de ces traits, il est impossible de ne pas reconnaître un Négrito pur sang des mieux caractérisés. Cet individu appartenait à une tribu de l'intérieur habitant bien probablement les montagnes figurées sur la carte comme étant placées à l'est d'Epa[1].

Enfin au sud-est d'Epa, à Port Moresby, M. Lawes nous montre, au milieu de tribus réellement papouas, une tribu montagnarde de petite taille, franchement noire *(dark)*, dont les pieds et les mains sont remarquablement petits. Tous ces traits sont essentiellement négritos, et il est plus que probable que les Kolari appartiennent à cette race[2].

Bien que n'ayant pas distingué les Négritos des Papouas, M. Lawes a, comme M. d'Albertis, le mérite d'insister sur la variété que présentent les races humaines de la Nouvelle-Guinée.

Là paraît s'arrêter l'aire d'habitat dévolue à nos petits Nègres. Pickering, qui le premier peut-être les a nettement distingués des Papouas, s'est trompé en la prolongeant bien plus au sud-est jusque

[1] L. M. d'Albertis, *New Guinea ; what I did and what I saw*, vol. II, p. 412. Voir la carte placée à la fin du tome II.

[2] W. G. Lawes, *Ethnological notes on the Motu, Koitapu and Koiari tribes of New Guinea (Journal of the anthropological Institute*, t. VIII, p. 369).

dans les Nouvelles-Hébrides[1]. L'éminent anthropologiste américain n'a bien probablement tenu compte que de quelques caractères extérieurs et surtout de la taille. Il ne s'est pas préoccupé des caractères ostéologiques bien plus importants, mais dont on n'appréciait pas toute la valeur à l'époque où il écrivait. M. Hamy, dans la belle monographie craniologique que j'ai déjà citée, a étudié une à une les têtes osseuses provenant des diverses îles mélanésiennes. En dehors de la Nouvelle-Guinée, quand le type papoua est altéré, c'est non par un élément négrito, mais par un élément polynésien[2]. Toutefois, il faudra peut-être étendre la limite sud-orientale de l'aire négrito jusqu'à la province de Queensland (Nouvelle-Hollande). Là se trouvent, d'après M. Odoardo Beccari, des indigènes à cheveux crépus, qui pourraient bien être voisins des insulaires plus ou moins mélangés du détroit de Torrès[3].

La limite occidentale des Négritos pélasgiques est bien plus facile à préciser que la précédente. C'est dans le golfe du Bengale, aux îles Nicobar et

[1] Pickering *(the Races of man)* comprenait dans ses *Négrillos* avec les habitants des Nouvelles-Hébrides ceux du groupe Nitendi des îles Salomon qu'il rapprochait des petits Néo-Guinéens et des vrais Négritos de Luçon. Il plaçait en outre les Tasmaniens dans le même groupe. On sait que c'était là une grave erreur.

[2] De Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica*, p. 278 et suiv.

[3] A. Enrico H. Giglioli, *Nuove notizie sui popoli negroidi dell' Asia e specialmente sui Negriti*, dans l'*Archivio per l'antropologia e la etnologia*, t. IX, p. 175.

dans les Andaman, que nous la trouvons[1]. Dans le premier de ces deux petits archipels, les Négritos ont subi le même sort que dans les îles indonésiennes. Attaqués par les Malais, ils ont été en

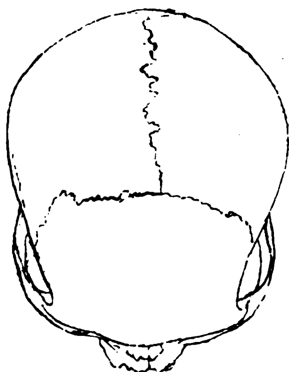


Fig. 7. — Crâne de Mincopie de la Grande-Andaman vu d'en haut. (1/4 gr. nat.)

partie exterminés, et n'habitent plus que les montagnes de l'intérieur[2]. En revanche, ils ont con-

[1] D'après une note communiquée par M. Beccari à M. Giglioli, de véritables Négritos existeraient dans les îles Merghi ou Tenasserim, placées à l'est et sous le même parallèle que les Andaman le long de la côte de la presqu'île de Malacca. (Giglioli, *loc. cit.*, p. 174.)

[2] On a même cru jusqu'à ces dernières années qu'ils avaient absolument disparu de ces îles. Mais le colonel Fychte nous a appris qu'ils se retrouvent dans le centre de la grande Nicobar et que leurs tribus, restées libres, sont sans cesse en guerre avec la population malaise. (*Transactions of the ethnological Society*, vol. V, p. 240.) Une courte note de M. W. L. Distant me semble lever les derniers doutes qu'on pourrait encore conserver. (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VIII, p. 356.)

servé leur indépendance complète et sont restés purs de tout mélange aux Andaman (fig. 7), surtout dans les trois îles dont l'ensemble a été longtemps appelé la Grande-Andaman, jusqu'au moment où les Anglais ont choisi cet archipel isolé pour y placer un de leurs établissements pénitentiaires. Mais cela même nous a valu sur les Mincopies des renseignements nombreux et précis.

Abordons maintenant le continent asiatique et cherchons-y les traces de ces Négritos dont les colonies insulaires l'enserrent encore de Formose aux îles Andaman.

L'existence sur la terre ferme de véritables Nègres, c'est-à-dire d'hommes à teint noir et à cheveux laineux, a été niée, assez récemment encore, par quelques géographes éminents. Pourtant de nombreux témoignages évidemment dignes de foi ne permettaient guère de la mettre en doute. Dès 1820 le major Macinnes et Crawfurd décrivaient, comme présentant tous les caractères de la race, deux individus originaires du petit royaume de Këdah, dans la presqu'île de Malacca[1]. D'autres voyageurs ne tardèrent pas à confirmer ces détails, et Prichard, tout en combattant une

[1] Hamy, *Sur les races sauvages de la péninsule malaise et en particulier sur les Jakuns* (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e série, t. IX, p. 716). Pour les détails bibliographiques, je renvoie le lecteur à ce travail et aux *Crania ethnica*, p. 191.

théorie sur laquelle j'aurai à revenir, admet que les Samangs, Simangs ou Sémangs de cette région sont bien de vrais Nègres.

La description qu'Anderson, ancien secrétaire du gouvernement de Pinang, a faite de l'un d'eux, est des plus caractéristiques. Cet individu, âgé de trente ans, ne mesurait que 1m., 441 ; ses cheveux étaient laineux et divisés en touffes ; sa couleur était d'un noir de jais luisant, ses lèvres épaisses, son nez aplati, son ventre proéminent. L'auteur ajoute qu'il ressemblait exactement à deux indigènes des Andaman qu'il avait vus précédemment[1]. Ces Sémangs ne sont donc pas seulement des Nègres, ce sont en outre de vrais Négritos. Au reste cette opinion est aujourd'hui adoptée par tous les anthropologistes qui se sont quelque peu occupés de cette question. Seulement on doit faire des réserves au sujet de la pureté du sang et admettre que chez les Sémangs, comme chez les tribus analogues, le type est souvent altéré par le métissage.

Au sud de Kédah, se trouvent d'autres tribus sauvages dont les caractères ont été décrits de diverses manières par les voyageurs. Ces incertitudes s'expliquent. Ici, comme aux Philippines et ailleurs, la race nègre s'est croisée avec des populations d'origines différentes, et il en est résulté de

[1] Anderson, *The Semang aud Sakai Tribes of the Malay Peninsula* (*Journal of the Indian Archipelago*, vol. IV, 425).

nombreux métis. Mais, au milieu même des tribus où s'est accompli ce mélange des sangs, elle est parfois représentée par des individus qui ont conservé tous les traits caractéristiques du type. C'est ce que permettent d'affirmer une première photographie, recueillie par M. Alph. Pichon, ancien secrétaire d'ambassade, et deux autres photographies qu'a bien voulu me remettre M. de La Croix. Toutes trois font aujourd'hui partie des collections du Muséum.

La première représente un groupe de Jakuns, cinq hommes et deux femmes, des environs de Singapore. Des deux femmes, l'une est essentiellement malaise, mais sa chevelure ondulée et quelques traits du visage accusent un léger métissage; l'autre femme est assez franchement négrito. L'un des hommes a les cheveux tout droits; mais chez les autres, et surtout chez un guerrier et son fils, ils sont absolument laineux, et l'ensemble des traits rappelle ceux d'un Aëta dessiné par M. Meyer[1].

Les photographies de M. de La Croix ont été prises dans la province de Pérak par M. de Saint-Pol Lias. Elles représentent deux groupes de Sakays qui offrent de l'un à l'autre des différences analogues à celles que je viens d'indiquer. Sur dix individus, cinq ont les cheveux lisses (fig. 9); deux ou trois paraissent les avoir crépus. Ils sont décidé-

[1] Hamy, *loc. cit.*, p. 720, et *la Nature* du 12 février 1876.

ment laineux chez les autres (fig. 8). Ajoutons

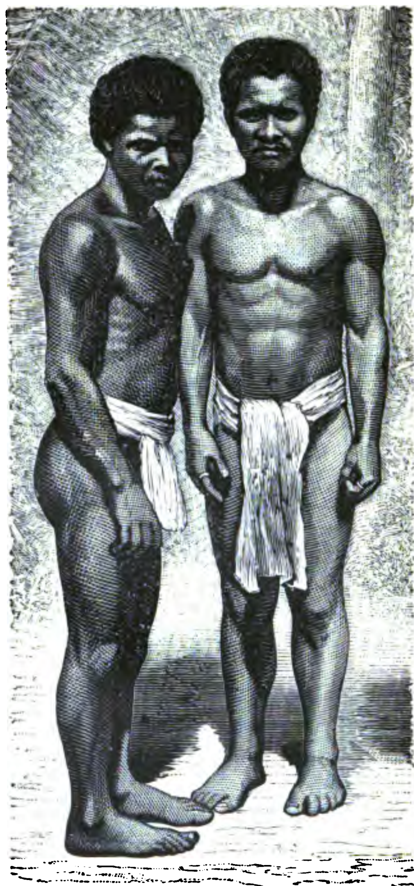


Fig. 8. — Sakays de Pérak, d'après une photographie de M. Er) de Saint-Pol Lias, donnée par M. de La Croix.

que M. Montano, qui venait de voir les Négritos à

Luçon et à Mindanao, a retrouvé tous les caractères de ce type chez quelques-uns de ces Sakays.

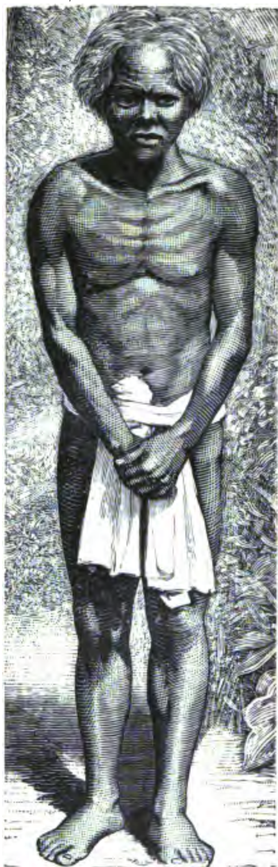


Fig. 9. — Sakay, d'après une photographie de M. Bro de Saint-Pol Lias, donnée par M. de La Croix.

Ces trois photographies ont une grande importance, précisément parce qu'elles témoignent des différences que présente la chevelure dans une même tribu. Ce fait explique la contradiction qui existe entre certaines descriptions, entre certaines opinions adoptées par divers auteurs. Par exemple, dans la note que je viens de citer, Anderson décrit trois Sakays, appartenant à une tribu à demi civilisée et leur attribue un teint analogue à celui des Malais, des cheveux bouclés mais non laineux, une taille variant de $1^{m},657$ à $1^{m},474$[1].

[1] Anderson, *loc. cit.*, p. 329.

Il est évident que cette description pourrait induire en erreur et faire méconnaître la présence du sang négrito qui reste attestée par la photographie.

Grâce à celle-ci nous pouvons encore apprécier à leur valeur réelle d'autres documents tels que les deux portraits de Sémangs publiés par M. Giglioli d'après les photographies du colonel Yule[1]. Ni l'un ni l'autre, du moins à en juger par les gravures, n'étaient des Négritos purs. Les cheveux de l'homme originaire de la province de Wellesley paraissent avoir été presque droits ou seulement ondulés; ceux de la femme, tombant jusqu'aux épaules, ont l'air d'être assez crépus. Mais ni chez l'un ni chez l'autre rien ne rappelle une tête vraiment laineuse, et ces dessins pourraient fournir un argument à ceux qui nient l'existence de véritables Nègres dans ces contrées. Ils n'en attestent pas moins à mes yeux la présence du sang négrito chez les individus qu'ils représentent; seulement le type a été altéré par le métissage.

Les populations précédentes sont métisses. Mais Malacca garde encore un ou plusieurs témoins de l'ancienne population restée pure, dans toute la partie élevée du grand massif montagneux situé entre Pérac, Sélangou et Kelantan. Là vivent des tribus que les Sakays traitent de *sauvages*, habitant

[1] Enrico Hyllier Giglioli, *Viaggio intorno al globo della reale pirocorvetta italiana* MAGENTA; relazione descrittiva e scientifica, 1875, p. 240.

des cavernes et n'employant que la pierre pour fabriquer leurs outils ou leurs armes. Ces sauvages sont noirs, ont tous les cheveux crépus, sont de très petite taille et se vêtissent de feuilles pendantes autour du corps. Ils fuient dès qu'ils aperçoivent un étranger. M. de Morgan a vu de loin les feux allumés par ces Négritos, mais n'a pu les approcher [1]. M. de La Croix a recueilli sur les lieux des renseignements identiques.

Comme la presqu'île malaise, la péninsule annamite a ses représentants du type négrito, connus sous les noms de Moïs on Moys. Depuis longtemps Logan considérait le fait comme démontré [2]. Les doutes exprimés bien souvent à ce sujet me paraissaient ne pouvoir guère subsister en présence des témoignages déjà anciens rappelés par M. Giglioli lui-même [3], de ceux que Earl a obtenus des Annamites et des Cochinchinois, en présence des indications communiquées à M. Hamy par deux médecins de la marine française. Ces derniers ont affirmé à mon savant collaborateur que des tribus nègres habitent vers les frontières septentrionales

[1] *Bulletin de la Société normande de géographie*, 1886, p. 157.

[2] Logan, *The ethnology of the Indian Archipelago (Journal of the Indian Archipelago*, vol. IV, p. 316, 1850).

[3] Giglioli, *Viagio intorno al globo della reale pirocorvetta italiana* MAGENTA, p. 105, et *Archivio per l'antropologia e la etnologia*, t. V; *Rivista*, 189. M. Giglioli se déclare fort sceptique à l'endroit de l'existence de *véritables Négritos* dans l'Annam. Le portrait d'un *Chong*, indigène de Siam, publié par Crawfurd, et que l'éminent anthropologiste italien a mentionné, semblerait autoriser au moins à conjecturer le contraire.

de notre province cochinchinoise de Bien-Hoa[1]. Les derniers renseignements fournis par M. Allen me semblent devoir lever les derniers doutes. L'un des auteurs cités par lui *(Tomlin's Geography)* attribue aux Moys des cheveux laineux, un teint vraiment noir et une figure rappelant celle des Caffres[2]. Il me semble difficile qu'un écrivain eût été aussi explicite sans aucune raison. Tout indique que les tribus noires de l'Annam doivent ressembler à celle de Malacca, et qu'à côté d'individus vraiment nègres il s'en trouve qui s'éloignent plus ou moins du type pur. De là les appréciations diverses et en apparence contradictoires comme il s'en est produit si longtemps au sujet de la presqu'île malaise[3].

Nous sommes bien mieux informés au sujet des populations de la presqu'île cis-gangétique. Les livres tamouls, dit Logan, rapportent que les habitants primitifs avaient les cheveux « en touffes », ce qui ne peut s'appliquer qu'à des Nègres[4]. Les témoignages, les descriptions d'une foule de voyageurs, confirmées par des photographies, des dessins, des moulages, des têtes osseuses, font comprendre

[1] Hamy, *Rapport sur l'anthropologie du Cambodge (Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. VI, p. 147).

[2] *Woolly haired, very black and savage and with faces ressembling Kaffirs.*

[3] *The original range of the Papuan and Negrito races (Journal of the anthropological Institute*, t. VIII, p. 41, 1878).

[4] *Tufted.* Logan, *Ethnology of the Indo-Pacific islands (Journal of the Indian Archipelago*, vol. VII, p. 25).

tout ce que ces vieux textes doivent avoir de vrai. Cet ensemble de documents nous montre dans toute l'Inde méridionale et centrale des populations à teint plus ou moins noir, au milieu desquelles se montrent des individus dont la chevelure laineuse atteste encore la pureté de sang, au moins relative, et indique clairement la nature d'un des éléments ethniques qui ont donné naissance à ces populations.

Les mêmes moyens d'étude permettent de préciser à quelle branche du tronc nègre appartient cet élément, et d'affirmer qu'il est essentiellement négrito.

Pour M. Justice Campbell, l'ensemble des tribus qu'il appelle aborigènes se rattache physiquement au type négrito [1]. Il en résume les caractères et signale en particulier leur taille, petite et svelte [2], leur teint vraiment noir, leurs cheveux emmêlés, parfois frisés et même laineux. Ce dernier caractère se montre assez souvent sur les dessins faits d'après les photographies, bien que l'auteur ne le signale pas dans la description, et quelquefois lors

[1] Justice Campbell, *The ethnology of India (Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. XXV, part II; supplementary number, p. 22).

[2] *Slight*. — On a souvent attribué aux Aëtas et aux Mincopies un ventre très développé. Je ne trouve ce caractère ni dans les photographies de quarante-huit Négritos des Philippines faites à Luçon par M. Montano, ni chez les sept Mincopies des photographies que je dois au colonel Tytler, ni chez les seize individus de la même race représentés dans les phototypies de M. Dobson. (*Journal of the anthropological Institute*, vol. IV, p. 457, pl. XXXI, XXXII et XXXIII.)

même qu'il a dit le contraire. Ainsi en parlant des Santals qui habitent le bassin du Gange à l'est et à l'ouest de Bhagalpore, le colonel Dalton mentionne leurs cheveux droits [1]. Mais le dessin, qui reproduit une photographie, montre deux individus de cette tribu dont la tête est couverte de *touffes* aussi arrondies et aussi serrées que celle de n'importe quel Négrito [2], et l'un d'eux est un vrai Mincopie, tandis que l'autre tient plus de l'Aëta. Ce que le même auteur dit des cheveux des Oraons prêterait à bien des doutes; mais la planche où sont figurés cinq membres de ces tribus présente chez une femme tous les traits de la Négrita et des cheveux au moins à demi laineux[3]. Le portrait du Dhoba Abor, d'une tribu du haut Brahmapoutre, prête aux mêmes observations. Dans le texte Dalton ne dit rien de la chevelure; sur le dessin toujours copié d'une photographie, c'est celle d'un Nègre pur sang, bien qu'ici le type négrito soit manifestement altéré par un mélange de sang mogol. Je citerai encore la planche où Fryer a représenté les Mulchers du district de Coimbatore, dans la province de Cochin [4]. On y voit des individus de taille,

1 *Straight*. Edward Tuite Dalton, *Descriptive Ethnology of Bengal*, p. 212.

2 *Loc., cit.*, pl. XXIX.

3 *Ibid.* Frontispice. Je suis d'autant plus certain de ne pas me tromper dans cette appréciation que dans une note adressée à Campbell le colonel Dalton déclare avoir vu des têtes laineuses *(woolly heads)* chez les Oraons. (*Loc. cit.*, p. 22.)

4 Fryer, *A few words concerning the wild people inhabiting the forests*



FIG. 10. — Djangal du Sirgoudja, d'après un dessin de M. Rousselet.

de proportions et de traits fort différents ; mais, la femme placée à droite est une véritable Aëta ; elle a la chevelure qui caractérise l'ensemble de la race et les traits du sous-type philippinien [1].

Le Bandra Lokh ou Djangal des forêts de l'Amarkantak, dont M. Rousselet nous a rapporté le portrait [2], peut laisser des doutes relativement au sous-type nègre dont on doit le rapprocher (fig. 10). Les traits ne sont pas ceux d'un Négrito. On y trouve quelque chose qui rappelle certains Papouas. Chez lui la misère et la faim ont altéré les formes et décoloré la peau ; mais la chevelure laineuse que

*of the Cochin state (Journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 2e série, vol. III, p. 478).

[1] On vient de voir plus haut que mes appréciations reposent sur la comparaison que j'ai pu faire de ces divers dessins avec soixante et onze portraits photographiques. A ce titre, elles peuvent, je crois, être accueillies avec confiance.

Cette abondance de matériaux m'a permis de constater une certaine différence entre les Aëtas et les Mincopies. Les premiers ont les traits plus grossiers, le nez plus écrasé à la racine, plus gros et plus épaté. Les membres inférieurs sont aussi moins fournis chez eux que chez les Andamaniens. En somme, ces derniers sont mieux doués au point de vue physique. Les Négritos de l'Inde paraissent se rattacher au sous-type des Aëtas, plutôt qu'à celui des Mincopies.

[2] Rousselet, *Note sur un Hô autochtone des forêts de l'Inde centrale (Revue d'anthropologie*, t. I, p. 245 ; *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e série, t. VII, 610), et *Tableau des races de l'Inde centrale* dans *Revue d'anthropologie*, t. II, p. 267, avec figure et carte. — L'appellation Hô, employée ici, doit être un terme général, pouvant s'appliquer à des races fort différentes. Hodgson l'emploie en parlant d'une population de Singhbhum qu'il décrit comme étant remarquable par son teint clair et la beauté de ses traits. (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. XXV, p. 501.)

notre compatriote n'a pas oublié de mentionner dans la description ne laisse aucun doute sur le type général auquel se rattache cet individu.



H.F. DEL. E.V. SC.

FIG. 11. — Profil de Boda, jeune Ghond de Schagpore (A), comparé à celui d'une femme mincopie (B) et d'une femme aëta (C). (1/4 gr. nat.)

Dans l'ouvrage que nous avons publié avec M. Hamy [1] nous avons juxtaposé le profil d'un jeune Ghond, moulé par MM. de Schlagintweit, aux profils d'une Mincopie pris sur une des photographies du colonel Tytler et de la jeune fille aëta dessinée par Choris [2]. Je reproduis ici ce

[1] *Crania ethnica*, p. 189, fig. 209.

[2] Choris, *Voyage pittoresque autour du monde*, liv. VII, pl. IV.

dessin (fig. 11). Il est facile de voir que le Dravidien tient à peu près le milieu entre les deux types insulaires, bien que se rapprochant de l'Aëta plus que du Mincopie; et le colonel Dalton nous dit que les Ghonds ont les cheveux, le teint et la physionomie du Nègre.

A ces preuves tirées des caractères extérieurs viennent s'ajouter celles que fournit l'étude des têtes osseuses. Chez les Négritos en général la tête et la face du squelette présentent des caractères très particuliers. Dans un excellent travail, M. Flower a insisté sur l'extrême ressemblance manifestée par les vingt-quatre crânes qu'il avait à sa disposition et déclaré qu'il croyait ne devoir jamais confondre une tête d'Andamanien avec celle de n'importe quelle race [1]. Nous avons montré, M. Hamy et moi, que la tête aëta en présentait tous les traits les plus caractéristiques. Ces traits sont de nature à être reconnus sans peine lors même qu'ils sont atténués ou juxtaposés à d'autres par suite du croisement [2]. Ils permettent de poursuivre et de retrouver le type négrito, lors même qu'il est masqué pour ainsi dire par le mélange des sangs et le changement de langage, de religion, de mœurs... En voici des exemples :

Un voyageur français, Leschenault de la Tour,

[1] Flower, *On the osteology and affinities of the natives of the Andaman islands* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. IX, p. 112).

[2] *Étude sur les Mincopies; Crania ethnica.*

avait recueilli vers 1820, dans la région montagneuse de Cattalam, au sud de Maduré, une tête osseuse qui fut déposée au Muséum [1]. A part quelques caractères tout individuels, elle présente tous ceux des Mincopies (fig. 12).

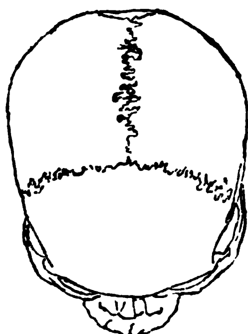


Fig. 12. — Crâne de Négrita des montagnes de Cattalam, vu d'en haut. (1/4 gr. nat.) (Mus. d'hist. nat., n° 3502.)

Dans son excellent travail sur l'ethnologie de l'Inde, M. J. Campbell déclare ne savoir trop que faire des Bengalis. Une tête que je dois à M. le Dr Mouat permet de résoudre ce problème [2], c'est celle d'une femme paria âgée de trente-cinq ans, des environs de la capitale du Bengale. Comparée à une tête d'homme mincopie qu'avait bien voulu

[1] *Relation abrégée d'un voyage aux Indes orientales (Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, t. XI, p. 264).

[2] M. le Dr Mouat a publié plusieurs travaux du plus haut intérêt sur les Mincopies. Je me borne à citer son ouvrage classique : *Adventures and Researches among the Andaman islands*, 1863.

m'envoyer le colonel Tytler, celle-ci ne s'en distingue en réalité que par les traits qui différencient les sexes. Loin d'atténuer les caractères les plus fondamentaux du type, elle les exagère parfois; si bien que, si l'on ne connaissait pas avec certitude l'origine de cette pièce, on la croirait venue des îles Andaman [1]. — Cette observation craniologique, en attestant la présence de l'élément négrito au cœur du Bengale, confirme et explique les traditions recueillies par M. Allen, relativement à l'ancienne existence dans ces contrées de nains prétendus cannibales [2].

Presque à l'autre extrémité du bassin du Gange, dans le district de Malwar, vivent les Coorumbas, qui, dans les jungles de Wynood, paraissent avoir conservé la pureté de leur sang négrito. Dans la courte note qu'il leur a consacrée, M. Samuells nous dit qu'ils sont noirs *(black)*, de très petite taille, et qu'ils ont les cheveux laineux. Ces petits Nègres sont remarquables par leur activité et leur

[1] J'ai dit quelques mots de cette tête dans mon *Étude sur les Mincopies*. Elle est figurée de face et de grandeur naturelle dans l'atlas des *Crania ethnica*, pl. XVII.

[2] *The original range of the Papuan and Negrito races (Journal of the anthropological Institute*, vol. VIII, p. 42). A diverses reprises, les Négritos ont été accusés d'anthropophagie. A mesure qu'on les a mieux connus, on s'est convaincu que c'était à tort. Pourtant il serait possible que là où ils ont été traqués par des envahisseurs impitoyables, ils aient été entraînés par la misère à se nourrir de chair humaine. On sait que pareille chose s'est produite en Afrique, chez des tribus jusque-là pastorales, à la suite des dévastations opérées par Chaka et par Dingaan.

courage qui les font rechercher comme *shikaris* [1]. Ce n'est pas seulement au cœur de l'Inde que l'on retrouve le type qui nous occupe. On peut le poursuivre bien plus au nord et jusqu'au pied de l'Himalaya. J'ai déjà parlé du portrait d'un Dhoba Abor, publié par le colonel Dalton. Ces tribus habitent à l'extrémité orientale de l'Assam, sur le bord de rivières qui se jettent dans le Brahmapoutra supérieur. Bien plus à l'ouest, un voyageur anglais, M. Traill, a trouvé dans le Kamaon, à côté des castes brahmaniques et des Rajpoutes, une classe qui se distingue nettement de toutes les autres. Ce sont les Doms, dont il dit qu'ils sont tous extrêmement noirs et dont plusieurs ont des cheveux plus ou moins laineux [2]. Les Doms habitent à l'ouest de la rivière Kali. Plus à l'ouest encore vivent les Chamang, Chamar ou Kalis qui paraissent présenter les mêmes caractères [3].

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. VII, p. 436, 1856.

[2] *Many having curly hair inclining to wool and being all extremely black.* (Traill, *Statistical sketch of Kamaon ; Asiatic Researches*, vol. XVI, p. 160.) Ces détails précis, donnés par un voyageur qui a vu par lui-même, sont d'autant plus importants que dans son remarquable Mémoire sur l'ethnologie de l'Inde, Campbell déclare ne connaître dans ces contrées aucune population pouvant se rattacher à celles qu'il nomme *aborigènes* et qu'il regarde toutes comme ayant plus ou moins de sang négrito. (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. XXXV, supplementary number, p. 46.)

Prichard cite deux fois le passage précédent. A la page 205 du IVe volume il le reproduit exactement. Mais à la page 232 il remplace *extremely* par *nearly*, ce qui est bien différent.

[3] Cunningham cité par Logan. (*Journal of the Indian Archipelago*, vol. VII, p. 25.)

Ce ne sont certainement ni les Thibétains ni les Aryans qui ont pu donner aux Doms et à leurs voisins occidentaux un teint vraiment noir et des cheveux éveillant l'idée de la laine. Ce dernier caractere surtout a une importance capitale. Dans le croisement de deux races dont l'une a des cheveux à coupe horizontale elliptique, l'autre des cheveux à coupe circulaire, ce dernier caractère l'emporte très vite chez les métis. Les observations faites par Semper aux Philippines s'accordent sur ce point avec celle qui avaient été déjà recueillies en Amérique et dans la Russie orientale. Le même voyageur, confirmant les plus anciennes descriptions, a reconnu que le teint noir persiste alors que la chevelure est déjà fort modifiée [1]. Une tête quelque peu laineuse annonce donc la présence du sang nègre à peine atténué.

Quand il s'agit des Négritos et de leurs métis il est un autre caractère qui a une grande importance : c'est celui de la taille. Tous les Négritos purs sont très petits. Les voyageurs sont unanimes sur ce point. Je donnerai plus loin des mesures précises sur des individus de race pure ou métisse. Ici je me borne à faire remarquer que dans les populations mélangées, la taille décroît en général au fur et à mesure que se prononcent davantage les autres caractères pouvant rattacher au type négrito les individus examinés.

[1] Semper, *Die Piblipfinen und ihre Bewohner*, p. 137.

Ainsi M. Roubaud a donné comme taille moyenne des Dravidas à cheveux lisses, à teint couleur de chocolat, $1^{m},64$ pour les hommes et $1^{m},56$ pour les femmes; tandis que chez les Pouleyer à peau presque noire, à cheveux tantôt lisses, tantôt frisés et même crépus, la taille descend à $1^{m},61$ [1].

Ainsi encore en parlant des Bhils à cheveux lisses et à teint de café brûlé clair qu'il a vus, M. Rousselet dit qu'ils sont de taille moyenne [2]. Mais le colonel Sealy, qui s'est trouvé en contact avec des Bhils à teint très foncé [3], à cheveux frisés, ajoute qu'ils sont de petite taille [4]. Chez les Gounds, plus noirs et plus laids que les Bhils, la taille n'atteint que rarement $1^{m},62$ ou $1^{m},63$ [5]. Chez les Puttouas elle descend à $1^{m},57$ pour les hommes et jusqu'à $1^{m},291$ pour les femmes [6].

Chez les Mintiras de Johore, au sud de Malacca, qui ont des cheveux tantôt lisses, tantôt frisés, la

[1] De Quatrefages, *Rapport sur le concours du prix Godard* (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e série, t. IV, p. 502, 1869).

[2] Rousselet, *Tableau des races de l'Inde centrale* (*loc. cit.*, p. 60).

[3] *Of very dark complexion.*

[4] *Of short stature.* (Cité par Prichard, *loc. cit.*, p. 172.)

[5] Rousselet, *loc. cit.*, p. 286.

[6] Je dois faire remarquer qu'un autre élément fort différent des Négritos peut aussi abaisser la taille. Il peut être fourni par quelques populations thibétaines petites quoique très robustes; mais alors, au lieu de se foncer, le teint s'éclaircit. Tel paraît être le cas pour les Toulcous étudiés par M. Roubaud, qui joignent un teint d'un blanc jaunâtre et des formes trapues à une taille moyenne de $1^{m},62$. (*Loc. cit.*, p. 521.)

taille varie de $1^m,620$ à $1^m,470$, et la moyenne est de $1^m,580$[1]. Wallace attribue aux Sémangs une taille de $1^m,266$ à $1^m,416$[2].

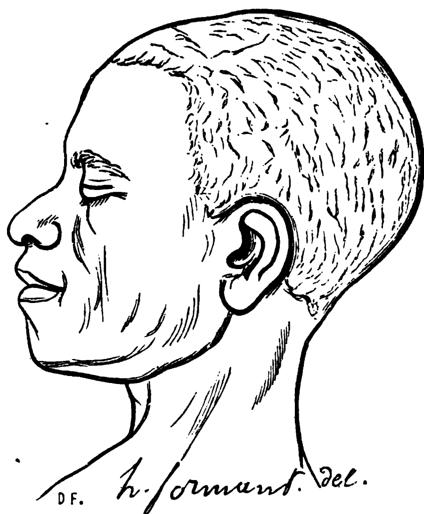



FIG. 13. — Buste d'Orion, Négrito-Papou de Tidore, vu de profil. (3/4 gr. nat.) (Mus. d'hist. nat., nº 880.)

Je crois en avoir dit assez pour démontrer qu'au milieu des populations si mêlées de la grande presqu'île cisgangétique et des contrées qui se rattachent à elle, le type négrito se trahit à chaque pas

[1] Logan, *Physical caracteristics of the Mintira (Journal of the Indian Archipelago*, vol. I, p. 294, avec trois planches au trait).

[2] Cité par Lane Fox. (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VII, p. 437.)

par quelques-uns de ses caractères fondamentaux et reparaît parfois à l'état de pureté. J'insisterai plus loin sur les conséquence de ce fait.

En somme, de nos jours encore la race négrito, pure ou métissée, s'étend en mer de l'extrémité sud-orientale de la Nouvelle-Guinée à l'archipel des Andaman, et des îles de la Sonde au Japon. Sur terre, elle va de l'Annam et de la presqu'île de Malacca aux Gathes occidentales et du cap Comorin à l'Himalaya.

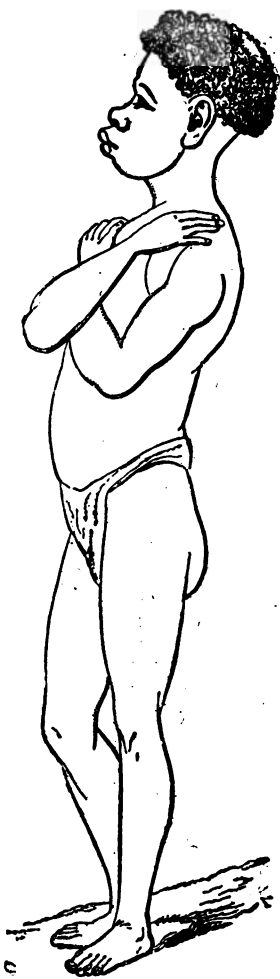


Fig. 14. — Négrito-Papou de Crawfurd.

La race dont nous esquissons l'histoire n'est pas restée partout identique dans l'aire immense qui lui fut dévolue. A eux seuls, les caractères extérieurs accusent d'assez grandes différences entre certains Négritos de la

Nouvelle-Guinée et de l'archipel indien d'une part, ceux des îles Philippines et des Andaman d'autre part.

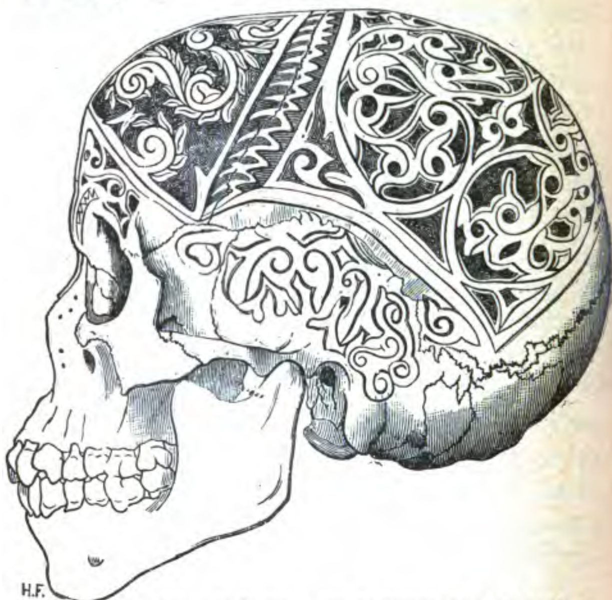



Fig. 15. — Crâne de Négrito-Papou de Bornéo, ayant fait partie d'un trophée dayak.

Nous connaissons les premiers par la description et par la figure en pied que Crawfurd a publiées[1], dont Earl a attesté l'exactitude, et que je reproduis ici (fig. 14) ; par un buste moulé par Dumou-

[1] Crawfurd, *History of the Indian Archipelago*, vol. I, p. 23. J'ai reproduit cette figure dans mon Mémoire sur les Mincopies, p. 231.

tier, et dont je figure ici le profil (fig. 13)[1]. Le dessin déjà ancien de Choris et de nos jours de nombreuses photographies ne laissent à peu près rien à désirer quant aux seconds. Ces deux types secondaires présentent un contraste assez prononcé. Le Négrito de Crawfurd a le teint beaucoup moins noir que les Aëtas et les Mincopies; son nez est plus écrasé, son menton beaucoup plus fuyant; le bas des reins est moins bien formé, les cuisses et les jambes sont moins fournies, etc.

Ces traits différentiels m'ont paru suffisants pour motiver la division de la race négrito en deux *rameaux*, le rameau oriental et le rameau occidental. L'étude des crânes a confirmé depuis cette manière de voir. Le Négrito oriental a le crâne un peu plus allongé que son frère de l'Occident, tout en restant encore fort loin de la dolichocéphalie franche qui caractérise le Papoua[2]. Nous avons cru devoir, M. Hamy et moi, accentuer la distinction précédemment établie, et nous avons considéré chacun de ces types secondaires comme constituant une *sous-race*. Pour nous les petits Nègres orientaux

[1] De Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica*, p. 205.

[2] L'indice horizontal varie de 80 à 84 chez le Négrito; de 78,85 à 79,87 chez les Négrito-Papous de la Nouvelle-Guinée; de 69,35 à 78,23 chez les Papoùas de la même île. Le dernier chiffre, très élevé et trouvé sur un crâne de femme, permettrait de soupçonner l'influence du métissage. J'ai déjà insisté ailleurs sur ces différences craniologiques, et je rappellerai qu'en outre les Papouas sont plus grands, plus forts, plus athlétiques que les Négritos. (*Journal des savants*, 1872, p. 627.)

sont les Négrito-Papous, ceux de l'Occident sont les Négritos proprement dits. Quant à ces derniers, les différences que j'ai signalées plus haut entre les Aëtas et les Mincopies sont trop légères pour qu'il soit nécessaire d'en faire deux groupes distincts.

Les centre de population des Négrito-Papous paraît être dans la Nouvelle-Guinée et ses dépendances. Les Mincopies comme les Aëtas appartiennent au type des Négritos proprement dits qui paraît avoir occupé une grande partie des archipels indonésiens ; c'est encore lui que nous retrouvons sur le continent.

La limite des deux groupes est d'ailleurs difficile à tracer. D'un côté le Négrito que Earl eut pour compagnon de route, et qui lui rappela le dessin de Crawfurd, était natif de Gilolo (Moluques); d'autre part M. Hamy a suivi jusqu'à Timor la trace indubitable des Négritos proprement dits[1]; et le teint franchement noir des individus vus par M. d'Albertis à Epa et par Lawes à Port Moresby semble indiquer qu'on le retrouve jusqu'à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée. On voit que les deux divisions de la race se sont réciproque-

[1] « Tous ces traits craniens, éminemment négritos, font du Timorien que nous étudions un excellent type de la race... » « Tous les traits caractéristiques de la face négrito se retrouvent sur notre pièce. Les formes des diverses cavités sont les mêmes et les os qui les circonscrivent suivent les mêmes courbes... » (Hamy, *Documents pour servir à l'anthropologie de l'île de Timor*, dans les *Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle de Paris*, t. X, p. 263.)

ment pénétrées; et, bien probablement, elles sont reliées l'une à l'autre par des intermédiaires.

Quoi qu'il en soit, à en juger par les documents recueillis jusqu'à ce jour, l'aire des Négrito-Papous est exclusivement pélagique; les Négritos proprement dits habitent à la fois des îles et le continent. La présence de nos petits Nègres sur une aussi vaste étendue du monde maritime oriental a tout spécialement attiré l'attention des anthropologistes. Pour expliquer cette diffusion, M. Richard Owen a cru nécessaire de recourir à l'hypothèse trop souvent invoquée d'un ancien continent, aujourd'hui partiellement englouti et ayant laissé, comme trace de son existence, des terres hautes, des chaînes de montagnes, qui seules émergent aujourd'hui au-dessus des flots[1]. Je crois qu'il est possible de rendre compte des faits d'une manière plus simple.

L'histoire du peuplement de la Polynésie montre comment un peuple de marins a pu atteindre aux dernières extrémités du monde maritime océanien[2]. Sans être allés à beaucoup près aussi loin

[1] Cette hypothèse conduirait à étendre ce continent sur toute l'aire négrito et par conséquent à rattacher à l'Inde, non seulement les îles de la Sonde et les archipels indonésiens, — ce qui pourrait être acceptable, — mais encore la Nouvelle-Guinée et divers archipels adjacents, ce qu'il est impossible d'admettre.

[2] *Les Polynésiens et leurs Migrations.* Paris, Arthus Bertrand. J'ai résumé dans cet ouvrage les principaux faits relatifs au peuplement de la Polynésie et donné une carte des migrations polynésiennes complétant celle de Hale. Je suis revenu sur ce sujet et ai donné une se-

que les Polynésiens dans l'art de la navigation, nous savons que les Négritos, entièrement livrés à eux-mêmes, ont su inventer des canots dont les qualités nautiques étonnent les marins anglais. Là où on les a laissés en possession de leurs côtes, ils sont restés hardis pêcheurs. Leur extension d'île en île, leur dissémination à la suite de coups de vent ou de tempêtes dans ces mers où les terres sont bien plus grandes, bien plus nombreuses et rapprochées que dans le Pacifique, n'a rien de bien difficile à admettre.

La prise de possession des archipels indous et indonésiens a du être d'autant plus facile pour les Négritos que, selon toute apparence, ils en ont été les premiers habitants. Cette conclusion ressort d'une foule de détails donnés par les voyageurs et qui peuvent se résumer dans un fait général déjà indiqué plus haut, savoir que, à bien peu près partout, ces malheureux petits Nègres sont absolument entourés de populations qui leur sont supérieures soit en force physique, soit en civilisation, et qui semblent s'être donné la tâche de les exterminer[1]. Or, si dans quelques cas rares et grâce à

conde édition de la carte en 1877. (*Bulletin de la Société d'acclimatation.*) Je viens d'en publier une troisième plus complète et qui représente les migrations des Papouas à côté de celles des Polynésiens. (*Bibliothèque ethnologique. Introduction à l'étude des races humaines,* 1887.)

[1] A Bornéo, les Dayaks chassent au Négrito comme à la bête fauve, et abattent à coup de sarbacane les enfants réfugiés sur les arbres, comme ils feraient d'un singe. (Earl, *loc. cit.*, p. 147.)

des circonstances exceptionnelles, une race inférieure peut se glisser sur une terre déjà occupée par des ennemis plus forts qu'elle et s'y maintenir, il est impossible d'admettre que ce fait ce soit produit sur une multitude de points en s'accompagnant partout de circonstances identiques. En voyant à peu près toujours les Négritos confinés dans les montagnes et dans l'intérieur des îles dont d'autres races occupent les plaines et les côtes, il est difficile de ne pas les considérer comme ayant été les premiers occupants.

Le continent présente des faits tout semblables dans l'Annam et à Malacca. Laissons de côté la première de ces régions sur laquelle nous n'avons que des renseignements incomplets. A Malacca la plupart des Négritos sont plus ou moins métissés. Moins féroces ou plus faibles, leurs envahisseurs se sont croisés avec eux; mais le sang nègre s'y montre encore avec toutes les apparences de la pureté chez un assez grand nombre d'individus, et nous avons vu qu'il existe encore des petits groupes qui paraissent être exempts de mélange. Des faits analogues se retrouvent dans l'Inde. Pourtant ici le croisement remonte probablement bien plus haut, et s'est en outre accompli dans des conditions plus compliquées.

Les résultats du métissage ne se montrent pas à beaucoup près toujours dans l'Inde avec l'espèce de régularité que je signalais plus haut. Chez l'homme comme chez les animaux le croisement

sans règles et livré au hasard semble avoir ses caprices. Tantôt les caractères opposés s'atténuent réciproquement, tantôt ils se juxtaposent. Il en est qui s'effacent plus aisément que les autres. Ainsi, la chevelure laineuse disparaît souvent sans que la couleur de la peau soit peu ou point changée. Pour M. Montano comme pour Semper, les *Nègres à cheveux lisses* de Luçon dont parlent les vieux auteurs espagnols ne sont que des métis d'Aëtas et de Tagals, tels qu'on les voit de nos jours. Tous les autres caractères peuvent présenter des fait analogues.

Ce qui s'est produit à Luçon a dû se produire à plus forte raison dans l'Inde, où le mélange est plus ancien et s'est accompli sur une bien plus grande échelle entre des éléments ethnologiques beaucoup plus nombreux et divers. Là aussi la chevelure laineuse a dû disparaître dans une foule de tribus, laissant comme trace du type fondamental, tantôt sur la masse de la population, tantôt chez des individus plus ou moins nombreux, certains traits du visage, la couleur du teint, la petitesse de la taille, la forme de la tête[1]. Les croisements suc-

[1] Les trois premiers caractères sont signalés chez un grand nombre de populations dravidiennes et se retrouvent au même degré dans d'autres que l'on ne comprend pas sous la même dénomination, parce qu'elles ne parlent pas une langue de ce nom. Le défaut de pièces d'études ne permet pas d'être aussi affirmatif pour le quatrième. On a vu plus haut que la tête négrito se retrouve en plein Bengale chez des populations parlant une langue aryano-indienne. Toutefois,

cessifs avec des types différents, la proportion variée des éléments ethniques, ont nécessairement amené chez les métis la prédominance, tantôt des caractères négritos, tantôt des traits empruntés ailleurs. L'atavisme n'a jamais perdu ses droits au milieu de cette confusion des sangs, et n'a pu que faire revivre bien des fois d'anciens types que l'on pouvait croire effacés.

Ces considérations bien simples rendent compte de tous les faits signalés par les voyageurs. Elles expliquent la diversité extrême des caractères tant de fois signalées dans une même population et par conséquent les appréciations contradictoires des auteurs si bien résumées par Latham à propos des montagnards rajmalis. « Leur physionomie est mongole, disent les uns; leur physionomie est africaine, disent les autres [1]. »

Comme le montrent si clairement les photographies, lorsqu'il s'agit de ces populations mélangées, tout dépend des individus que l'observateur a rencontrés. Mais les contradictions apparentes ne peuvent plus aujourd'hui faire méconnaître le

M. Mouat a trouvé que les populatious auxquelles se rattachent la plupart des Dravidiens se partageaient en dolichocéphales, sous-dolichocéphales et mésaticéphales. Quelques tribus de l'Assam et un Mishmi toucheraient seuls à la sous-brachycéphalie. (*A few notes on some skulls of the hill tribes of India; Transactions of the ethnological Society*, vol. VI, p. 42.) Ces faits s'expliquent aisément par la multiplicité des races qui se sont successivement croisées avec la population nègre primitive.

[1] Latham, *Descriptive Ethnology*, vol. II, p. 417.

fait général, et ce fait peut s'exprimer en peu de mots. Dans l'Inde et dans ses dépendances toutes ou presque toutes les populations de petite taille et à teint noir sont plus ou moins métissées de Négrito ; il en est chez lesquelles ce type se conserve ou reparaît par atavisme presque à l'état de pureté ; il est enfin des groupes qui sont restés purs.

Les faits chaque jour plus nombreux et mieux constatés ramènent donc vers un ordre d'idées que Logan avait déjà appuyé sur des arguments sérieux[1], que je crois avoir été un des premiers à développer[2], et dont se sont rapprochés à des degrés divers Hamilton Smith[3], Campbell, Dalton, Giglioli[4], Allen[5], Flower[6], etc.

Je ne saurais exposer ici en détail les faits et les considérations qui m'ont conduit à des conclusions

1 Logan, *The Ethnology of the Indian Archipelago* et *Ethnology of the Indo-Pacific islands* (*Journal of the Indian Archipelago*, vol. IV, 1850, et VII, 1853).

2 Il y a plus d'un quart de siècle que j'ai professé au Muséum, en m'appuyant sur des faits alors connus, des idées semblables à celles que j'expose ici et qui n'ont fait que se confirmer et s'étendre depuis cette époque. (*Les Races nègres*, leçon d'ouverture du cours d'anthropologie; *Gazette médicale*, 1862.) Je résumais dans cette leçon mon cours de l'année précédente.

3 *The Natural History of the human species*, p. 200,

4 Giglioli, *Studi sulla razza negrita* (*Archivio per l'antropologia e la etnologia*, t. V. p, 293, 1876).

5 Allen, *The original range of the Papuan and Negrito tribes* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VIII, p. 38, 1878).

6 Flower, *loc. cit.*, p. 131, 1879.

générales sur le passé des diverses races nègres. On les trouvera dans un livre dont la première partie a déjà paru [1]. Mais je puis résumer cet ensemble de données en quelques propositions en me plaçant surtout au point de vue de l'étude actuelle.

Le type nègre s'est caractérisé primitivement dans l'Asie méridionale, qu'il a sans doute occupée seul pendant un temps indéterminé. C'est de là que les divers représentants de ce type ont irradié; et, en se portant les uns à l'est, les autres à l'ouest; ils ont donné naissance aux populations noires de la Mélanésie et de l'Afrique. En particulier l'Inde et l'Indo-Chine ont appartenu d'abord aux Noirs. Des invasions ou des infiltrations de diverses races jaunes et blanches ont morcelé les populations nègres occupant jadis une aire continue; et, en se mêlant à elles les ont profondément altérées. L'état de choses actuels est le résultat final de luttes et de mélanges dont les plus anciens remontent à une époque extrêmement reculée des temps préhistoriques. Le sous-type négrito est un des plus anciens de la race, et était au moins prédominant dans l'Inde et dans l'Indo-Chine, lorsque commencèrent les croisements.

Déterminer même d'une manière approximative la date des premiers mélanges est évidemment

[1] *Introduction à l'etude des races humaines. — Questions générales,* 1887.

impossible, mais nous en constatons de récents. Les Malais s'étaient établis à Luçon avant leur conversion à l'islamisme, puisqu'ils étaient encore païens à l'arrivée des Espagnols. Ils y étaient donc arrivés selon toute apparence avant la prise de Madjapahit par les mahométans, ce qui nous reporte au moins vers le milieu du xv^e siècle[1]. Mais cette colonisation devait être assez récente, puisque les premiers Européens purent recueillir des traditions d'où il résulte que les *Indiens à cheveux lisses*, c'est-à-dire les Malais ou leurs métis, déjà maîtres de la plaine, n'en payaient pas moins un certain tribut aux Noirs purs[2]. Cela même atteste que ces derniers avaient été les premiers occupants. Il est du reste très probable que le mouvement d'expansion, déterminé en Malaisie, comme en Arabie, par le triomphe de l'islam, ne put qu'être fatal à nos petits Nègres, qui durent se voir envahis dans bien des îles où ils avaient vécu en paix jusqu'à ce moment.

Dans l'Inde, la légende de Rama peut seule permettre quelques conjectures. Quoique défigurée par la fable, l'histoire du héros aryan renferme à coup sûr un fond de vérité. Le récit des services qu'il reçoit d'Hanouman n'a rien que de fort simple si l'on voit dans celui-ci et son peuple de singes

[1] La prise de cette ville peut être considérée comme marquant l'avènement de l'islamisme en Malaisie. Elle eut lieu en 1478. (*Description de Java*, par Raffles et Crawfurd, traduite par Marchal, p. 349.)

[2] Rienzi, *Océanie*, t. I, p. 302.

un chef et une tribu de Négritos. Cette interprétation emprunte aux découvertes modernes un caractère réel de probabilité. Si elle est fondée, comme il est permis de le croire, il en résulterait qu'aux temps héroïques de la conquête aryane, les Négritos formaient encore des populations florissantes dont les nouveaux venus ne dédaignaient pas l'alliance, tout en les regardant comme des créatures d'un rang inférieur [1].

L'orgueil de race, les différences de religion et de mœurs n'ont jamais empêché les Européens, pas plus les Anglo-Saxons que les autres, de se croiser avec les derniers des sauvages [2]. Les Aryans n'étaient pas plus réservés. Nous voyons leurs héros des premiers temps, les Pandavas eux-mêmes, donner l'exemple de ces unions. Après avoir vaincu et tué le rakchasa Hidimba, Bhimasena résiste d'abord aux sollicitations de la sœur de ce monstre qui, devenue amoureuse de lui, se montre sous les traits d'une femme charmante. Mais sur les représentations de son frère aîné, Youdhichshira, *le roi de la justice*, et avec l'assentiment de sa mère, il finit par céder et va passer

[1] Je reconnais d'ailleurs que la légende d'Hanouman peut s'appliquer également à quelqu'une de ces tribus dravidiennes qui s'étaient élevées bien au-dessus de l'état sauvage.

[2] Témoin les métis d'Anglais et d'Australiennes. La race tasmanienne n'est plus représentée que par les métis des pêcheurs de phoques, et nous savons par Bonwick que les enfants étaient souvent nombreux dans la même famille.

quelques temps dans la demeure enchantée de cette Armide dravidienne ou négrito[1].

Ainsi, dès les temps héroïques de la race aryane, celle-ci mêlait son sang à celui des populations locales. Mais les mélanges remontaient certainement bien plus haut, et se sont continués depuis. On sait combien ont été nombreuses les invasions le plus souvent venues de l'ouest et du nord-ouest. Le résultat inévitable était l'effacement de plus en plus marqué du type négrito. Ainsi ont pris naissance toutes ces races mixtes où dominent tour à tour le type blanc, jaune ou noir et que l'on désigne sous le nom commun de *Dravidiens*. Mais le fond premier n'en persiste pas moins d'une manière parfois bien curieuse et bien significative.

Les races dravidiennes ont au point de vue qui nous occupe un intérêt facile à comprendre. Elles nous renseignent sur l'ancienne extension des Négritos. Nous pouvons dire à bien peu près avec certitude que cette race a occupé jadis toutes les terres où nous rencontrons aujourd'hui des Dravidiens. Ici je dois faire une remarque importante.

On n'a jusqu'ici regardé comme *dravidiens* que les groupes parlant une de ces langues auxquelles les linguistes ont donné le nom de *dravidiennes*, dont le trait le plus caractéristique paraît être de se rattacher assez intimement aux idiomes aus-

[1] Théodore Pavie, *Les héros pieux, les Pandavas* (*Revue des Deux Mondes*, 1857, t. II, p. 221).

traliens. On n'a pas tenu compte des caractères physiques. Par là on a été conduit à regarder comme n'appartenant pas à l'ensemble de populations qui nous occupe, et par conséquent comme étant sans rapport avec les Négritos, toute tribu possédant une langue aryenne ou iranienne. Ce point de vue, exclusivement linguistique, ne pouvait que conduire à de réelles erreurs ethnologiques.

Par exemple les Jauts, qui représentent aux yeux d'Elphinstone les premiers possesseurs du sol, sont d'après lui-même petits, noirs et laids. Leurs femmes ne sont pas plus belles [1]. Or, cette courte caractéristique résume les traits essentiels attribués par divers voyageurs à quelques-unes des tribus regardées comme types des Dravidiens. L'évêque Héber en particulier ne parle pas autrement des Bhils [2]. Par leurs caractères physiques, les Jauts d'Elphinstone se rattachent donc à toutes ces populations dans la composition desquelles l'élément négrito a joué un rôle plus ou moins considérable. Dans le Penjab, ils sont regardés comme les plus anciens habitants de la contrée, de même que dans l'Inde centrale les Dravidiens sont universellement acceptés pour les prédécesseurs des Aryans. Mais les Jauts ne parlent pas dravidien ; leur langue se rattache à la souche sanscrite, et Prichard et les linguistes en général en on fait des Indous.

[1] Elphinstone, *Aboriginal Inhabitants of the soil.*

[2] *Travels in India*, p. 82, cité par Prichard.

Les caractères physiques, bien moins facilement modifiables que la langue, la religion ou les mœurs, ont pour tous les anthropologistes une valeur prépondérante, et je ne puis voir dans les *aborigènes noirs* du Penjab que des représentants de la race qui, plus au sud, a également précédé les autres et présente les mêmes caractères.

C'est dans les parties basses du Penjab et par conséquent dans le voisinage de l'Indus qu'habitent plus particulièrement les Jauts d'Elphinstone. Le type dravidien arrive donc de nos jours encore au moins jusque dans le voisinage de la rive orientale de ce fleuve. Mais il faut faire un pas de plus et reporter jusque sur la rive occidentale du fleuve l'habitation des Dravidiens.

Bien haut sur l'Indus et à partir du point où ce fleuve commence à s'infléchir vers le sud se trouve le Damân. Cette province est comprise entre le Sind ou Indus supérieur, les monts Soliman, les Montagnes-Salées et l'Indus proprement dit. Elle est donc tout entière sur la rive droite. L'une de ses subdivisions, le Mackelwand, occupe toute la plaine située le long du fleuve. Là vit une population qu'Elphinstone regarde comme un mélange de Béloutchis et de Jâts. Mais il nous apprend en même temps que les riverains de l'Indus sont « presque noirs de teint, chétifs et maigres[1] ».

[1] *They are people of dark complexion and lean and meagre form.*

Nous voyons reproduite en quatre mots la caractéristique des Jauts du Penjab. Or, les vrais Béloutchis sont grands et bien faits[1]. Il en est de même des Jâts.

Ni les uns ni les autres ne sont presque noirs *(dark)*, sans quoi les voyageurs et surtout M. Rousselet n'eussent pas manqué de le dire. Ils n'ont donc pu donner naissance à la population du Mackelwand. Celle-ci n'est évidemment qu'un reste des *hommes noirs* de Ctésias, un rameau des *Jauts d'Elphinstone* qui a passé le fleuve. Ce sont des Dravidiens.

A l'autre extrémité du cours de l'Indus et toujours sur la rive droite nous rencontrons des faits assez différents, mais qui n'en conduisent pas moins à des conclusions analogues aux précédentes. Ils nous sont offerts par les Brahouis dont j'ai déjà parlé, mais sur lesquels il peut être utile de revenir.

Les Brahouis habitent le Béloutchistan à côté des Béloutchis. Tandis que ceux-ci ont le nez aquilin, les yeux enfoncés et le teint clair, les premiers ont la peau très basanée, le nez peu proéminent, la figure plate, mais des yeux bien fendus, ce qui dénote une origine très mêlée. Ces derniers

1 L'*Univers, description de tous les peuples* : vol. de la Tartarie; *Béloutchistan,* par MM. L. Dubeux et V. Valmont, p. 370. Les auteurs ont résumé les renseignements fournis par un voyageur anglais, M. Ch. Masson. *(Narrative of various journeys in Beluchistan, Afghanistan and the Penjab.)*

traits, qui rappellent si clairement divers types dravidiens, appartiennent essentiellement aux Brahouis montagnards, dont la taille est en outre moindre que celle des Béloutchis proprement dits; ajoutons surtout que les Béloutchis et les Brahouis diffèrent par le langage autant que par l'extérieur. Les premiers parlent une langue iranienne; les seconds une langue dont M. Maury nous dit encore « qu'elle se rattache aux langues dravidiennes et sert de transition entre celles-ci et les langues iraniennes ».

Il est évidemment impossible d'admettre qu'une langue dravidienne ait pénétré de l'est à l'ouest, au milieu d'une population iranienne ou touranienne restée pure, et ait été acceptée par elle. On ne peut pas davantage supposer que des Dravidiens soient venus s'implanter de force ou autrement au milieu de ces races que nous voyons partout leur être supérieures et les refouler de plus en plus. Il faut donc admettre que les Béloutchis iraniens, en pénétrant dans ces contrés, y trouvèrent les Brahouis dravidiens qui, plus ou moins altérés et relevés par le croisement, ont pourtant conservé en partie leurs caractères physiques et une langue caractéristique. C'est du reste ce qui résulte des traditions des deux races. Les Brahouis se regardent comme aborigènes; les Béloutchis admettent qu'eux-mêmes sont d'origine étrangère[1].

[1] Latham, *Descriptive Ethnology*, vol. II, p. 254.

Les Brahouis sont bien probablement le rameau le plus occidental de ces Kôles, Khôles, Côles ou Coolees, qui sont déjà nombreux au delà du delta de l'Indus, encore plus dans le Guzarate, et dont les tribus plus ou moins disséminées s'étendent, à travers l'Inde centrale presque entière, jusque dans le Béhar, et à l'extrémité orientale des monts Vindhyas[1]. Placées ainsi dans les conditions les plus diverses, ces tribus ont conservé leurs caractères primitifs, ou ont varié à des degrés fort différents. Les Khôles orientaux, retirés dans les gorges de la Nerbuda ou sur les hauts plateaux, sont parfois inférieurs aux Bhils et se rapprochent des derniers groupes dravidiens ; les Khôles occidentaux, habitant des contrées ouvertes, en contact avec les races conquérantes, en ont fortement reçu l'empreinte. « On trouve chez eux, dit M. Rousselet, une échelle de types allant du Bhil pur au Rajpout pur. » Ce qui s'est passé dans le Rajpoutana a dû se produire à plus forte raison dans le Béloutchistan où la population dravidienne, encore plus exposée aux invasions, ne pouvait pas se recruter chez des tribus restées plus ou moins à l'abri des nouveaux mélanges.

Ainsi les races noires de l'Inde avaient passé l'Indus. Mais jusqu'où s'étaient-elles étendues à l'ouest du fleuve ? Il est difficile de répondre à cette question.

[1] Rousselet, *Essai d'une carte ethnologique de l'Inde centrale (loc. cit.*, pl. III).

Hamilton Smith admet que de véritables Nègres ont existé depuis les temps historiques ou existent encore dans le Laristan, dans le Mékran, dans la Perse proprement dite et sur les bords du Helmund qui prend sa source dans les montagnes du Caboul et se jette dans le lac Zerrah[1]. Elphinstone, de son côté, a dit quelque part qu'il y a des Nègres sur les bords de ce lac.

On peut admettre sans peine que les tribus dravidiennes de la province de Lous s'étaient jadis étendues plus à l'ouest en suivant les bords de la mer. Mais ont-elles atteint le golfe Persique? L'existence de groupes plus ou moins nègres dans le Laristan ne s'expliquerait-il pas très simplement par l'importation de Nègres africains amenés là par l'esclavage? L'examen de quelques têtes osseuses lèverait vite toute incertitude.

Ce que les voyageurs rapportent au sujet des riverains du lac Zerrah ne saurait, ce me semble, s'interpréter de la même manière. Ils représentent, nous dit-on, les premiers occupants de la contrée, et diffèrent des autres habitants du Seistan par les traits aussi bien que par les habitudes. Ils sont vraiment noirs et laids[2]. Aucune des races venues de l'ouest ou nord-ouest, qui ont envahi l'Afghanistan, n'aurait pu apporter ni ces traits ni ce teint. Il est au contraire facile de comprendre que les

[1] Hamilton Smith, *The natural History of the human species*, p. 199.
[2] *They are big, black and ill featured.* (Latham.)

tribus dravidiennes du haut Indus ont dû remonter la rivière de Caboul, franchir le seuil qui la sépare des sources du Helmund, et arriver au lac en suivant ce dernier cours d'eau.

Les faits que je viens d'indiquer permettent de résoudre le problème ethnologique que pose depuis longtemps un passage d'Hérodote bien souvent cité. On sait qu'en énumérant les différents peuples qui figuraient dans l'armée de Xerxès, le vieil historien s'exprime de la manière suivante :

« Les Éthiopiens orientaux (car il y avait deux sortes d'Éthiopiens à cette expédition) servaient avec les Indiens. Ils ressemblent aux autres Éthiopiens, et n'en diffèrent que par le langage et la chevelure. Les Éthiopiens orientaux ont en effet les cheveux droits, au lieu que ceux de Lybie les ont plus crépus que tous les autres hommes[1]. »

Nous retrouvons ici les *Nègres à cheveux lisses* de Luçon. Le Père de l'histoire s'exprime exactement comme le P. Bernardo de la Fuente. Seulement, comme il s'agit de l'Inde ou de contrées voisines, nous pouvons affirmer, en tenant compte de tous les faits connus, entre autres des observations de Semper et de M. Montano, qu'il s'agit d'une population dravidienne. Les *Éthiopiens* dont parle Hérodote étaient bien probablement les Jauts d'Elphistone, moins altérés qu'ils ne sont aujourd'hui et ayant encore conservé intacte la couleur du type fondamental.

[1] Hérodote, traduction de Larcher, liv. VII, § 70.

# CHAPITRE III

## CARACTÈRES PHYSIQUES DES PYGMÉES ORIENTAUX

Négritos et Négrito-Papous; limites géographiques de ces deux types secondaires. — Caractères des Négrito-Papous. — Aëtas. — Mincopies. — Taille de diverses populations négritos. — Comparaison des plus petites races humaines au point de vue de la taille. — Influence du croisement. — Mincopies pris pour type. — Modifications secondaires. — Proportions du corps et des membres. — Aëtas. — Sakays. — Chevelure. — Couleur — Squelette. — Tête osseuse. — Force musculaire. — Agilité. — Acuité des sens. — Durée de la vie. — Maladies. — Introduction récente de la phtisie aux îles Andaman. — Diminution rapide de la population. — Extinction prochaine des Mincopies.

Une race répandue sur un espace aussi vaste que celui dont il a été question dans le chapitre précédent ne pouvait guère rester partout identique. J'ai dit plus haut comment j'avais été conduit à rapporter tous les petits Nègres orientaux à deux types secondaires : les Négritos proprement dits et les Négrito-Papous.

Il n'est pas aisé de déterminer les limites respec-

tives de ces deux groupes. Peut-être même n'en ont-ils pas en réalité et se pénètrent-ils réciproquement en donnant naissance à des populations à caractères mixtes. Toutefois nous savons que les Andaman et les Philippines appartiennent aux Négritos et les recherches récentes de M. Montano ont montré qu'il en est de même pour Mindanao. Les Négritos du continent paraissent appartenir au même type. La Nouvelle-Guinée semble être le centre de population des Négritos-Papous[1], qui, d'après le témoignage d'Earl, s'étendent jusqu'à Gilolo dans les Moluques. Mais, d'une part, M. Hamy a suivi le type négrito pur jusqu'à Timor[2]; d'autre part, l'individu vu à Epa par M. d'Albertis paraît avoir également présenté tous les caractères extérieurs des Négritos proprement dits, entre autres la couleur parfaitement noire et l'absence du prognathisme[3]. En revanche les Négritos indous de l'Armarkantak sont, paraît-il, d'une couleur seulement brun foncé[4].

En somme, nous savons assez peu de choses sur les Négrito-Papous. Cette ignorance tient en grande partie à ce qu'ils ont été et sont encore trop

[1] *Crania ethnica.*

[2] Hamy, *Documents pour servir à l'anthropologie de l'île de Timor* (*Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle de Paris,* t. X, p. 263).

[3] L. M. d'Albertis, *New Guinea; what I did and what I saw*, 1880. Les voyages de M. d'Albertis ont eu lieu de 1872 à 1875.

[4] Rousselet, *Tableau des races de l'Inde centrale* (*Revue d'anthropologie*, t. II, p. 280).

souvent confondus avec les Papouas. Wallace et Earl ont commis cette erreur[1]. Bien des voyageurs plus récents sont tombés dans la même faute. M. Meyer, qui a séjourné dans la Nouvelle-Guinée et en a rapporté une magnifique collection de crânes, a embrassé les opinions de Wallace et combattu la pensée que le type nègre fût représenté dans cette île par deux types distincts[2].

M. Beccari lui-même, quoique frappé de la ressemblance de certains Néo-Guinéens avec les Aëtas, n'insiste pas sur cette question[3], et les quelques mots empruntés à une lettre de ce voyageur par M. Giglioli[4] n'en apprennent pas davantage. M. d'Albertis, tout en restant sur une grande réserve, qu'il motive en disant qu'il ne connaît pas le type négrito, a du moins compris qu'il avait sous les yeux à Epa un individu parfaitement distinct de ceux qu'il avait vus jusque-là, et que la question méritait d'être étudiée. Telle a été aussi

[1] De Quatrefages, *Hommes fossiles et Hommes sauvages*. Paris, 1884.

[2] Meyer, *Anthropologische Mittheilungen über die Papuas von New Guinea (Mittheilungen der antropologische Gesellschaft in Wien*, Bd. IV, 1874). — *Ueber hundred fünf und Papua Schædel von New Guinea und der Insel Mysore (Mittheilungen aus dem kais. zoologische Museum zu Dresden*, Bd. I, 1875). C'est en se servant des nombres mêmes publiés par le voyageur allemand que M. Hamy, dans la monographie des Papouas qu'il a publiée dans nos *Crania ethnica*, a montré que M. Meyer avait apporté de nouvelles preuves à l'appui de l'opinion combattue par lui.

[3] Beccari, *Appunti etnografici sui Papua (Cosmos*, 1877).

[4] Giglioli, *Studi sulla razza negrita (Archivio per l'antropologia e la etnografia*, t. V, 1876, p. 334).

l'apréciation de M. Lawes relativement aux tribus montagnardes de Port-Moresby [1].

En définitive, la description la plus complète des Négrito-Papous qui ait encore été publiée est celle que nous devons à Crawfurd. Voici comment s'exprime cet auteur : « Je ne pense pas en avoir vu dont la taille s'élevât au-dessus de 5 pieds ($1^m,525$) [2]. En outre, leurs formes sont maigres et chétives. La peau, au lieu d'être d'un noir foncé comme chez les Africains, est d'une couleur de suie. » Il ajoute, d'après Everard Home : « La peau du Papoua est d'une couleur plus claire que celle du Nègre. Ses cheveux son laineux et poussent par petites touffes : chaque cheveu forme une spirale entortillée. Le front est plus élevé (que chez les Nègres), le nez est plus saillant, la lèvre supérieure est plus longue et plus proéminente, la lèvre inférieure se projette en avant de la mâchoire tellement que le menton disparaît et que le bas de la figure est formé par la bouche. Les fesses sont bien plus basses que chez le Nègre, d'où résulte un caractère distinctif frappant ; mais le mollet est aussi haut que chez l'Africain [3]. »

[1] Lawes, *Ethnological notes on the Motu, Koitapu and Koiari tribes of New Guinea (Journal of the anthropological Institute*, vol. VIII, p. 369.)

[2] Beccari attribue aux petits Néo-Guinéens, qu'il nomme *Alfourous*, $1^m,61$ à $1^m,53$. D'après M. Léon Laglaise, les Karons ne dépassent jamais $1^m,60$. (*La Papouasie ou Nouvelle-Guinée occidentale*, par le Dr Cte Meyners d'Estrey, p. 121.) Cette tribu a, du reste, été peut-être relevée par le croisement.

[3] *History of the Indian Archipelago*, vol. I, p. 23.

A l'appui de cette description, Crawfurd emprunte à Raffles le dessin du jeune *Papoua* (Négrito-Papou) de la Nouvelle-Guinée, que j'ai reproduit plus haut (fig. 14)[1]. Il s'agit, il est vrai, d'un enfant de dix ans, et le jeune âge du sujet prête peut-être à quelques observations critiques. Mais il ne faut pas oublier que, chez ces populations, le développement physique est plus précoce que chez nos populations européennes. Cette simple réflexion fait comprendre comment Earl, si bon juge en pareille matière, a pu attester la ressemblance de ce portrait avec les individus adultes. Il raconte que, dans une de ses traversées, il eut pour compagnon un Nègre de Gilolo qui reproduisait tous les traits du *Papoua* de Raffles et de Crawfurd. Il rend ainsi témoignage de l'exactitude des écrivains anglais, aussi bien que de l'extension de ce type dans les archipels indiens[2].

On vient de le voir, ce type ne brille pas par la beauté des traits ; et, quand on l'observe dans sa patrie originelle, les proportions générales du corps paraissent ne s'harmoniser que trop bien avec le visage. Mais, nous dit encore Earl, ces Papouas, transportés comme esclaves dans les îles malaises

[1] *Loc. cit.*, pl. II. Dans cette planche, l'auteur a placé à côté l'un de l'autre son jeune *Papoua* (Négrito-Papou) et un indigène de Bali pris pour type des Malais. La figure du Négrito a été reproduite dans l'*Histoire de Java*, par Raffles et Crawfurd, traduite de l'anglais par M. Marchal, pl. I.

[2] *Loc. cit. Explanation of the plates*, pl. XII.

et placés dans des conditions de bien-être qu'ils n'avaient jamais connues, gagnent rapidement. Leurs membres mignons se régularisent, deviennent ronds et comme polis; enfin la vivacité, la grâce des mouvements compensent ce que la face conserve de trop caractéristique.

La confusion regrettable que je signalais tout à l'heure est cause que l'on n'a pas recherché les traits différentiels qui peuveut distinguer les Négrito-Papous des vrais Papouas, au point de vue de l'état social, des mœurs, des croyances, des industries. Wallace et Earl vont jusqu'à dire que, grands ou petits, les Papouas n'ont qu'une manière de vivre. Cette assertion m'a toujours paru quelque peu difficile à admettre, et les renseignements qui commencent à nous parvenir justifient de plus en plus mes doutes. Toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, il serait bien difficile de faire avec quelque certitude le départ de ce qui appartient à chacune de ces deux races, d'autant plus qu'elles ont dû souvent se croiser et donner naissance à des tribus métisses[1].

[1] Les tribus visitées par M. Comrie dans le voisinage de la baie de l'Astrolabe me paraissent être dans ce cas. Sur quatorze crânes recueillis, un seul était sous-brachycéphale ; les autres étaient dolichocéphales. Mais la taille, sur vingt individus mâles mesurés, était en moyenne de 1m,553 seulement et descendait jusqu'à 1m,321. Ces nains ne pouvaient être ni des Papouas ni des métis de Polynésiens. Seul le sang négrito a pu abaisser à ce point la stature. La dolichocéphalie jointe à cette petite taille est un exemple de cette juxtaposition de caractères sur laquelle j'ai souvent insisté d'une manière générale et

Les Négritos proprement dits nous sont bien plus connus que les Négrito-Papous. Dès le temps du moyen âge, les Arabes, et sans doute les Chinois avant eux, savaient que les îles Andaman étaient habitées par des hommes noirs et à cheveux crépus[1]. A leur arrivée aux Philippines, les Espagnols y trouvèrent les Aëtas, que nous savons aujourd'hui être de la même race que les Mincopies[2]. Depuis cette époque, à mesure que l'on a

que M. Montano a constatée chez les métis de Négritos, comme je le dirai plus loin. *(Anthropological notes on New Guinea*, by Dr Comrie: *Journal of the anthropological Institute*, vol. VI, p. 102.) Parmi les ouvrages à consulter sur cet ensemble de questions, je signalerai particulièrement les deux Mémoires de M. Mantegazza : *Studi antropologici ed etnografici sulla Nuova Guinea (Archivio per l'antropologia et la etnologia*, t. VII, 1877) et *Nuovi studi craniologici sulla Nuova Guinea (Archivio*, t. XI, 1881). Dans le premier de ces Mémoires M. Mantegazza défendait encore la cause de l'unité ethnologique de tous les Nègres néo-guinéens. Il avait été depuis converti à la dualité des races par la seule vue de la collection craniologique rapportée par M. d'Albertis, et avait fait connaître ses nouvelles convictions dans une note adressée à la Société d'anthropologie de Paris *(Bulletin*, 3e série, t. III, p. 214).

1 Récit de Soleyman recueilli par Abou-Zeyd-Assam. *(Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et la Chine dans le IXe siècle de l'ère chrétienne.* Texte arabe par Langlès, 1811; traduction et éclaircissements par Reynaud, 1849.)

2 Ce nom, donné aux habitants des Andaman, a donné lieu à bien des hypothèses. Dans mes premières publications, j'avais cru en trouver l'origine dans le vocabulaire recueilli pour Colebrooke. Ce voyageur assure que les insulaires appelaient leur pays *Mincopie*. Il m'avait paru évident que de l'île ce nom était passé aux habitants. *(On the Andaman islands*, by Dr R. H Colebrooke; *Asiatic Researches*, vol. IV, 1799, p. 385; cité dans mon Mémoire sur les Mincopies.) Mais M. Man affirme que ce mot n'existe dans aucun des dialectes parlés

mieux connu les îles malaises et les deux presqu'îles indiennes, on a vu s'étendre et se multiplier les points habités par ces petits Nègres, on a acquis sur leur compte des renseignements de plus eu plus précis, et il est possible aujourd'hui de se faire une idée générale de la race ainsi que des variations que présentent ses tribus les plus distantes l'une de l'autre.

Constatons d'abord que ces variations sont très faibles au point de vue du caractère qui nous intéresse le plus, à raison du point de vue spécial qui nous a amenés à ces études. Partout les Négritos présentent une taille assez peu élevée pour être placés parmi les plus petites races humaines. Depuis longtemps les témoignages unanimes de divers voyageurs ne pouvaient guère laisser de doute sur ce point. Mais ils s'en étaient tenus d'ordinaire à des appréciations générales et vagues. Nous possédons, au contraire, aujourd'hui des mensurations précises et suffisamment nombreuses pour trois des principales stations de la race, sevoir Luçon, les Andaman et la presqu'île de Malacca.

aux Andaman. Il indique comme étant les seules locutions, dont le son se rapproche de celui du nom généralement adopté, celle de *kâmin kâpi* (qu'il traduit par *stand here)*, et de *min kaïch (come here)*. Les indigènes prononcent souvant ces dernières paroles; les Européens les auraient adoptées pour désigner ceux qui s'en servaient. *(On the aboriginal inhabitants of the Andaman islands*, by T. H. Man, p. 3.) Ce livre est la réimpression des articles précédemment publiés dans le *Journal of the anthropological Institute*, 1883.

Deux voyageurs français, MM. Marche et le docteur Montano[1], ont visité Luçon et en ont mesuré les Aëtas indigènes : le premier, à Binangonan de Lampon sur la côte du Pacifique ; le second, dans la Sierra de Marivelès.

| | | Maximum. | Minimum. | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|
| M. Marche. . . . . | 7 hommes. | 1m,472 | 1m,354 | 1m,397 |
| | 3 femmes. . | 1m,376 | 1m,310 | 1m,336 |
| M. le Dr Montano. | 18 hommes . | 1m,575 | 1m,425 | 1m,485 |
| | 12 femmes. . | 1m,485 | 1m,350 | 1m,431 |

Ces nombres semblent indiquer que la population montagnarde est en moyenne un peu plus grande que les tribus du littoral. Mais peut-être la différence tient-elle seulement à ce que M. Montano, ayant pu mesurer un plus grand nombre

[1] MM. Marche et Montano avaient reçu du Ministère de l'instruction publique deux missions scientifiques distinctes pour les Philippines. Tous deux s'en sont acquittés d'une manière remarquable.

M. Marche s'est borné à explorer Luçon. La collection qu'il en a rapportée est d'un grand intérêt pour la zoologie et l'anthropologie. Ce qui en a été exposé dans une des salles de la Société de géographie a vivement attiré l'attention par la variété des objets qui la composaient, par l'importance ethnographique de plusieurs d'entre eux.

M. Montano, après avoir séjourné quelque temps aux environs de Manille, est passé à Mindanao dont il a exploré quelques-unes des régions les moins connues. Lui aussi a rapporté des collections fort importantes à plusieurs points de vue. En outre, il a envoyé à la Société de géographie un ensemble d'observations, de notes, d'itinéraires, de cartes, qui ont mérité à ce voyageur le prix Logerot (médaille d'or), qui lui a été décerné dans la séance publique du 28 avril 1882, à la suite d'un rapport fait par M. le Dr Hamy.

d'individus, s'est rapproché davantage de la réalité[1]. Quoi qu'il en soit, on voit que la moyenne générale des Aëtas philippins, hommes et femmes, est d'environ 1m,413.

Passons maintenant à l'autre extrémité de l'aire maritime des Négritos.

Lorsque j'ai publié mes premières études sur des Mincopies, le nombre des mensurations prises sur ces insulaires n'était que de cinq, et donnaient pour maximum 1m,480, pour minimum 1m,370, et pour moyenne 1m,436. Depuis cette époque, M. Flower, a cherché à déterminer la taille des Mincopies d'après l'examen de dix-neuf squelettes d'hommes et de femmes[2]. Les résultats ont été confirmés d'une manière remarquable par les mesures directes prises par M. Brander sur quinze hommes et autant de femmes[3]. Enfin M. Man a publié les mensurations détaillées prises sur quarante-huit hommes et quarante-une femmes[4].

[1] Dans la note qu'il a bien voulu me remettre, M. Montano fait remarquer que, sur les 18 hommes mesurés par lui, 5 seulement dépassaient 1m,500.

[2] Flower, *On the osteology and affinities of the natives of the Andaman islands* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. IX, p. 108). M. Flower est revenu depuis sur le même sujet dans ses *Additional observations on the osteology of the natives of Andaman islands* (*ibid.*, t. XIV, p. 115).

[3] *Stature of the Andamanese*, note de M. Flower faisant connaître les résultats de M. C. E. Brander (*Journal of the anthropological Institute*, vol. X, p. 124). Le travail de M. Brander a paru dans les *Proceedings of the royal Soicety of Edinburgh*, 1878-1879, p. 416.

[4] Man, *loc. cit.*, appendix C, p. 188.

Voici le tableau des nombres obtenus par ces deux méthodes :

| | | Maximum. | Minimum. | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|
| M. Flower | hommes. | 1m,600 | 1m,385 | 1m,448 |
| | femmes. | 1m,481 | 1m,302 | 1m,375 |
| M. Brander | 15 hommes. | 1m,562 | 1m,408 | 1m,476 |
| | 15 femmes. | 1m,441 | 1m,308 | 1m,366 |
| M. Man | 48 hommes. | 1m.598 | 1m,367 | 1m,484 |
| | 41 femmes. | 1m,496 | 1m,343 | 1m,397 |

On voit que le désaccord est peu considérable. Dans les moyennes il ne s'élève qu'à 0m,036 pour les hommes et à 0m,031 seulement pour les femmes. En outre, dans les maxima et les minima, les nombres les plus accusés s'entre-croisent. Ils tiennent donc à la différence réelle des tailles et non à la méthode inductive suivie par l'un des auteurs. On peut donc attribuer aux nombres de MM. Flower, Brander et Man à peu près la même valeur [1].

Si l'on fait abstraction des sexes, et que l'on calcule la moyenne générale, on trouve, pour la population des Andaman prise en masse, la taille de 1m,358, supérieure de 0m,055 seulement à celle des Aëtas.

Les premiers renseignements précis relatifs à la taille des Négritos de la presqu'île de Malacca ont été donnés par le major Macines et reproduits par Crawfurd [2]. Bien plus récemment, le célèbre

[1] L'anatomiste anglais n'a pas donné le nombre des squelettes pour chaque sexe.

[2] Crawfurd, *History of the Indian Archipelago*, vol. I, p. 23. La taille assignée par Macines à l'individu unique examiné par lui est de 1m,445.

voyageur russe M. Micluko-Maclay a publié, sur ces populations, un travail que j'ai le regret de connaître seulement par l'analyse qu'en a donnée M. Giglioli[1]. Enfin, MM. Marche et Montano ont recueilli de nouvelles mesures d'autant plus intéressantes que ces voyageurs ont eu soin de faire connaître le nom des tribus diverses qui les leur ont fournies[2]. Les tableaux suivants présentent l'ensemble de ces données, à l'exception de l'observation de Macines, qui, ne portant que sur un seul individu, perd aujourd'hui son ancienne importance.

| | | Maximum. | Minimum. | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|
| M. Micluko-Maclay. | hommes[3].. | $1^m$,620 | $1^m$,460 | $1^m$,540 |
| | femmes. . . | $1^m$,480 | $1^m$,400 | $1^m$,440 |
| M. Marche. . . . . | 10 Sakaïs[4]. . | $1^m$,705 | $1^m$,462 | $1^m$,584 |

[1] *Nuove notizie sui popoli negroidi dell' Asia e specialmente sui Negriti.* Le Mémoire de M. Micluko-Maclay, intitulé : *Ethnologische Excursionen in der Malayischen Halbinsel,* a paru comme extrait du *Natuurkundig Tijdschrift* de Batavia. (*Archivio per l'antropologia e la etnologia*, t. IX, p. 173.)

[2] M. Marche n'a pas publié, que je sache, les nombres qu'il avait bien voulu me communiquer. Ceux qu'a recueillis M. Montano ont paru dans un Mémoire intitulé : *Quelques jours chez les indigènes de la presqu'île de Malacca (Revue d'ethnologie,* 1882, t. I, p. 42).

[3] L'analyse de M. Giglioli ne donne ni le nombre des individus ni leur provenance.

Ici les moyennes ne sont pas prises, comme les précédentes, sur l'ensemble des observations que je ne connais pas. Elles expriment seulement le nombre intermédiaire entre les maxima et les minima.

[4] Les observations de M. Marche ont été recueillies à Nogen-Bara, dans la province de Pérak. Elles n'ont porté que sur des hommes adultes.

| | | Maximum. | Minimum. | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|
| M. Montano[1]. . . | 12 Manthras. | $1^{m},580$ | $1^{m},330$ | $1^{m},461$ |
| | 8 Knabouis. | $1^{m},578$ | $1^{m},455$ | $1^{m},517$ |
| | 2 Udaïs. . . | $1^{m},545$ | $1^{m},390$ | $1^{m},467$ |
| | 2 Jakouns. . | $1^{m},550$ | $1^{m},525$ | $1^{m},537$ |

D'après ces nombres, la taille moyenne générale de ces diverses tribus serait de $1^{m},507$, supérieure par conséquent de $0^{m},094$ à celle des Aëtas et de $0^{m},149$ à celle des Mincopies. Ces derniers sont les plus petits des Négritos.

Il est intéressant de comparer au point de vue de la taille des diverses races humaines qui ont mérité l'épithète de naines. Les Lapons ont longtemps passé pour être les plus petits hommes. Mais Capel Brooke, qui a longtemps séjourné chez eux, et mesuré plusieurs individus, leur attribue une taille moyenne de $1^{m},550$, supérieure, on le voit, à celle de l'ensemble des Négritos[2]. Au contraire, celle des Boschismans mesurés par Barrow descend à $1^{m},370$ chez les hommes, à $1^{m},220$ chez les femmes, et est ainsi inférieure à celle des Mincopies eux-mêmes[3]. Ajoutons que ce voyageur a mesuré

[1] J'ai réuni dans ce tableau les mesures prises sur les deux sexes. M. Montano en a publié un autre dans lequel la taille des hommes et des femmes est indiquée à part pour les Manthras et les Knabouis. Il n'a mesuré qu'une femme chez les Udaïs, et aucune chez les Jakouns. (*Revue d'ethnographie*, t. I, p. 42 et 43.)

[2] *Voyage en Suède, en Norvège, en Finmark et au cap Nord* (*Bibliothèque des voyages*, t. XLV, p. 243), et *Transactions of the ethnological Society*, n. s., vol. V, p. 1.

[3] *Histoire générale des voyages*, par Walckenaer, t. XVII, p. 308.

une femme mère de plusieurs enfants, et qui n'avait que $1^m,140$.

On voit qu'au point de vue de la petitesse, les trois races dont il s'agit s'échelonnent dans l'ordre suivant : Boschismans, Négritos, Lapons. Mais peut-être les Négrilles du Congo descendent-ils encore au-dessous des Boschismans. Le Dr Wolff qui vient de les retrouver sous le nom de *Batouas* dans le pays des Bahoubas, assure qu'aucun de ces nains ne dépasse $1^m,40$ et leur attribue seulement $1^m,30$ comme taille moyenne[1].

Dans l'étude de ces petites populations, il faut tenir compte aussi de l'influence exercée par le croisement. Une des photographies que je dois à M. de La Croix est instructive à ce point de vue[2]. Elle représente sept Sakays pris en pied. Trois d'entre eux ont des cheveux lisses, les autres ont une chevelure plus ou moins laineuse. Or ceux-ci sont de beaucoup plus petits que les premiers; entre les deux extrêmes, la différence est de près du dixième. Ceci nous apprend que le type négrito est altéré dans cette tribu par le mélange avec un autre élément ethnique à taille bien plus élevée.

Ce fait, que l'on constate d'un coup d'œil, explique la différence que MM. Marche et Montano ont trouvée entre le maximum et le minimum de

[1] *La Gazette géographique*, 1887, p. 153.

[2] Les deux photographies que je tiens de ce voyageur ont été prises par M. de Saint-Pol Lias, dont il était le compagnon.

taille dans la tribu que je viens de nommer et chez les Manthras. Cette différence est de $0^{m},243$ chez les premiers, de $0^{m},250$ chez les seconds. On ne voit rien de semblable chez les Aëtas et les Mincopies restés purs ou à peu près purs. Ici la même différence n'atteint que $0^{m},117$, $0^{m},118$, $0^{m},150$, $0^{m},133$ et $0^{m},154$ d'après les mesures prises sur le vivant.

Enfin, dans toutes ces tribus insulaires ou continentales, les minima se rapprochent beaucoup; et même la taille la moins élevée a été rencontrée chez les Manthras. De ceux-ci aux Aëtas mesurés par les voyageurs français et aux Mincopies de MM. Brander et Man, la différence est seulement de 24, 95, 67 et 78 millimètres.

La conséquence de tous ces faits est évidemment qu'à Malacca les Négritos primitifs n'avaient pas la taille plus élevée que les Aëtas et les Mincopies[1].

Nos connaissances sont bien moins avancées en ce qui touche les Négritos de l'Inde. Ici le métissage a fait disparaître la souche primitive sur de si larges espaces que, jusqu'à ces derniers temps, bien des savants ont nié l'existence de vrais Nègres dans cette contrée. Les observations de

[1] Pour avoir des termes de comparaison plus précis, je n'ai tenu compte, dans les considérations qui précèdent, ni des mesures calculées par M. Flower, ni des femmes mesurées par divers observateurs, ni des Udaïs et des Jakouns, dont M. Montano n'avait mesuré que deux individus.

plusieurs voyageurs anglais [1], celles de M. Rousselet [2], doivent pourtant avoir levé les derniers doutes. Elles nous apprennent que quelques rares représentants de ce type primitif subsistent encore à l'état de pureté, et forment même des tribus entières, mais seulement dans les lieux les plus inaccessibles et les plus insalubres. Malheureusement les renseignements recueillis sur leur compte se réduisent à bien peu de chose. L'individu, entrevu par notre compatriote et dont il a rapporté le portrait, s'enfuit pendant la nuit, terrifié par le commencement d'étude dont il était l'objet. Les observateurs anglais, qui ont pu les examiner plus à loisir, n'ont recueilli que fort peu de détails. Parfois même ils ne disent rien de la chevelure, et les planches seules nous renseignent à cet égard.

M. Rousselet n'a pas manqué, au contraire, de signaler les *boucles laineuses* qui cachaient en partie le front de son Bandar-lokh [3]. Ce caractère,

[1] Je citerai surtout les travaux de MM. Justice Campbell, *The ethnology of India (Journal of the Asiatic Society*, vol. XXXV, p. 2, supplementary number); Dalton, *Descriptive ethnology of Bengal;* Fryer, *A few words concerning the hill people inhabiting the forests of the Cochin state (Journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 2e série, t. III), etc. Parmi les planches reproduisant des photographies qui accompagnent ces publications, plusieurs reproduisent des individus dont les caractères négritos frappent au premier coup d'œil.

[2] Rousselet, *Tableau des races de l'Inde centrale (Revue d'anthropologie*, t. II, p. 276), avec une planche et une carte.

[3] Littéralement *homme-singe*. C'est le nom que donnent à ces Négritos les tribus voisines. Elles les nomment aussi Djangâl ou *hommes des jungles*, terme qu'ils appliquent à toutes les populations plus

le plus important de tous quand il s'agit de la race nègre, atteste la pureté du sang de l'individu, bien que la peau fût d'un noir roux[1].

La taille de cet individu, dit M. Rousselet, était à peine de $1^m,50$. Les Puttouas mesurés par un officier anglais atteignaient $1^m,57$, mais leurs femmes n'avaient que $1^m,291$.

D'après Dalton, la taille des Jouangs à teint noir et à cheveux frisés est de $1^m,525$ chez les hommes, de $1^m,416$ chez les femmes ; de $1^m,57$ au plus chez les Oraons ; elle retombe à $1^m,525$ chez les Bhûihers qui, par l'ensemble de leurs caractères, lui rappellent les Andamaniens. Ce dernier chiffre revient bien souvent dans la description d'autres tribus plus fortement métissées. La moyenne de tous ces nombres est $1^m,488$ au plus. On voit que cet ensemble de populations nous ramène aux mêmes chiffres que les groupes précédents.

Les différences de taille, qui s'expriment en chiffres, peuvent être rendues sensibles pour tout

sauvages qu'elles-mêmes. Enfin le village visité par l'officier anglais appartenait aux Puttouas, ou *peuple des feuilles*. Les Indiens plus ou moins civilisés les nomment ainsi par suite de la coutume qu'ont leurs femmes d'employer pour tout vêtement deux paquets de feuilles fraîches flottant, l'un devant, l'autre derrière. (Rousselet, *loc. cit.*) Ce trait de mœurs se retrouve aux Andaman, chez les Mincopies.

[1] L'affaiblissement de la teinte noire s'explique aisément par les tristes conditions d'existence dans lesquelles vivent ces tribus depuis un temps immémorial. On sait que le teint du Nègre africain pâlit dans la maladie.

le monde. Il n'en est pas de même des autres caractères, tels que les proportions générales du corps, les traits du visage...

J'ai sous les yeux les photographies que je dois au colonel Tytler, et qui représentent en pied sept insulaires des Andaman[1]; les phototypies publiées par M. Dobson, qui reproduisent également en pied et groupés de diverses manières seize indigènes des mêmes îles[2]; celles qu'a publiées M. Man et qui comprennent douze individus[3]; vingt photographies de ces mêmes Mincopies que le Muséum doit à M. Maxwell; trente-six photographies de M. Montano, montrant les traits de quarante-huit Aëtas hommes ou femmes, jeunes ou adultes, purs ou métis (fig. 16 et 17); enfin les deux photographies de M. de Saint-Pol Lias, prises sur neuf Sakays de Malacca, et que son compagnon de voyage, M. de la Croix, a bien

[1] Ces deux photographies représentent un homme adulte, un jeune garçon et cinq femmes ou jeunes filles. Dans l'une, tous les individus sont nus; dans l'autre, ils sont vêtus d'une blouse fermée au cou et serrée à la taille par une ceinture. Quelque simple que soit ce vêtement, il suffit pour enlever à ces personnages une partie de ce qu'ils ont d'étrange à l'état de nudité, malgré leurs têtes entièrement rasées.

[2] *On the Andaman and Andamanese*, by G. E. Dobson; *Journal of the anthropological Institute*, vol. IV, p. 457, pl. XXXI, XXXII et XXXIII. Ces phototypies représentent cinq hommes, sept femmes et quatre jeunes filles. Les photographies originales, comme celles du colonel Tytler, ont été prises dans la partie méridionale de ce que l'on a appelé longtemps la Grande-Andaman, et que l'on sait aujourd'hui se composer de trois îles séparées par d'étroits canaux.

[3] *On the aboriginal inhabitants of the Andaman islands*, 1883.

voulu me communiquer[1]. Jamais pareille masse




**Fig. 16. — Jeune fille aëta, d'après une photographie de M. Montano.**

[1] M. de Saint-Pol Lias et M. de La Croix avaient été chargés d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique. M. de La Croix doit publier sous peu ses observations sur les populations dont

de documents authentiques n'avait été réunie. En




FIG. 17. — Aëta, d'après une photographie de M. Montano.

il s'agit ici. J'ai d'autant plus à le remercier d'avoir bien voulu mettre à ma disposition ces photographies et des notes dont j'aurai à me servir plus tard.

les discutant, je prendrai pour terme de comparaison les Mincopies qui, par suite d'un isolement prolongé jusqu'à nos jours, ont certainement conservé une pureté ethnique bien rare même chez les populations les mieux protégées en apparence contre l'infiltration de tout sang étranger.

Les îles Andaman étaient connues des Arabes dès le IXe siècle[1]. Mais la réputation de barbarie et de cannibalisme faite à leurs habitants en avait toujours écarté les voyageurs. Les mêmes motifs et sans doute surtout l'absence du cocotier, que l'on n'a rencontré nulle part dans ce petit archipel, a empêché les Malais de l'envahir comme les Nicobar. Marco Polo, dont les voyages remontent à 1273-1295, en avait entendu parler et a donné sur ses habitants quelques détails qui ne renferment que des erreurs[2]. A partir du célèbre voyageur vénitien jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, je ne crois pas qu'il ait été fait mention de ces insulaires. En 1790, les Anglais essayèrent d'y fonder un établissement pénitentiaire (Fort Cornwallis), qui fut bientôt abandonné. Ce projet fut repris et exécuté seulement en 1857. Le nouvel établissement (Port Blair) amena sur les lieux de nombreux

1 *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans le IXe siècle de l'ère chrétienne*, texte arabe d'Abou-Zeyd-Hassan, imprimé par Langles, 1811; traduit par M. Reynaud, 1849.

2 *Recueil de voyages et de Mémoires* publié par la Société de géographie, t. I. — *Voyage de Marco Polo*, d'après un manuscrit français de la Bibliothèque royale.

observateurs, parmi lesquels il n'est que juste de mentionner d'une manière toute spéciale le docteur Mouat [1] et M. Man. Des cartes, des dessins, des photographies, des têtes osseuses, des squelettes entiers, arrivèrent en Europe et furent étudiés entre autres par MM. R. Owen [2] et G. Busk [3] en Angleterre, par Pruner-Bey [4] et par moi-même en France [5]. J'ai exposé cet historique avec détail dans mon *Étude sur les Mincopies* (fig. 4).

Ce qui frappe tout d'abord lorsque l'on examine les vingt-trois portraits mincopies, c'est la grande ressemblance des proportions du corps, des traits du visage, et la presque identité des physionomies. Il n'y a rien d'étrange dans ce fait. Isolés du monde entier pendant de longs siècles, ne se mariant qu'entre eux, soumis aux mêmes conditions d'existence, les insulaires de la Grande-Andaman se sont uniformisés, comme s'uniformise une race animale surveillée par un éleveur soigneux. Les deux sexes menant d'ailleurs exactement le même genre de vie, il n'est pas surprenant de voir dis-

1. *A narrative of an expedition to the Andaman islands in 1857*, by F. S. Mouat, esq., 1862.

2 *On the psychical and physical characters of the Mincopies or natives of the Andaman islands (Report of the British Association*, 1861, p. 241). — *On the osteology and dentition of the aborigines of the Andaman islands (Transactions of the ethnological Society*, n. s., vol. II, p. 34, 1863).

3 *Description of two Andamanese skulls (Transactions of the ethnological Society*, n. s., 1866, p. 205).

4 Bulletin de la Société d'anthropologie, 1866, p. 12.

5 *Étude sur les Mincopies (Revue d'anthropologie*, t. I).

paraître bien des différences qui distinguent ailleurs l'homme de la femme.

Les mesures, nécessairement quelque peu approximatives, prises sur la jeune fille placée au milieu d'un des groupes de M. Dobson m'ont donné un peu plus de sept têtes pour la hauteur totale du corps. C'est aussi ce que j'avais trouvé en étudiant le portrait de John Andaman, publié par M. Mouat [1]. Sous ce rapport, les Mincopies se rapprochent du Terme égyptien mesuré par Gérard Audran [2]; et, comme leur tête est en même temps élargie, il en résulte qu'elle est forte relativement au reste du corps.

Le même caractère se retrouve chez les Aëtas. Je n'ai pu mesurer, il est vrai, qu'un seul des individus photographiés par M. Montano, les autres ayant tous la tête couverte d'une chevelure par trop abondante. Chez lui, la hauteur totale serait à peine égale à sept têtes. Autant que l'on peut en juger, il en est à peu près de même des Sakays de M. de Saint-Pol.

Il n'y a là rien qui puisse surprendre. Quételet a fort bien démontré que, chez nous, le rapport

[1] *Selection of the Records of the Government of India*, nº XXV. *The Andaman Islands*. Préface, p. xi et frontispice.

[2] D'après le célèbre artiste, ce Terme a $7 \frac{19}{48}$ têtes. L'Apollon pythien, qui représente l'autre extrême des mensurations prises par Audran, a $7 \frac{42}{48}$ têtes. On sait qu'Audran partageait la tête en quatre parties égales divisées elles-mêmes en douze minutes. Pour rendre ses résultats plus comparables, j'ai réduit toutes ces fractions au même dénominateur.

dont il s'agit varie et qu'il change avec l'âge, avec la taille. Chez l'enfant, chez le nain [1], la tête entre pour une proportion beaucoup plus forte dans la hauteur totale du corps que chez l'adulte et le géant [2]. C'est une suite du mouvement de transformation morphologique qui commence après la naissance. On devait donc s'attendre à trouver chez les Négritos une tête relativement plus forte que chez nous.

Chez tous les Mincopies, hommes ou femmes, le corps est presque d'une seule venue et s'élargit à peine au bassin et aux trochanters (fig. 4) [3]. A cela près, les deux sexes sont bien proportionnés. Chez les jeunes filles, le sein est très petit et conique; chez la femme, il reste plein et tombe fort peu. Dans les deux sexes, la poitrine, les épaules sont larges, les pectoraux très forts, les bras et les avant-bras musculeux, tout en conservant des contours très arrondis; les mains, plutôt petites

1 Il s'agit ici des véritables nains et non des individus microcéphales trop habituellement confondus avec eux. J'ai insisté sur cette distinction dans une note relative au vrai nain qui se montre sous le nom de *prince Balthazar*. (*Bulletins de la Société d'anthropologie*, 1881, p. 703.)

2 Quételet, *Anthropométrie*, p. 205 et suiv.

3 Voir *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, fig. 114, p. 312. La figure permet bien d'apprécier les caractères anatomiques. J'avais déjà fait cette remarque dans mon premier Mémoire. M. Giglioli m'oppose une de ses femmes qui a, dit-il, le bassin plutôt large. S'il en est ainsi, cette femme ne figure pas dans la gravure qu'il a publiée. (*Viaggio intorno al globo della pirocorvetta italiana* MAGENTA, p. 249, et *Studi della razza negrita; Archivio*, t. V, p. 308.)

que grandes, portent des doigts longs, bien détachés, parfois de forme très élégante, terminés par des ongles longs et étroits. L'abdomen ne fait aucune saillie exagérée. Les membres inférieurs présentent les mêmes caractères généraux que les supérieurs. Pourtant la cuisse et la jambe sont assez souvent moins charnus que le bras et l'avant-bras, et le mollet est généralement placé un peu haut, au moins chez les femmes. Ce dernier caractère, sur lequel j'avais insisté dans mon premier travail, comme rappelant ce qui existe chez le Nègre africain, manque chez le seul homme dont on voit bien les jambes, dans les phototypies de M. Dobson. Chez lui, le mollet, très prononcé, est parfaitement conformé[1]. Enfin, dans les cas assez rares où il est placé de manière à être bien vu, le pied se montre petit, haut, cambré, et le talon n'est nullement projeté en arrière[2].

Les photographies de M. Montano montrent, chez les Aëtas, des caractères presque entièrement semblables dans tout le haut du corps (fig. 6 et 17).

[1] Dobson, *loc. cit.*, pl. XXXI. Ce même individu est remarquable par son aspect général. Tout en lui indique la force. La poitrine est large, les pectoraux très développés, comme du reste chez tous les hommes ; les cuisses sont très charnues. Et pourtant on retrouve ici cette rondeur des contours, ce manque de saillies musculaires signalés chez bien des sauvages, en Amérique en particulier.

[2] Le colonel Fichte avait déjà insisté sur ce caractère comme distinguant l'Andamanien du Nègre africain. *(On certain aborigenes of the Andaman islands ; Transactions of the ethnological Society*, new series, vol. V, p. 40.)

Ici encore, les épaules et la poitrine sont larges, les pectoraux très développés, les bras charnus et également sans saillies musculaires accusées. Mais la ceinture s'accuse et se rétrécit chez un certain nombre d'hommes et de femmes ; surtout, dans les deux sexes, sauf chez deux ou trois femmes, les membres inférieurs sont bien moins fournis que les supérieurs, et deviennent parfois vraiment grêles. De là même et de la pose adoptée par l'opérateur il résulte, au moins en partie, que les pieds paraissent plus gros et plus larges que chez les Mincopies (fig. 6).

Il en est tout autrement des Sakays, de ceux surtout que leur chevelure indique comme étant de vrais Négritos. Ici les membres inférieurs sont tout aussi développés que les supérieurs (fig. 8). L'un d'eux surtout est remarquable par la grosseur des jambes aussi bien que des bras, sans que la rondeur des contours y perde rien. Tous ont aussi le mollet placé où il doit l'être d'après nos idées européennes, et les pieds paraissent ressembler à ceux des Mincopies. Tout au moins le talon ne fait aucune saillie exagérée.

En réalité, les Mincopies ne ressemblent au Nègre africain que par les cheveux et le teint. Dans toutes mes photographies, la tête est rasée ; mais les témoignages unanimes des voyageurs ne peuvent laisser de doute sur l'apparence laineuse de la chevelure. Fytche, Mouat, etc., ont ajouté que les cheveux semblent pousser en touffe et qu'ils forment ces singuliers glomérules tant de fois

signalés par divers voyageurs chez certains Papouas. M. Giglioli a constaté sur deux photographies l'exactitude de ce renseignement [1]. Les portraits d'Aëtas et de certains Sakays attestent que ce caractère est exactement le même chez eux. Il en résulte, chez les métis, selon le degré du mélange des sangs, une chevelure ondée, bouclée ou même crépue, fort différente de celle des populations malaises. De son côté, M. Flower a reconnu que la coupe transversale de ces cheveux présente souvent une ellipse plus allongée que chez n'importe quelle race humaine.

Tous les voyageurs affirment que les Aëtas, comme les Mincopies, sont d'un noir très prononcé [2]. Quant aux tribus plus ou moins métisses de Malacca, le mélange des sangs paraît avoir généralement éclairci leur teint. Dans une des notes qu'il a bien voulu écrire pour moi, M. Montano attribue à celles qu'il a observées aux environs de Kessang [3] une peau souvent presque fuligineuse [4]. A en juger par les photographies, la teinte paraît être parfois plus foncée. Une statue de *bronze noir* ne donnerait pas d'autre épreuve que celle du

[1] Giglioli, *Studi sulla razza negrita*, *loc. cit.*, p. 309.

[2] Seuls Symes et le colonel Fytche ont parlé d'un *noir de suie*. J'ai déjà fait remarquer que cette appréciation tient sans doute à ce qu'ils avaient eu sour les yeux des individus ayant conservé des traces de la couche de terre jaunâtre dont les insulaires ont l'habitude de se couvrir le corps pour se garantir des moustiques.

[3] Au nord de Malacca.

[4] Note inédite communiquée par M. le Dr Montano.

robuste Sakay sur lequel j'ai déjà appelé l'attention (fig. 8).

Malgré la ressemblance de la chevelure et de la couleur, il est impossible de confondre un Mincopie avec un vrai Nègre africain. La forme de la tête, les traits de la figure, sont trop différents. Ici la tête vue de face paraît presque globuleuse, au lieu d'être comprimée et allongée; le front est large et souvent bombé, au lieu d'être étroit et fuyant[1]. La face s'élargit beaucoup aux pommettes, ce qui donne aux joues un peu trop d'étendue; les oreilles, qui se détachent autant que possible sur ces têtes rasées, sont petites et élégamment modelées; le nez, très enfoncé à la racine, est droit, plutôt court que long; et les narines, en général peu épatées, sont parfois étroites[2]. Les lèvres, sans être bien fines, n'ont rien d'exagéré, rien qui rappelle celles du Nègre; surtout elles ne sont que peu ou point empâtées aux commissures. Le menton est petit, arrondi et très peu ou pas du tout fuyant; le prognathisme est ou entièrement nul ou presque nul. Enfin les hommes paraissent n'avoir que rarement quelques traces de moustaches[3] (fig. 4).

1 Ce trait est très accusé dans la seule femme qui soit vue de profil, dans une des photographies du colonel Tytler, dont je donne ici l'esquisse (fig. 3). Tous les individus représentés par M. Dobson ont été pris de face, ainsi que ceux qui figurent dans la gravure de M. Giglioli.

2 Par exemple, dans le chef figuré par M. Dobson, *loc. cit.*, pl. XXXI.

3 Les villosité sont également nulles sur tout le corps, sauf aux lieux d'élection.

Lorsque l'on examine une à une les nombreuses photographies que j'ai sous les yeux, on reconnaît bien des différences individuelles; et pourtant il est impossible de ne pas être frappé de l'uniformité de physionomie commune à presque toutes. Ce résultat est dû sans doute en partie à ce qu'en somme les traits ne diffèrent que peu, mais surtout peut-être à la forme et à la disposition des yeux. Ces organes, assez saillants et arrondis, sont rejetés sur les côtés et séparés par un intervalle très sensiblement plus grand que chez nous[1], ce qui donne à l'expression du visage quelque chose de particulier et d'étrange. Les yeux sont d'ailleurs brillants et très bons comme chez presque tous les sauvages.

Cet écartement des yeux ne se trouve ni au même degré ni d'une manière aussi général chez les Aëtas. Il n'est donc pas surprenant que la physionomie de ces deux populations diffère. En outre, bien que les traits soient, au fond, des variantes d'un même type, ils sont d'ordinaire plus grossiers chez les Noirs philippins. Le front reste

[1] Ce caractère est bien marqué dans les photographies de M Tytler et dans les phototypies de M. Dobson; il manque, au contraire, dans presque tous les individus représentés dans la gravure qu'a publiée M. Giglioli. En outre, les physionomies de ces figures gravées ne rappellent pas du tout celles dont je viens de parler. La forme de la tête diffère aussi parfois absolument de ce que montrent mes photographies et de la description même donnée par l'auteur (p. 249). Je citerai en particulier celle du grand individu debout sur la gauche. Sont-ce là des métis? Ou bien est-ce la faute de l'artiste qui a mal rendu la photographie ?

large et bombé, comme on peut le reconnaître quand il n'est pas couvert par la chevelure. Mais la racine du nez s'affaisse davantage; les narines s'élargissent et s'épatent; les lèvres s'épaississent, sans atteindre pourtant ce qui existe chez le Nègre, et leur commissure s'empâte parfois un peu, comme chez ce dernier. Enfin le menton recule, sans être aussi fuyant que chez le Négrito-Papou (fig. 16 et 17). Quand le métissage n'intervient pas, les Aëtas paraissent, en outre, être aussi glabres que les Andamaniens.

Les photographies de M. de Saint-Pol montrent que les Négritos de Malacca se rattachent par les traits du visage bien plutôt aux Aëtas qu'aux Mincopies. Voici du reste comment le voyageur résume lui-même les impressions que lui fit éprouver la vue d'une quarantaine de Sakays. « En examinant de près toutes ces physionomies généralement sympathiques, animées, rieuses, on distingue bien vite les caractères de deux races, dont l'une est la race nègre, très accentuée, malgré la couleur de la peau. La ligne du nez est droite, mais la narine est très élargie, l'aile très ouverte; quelques-uns ont les cheveux très frisés, crépus et même laineux, au contraire du plus grand nombre qui a les cheveux longs, droits ou ondulés. — Il n'y a pas chez eux de prognathisme [1]. Il en serait de même des

[1] *Sur la rivière Pluss; intérieur de la presqu'île malaise* (*La Nouvelle Revue*, juin, 1882, p. 566).

Négritos de l'Inde, si on plaçait dans ce groupe l'individu figuré par M. Rousselet. Mais il faudrait admettre en même temps que le type eût été fort abaissé par les déplorables conditions d'existence faites aux Djandâls de l'Amarkantak (fig. 10). Le front s'est déprimé, le nez a grossi, les lèvres se sont épaissies, mais non allongées comme dans le Négrito-Papou; le menton est resté médiocrement fuyant. Malgré cette dégradation physique, ces malheureux Noirs n'ont pas pris la physionomie si connue du Nègre africain, encore moins celle d'un singe ou d'un animal quelconque. J'ai déjà dit qu'il semblerait plutôt tourner au type papoua dont il ne serait nullement étrange de trouver quelques représentants sur le continent. D'autre part, l'Oraone et les deux Santals en pied représentés par M. Dalton rappellent incontestablement le type négrito. Il en est de même pour quelques-uns des Mulchers figurés par M. Fryer.

Cette description serait incomplète si je ne disais quelques mots du squelette. Mais ici je serai bref et renverrai aux ouvrages techniques .

Chez les Mincopies, le squelette, malgré sa petitesse, ne présente aucun signe de dégénérescence ou de faiblesse. Les os sont relativement assez épais; leurs empreintes musculaires, toujours bien marquées, sont parfois remarquablement accusées

[1] On pourra consulter mon *Étude sur les Mincopies*, et les *Crania ethnica*, p. 183, pl. XIII à XVIII.

Les proportions de tous les os comparés les uns aux autres, la forme du bassin, etc., rapprochent l'ensemble de ce qui existe chez l'Australien ou le Nègre. Toutefois la discussion des nombres publiés par Owen a conduit Broca à faire une remarque curieuse. Si la longueur de l'humérus est représentée par 100, celle du radius l'est par 81,53 et celle de la clavicule par 42. Par le premier rapport le Mincopie diffère de l'Européen plus que n'en diffère le Nègre; par le second, il diffère du Nègre plus que l'Européen lui-même [1].

Il en est tout autrement de la tête. L'Australien et le vrai Nègre d'Afrique sont dolichocéphales; tous les Négritos sont plus ou moins brachycéphales comme je l'ai déjà dit (fig. 2, 5, 12, 15 et 18). Ce caractère se retrouve donc chez les Mincopies[2]. Il est associé à d'autres qui donnent à la tête osseuse un cachet tout spécial et permettent souvent de la distinguer au premier coup d'œil. En outre, les différences sont aussi peu tranchées dans le squelette que chez les vivants. M. Flower a insisté sur cette ressemblance et déclare que, dans aucune autre race, il ne serait possible, à moins de faire un choix inten-

[1] *Rapport sur les caractères physiques des Mincopies (Bulletin de la Société d'anthropologie,* 1861, p. 497).

[2] Nous avions trouvé, M. Hamy et moi, comme indice horizontal des Andamaniens, 82,38 pour l'homme, 84 pour la femme. Les mesures de M. Flower, prises sur un nombre de têtes bien plus nombreuses, le réduisent à 80,50 et à 82,70. On voit que la différence entre les deux sexes reste à peu près la même, et que la femme est plus brachycéphale que l'homme.

tionnel et raisonné, de rencontrer un aussi grand nombre de têtes semblables les unes aux autres. Il est clair que les causes indiquées plus haut ont




Fig. 18. — Crâne de Mincopie de la Grande-Andaman.

uniformisé les caractères ostéologiques aussi bien que les traits extérieurs.

La tête du Mincopie, quoique forte relativement à la taille des individus, est très petite, absolument

parlant [1]. Vu de face et surtout par derrière, le crâne est très sensiblement pentagonal. La face a quelque chose de massif, ce qui tient surtout à l'écartement des arcades zygomatiques, au peu de profondeur de la fosse canine et à la direction de l'apophyse montante du maxillaire. Au lieu de se contourner de manière à relever et à rétrécir la charpente du nez, celle-ci se dirige droit vers le haut. Par suite, l'espace interorbitaire est considérablement élargi, et les os du nez ne peuvent se joindre que sous un angle très ouvert. On voit que la forme et la disposition de ces parties osseuses commandent et expliquent les caractères extérieurs signalés plus haut. M. Flower a insisté comme je l'avais fait sur ce que ces traits de la face osseuse ont de tout particulier. Chez les Aëtas purs, ils se retrouvent aussi marqués que chez les Mincopies.

[1] La capacité cranienne est, d'après M. Flower, de 1244 centimètres cubes seulement chez les hommes, de 1128 centimètres cubes chez les femmes. Broca avait trouvé des nombres plus élevés; mais il n'avait que sept têtes à sa disposition. Le même observateur donne comme moyenne de la capacité cranienne chez cent vingt-quatre Parisiens modernes, les nombres de 1558 centimètres cubes pour les hommes et 1337 centimètres cubes pour les femmes. La moyenne la plus basse qu'il ait rencontrée est celle des Nubiens (1329 et 1298 centimètres cubes). On voit que les Mincopies, comme le pense M. Flower, seraient au dernier rang des races humaines sous ce rapport. Mais les observateurs n'ont cité que les chiffres bruts trouvés par eux; ils n'ont pas tenu compte de la taille. Or, on sait que le poids du cerveau croît et décroît presque proportionnellement à la hauteur du corps et il ne peut guère qu'en être de même de la capacité de la boîte qui renferme l'encéphale.

Après avoir longuement et minutieusement étudié vingt-quatre têtes osseuses de Mincopies, M. Flower écrivait : « Mon impression actuelle est que je ne manquerai jamais de reconnaître pour ce qu'il est le crâne d'un Andamanien de pure race, et que jamais je n'ai vu un seul crâne, venant d'une autre partie du monde, que je pusse attribuer à un de ces insulaires[1]. » Ces paroles de l'éminent anatomiste anglais feront comprendre comment on peut poursuivre et reconnaître ce type, même bien loin des lieux où il a conservé sa pureté. Les caractères craniologiques ont une grande persistance. Quand le croisement intervient, ils se modifient parfois réciproquement; mais souvent aussi, d'ordinaire peut-être, il se fait une sorte de partage, et les deux types sont représentés, sur la tête des métis, chacun par un certain nombre de traits parfaitement accusés. Quand ces traits sont très spéciaux, comme ceux que je viens de signaler, on les reconnaît bien vite. Voilà comment à une époque où notre opinion a dû paraître quelque peu paradoxale, nous avons pu, M. Hamy et moi, attester que l'élément négrito a joué un rôle plus ou moins considérable dans la formation des populations du Bengale et du Japon.

Au point de vue physiologique, nous n'avons guère à dire des Négritos que ce qu'une foule de

[1] Chez les Négrito-Papous, on retrouve à peu près les mêmes traits, quoique un peu moins accentués. *(Loc. cit.*, p. 112.)

voyageurs ont rapporté au sujet de presque toutes les populations sauvages. Toutefois, les Mincopies qui ont été le plus sérieusement étudiés à ce point de vue, présentent quelques particularités intéressantes à signaler.

Quoique franchement Nègres par la couleur de leur peau, les Mincopies n'exhalent pas l'odeur rebutante qui paraît caractériser toutes les races d'Afrique appartenant à ce type ; et leur haleine est douce, à moins qu'ils n'aient mangé quelques mets qui la rende désagréable. Man cite en particulier la chair de tortue comme produisant cet effet.

Malgré l'exiguïté de leur taille et la rondeur de leurs formes, la force musculaire est relativement grande chez ces insulaires. Ils se servent avec aisance d'arcs que les plus robustes matelots anglais ne pouvaient même pas bander[1]. Man fait observer avec raison que l'habitude entre pour une forte part dans cet exercice. Mais il faut plus que de l'adresse pour lancer une flèche qui, armée d'une simple coquille, traverse les vêtements européens et s'enfonce profondément dans les chairs à une distance de 40 à 50 mètres.

En parlant de la rapidité de leur course, Mouat emploie la balle, le boulet, comme terme de comparaison. Les détails donnés par Man permettent de penser qu'il y a là une certaine exagération.

[1] Mouat, *loc. cit.*, p. 321.

Mais un point sur lequel les deux observateurs s'accordent, c'est lorsqu'il s'agit de l'acuité du sens. Mouat nous dit que les Mincopies distinguent à l'odeur les fruits cachés dans l'épais feuillage du jungle. Man assure qu'ils reconnaissent à l'aide seule de l'odorat, sur quelles fleurs ont butiné les abeilles dont ils recueillent le miel. La vue et l'ouïe sont aussi d'une finesse extrême. Toutefois le premier de ces sens est plus développé chez les tribus qui vivent dans le jungle, le second chez les habitants de la côte. Ces derniers, par la nuit la plus noire, percent de leur harpon les tortues qui viennent respirer à la surface de l'eau, guidés seulement par le très faible bruit qu'elles font en pareil cas.

La vie est courte chez les Mincopies, bien que la durée de la première période de développement ait presque la même durée que chez nous. Les hommes sont pubères vers l'âge de seize ans, les femmes à quinze ans. Mais la vie moyenne est d'environ vingt-deux ans seulement, et l'âge de cinquante ans est pour eux l'extrême vieillesse.

L'histoire pathologique des Mincopies présente quelques traits qui méritent notre attention. Un cipaye déserteur, qui a longtemps vécu parmi eux, et à qui Mouat et Owen ont emprunté bien des renseignements, a signalé les maladies dont souffraient ces insulaires avant l'arrivée des Européens. Il a signalé l'asthme, le rhumatisme, les diarrhées, les fièvres intermittentes, etc. Il a déclaré

formellement n'avoir observé ni syphilis, ni maladie éruptive; il ne mentionne même pas la phtisie, et il est permis de conclure de son silence que pendant son séjour cette maladie était aussi inconnue aux Andaman qu'elle l'était jadis dans les archipels du Pacifique, qu'elle dépeuple aujourd'hui[1].

La création de l'établissement pénitentiaire a cruellement modifié cet état de choses. Man donne à ce sujet des détails précis. Quelques convicts indous ont apporté avec eux la syphilis, qui s'est rapidement propagée dans toute la population par suite de la coutume qu'ont les femmes de donner le sein à tous les nourrissons de la tribu. La variole n'avait pas, il est vrai, paru aux Andaman au départ de notre informateur. Mais en 1877, la rougeole, introduite par quelques convicts de Madras, envahit deux îles de l'archipel, frappa la plus grande partie de la population, et un cinquième environ des malades moururent.

M. Man place la phtisie au nombre des maladies qu'il a observées, mais je viens de dire les raisons qui permettent de la regarder comme étant d'in-

[1] J'ai depuis bien longtemps signalé la phtisie comme étant bien probablement la cause de la mortalité étrange des Polynésiens. (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. I, 1860, p. 342.) J'ai été plus affirmatif dans l'ouvrage que j'ai publié sous le titre de : *Les Polynésiens et leurs Migrations* (p. 76). Je puis l'être bien plus encore aujourd'hui, des études récentes ayant démontré que la phtisie héréditaire entraîne non seulement la mort de l'individu, mais aussi son infécondité. Ainsi s'expliquent à la fois la mortalité exagérée et la natalité si singulièrement diminuée qui concourent à l'extinction des Polynésiens.

troduction récente. Cette conclusion me semble confirmée par le fait qu'a signalé assez récemment




Fig. 19. — William Lanné.

M. Ellis[1]. On retrouve aux Andaman le doulou-

[1] *Report of researches into the language of the South Andaman island from the papers of T. H. Man*, 1882. Ce travail a été réimprimé à la suite du livre de Man.

reux phénomène constaté en Océanie, partout où sont arrivés les Européens. Ici comme à Taïti, aux Marquises, à la Nouvelle-Zélande, etc., la mortalité a grandi considérablement, en même temps que la natalité diminuait. Le nombre des décès l'emporte de beaucoup sur celui des naissances. La popula-



FIG. 20. **Truganina ou Lalla-Rookh, d'après le buste moulé par Dumoustier.**

tion de l'île du Sud, qui au moment de la prise de possession comptait 1500 âmes, était réduite à 500 en 1882. En vingt-quatre ans elle avait diminuée des deux tiers.

Il est évident que la phtisie est à l'œuvre dans ce petit archipel; et bien qu'il n'y ait pas eu ici de *guerre noire*, bien que les Anglais aient agi presque paternellement envers les insulaires, les Mincopies sont destinés à disparaître en peu d'années, comme ont disparu les Tasmaniens [1].

[1] La race qui peuplait la Tasmanie n'est plus aujourd'hui représentée que par quelques métis. Le dernier homme de race pure, William Lanney ou Lanné, est mort en 1869 (fig. 19); la dernière femme, Truganina, l'héroïne de la *guerre noire*, s'est éteinte en 1877 (fig. 20). On a voulu rendre les colons anglais responsables de cette extinction totale d'une race humaine; et certes leur conduite envers les indigènes a trop souvent fourni de sérieux prétextes à cette accusation. Mais j'ai montré ailleurs que la principale cause de la disparition des Tasmaniens a été ce que j'appelais alors *le mal d'Europe*, lequel n'est aujourd'hui pour moi autre chose que la phtisie. (*Journal des savants*, mars, 1879, p. 157.) Cet article a été reproduit dans mes *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, p. 398.

# CHAPITRE IV

## CARACTÈRES INTELLECTUELS, MORAUX ET RELIGIEUX DES MINCOPIES

Caractères intellectuels des Mincopies. — Langage. — Traduction de l'Oraison dominicale. — Rapport des langues mincopies avec les langues dravidiennes. — Dialecte poétique. — Diversité des langues. — Numération ; pauvreté remarquable. — Intelligence générale. — État social ; tribus. — Hiérarchie. — Famille. — Monogamie. — Horreur de l'inceste. — Le *gardien de la jeunesse*. — Cérémonies nuptiales. — Allaitement. — Adoptions. — Noms. — Initiations. — Délicatesse dans les rapports sociaux. — Propriété. — Hospitalité. — Rixes. — Guerres. — Funérailles. — Deuil. — Conservation et usages des ossements. — Industries. — Feu. — Dessin. — Musique. — Logement. — Poteries. — Armes. — Outillage des Mincopies. — Application à l'homme tertiaire de Thenay. — Vêtement ; parure. — Nourriture.

Caractères moraux. — Notion du crime et du péché. — Pudeur. — Influence corruptrice des Européens.

Caractères religieux. — Dieu suprême. — Sa famille. — Divinités malfaisantes. — Soleil ; lune. — Triple nature de l'homme. — Enfer et paradis. — Métempsycose. — Résurrection. — Les premiers hommes. — Déluge. — Légendes. Superstitions diverses. — Notions religieuses élevées chez les sauvages. — Binouas. — Dieu suprême et chamanisme ou fétichisme. — Exemples divers. — Conclusion.

Tant qu'il s'est agi des caractères physiques, j'ai pu comparer pour ainsi dire terme à terme

les Mincopies et les autres Négritos. En passant aux caractères intellectuels, moraux et religieux, il est bien difficile d'agir de même, parce que nous manquons trop souvent de renseignements au sujet tantôt de l'une, tantôt de l'autre des populations noires du continent et des grands archipels de l'extrême Orient.

Les Mincopies seuls nous sont aujourd'hui bien connus, grâce surtout aux publications de M. Man. Attaché pendant onze ans à l'établissement pénitecier des Andaman, chargé pendant quatre ans de tout ce qui concernait le gouvernement et la direction des indigènes, cet homme d'intelligence et de cœur s'est attaché à ces insulaires, a appris leur langue, a su gagner leur confiance, et s'est efforcé de les faire connaître à tous les points de vue. Il a mis ainsi à notre disposition tous les éléments d'une véritable monographie.

J'ai donc été conduit à les prendre encore pour type, et à faire d'abord leur histoire sans aucune interruption, sauf à placer à la fin de ce tableau, qui pourra être assez complet, le peu que nous savons de leurs frères.

## Caractères intellectuels.

*Langage.* — Entièrement étranger aux études linguistiques, je ne puis que consigner ici sans les discuter les renseignements obtenus par les voya-

geurs et les linguistes, tout en me permettant une observation générale.

De toutes les langues employées par les Négritos, les plus importantes à étudier seraient sans contredit celles des Mincopies. Grâce à l'isolement à peu près absolu dans lequel ont vécu ces insulaires, surtout dans les îles de la Grande-Andaman[1], le langage n'a dû s'altérer chez eux que par suite d'une évolution naturelle et en dehors de toute influence étrangère. Or ce langage remonte à coup sûr à une antiquité très haute et a probablement précédé tous ceux qui se parlent aujourd'hui à Malacca, au Siam et peut-être dans l'Inde elle-même. A ce titre la connaissance en serait évidemment du plus haut intérêt, au point de vue de l'ethnologie aussi bien que de la linguistique.

C'est ce que paraît avoir compris M. E.-H. Man. Avant lui Symes, Colebrooke, Roepstorff, Tickel, etc., s'étaient bornés à recueillir de courts vocabulaires. Mis journellement en rapport avec les indigènes par suite même de ses fonctions, M. Man a appris leurs langues ainsi que je l'ai déjà

[1] On sait aujourd'hui que les terres désignées encore assez récemment sous le nom de Grande-Andaman forment en réalité trois îles séparées par d'étroits canaux. (*The Andaman Islands*, by E.-H. Man, Esq.; *Journal of the anthropological Institute*, t. VII, p. 105.) Dans ma première *Étude sur les Mincopies et la race négrito en général*, j'ai montré que l'on trouvait des signes de métissage dans la Petite-Andaman, placée au sud des précédentes. (*Revue d'anthropologie*, t. I, p. 213.)

dit ; il en a fait le sujet de plusieurs publications[1] ; il a recueilli un vocabulaire d'environ six mille mots[2] ; il a traduit en une d'elles la prière que répètent tous les chrétiens, et l'a publiée avec un commentaire et des notes dues au lieutenant R. C. Temple[3]. Dans deux communications, le colonel Lane Fox a reproduit cette traduction[4] et résumé trop brièvement les conclusions générales des auteurs[5]. Je traduis textuellement ce qu'il dit de ces dernières et crois aussi pouvoir être utile ou agréable aux lecteurs occupés de linguistique en transcrivant ici le document qui a servi de point de départ à cette étude[6]. Cette traduction est faite dans la langue de la tribu qui occupe l'île méridio-

1 Indépendamment du travail que je cite plus particulièrement ici, M. Man a donné des détails très circonstanciés dans son livre (p. 49 et 195).

2 C'est principalement sur ce vocabulaire et sur les phrases entières données par M. Man dans l'appendice F de son livre qu'est basé le travail de M. Ellis que j'ai cité plus haut.

3 *The Lord's Prayer translated into Bojig-ngi-ji-da*, by E.-H. Man, with preface and notes by R. C. Temple. Calcutta, 1877.

4 *The Andaman islands* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VII, p. 108).

5 *Observations on Mr. Man's collection of Andamanese and Nicobarese objects* (*ibid.*, p. 434).

6 *He Maw-rô kôktâr-len yâtê môllâdûrû Ab-Mâyôla.*<br>
O Heaven in (is) whe our (*lit.* all of us of) Father.<br>
*Ngîa ting-len dai-î-î-múgû-en-inga îtân. Ngôlla-len môllâdûrû*<br>
Thy name-to be reverence paid Let. You (to) we all<br>
*meta mâyôla ngenâke ab-chanag iji-la bêdig. Maw-rô kôktâr-len*<br>
our chief wish for supreme only and. Heaven in<br>
*tegî-lut-malin yatê ngîa kânik, kâ-ûbada ârla-len ârla-len*<br>
is obeyed which thy will, in the same way ever (daily, always)

nale de la Grande-Andaman, où se trouve Port-Blair, siège de l'établissement anglais.

L'étude des vocabulaires que je viens de rappeler avait conduit Latham à admettre quelques rapports entre le mincopie et le birman[1]. Pruner-Bey a signalé quelques traits communs entre le mincopie et le néo-calédonien[2]. Hyde Clarke a cru découvrir dans la langue andamanienne des affinités avec celle de plusieurs populations de l'Asie, de l'Afrique et des deux Amériques[3].

Dans leurs premières publications, MM. Man et Temple avaient admis qu'il existe certains rapports entre les langues mincopies et les langues dravidiennes, australiennes et scythiques. En revenant sur ce sujet, le second de ces collaborateurs, a développé et précisé ses appréciations que je résume brièvement[4].

*êrem-len* *îtan.* *Ka-wai* *môllâardâru-len* *ârla-nackan*
earth on Let. This day all of us to daily (*lit.* daily like).
*yât man.* *Môllârdîirû* *mol-oichik-len* *tigrel* *yaté* *ôloichik-len*
food give. We all us (to) *i. e.* agst offend who them
*ârtîdûbû.* *Môllârdûrû-len* *ôtig-ûjûnha* *îtân* *ya-ba,* *dôna* *môllârdûrû-len*
forgive. Us all (to) be tempted let not, but us all (to)
*abja-bag-tek* *ôtrâj.*
evil from deliver.
*Ngôl* *kichi-kan* *kânake!*
(Do) thou thus order (*i. e.* Amen!).

[1] Latham, *Eléments of comparative philology*, p. 59.

[2] Pruner-Bey, *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 1866, p. 12 et 13.

[3] Hyde Clark, *Journal of the anthropological Institute*, vol. IV, p. 467.

[4] E.-H. Man, *The Andaman islands* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VII, p. 105). La prière dominicale a été traduite dans la

Pour M. Temple, les langues mincopies sont avant tout purement et simplement agglutinatives. Toutefois elles constituent un groupe spécial et parfaitement distinct de tous les autres, en ce qu'elles font usage à la fois et très largement de particules affixes et suffixes. Dans l'emploi des premières elles ne diffèrent pas des autres langues agglutinatives ; dans celui des secondes, elles suivent des principes bien connus, dit l'auteur, des langues sud-africaines. Ce développement complet de l'emploi des deux sortes de particules constitue, aux yeux de M. Temple, une exception unique. C'est à la présence de certains préfixes qu'il attribue la possibilité pour les Mincopies de former souvent de longs mots composés, d'une nature presque polysynthétique, ou qui représentent parfois une phrase complète.

En présence de ces diverses appréciations, il est difficile de ne pas songer aux rapports signalés par tant de linguistes, entre autres par M. Maury, comme existant entre les langues dravidiennes africaines et australiennes[1]. MM. Man et Temple ajoutent un troisième groupe linguistique aux précédents. Or ce dernier venu a bien probablement précédé

langue de la tribu qui occupe l'île méridionale de la Grande-Andaman, île où se trouve Port-Blair, siège de l'établissement anglais.

[1] *La Terre et l'Homme*, 5e édition, p. 548. M. Maury est, en outre, disposé à rattacher ces deux groupes de langue au *médo-scythique*, parlé probablement, dit-il, par les tribus indigènes de la Médie et de la Susiane.

les deux autres. Tout tend de plus en plus à démontrer que la race négrito, dont les Mincopies sont les représentants les plus purs, est l'élément nègre fondamental de toutes ou de presque toutes les tribus dravidiennes et de celles qui, sans parler une langue de ce nom, leur ressemblent par les caractères physiques. S'il en est bien ainsi, n'est-il pas permis de penser que l'on trouvera dans les langues mincopies le *substratum* de cette famille lingustique ? En tout cas, il y a là un problème intéressant à résoudre, et nous devons faire des vœux pour que MM. Man et Temple poursuivent des recherches qui déjà les ont conduits à d'aussi curieux résultats.

Indépendamment du langage usuel, les Mincopies ont un dialecte poétique dont ils font usage pour leurs chants. Ici, dit M. Man, tout est subordonné au rythme, et le compositeur jouit de la plus entière liberté. Il modifie non seulement la forme des mots, mais aussi la construction grammaticale. L'exemple cité par notre auteur me semble devoir justifier ses dires, aux yeux d'un juge même fort peu compétent[1].

M. Man revient d'ailleurs, à plusieurs reprises, sur un fait important, déjà signalé par lui, savoir qu'il y a aux Andaman autant de langues par-

[1] La phrase usuelle, *Mija yadi chebalen la kachire* (who missed the hardbacked-turtle ?) devient dans le refrain d'une chanson : *Cheklu ya laku mejrc*.

faitement distinctes qu'il y existe de tribus. La différence, avait-il dit, est telle, « qu'un habitant de la Nord-Andaman est aussi complètement incapable de se faire comprendre par un natif de la Sud-Andaman, qu'un paysan anglais le serait s'il s'adressait à un Russe[1]. »

Or M. Man compte huit tribus dans les quatre îles qui représentent l'ancienne Grande-Andaman des géographes, et ces quatre îles égalent à peine en surface la plupart de nos départements[2]. L'île du milieu, qui ne représente pas la moitié de l'aire totale, possède à elle seule quatre tribus. Le nombre de ces langues, parlées par des populations incontestablement de même race, admettant elles-mêmes leur origine commune, et juxtaposées sur un territoire aussi restreint sans être séparées par de véritables barrières, est certainement un fait des plus curieux et qui contraste étrangement avec ce qui existe en Polynésie.

On sait qu'ici, en dépit de l'espace et des migra-

[1] *On Mr. Man's collection of Andamanese and Nicobarese objects*, by major general Lane Fox, *f. R. S.* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VII, p. 436).

[2] Les terres longtemps désignées sous le nom de *Grande-Andaman* ont été reconnues comme formant quatre îles distinctes, séparées par d'étroits canaux et que l'on a nommées North Andaman, Middle Andaman, South Andaman et Rutland. L'ensemble de ces îles s'étendant presque directement du nord au sud n'a pas plus de 250 kilomètres de longueur et 32 kilomètres environ dans sa plus grande largeur. (*Map of the Andaman islands illustrating the distribution of the tribu. Loc. cit.*, p. 69.)

tions lointaines, la langue originaire a donné naissance à de simples dialectes ; si bien que les insulaires de Taïti, de l'île de Pâques ou de la Nouvelle-Zélande peuvent d'emblée se comprendre et causer entre eux. Les Mincopies ont d'ailleurs conservé le souvenir d'un temps antérieur à la division des tribus et à la séparation des langages. Je reviendrai sur ce point en parlant de leurs traditions.

M. Man n'a appris à fond qu'une seule de ces langues, et il a pris soin de prévenir que tous les détails donnés par lui s'appliquent à celle que parlent les Bojigngijida[1] de la Sud-Andaman. Je ne saurais suivre l'auteur sur ce terrain et me borne à signaler la multiplicité des mots employés pour rendre les pronoms possessifs et adjectifs, selon qu'il s'agit d'objets inanimés, d'un être humain, des diverses parties du corps ou de parents à un degré déterminé. M. Man compte sept mots différents se rapportant à la tête, aux membres, au tronc, etc., et huit mots applicables à la mère, au fils, au frère aîné ou cadet.

Quoique bien incomplètes, les indications précé-

[1] Dans sa première communication M. Man écrivait ce nom *Bojingijida*. (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VII, p. 107.) La syllabe *da*, qui termine ces deux noms, est une particule qui s'ajoute à la plupart des substantifs ou des adjectifs et à plusieurs abverbes, lorsqu'ils sont isolés ou bien placés à la fin d'une phrase. L'usage en étant d'ailleurs facultatif, M. Man la place habituellement entre parenthèses, et écrit Bojingiji (da). (*Journal of the anthropological Institute*, vol. XI, p. 269.)

dentes suffisent, je pense, pour montrer combien on s'est mépris lorsqu'on a représenté tout récemment encore les langues mincopies comme arrêtées à un état rudimentaire et ne comprenant qu'un petit nombre de mots la plupart monosyllabiques.

*Numération.* — Cette richesse, au moins relative, du langage en général n'en fait que mieux ressortir son excessive pauvreté en ce qui touche la numération. L'Andamanien n'a de nombres cardinaux que pour exprimer *un* et *deux*. Au delà il compte jusqu'à dix, en se touchant successivement le nez avec chacun de ses doigts et ajoutant chaque fois les mots : *encore celui-ci*. Mais il ne va pas plus loin; et, pour des nombres de plus en plus élevés, il n'emploie que les expressions générales : *plusieurs*, *beaucoup*.

Il possède pourtant six nombres ordinaux De plus, les mots qui expriment ces nombres ne restent pas toujours les mêmes. Ils varient parfois avec le chiffre des individus ou des objets dont on parle. Mais au delà du sixième rang, on retrouve les termes généraux.

Il est évident qu'ici la misère de la langue trahit une lacune dans les fonctions intellectuelles de ces insulaires.

L'absence de notions numériques a été souvent signalée chez diverses populations sauvages; mais je ne crois pas que l'on ait encore constaté rien d'aussi complet dans ce genre. A cet égard,

les Mincopies doivent être placés au dernier rang des populations humaines.

Ils ne sont guère plus forts en astronomie, et restent, sous ce rapport, inférieurs aux Tasmaniens et aux Australiens, qui distinguent diverses étoiles et des constellations auxquelles se rattachent des légendes. Les Andamaniens n'ont donné de nom qu'au baudrier d'Orion et à la voie lactée, qui est, selon eux, le chemin des anges. Toutefois ils ont su reconnaître les quatre points cardinaux, les phases de la lune dans leurs rapports avec la marée, et ils ont partagé la journée de vingt-quatre heures en treize périodes ayant chacune son nom particulier.

*Intelligence générale.* — Cette infériorité des Mincopies au point de vue de notions que l'on pourrait appeler scientifiques, les autres défaillances que l'on peut signaler dans leurs manifestations intellectuelles ne tiennent pas d'ailleurs à une incapacité radicale. Le docteur Brander, chargé pendant quelque temps de l'hôpital aux Andaman, a fort bien remarqué que leur esprit semble endormi par suite de leur vie sauvage, mais qu'il se réveille aisément. L'expérience a montré que, jusqu'à l'âge de douze à quatorze ans, les petits Mincopies montrent autant d'intelligence que les enfants du même âge appartenant à nos classes moyennes. L'un d'eux, élevé à l'école des orphelins, lisait, écrivait et parlait couramment l'anglais et l'urdu, sans avoir pour cela oublié sa langue maternelle. Il avait aussi fort bien

appris l'arithmétique. M. Man ajoute que ce n'est pas là un cas exceptionnel ; qu'il pourrait citer d'autres exemples du même genre et entre autres celui d'un jeune homme supérieur encore à l'élève dont a parlé le docteur Brander. On peut donc admettre hardiment qu'une éducation convenable placerait bientôt les Mincopies au niveau de bien des peuples qui leur sont aujourd'hui fort supérieurs.

*État social, tribus*. — En attendant que ce moment soit venu, leur organisation sociale les relève déjà quelque peu. Toutefois, exclusivement chasseurs ou pêcheurs, ils ont subi les nécessités imposées par leur genre de vie. La population s'est pour ainsi dire émiettée. Nous avons vu qu'on compte huit tribus dans ce qu'on a appelé la Grande-Andaman. Une neuvième habite la Petite-Andaman tout entière et a, de plus, envoyé des colonies aux îles Rutland et Sud-Andaman, où elles vivent dans un état d'hostilité continuelle avec les tribus d'origine locale. Voici les noms et la distribution de ces neuf tribus d'après le dernier Mémoire de M. Man.

*Nord-Andaman*. Aka-Chariar (da), Aka-Jaro (da).

*Ile du Milieu*. Aka-Kol (da), Aka-Kédé (da), Oko-Juwai (da), Aka-Bouig-yab (da).

*Sud-Andaman et île Rutland*. Bojigngiji (da).

*Petit-Archipel*. Aka-Balawa (da).

*Petite-Andaman*. Jarawa (da).

Toutes les tribus de l'ancienne Grande-Andaman et du petit archipel qui s'y rattache ont les mêmes mœurs et les mêmes industries et se reconnaissent pour sœurs. Les habitants de la Petite-Andaman, encore mal connus, paraissent présenter quelques différences, dues peut-être, pense M. Man, à l'influence des Nicobariens. J'ai signalé ailleurs un fait d'où il résulte que cette extrémité méridionale de l'archipel avait subi quelques-uns de ces mélanges accidentels presque impossibles à éviter, mais auxquels la Grande-Andaman semble avoir pourtant échappé.

On a maintes fois affirmé que l'intérieur des Andaman était inhabité et inhabitable à raison de l'épaisseur des jungles et de l'absence d'arbres à fruit. Ces assertions ne sont rien moins que fondées.

C'est un fait que M. Man a mis hors de doute. Comme je l'ai dit plus haut, chaque tribu comprend des habitants des côtes *(aryoto)* et des habitants de l'intérieur *(eremlaga)*, formant deux grandes divisions ayant chacune son grand chef indépendant *(maïaigla)*. A leur tour ces deux populations se subdivisent en un nombre indéterminé de petits groupes ou communautés, comptant de vingt à cinquante individus, et possédant toutes leur chef secondaire *(maïola)* qui reconnaît l'autorité du chef principal. Mais cette autorité est en somme peu de chose. Elle se borne à peu près à règler les mouvements de la tribu ou du groupe, à organiser les

assemblées et les fêtes. Du reste, ni le grand ni le petit chef ne peuvent punir ou récompenser. Leur influence est donc toute morale. Elle n'en est pas moins très réelle et considérable, principalement sur les jeunes gens non mariés, qui servent les chefs avec zèle et leur évitent les travaux les plus pénibles. La dignité de chef est élective, mais passe le plus souvent au fils, si celui-ci remplit les conditions voulues.

La femme du chef a parmi ses compagnes un rang analogue à celui qu'occupe son mari parmi les hommes. Devenue veuve, elle garde ses privilèges, si elle a des enfants. Dans le cas contraire, elle perd sa haute position.

*Mariage, famille.* — Quelque simple et rudimentaire que soit cette organisation sociale, elle suffit évidemment à tous les besoins de ces petites sociétés. Elle répond aussi à certaines exagérations trop facilement acceptées au sujet des Mincopies. Ce que M. Man nous apprend relativement à la constitution de la famille montre encore mieux combien ces insulaires avaient été calomniés par ceux qui avaient accueilli sans y regarder de près les dires de quelques voyageurs. Duradawan prétendait qu'on lui avait donné en mariage la mère et la fille; M. Brown, sir Edouard Belcher, ont affirmé que l'union des époux cesse au sevrage de l'enfant et que les deux conjoints redeviennent libres. On ajoutait que le mariage tel que nous l'entendons leur est inconnu et qu'il existait chez

eux une véritable promiscuité. Tenant compte de quelques détails recueillis par M. Day[1], j'avais fait depuis longtemps les réserves les plus expresses au sujet de ces assertions et des conséquences qu'on en avait tirées. On va voir jusqu'à quel point j'ai eu raison.

Chez les Mincopies comme chez bien d'autres populations sauvages, les jeunes gens des deux sexes jouissent, avant le mariage, d'une liberté égale. Mais, ajoute M. Man, en dépit de cette facilité de mœurs, les jeunes filles conservent dans leurs manières la plus stricte modestie. Diverses précautions sont prises d'ailleurs pour rendre difficiles les rapprochements trop intimes ou pour arrêter ces relations passagères. Mais, lorsqu'une jeune fille devient enceinte, le *gardien de la jeunesse* fait une sorte d'enquête pour découvrir le père de l'enfant; celui-ci ne se refuse jamais à accorder la réparation qu'on lui demande, et le mariage régularise la position des amants.

Les Mincopies sont strictement monogames. La bigamie, la polygamie, leur sont inconnues, et le mariage est pour eux chose sérieuse. Souvent les parents fiancent des enfants en bas âge; et, quoi qu'il arrive, ce contrat doit avoir son effet, peu après que les jeunes gens ont atteint l'âge voulu. La jeune fille fiancée est considérée comme étant

1 Day, *Observation on the Andamanese*, p. 160.

déjà femme, et une faiblesse de sa part serait regardée comme un crime.

Tout mariage entre parents est absolument interdit jusqu'au dernier degré reconnu par ces insulaires. Cette règle s'étend à la parenté par adoption, mais non à la parenté par alliance. Nos unions entre cousins germains sont, aux yeux des Mincopies, hautement immorales, et ils nous en font un reproche. Ils justifient ainsi une fois de plus l'observation générale faite par un auteur anglais, savoir, que « c'est chez les peuples les moins civilisés que l'on trouve la plus grande horreur des mariages incestueux ».

Quand il s'agit d'un mariage ce ne sont pas les intéressés qui font les premières démarches. Ce soin incombe au gardien de la jeunesse, dont le devoir est de surveiller les liaisons existant entre ses subordonnés, et de reconnaître celles qui peuvent faire prévoir un attachement durable. Si un jeune homme ou un veuf est surpris dormant dans la hutte d'une jeune fille, le mariage s'ensuit nécessairement. Mais cette union est considérée comme irrégulière et porte un nom particulier *(tigwanga)*. Elle ne donne lieu à aucune cérémonie et entraîne une certaine déconsidération.

Le mariage est purement civil. Le jour venu, on se rassemble dans la hutte du chef. La fiancée reste assise, assistée de quelques matrones ; le fiancé est debout, au milieu des jeunes gens. Le chef s'approche de lui et l'entraîne vers la jeune fille

dont quelques femmes maintiennent les jambes. Après une feinte résistance des deux parts, le fiancé s'assoit sur les genoux de sa belle. Alors on allume des torches pour que tous les assistants puissent constater que la cérémonie a été régulièrement accomplie. Enfin le chef déclare les jeunes gens dûment mariés, et ils se retirent dans une hutte préparée d'avance. Là, dit M. Man, ils passent plusieurs jours sans s'adresser une parole, sans même se regarder, recevant les provisions et les présents de toute sorte qu'on s'empresse de leur apporter, et ont bientôt monté leur ménage. Enfin le nouveau couple rentre dans la vie ordinaire ; et, alors seulement, le mariage est célébré par une danse à laquelle prend part la communauté entière, à l'exception des jeunes époux.

Ces unions sont heureuses. « Les femmes, dit M. Man, sont des modèles de constance, et les maris ne leur cèdent guère sur ce point. » Bien loin que la femme soit esclave, comme on l'a dit, les deux époux vivent sur le pied d'une égalité parfaite ; leurs rapports mutuels sont empreints de courtoisie et d'affection ; chacun d'eux a sa tâche particulière, mais n'en est pas moins prêt à aider l'autre au besoin. En somme, conclut M. Man, la considération et le respect avec lesquels sont traitées les femmes mincopies pourraient être imités avec avantage par certaines classes de nos propres populations.

Il n'est pas défendu de convoler en secondes

noces, et même le mariage de la veuve d'un frère aîné avec le frère cadet de son mari est presque obligatoire. Toutefois on respecte profondément le veuf ou la veuve qui témoigne son affection au défunt en vivant seul et chastement. Il n'est pas rare de voir des hommes, mêmes jeunes, rester ainsi fidèles au souvenir de leur compagne pendant plusieurs années ou même durant leur vie entière.

La mère allaite ses enfants tant qu'elle a du lait. Par suite la fonction de la lactation, entretenue par l'exercice, passe pour ainsi dire à l'état chronique, et il n'est pas rare de voir les deux frères cadets se partager les seins de la mère.

Ces enfants sont tendrement aimés, et pourtant il est rare qu'ils restent chez leurs parents au delà de la sixième ou septième année, par suite du développement qu'a pris dans ces îles la coutume des adoptions. Tout homme marié, reçu dans une famille, demande, à titre de remerciement et de témoignage d'amitié, l'autorisation d'adopter un des enfants de la maison. La requête est habituellement accueillie et l'adopté change de demeure. Les parents vont le voir souvent, mais ne peuvent le prendre chez eux, même temporairement, qu'avec la permission du père nourricier. Celui-ci peut d'ailleurs disposer de son fils adoptif comme des siens propres et le céder à un nouvel adoptant.

On a dit des Mincopies qu'ils n'ont pas de nom propre. Tout au contraire, ils se désignent entre

eux par un système d'appellation passablement compliqué.

Dès qu'une femme est enceinte, les parents, comme chez nous, s'occupent de choisir un nom, que l'enfant reçoit en venant au monde. Ce nom est toujours suivi d'un qualificatif commun aux individus de même sexe, variant d'un sexe à l'autre, et qu'il garde jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. A cette époque le premier qualificatif est remplacé par un second, que les jeunes gens conservent jusqu'au moment des épreuves dont il sera question plus loin, et auquel les jeunes filles substituent le nom d'un arbre dont la floraison a coïncidé avec la première apparition des signes de la puberté. Dix-huit espèces d'arbres ont le privilège de *fleurir* ainsi les jeunes Mincopies, et M. Man a donné le nom d'un certain nombre d'entre eux. Une fois mariée et devenue mère de famille, la femme perd son nom de fleur. Elle prend le titre de *chana*, que M. Man traduit par *madame* ou *mère*, et qui s'ajoute au nom comme les qualificatifs précédents.

A partir de l'âge de onze à treize ans commence pour les individus des deux sexes une période d'abstinence, nommé *akayaba*, qui, pour les jeunes filles, s'étend presque jusqu'à leur mariage, et, pour les jeunes gens, jusqu'à la puberté. Tant qu'elle dure, ils ne peuvent manger ni tortue, ni porc, ni poisson, ni miel, c'est-à-dire que les aliments formant le fond même du régime habituel

leur sont interdits. Ils doivent encore renoncer à l'usage de certaines friandises, telles que la chair d'iguane, les larves d'un grand capricorne, etc. Ils peuvent d'ailleurs satisfaire leur faim avec tous les autres mets indigènes. Cette espèce de *tabou* ne peut être levé que par les chefs, qui le maintiennent jusqu'au moment où les candidats ont suffisamment fait preuve de persévérance.

L'*akayaba* comprend trois périodes qui empruntent leur nom aux trois principaux aliments taboués : la chair de tortue, le miel et la graisse des rognons de porc. A l'expiration de chacune d'elles, on célèbre une fête pendant laquelle le néophyte observe le silence, se prive de sommeil pendant vingt-quatre heures, et mange solennellement un de ces mets, dont l'usage lui est désormais permis. La cérémonie est close par une danse spéciale exclusivement réservée à ces espèces d'initiations.

Tout ce qui touche aux relations de famille est, aux yeux des Mincopies, d'une importance capitale. Le langage traduit ce sentiment d'une manière frappante. M. Man a donné la liste de soixante et onze termes indiquant chacun un degré de parenté, tout en spécifiant le rapport qui existe entre les âges de l'interlocuteur et de la personne dont il s'agit.

La pratique des adoptions multiples dont j'ai parlé ne contribue pas peu à cette complication, d'où il résulte d'ailleurs que la notion de parenté ne remonte pas au delà de la troisième génération

inclusivement. Le père et la mère emploient des mots différents pour parler d'un fils. Le premier l'appelle *celui que j'ai engendré ;* la seconde, *celui que j'ai enfanté*. Cela même nous renseigne sur le rôle que ces insulaires attribuent à chaque sexe dans l'acte de la génération.

La distinction des âges est toujours observée. En adressant la parole à un parent plus âgé, on ajoute à son nom le titre de *maïola*, que nous avons vu être celui des chefs secondaires; en parlant à un parent plus jeune, on l'appelle par son nom seul. On observe la même distinction lorsqu'il s'agit des femmes, mais les termes sont différents.

Dans l'intérieur des familles, les rapports entre les individus de sexe différent témoignent d'une grande délicatesse. L'homme se tient dans la plus grande réserve envers la femme d'un cousin ou d'un frère cadet. Il ne lui adresse la parole que par l'intermédiaire d'un tiers et ne peut jamais l'épouser. La femme d'un aîné reçoit, au contraire, de ses beaux-frères, les témoignages d'affection et de respect que l'on accorde à une mère.

*Propriété, hospitalité.* — Ce que nous avons dit précédemment suffit sans doute pour montrer que les Mincopies ne sont rien moins que ces êtres absolument barbares et intraitables, plus voisins des brutes que de l'homme, dont on a trop souvent parlé. Une foule de détails donnés par les rares voyageurs qui les ont vus de près dans leur

vie journalière, et surtout par M. Man, achèveraient de mettre à néant ces injustes assertions. Je me borne à relever deux faits caractéristiques.

Les droits de la propriété sont reconnus et acceptés par ces insulaires. Les territoires des tribus ne sont bornés que par des limites assez incertaines, une chaîne de collines, une ceinture de jungles, etc.; néanmoins on ne les franchit guère sans une invitation formelle ou une permission expresse. Les infractions à cette règle, d'ailleurs très rares, entraînent presque toujours une lutte sanglante. La propriété individuelle est également respectée. « Pas un Andamanien, dit M. Man, ne prendrait ou ne changerait de place une arme ou un outil appartenant à un voisin. » D'autre part, il est d'usage que le propriétaire d'un canot, d'un vase, d'une planche-tambour, les mette à la disposition des membres de sa communauté, si on le lui demande.

L'hospitalité est une des vertus caractéristiques des Mincopies. On enseigne aux enfants, dès leur plus jeune âge, le respect des hôtes et des amis. Dans chaque famille on tient constamment en réserve une certaine quantité de nourriture destinée aux visiteurs qui pourraient survenir. Des étrangers, présentés par des amis communs, sont toujours chaudement accueillis par la communauté entière. Ils sont les premiers servis ; on leur offre les mets les meilleurs que contienne le campement; on les accompagne au départ; avant de se séparer,

on se serre les mains ; et, au lieu de s'embrasser, on se souffle réciproquement au visage ; puis s'engage un dialogue affectueux. Enfin on se quitte, en se promettant de se revoir.

*Rixes, guerre.* — Pourtant pas plus aux Andaman qu'ailleurs, la vie ne conserve toujours ce caractère idyllique. Ici, comme partout, éclatent des querelles, des rixes, des guerres. Les Mincopies sont susceptibles et prennent feu aisément. En pareil cas, celui qui se croit offensé manifeste son irritation le plus souvent en décochant une flèche près de l'offenseur ; mais parfois il cherche à l'atteindre. Quelquefois aussi il est pris d'une sorte de fureur et se met à fracasser et à détruire tout ce qu'il trouve à sa portée, sans épargner ses propriétés personnelles. En pareil cas, il est regardé comme étant en proie à une véritable *possession*, et irresponsable de ses actes. C'est, on le voit, une sorte d'*amok*, mais moins dangereux que celui des Malais, puisqu'il s'adresse aux choses et non aux personnes.

Les mauvais instincts du sauvage reparaissent dans la guerre qui éclate parfois de tribu à tribu, au milieu d'une fête toute pacifique. Il va sans dire que toutes les propriétés du vaincu sont enlevées ou détruites. Les blessés sont massacrés. Les femmes, les enfants, sont exposés aux même sort. Néanmoins on épargne souvent ces derniers et on les traite avec douceur, dans l'espoir d'en faire autant de membres de la tribu victorieuse.

De tout temps les Mincopies ont été accusés de massacrer les étrangers jetés dans leurs îles par le hasard de la navigation. Cette triste réputation paraît avoir été méritée. Duradawan, le cipaye dont j'ai parlé plus haut, ne s'était pas évadé seul, et tout ses compagnons furent tués. Ces actes de férocité s'expliquent aisément par les faits qu'avait déjà signalés un des premiers explorateurs de ces îles, le lieutenant Blair[1]. Les Malais, les Chinois, fréquentent les Andaman depuis des siècles pour récolter des nids de salanganes. Or, à diverses reprises, ils ont tendu des pièges aux indigènes pour s'en emparer et en faire des esclaves. Il est tout simple qu'un esprit général de méfiance et de haine contre les étrangers ait été le résultat de ces actes de perfidie et de violence. Les Anglais, eux aussi, furent d'abord accueillis à coups de flèche. Mais quand les Mincopies crurent avoir reconnu qu'ils n'avaient rien à en redouter, ils se rallièrent vite à ces nouveaux venus; et, partout où les explorateurs se montrèrent accompagnés d'introducteurs indigènes, ils furent bien accueillis.

*Funérailles.* — A en croire les détracteurs des Mincopies, la mort ne donne lieu, chez ces insulaires, à aucune manifestation de douleur. Au contraire, ces manifestations sont ordinairement des plus vives, et la communauté entière y

1 *Selection of the Records of the government of India*, n° XXV; *The Andaman Islands.* — *Appendix*, n° II, p. 63.

prend part. Les rites funéraires, car il est permis d'employer ces expressions, sont à peu près les mêmes pour les enfants et les adultes. Toutefois les premiers sont toujours enterrés au milieu du campement; les seconds sont transportés au plus épais du jungle et tantôt enterrés, tantôt exposés sur une plate-forme élevée à la bifurcation de deux grosses branches.

A la mort d'un enfant, les parents, les amis, restent pendant des heures entières pleurant autour du petit corps. Puis, en signe de deuil, ils se peignent de la tête aux pieds avec une pâte d'argile olivâtre. En outre, après s'être rasé la tête, les hommes se placent au haut du front, et les femmes sur le sommet de la tête, une motte de la même pâte.

Dix-huit heures sont généralement employées à faire la toilette du mort. La mère, après avoir rasé la tête, la peint, ainsi que le cou, les poignets et les genoux, avec de l'ocre et de l'argile blanche. Puis on ploie les membres et on les enveloppe dans de larges feuilles, maintenues par des cordelettes. Le père creuse la fosse sous le foyer même de la hutte. Quand tout est prêt, les parents disent un dernier adieu à celui qu'ils ont perdu, en lui soufflant doucement deux ou trois fois sur la figure. Enfin on achève de l'envelopper de feuilles, et on le descend accroupi dans la fosse, qui est immédiatement comblée. Alors on rallume le feu, et la mère dépose sur la tombe une coquille conte-

nant quelques gouttes de son propre lait pour que l'*esprit* de son enfant puisse se désaltérer. Les Mincopies croient en effet que l'un des deux principes qui animent le corps, et dont je parlerai plus loin, hante pendant quelques temps son ancienne demeure. Pour qu'il ne soit pas troublé, la communauté abandonne son campement, après avoir entouré la hutte ou même le village entier d'une guirlande de roseaux *(ara)*, dont la présence doit apprendre à tout survenant que la mort a frappé un des habitants et qu'il doit s'éloigner.

Tant que dure le deuil le village reste abandonné. Au bout de trois mois environ, on y revient; on enlève la guirlande funèbre et l'on exhume le corps. Le père recueille les ossements, les nettoie avec soin, et les divise en petits fragments propres à être disposés en colliers. Le crâne est soigneusement peint en jaune, recouvert d'une sorte de filet que décorent de petites coquilles, et la mère le suspend à son cou par une cordelette. Le père, au bout de quelques jours, porte à son tour cette espèce de relique. Les autres os servent à faire des colliers que les parents distribuent à leurs amis à titre de souvenir. A la même époque on enlève la motte de terre glaise portée jusque-là comme signe de deuil, et l'on reprend les peintures et les ornements habituels.

Toutes les cérémonies ne sont pourtant pas encore accomplies. A un jour convenu, les amis de la famille se réunissent autour de la hutte. Le

père, tenant serrés dans ses bras les enfants qui lui restent, chante quelque vieux chant, dont le refrain est repris par les femmes, tandis que tous les assistants expriment leur sympathie par de bruyantes lamentations. Puis les parents, après avoir exécuté la *danse des pleurs* *(titolatnga)*, se retirent dans la hutte, et la danse dure encore pendant plusieurs heures.

La mort d'un adulte donne lieu à des manifestations à peu près semblables à celles que je viens d'indiquer. Lui aussi est enterré assis, la face tournée vers l'orient. Un feu est allumé sur la tombe ou sous la plate-forme qui supporte le corps; une coquille de nautile pleine d'eau et divers autres objets sont déposés auprès. Le village est également abandonné et entouré de l'*ara*. Au temps voulu, les ossements sont nettoyés et distribués pour être disposés en colliers. Les crânes conservés dans le campement sont portés à tour de rôle pendant quelques heures par tous les membres de la communauté[1].

1 Les Mincopies sont, parmi les populations actuellement existantes, la seule chez laquelle on ait constaté ces singulières coutumes destinées à rendre hommage aux morts. Mais peut-être ont-elles existé chez quelques-unes de nos tribus quaternaires. Cette hypothèse expliquerait la découverte faite à diverses reprises d'ossements humains brisés et de crânes isolés, alors que bien d'autres circonstances tendent à faire écarter la croyance à l'anthropophagie. Peut-être pourrait-on ajouter qu'on retrouve des traces de ces anciennes pratiques dans la coutume qui existe dans quelques-unes de nos provinces et qui consiste à distribuer aux parents et aux amis divers objets ayant appartenu au défunt en souvenir de celui qu'ils ont aimé.

*Industries.* — Au point de vue des manifestations industrielles, les Mincopies ont été à la fois trop abaissés et trop vantés.

Constatons d'abord chez eux une lacune bien remarquable. Il paraît démontré par les recherches de M. Man que ces insulaires ne connaissent aucun moyen de se procurer du feu. Ils ne savent que l'entretenir. M. Man pense qu'ils ont dû l'emprunter primitivement à l'un des deux volcans situés dans des îles voisines de leur archipel. Eux-mêmes disent le tenir directement de leur Dieu suprême. Mais, dans leurs traditions à cet égard, figurent quelques détails permettant, ce me semble, de conjecturer que leurs ancêtres ont su obtenir du feu par le procédé si commun chez les sauvages, du frottement de deux sortes de bois. Quoi qu'il en soit, leur ignorance actuelle à ce sujet les place au-dessous de toutes les autres races humaines, peut-être de toutes les populations connues[1].

On comprend que la conservation du feu soit l'objet de soins tout particuliers. M. Man donne sur ce point des détails inutiles à reproduire. Il enlève d'ailleurs aux Mincopies le mérite d'une

1 On a attribué la même ignorance aux habitants de quelques îlots de la Micronésie. Mais ces observations, faites en passant, ont besoin d'être confirmées. On sait que les Tasmaniens avaient été représentés longtemps comme incapables aussi de produire du feu, et que cette assertion a été démentie plus tard.

invention que Mouat leur avait attribuée[1]. D'après ce voyageur, ces insulaires auraient entretenu, au cœur de gros arbres choisis à cet effet, un foyer toujours brûlant. Le feu, creusant le tronc de haut en bas, aurait formé une sorte de four vertical où la braise se conservait presque indéfiniment. M. Man ne voit dans cette description qu'une fable, inventée sans doute par Duradawan.

On peut dire que les Mincopies sont étrangers aux premiers rudiments de l'art du dessin. Leurs chefs-d'œuvre en ce genre consistent en de simples lignes en zigzag gravées sur leurs arcs, leurs poteries ou leurs pagaies, et dont l'effet est quelquefois assez gracieux[2]. Ils ne semblent pas avoir jamais tenté de reproduire la figure d'un animal ou d'une plante. A cet égard, ils sont au-dessous des Boschismans et des Tasmaniens eux-mêmes. Par suite il ne peut exister chez eux rien qui ressemble à la pictographie. Ils ne possèdent aucun moyen de communiquer à distance ou de fixer les souvenirs. Seulement, quand ils veulent indiquer la route à suivre dans le jungle, ils brisent ou inclinent quelques branches dans la direction du chemin.

La musique des Mincopies est aussi bien rudimentaire. C'est une courte phrase musicale, qui,

1 Mouat, *Adventures*, p. 308.

2 *Journal of the anthropological Institute*, vol. VII, pl. XII, XIII, XIV, et *On the aboriginal inhabitants of the Andaman islands*, pl. V, VI et VII.

se répétant indéfiniment, rappelle un peu celles de certaines bourrées en usage encore dans la basse Bretagne. Pour accompagner ces espèces de mélodies, nos insulaires n'ont d'autre instrument qu'une petite planche de forme elliptique tronquée, qui sert à marquer la mesure aux danseurs[1]. Ils sont donc inférieurs encore à toutes les populations sauvages qui ont au moins inventé le tambour.

Le genre de vie des tribus andamaniennes a pour conséquence de fréquentes migrations dans l'étendue de leurs domaines. Ce fait, mal observé, les a fait représenter comme étant absolument errantes, comme n'ayant aucune demeure fixe et ne sachant construire, pour se garantir de la pluie ou du vent, que de simples abris. Il n'en est rien. Les Mincopies ont en réalité trois sortes de huttes. Les plus simples, dont ils font usage dans leurs excursions, représentent pour ainsi dire la tente de nos soldats. On les élève rapidement à chaque halte, et ce soin incombe aux femmes. Mais les hommes construisent des huttes plus solides quand il s'agit d'un séjour un peu prolongé. Enfin, dans les villages proprement dits, ces demeures sont faites avec grand soin et prennent des dimensions assez considérables. Dans la tribu des Jarawa elles ont jusqu'à 13 mètres de long sur 12 de

[1] *Journal of the anthropologcal Institute*, t. VII, p. 458, pl. XIII, fig. 15 et *On the aboriginal inhabitants...*

large. Des pieux enfoncés dans le sol, des traverses pour former la charpente du toit, de larges feuilles de palmier artistement assujetties, constituent les matériaux de ces édifices, qui peuvent braver les pluies les plus torrentielles. Ajoutons que l'on trouve toujours à l'intérieur des nattes ou des feuilles servant de lits. Ces huttes sont généralement disposées de manière à entourer une place elliptique destinée aux danses. A l'une des extrémités se trouve ce qu'on pourrait appeler la cuisine publique. Lês filles et les garçons dorment dans des cases particulières, que séparent celles des gens mariés. Cet isolement des jeunes gens des deux sexes s'observe même à l'intérieur des huttes, et ce fait répond encore à lui seul à certaines assertions trop légèrement accueillies au sujet de ces insulaires.

Ainsi, au point de vue du logement, les Mincopies se montrent supérieurs aux Fuégiens et au moins les égaux des tribus les moins arriérées de la Tasmanie et de l'Australie. Sur un autre point, dont l'importance est universellement admise, ils sont très supérieurs, non seulement à ces populations, mais encore aux Polynésiens les plus avancés. Ils fabriquent de la poterie allant au feu et des vases où ils font cuire la plupart de leurs aliments. Ces vases, à fond généralement arrondi, se font à la main et sont décorés, à l'extérieur, de lignes ondulées ou diversement entre-croisées, gravées à l'aide d'un stylet de bois. Leurs dimensions

varient; les plus grands contiennent 10 litres et plus. Les Mincopies savent aussi se faire des vases de bois auxquels ils donnent parfois la forme d'un double nœud de bambou.

Ces insulaires ne le cèdent en rien, pour la plupart des industries primitives, aux populations pêcheuses ou chasseresses. Par exemple, ils fabriquent des filets de plus de 20 mètres de long sur 5 mètres de large, avec lesquels ils barrent les criques étroites et l'embouchure des cours d'eau. Ils ont encore des flèches et des harpons à détente, dont la pointe est reliée à la hampe par une longue cordelette. L'animal frappé déroule lui-même cette corde en fuyant; et, embarrassé, arrêté par la hampe qu'il traîne, il est facilement atteint. Rien de semblable n'existe chez un grand nombre de sauvages regardés comme supérieurs aux Mincopies.

Leur arc mérite encore une mention spéciale. A la Petite-Andaman, cette arme présente la forme ordinaire; mais elle est tout autre à la Grande-Andaman. Ici, le milieu servant de poignée est épais et cylindrique. Les deux moitiés latérales sont aplaties, relativement très larges au milieu et atténuées aux deux extrémités. Elles sont, en outre, courbées en sens contraire dans l'arc détendu; si bien que celui-ci ressemble alors à un S très allongée ou à une grande intégrale. Cette disposition a pour résultat de protéger la main de l'archer contre le choc de la corde qui est arrêtée

par la convexité d'une moitié de l'arc. Le défaut de symétrie de cette arme ne nuit ni à sa force ni à sa sûreté. A la distance de 30 à 40 mètres, un Mincopie, avec un arc de 2 mètres, perce une planche de sapin ayant près de 4 centimètres d'épaisseur ; à près de cent mètres, il peut encore faire une blessure grave. Il est curieux de constater que l'arc mincopie n'a été retrouvé que sur quelques points de la Mélanésie orientale, entre autres à Mallicolo, c'est-à-dire chez une population se rattachant, au moins en partie, à un type nègre très voisin de celui des Andamaniens.

*Outillage des Mincopies ; application au problème de l'existence de l'homme tertiaire.* — Pour abattre les arbres et tailler les pieux qui forment la charpente de leurs huttes, pour façonner leurs arcs, creuser leurs vases ou leurs canots, pour tracer les dessins parfois assez compliqués qui les décorent, les Mincopies n'ont que les instruments les plus rudimentaires. A tous les points de vue, ce côté de leur histoire présente un intérêt tout spécial. En outre, il touche à des questions vivement controversées à propos de nos races fossiles européennes, et en particulier à celle de l'existence de l'homme tertiaire. Je crois donc devoir entrer ici dans des détails plus circonstanciés, et reproduire en partie ce que j'ai dit ailleurs à ce sujet[1].

1 *Thenay et les îles Andaman (Matériaux pour l'histoire naturelle et primitive de l'homme*, 3e série, t. II).

L'abbé Bourgeois présenta en 1868, au Congrès d'anthropologie préhistorique réuni à Paris, des silex qu'il regardait comme ayant été taillés par l'homme. Ces silex avaient été recueillis par lui dans un terrain appartenant au miocène inférieur situé dans la commune de Thenay, près de Pontlevoy (Loir-et-Cher)[1]. Il concluait de ce fait que l'homme existait en Europe dès l'époque tertiaire. Cette communication devint le point de départ de discussions qui durent encore. Trois objections principales furent faites aux conséquences que le savant abbé avait tirées de sa découverte. Le nombre des silex taillés parut exorbitant; les craquelures que présentent un très grand nombre d'entre eux furent attribués à diverses causes toutes indépendantes de l'intervention de l'homme; on insista sur la prédominance des silex ne portant aucune trace de travail humain, et on expliqua par l'action des forces naturelles les *retouches* que l'abbé Bourgeois et ses adhérents attribuaient à ce travail. En outre, un certain nombre de géologues élevèrent des difficultés tirées de la distribution des silex dans la couche où on les rencontrait.

L'histoire du travail chez les Mincopies répond à toutes celles de ces objections qui ne reposent pas sur la géologie.

[1] *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques.* — Sessions de Paris, 1868.

Les Mincopies, à en juger par une de leurs légendes, ont connu le fer depuis fort longtemps. Mais avant la venue des Anglais, ils devaient se contenter de ce qu'ils retiraient des rares navires naufragés sur leurs côtes. Quand ils pouvaient s'en procurer, ils le martelaient à froid entre deux pierres pour en armer leurs flèches et leurs haches, ou mieux les espèces d'herminettes qui constituaient leur outil principal. Mais on comprend que ce métal était extrêmement rare; et en fait, les Mincopies en étaient restés à l'âge de pierre. Bien que le fer soit devenu un peu plus abondant chez eux par suite du séjour des Européens, la quantité qui s'en est répandue parmi les indigènes est encore loin de suffire à leurs besoins journaliers. M. Man nous dit que les tribus éloignées de l'établissement anglais en sont, à bien peu près, au même point que leurs pères et ne connaissent guère encore aujourd'hui que les mêmes outils. Celles mêmes qui touchent à la colonie emploient de préférence les trois premières sortes d'instruments en pierre qui figurent sur la liste que je vais reproduire.

Un fait assez singulier à signaler, c'est que les plus lointaines traditions de ces insulaires ne mentionnent aucune pierre comme ayant servi à façonner la lame des haches ou la pointe des flèches. C'est à divers coquilles qu'ils empruntaient ces armatures. M. Man cite la *Perna ephippium* comme servant surtout à garnir les flèches, et une espèce de *Pinna* comme étant employé pour les hermi-

nettes. Une espèce de *Cyrena* jouait aussi un grand rôle dans cet outillage. Le bambou, les arêtes de grands poissons, l'aiguillon de la queue de certaines raies étaient également utilisés de diverses manières.

La pierre n'en jouait pas moins un rôle important dans l'industrie des Andamaniens, si bien qu'ils distinguaient par des noms particuliers cinq des outils ou instruments qu'elle leur fournissait. Je crois devoir traduire littéralement ce que M. Man nous dit à ce sujet en y ajoutant quelques courtes réflexions.

« 1° *Rarap*, l'enclume. »

Il résulte de détails donnés ailleurs que cette enclume était représentée par un bloc plus ou moins arrondi de pierre dure.

« 2° *Taili-bana*, le marteau (fragment lisse et arrondi de dolérite ou de basalte à grain fin).

« 3° *Talag*, pierre à aiguiser. (*whet-stone*, Man), fragments de grès légèrement micacé. »

Lane Fox a donné le dessin et la coupe d'une de ces *pierres à aiguiser* [1]. Elle ressemble presque entièrement à certains de nos *couteaux* préhistoriques. Ces couteaux paraissent être exclusivement employés à affiler le tranchant des lames qui arment les javelots ou la pointe des flèches.

« 4° *Tolma loko tug* (littéralement *dent de quartz*; *quartz-tooth*, Man). Ce sont des lamelles et des éclats employés pour raser et tatouer. »

[1] *Journal of the anthropological Institute*, vol. VII.

On les tire de veines d'un quartz tantôt opaque tantôt transparent comme du cristal, ou de cailloux à demi translucides et d'un blanc bleuâtre. (M. Man.)

« 5° *La*, pierre de cuisine, pierre à cuire *(cooking-stone,* Man). Ce sont des cailloux communs d'environ 2 pouces de diamètre, qui sont chauffés et dont on recouvre le mets que l'on veut faire cuire. ».

Nous trouvons ici une curieuse variante du *four* usité dans toute la Polynésie. Les Mincopies n'avaient pas songé à creuser la terre pour mieux utiliser et conserver plus longtemps la chaleur; mais on voit que les pierres jouent aux Andaman un rôle tout semblable à celui que l'on a signalé de tout temps à la Nouvelle-Zélande comme aux Sandwich, à Taïti comme à Tonga.

M. Man ajoute les remarques suivantes que je traduis en soulignant les passages ayant le plus de rapport avec la question que j'ai spécialement en vue.

« Quand on a besoin d'une nouvelle pierre à aiguiser, comme les Mincopies ne connaissent pas l'art de tailler la pierre, on choisit un bloc de grès. S'il est trop grand, *on le place sur le feu jusqu'à ce qu'il se brise*. L'opérateur choisit le fragment qui répond le mieux à ses intentions et le façonne à l'aide de son dur et lisse marteau de pierre. Au bout de peu de temps le tranchant de la pierre est émoussé; mais elle sert pendant plusieurs mois pour donner un fil plus fin. »

Dans ce passage M. Man oppose l'une à l'autre la pierre à aiguiser *ordinaire (whet-stone)* et la pierre à aiguiser *(fine stone)*. Il est à regretter que l'auteur soit ici trop sobre de détails. Mais il me paraît résulter de l'ensemble des passages relatifs à ce sujet que ces *pierres* sont employées essentiellement à la façon de *racloirs* ou de *grattoirs*. Comme on va le voir, ces *couteaux* sont aux Andaman les seuls outils de pierre qui soient réellement façonnés. Il y a là, ce me semble, une indication qui peut s'appliquer à ceux que nous trouvons chez nous en si grand nombre.

« *Les lamelles et les éclats ne servent jamais qu'une fois*. En fait on en emploie souvent plusieurs pour chaque opération. Les éclats en forme de lame tranchante servent à raser; ceux qui ont une pointe aiguës sont employés pour le tatouage et les sacrifications.

« Lorsque l'opération est finie, *ces instruments sont jetés sur quelques tas de débris ou on en dispose de toute autre manière*. Quiconque vient à marcher sur l'un d'eux, même involontairement, s'expose aux plus grands malheurs. La fabrication de ces petits éclats est considérée comme rentrant dans les devoirs des femmes, et ce sont elles qui s'y livrent habituellement.

« Deux morceaux de quartz blanc sont nécessaires pour obtenir les lamelles. Ils ne sont ni pressés contre la cuisse, ni entourés d'un lien fortement serré pour déterminer une ligne de moindre résis-

tance aux coups. Mais *l'une des pierres est d'abord chauffée et exposée au froid*. Puis, la tenant d'une main ferme, on la frappe à angle droit avec l'autre pierre. Par ce procédé on obtient en peu de temps le nombre de fragments voulus. Un certain tour de main est sans doute nécessaire pour obtenir l'espèce d'éclat que l'on désire. Les plus petits sont fabriqués de la même façon sans jamais employer la pression. »

« Aucune superstition ne s'attache aux pierres tranchantes.

« *Les pierres à aiguiser ne sont jamais employées à couper le bois ou les os*. Ces derniers sont habituellement brisés à coup de marteau pour en avoir la moelle. Avant l'introduction du fer, *on perçait de petits trous avec un fragment d'os ou de coquille, mais rarement, peut-être même jamais (rarely, if ever) avec une pierre. On n'a jamais trouvé aucun instrument de pierre que l'on puisse supposer avoir servi comme scie ou comme grattoir (which might be supposed to have served as a stone-saw or scraper)*. Des coquilles étaient sans doute employées dans ce but. »

J'appelle toute l'attention des archéologues sur sur la déclaration si formelle placée en tête de cet alinéa. J'ai dit plus haut que les *pierres à aiguiser* ressemblent absolument à nos *couteaux* quaternaires. Ceux-ci auraient-ils été employés de la même manière que celles-là ? Je serais tenté de le croire.

Par le mot de *grattoir*, de *racloir (scraper)* qu'il emploie ici, M. Man a voulu certainement désigner l'outil auquel les archéologues européens ont donné ces noms et qui est à coup sûr connu de tous nos lecteurs. Mais, comme je l'ai déjà dit, les courtes indications que donne l'auteur anglais montrent que les *pierres à aiguiser* sont employées surtout à *gratter*, à *racler* la lame dont les Mincopies désirent affiler le tranchant ou la pointe qu'ils veulent rendre plus aiguë. Il est évident qu'ils devaient agir ainsi lorsqu'ils n'avaient que des coquilles, des os, ou une longue pointe de bois durcie au feu pour garnir leurs armes de chasse, et ils ont conservé le même procédé depuis qu'ils possèdent le fer.

« Dans sa *Note sur les kjœkkenmœddings des îles Andaman*, feu le D^r Stoliczka parle d'un *celt* trouvé dans un de ces monceaux de débris comme une *tête de flèche petite mais typique*, et la décrit comme formée d'un grès tertiaire. *Pourtant les Andamaniens soutiennent que jamais, lors même que le fer était très rare, ils n'ont employé la pierre pour fabriquer des pointes de flèches, des haches, des doloires ou des ciseaux*. Ils affirmenr en outre que les fragments trouvés dans les kjœkkenmœddings et regardés comme représentant l'un ou l'autre de ces instruments n'étaient que des éclats de quartz ou des fragments brisés de *pierres à cuire*, ou de *pierres à aiguiser* qui, jadis comme aujourd'hui, étaient

jetés parmi les objets de rebut lorsqu'elles étaient hors de service. »

Ce n'est pas seulement une pointe de flèche qu'a trouvée le Dr Stoliczka [1]. Il a rencontré aussi une *hache* d'environ 2 pouces et demi de long, qu'il eût été impossible, dit-il, de distinguer des *celts* de la période néolithique d'Europe et d'Asie. Il cite encore un véritable *ciseau* de 3 pouces de long avec un tranchant aiguisé à l'une de ses extrémités. Il est difficile d'admettre qu'un homme instruit, même peu familier avec les objets dont il s'agit ici, se soit trompé à ce point, et ait pris un fragment de couteau ou un éclat de quartz pour une hache ou un ciseau néolithique. J'accepte donc comme exacts, jusqu'à plus ample informé, les faits signalés par Stoliczka.

Mais, ces faits ne touchent en rien à la certitude des renseignements recueillis avec tant de soin par M. Man [2]. Ils nous apprennent seulement que les ancêtres des Mincopies actuels étaient plus avancés qu'eux-mêmes et possédaient des industries qui se sont perdues. Il serait facile de citer des exemples de déchéance analogues. Il est d'ail-

[1] *Note on the kjækkenmæddings of the Andaman islands*, by Dr Stoliczka *(Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, 1870, p. 15).

[2] A diverses reprises, M. Man insiste sur le soin qu'il a pris de se renseigner auprès des insulaires dont les mœurs avaient été le moins modifiées par le voisinage des Européens et auprès des individus regardés par leurs compatriotes comme étant le plus au courant de leurs traditions.

leurs évident qu'une population capable d'oublier les moyens employés par ses pères pour obtenir du feu, a pu, à plus forte raison, oublier l'art de polir et même de tailler la pierre autrement que par les procédés les plus grossiers.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons aux Andaman des hommes qui, aussi loin que remontent leurs souvenirs, et bien probablement depuis un très grand nombre de siècles, emploient la pierre à divers usages, *mais qui ne fabriquent avec elle ni haches, ni ciseaux, ni scies, ni grattoirs, ni perçoirs, ni pointes de lances ou de flèches*. Les pierres à aiguiser, les rasoirs, les lancettes des Mincopies ne nécessitent d'ailleurs aucune retouche; et, à coup sûr, s'ils en avaient pratiqué, M. Man n'aurait pas manqué de le dire. Évidemment, sauf chez les premiers de ces instruments, rien ne peut indiquer une taille intentionnelle.

Or, les tribus mincopies, quoique sachant élever des huttes solides et possédant des villages fixes, sont habituellement errantes dans les territoires qui leur appartiennent en propre. Elles vont de campement en campement, et séjournent plus ou moins dans le même lieu, selon que la pêche et la chasse sont plus ou moins fructueuses. Partout, nous dit M. Man, ces insulaires trouvent toutes les pierres dont ils ont l'habitude de faire usage. Par conséquent ils disséminent sur tous les points de l'île, *au milieu des pierres n'ayant jamais servi*, leurs pierres de cuisine plus ou moins altérées par

le feu; les débris des blocs éclatés au feu; des pierres à aiguiser hors de service prises dans les fragments ayant aussi subi l'action du feu, et devant, au moins parfois, en conserver la trace; des lamelles et des fragments de quartz sans retouche et dont plus d'une sans doute porte aussi quelques témoignages de l'action de la chaleur.

Et maintenant revenons à Thenay.

Si l'on admet qu'aux temps tertiaires, les plaines de la Beauce étaient habitées par des tribus menant la vie des Mincopies, possédant des industries analogues, employant la pierre comme le font nos insulaires, sans toutefois avoir encore inventé la taille spéciale des *pierres à aiguiser*, c'est-à-dire des *couteaux*, la presque totalité des faits que j'indiquais au commencement de cette note se trouve expliquée très naturellement.

Mais, au milieu des populations les plus sauvages, comme parmi les nations les plus civilisées, se rencontrent toujours quelques hommes supérieurs à leurs contemporains. C'est à ces individus d'élite que j'attribuerais le petit nombre d'objets qui portent la trace, incontestable à mes yeux, de l'action d'une main intelligente. Tels sont le grattoir que me montrait l'abbé Bourgeois, et les perçoirs qui, à Bruxelles, firent accepter l'homme tertiaire par bien des juges éminents, parmi lesquels je citerai MM. d'Omalius, Cartailhac, Capellini, Worsaae, Engelhardt, de Vibraye, Frank, etc.

Ainsi s'expliquerait encore bien simplement

l'existence et le petit nombre de ces pièces exceptionnelles.

Si je ne m'abuse, l'histoire ethnographique des Mincopies répond à toutes les objections que l'on peut faire à l'existence de l'homme tertiaire de Thenay, en tant que ces objections relèvent de cet homme lui-même et de son genre de vie. Je n'en reconnais pas moins qu'elle ne lève pas toutes les difficultés. Mais, celles qui subsistent encore sont exclusivement du ressort de la géologie. Celles-ci sont en dehors de ma compétence, et je ne puis qu'en demander la solution aux savants spéciaux. J'espère qu'ils sauront la trouver.

D'ailleurs, nous avons heureusement d'autres preuves que l'homme a vécu en Europe dès les temps tertiaires. Les silex taillés de Puy-Courny découverts par M. Rames dans le miocène supérieur du Cantal, les os incisés trouvés par M. Capellini dans le pliocène de Monte Aperto, ne pouvaient laisser de doutes. Enfin M. Ragazzoni a été assez heureux pour mettre au jour les ossements de toute une famille ensevelie dans le pliocène inférieur de Castenedolo, et nous savons, grâce à lui, que l'homme tertiaire présentait déjà tous les caractères de l'espèce humaine et appartenait à la race de Canstadt.

Après cette digression, revenons à nos Mincopies.

*Vêtements; parures.* — Les enfants des deux sexes sont entièrement nus. A l'âge de cinq ou

six ans, la fillette prend le petit tablier de feuilles *(obunga)* qui constitue son seul vêtement, mais qu'elle ne quitte jamais. Les hommes n'ont le plus souvent qu'une étroite ceinture *(tachonga)*, formée par une cordelette portant une touffe de feuilles de pandanus à laquelle semble s'attacher certaines idées de décence ou peut-être de simple convenance. D'ailleurs, ici comme partout, les femmes se couvrent le plus qu'elles peuvent d'ornements qui consistent en colliers et ceintures. L'une de ces ceintures faite de feuilles de pandanus *(rogun)* ne peut être portée que par les femmes mariées.

Les deux sexes se couvrent le corps entier d'un tatouage fort simple résultant de petites incisions horizontales et verticales, disposées en séries alternantes. M. Man paraît croire qu'aucune idée spéciale ne se rattache à cette pratique; toutefois quelques-uns des détails qu'il donne porteraient à penser le contraire. Les femmes sont généralements chargées de l'opération et emploient comme instrument un morceau de quartz ou de verre; mais les trois premières incisions, qui sont placées au bas du dos, ne peuvent être faites que par un homme et avec une flèche employée à la chasse des porcs sauvages. En outre, tant que ces blessures restent ouvertes, le patient s'abstient de la chair de ces animaux. Il y a là, on le voit, les indices d'une sorte d'initiation, ou d'un rite tout au moins consacré par l'usage.

Indépendamment de leur tatouage, les Mincopies

se tracent sur le corps, avec des terres de trois teintes différentes, des dessins dont la couleur et la disposition varient selon que l'individu est triste ou gai, qu'il est en deuil ou se prépare à une fête. Enfin, à certains moments, ces insulaires se recouvrent le corps entier d'une pâte d'argile, qui, en séchant, forme une sorte de carapace. C'est là une des choses qu'on leur a le plus reprochées. Des hommes qui s'enduisent de boue ne pouvaient être, disait-on, que des espèces de pourceaux. En réalité cette pratique a pour but, selon Mouat, de se garantir de la piqûre des moustiques; selon M. Man, de se protéger contre les rayons trop ardents du soleil. On comprend que cette pratique, aussi antihygiénique que possible, doit être pour une forte part dans la fréquence des affections rhumatismales et diarrhéiques signalées chez ces insulaires.

*Nourriture.* — Les Mincopies ont passé longtemps pour une population des plus misérables, trouvant à peine autour d'eux de quoi suffire à leur existence. On expliquait même ainsi leur prétendu cannibalisme. Déjà M. Day avait fait en partie justice de ces assertions. M. Man a confirmé les dires de son prédécesseur et ajouté des détails précis, d'où il résulte que ces insulaires sont placés, au point de vue de l'alimentation, dans des conditions supérieures à celles de la plupart des tribus arrêtées au même point d'état social. La mer qui baigne leurs côtes est extrêmement poissonneuse et abonde en tortues; les jungles sont remplies de porcs sauva-

ges; les abeilles fournissent du miel en abondance. A ces trois mets, qui constituent le fond de leur régime, s'ajoutent quelques mammifères ou reptiles plus rarement capturés, divers oiseaux, plusieurs fruits et racines comestibles. Cette abondance de ressources naturelles fait très bien comprendre comment cette population intelligente et industrieuse n'a jamais éprouvé le besoin de domestiquer un animal, de cultiver une plante; comment elle ne connaît pas même l'espèce de jardinage et les cultures élémentaires que l'on a rencontrées chez toutes ses sœurs du continent et des archipels orientaux.

A la question de nourriture se rattachent un certain nombre de superstitions, aboutissant toutes à un véritable *tabou*. J'ai déjà signalé quelques faits de ce genre, mais il en est de plus frappants. Ainsi il est certains fruits, certaines racines dont les Mincopies s'abstiennent à des saisons déterminées, pour obéir aux prescriptions de leur Dieu suprême, *Puluga*. Il s'agit donc bien ici d'une véritable pratique religieuse.

La chair du dugong et du marsouin est défendue à tout individu qui n'a pas accompli les cérémonies de l'initiation dont j'ai parlé plus haut. La femme enceinte et son mari doivent aussi s'abstenir de certains mets. En outre, chaque individu s'interdit, pendant sa vie entière, l'usage d'un aliment déterminé *(yattab)*. Une pratique semblable a été signalée chez certaines tributs américaines.

## Caractères moraux.

*Notions du crime et du péché.* — Les Mincopies ont un mot, *yubba,* que M. Man traduit par *péché, mauvaise action* [1]. Ce mot, dit notre voyageur, s'applique au mensonge, au vol, aux violences graves, au meurtre, à l'adultère. Tous ces actes sont regardés comme provoquant la colère de Puluga, le Créateur. Mais, en outre, ils portent atteinte au bon ordre, dans ces petites tribus comme dans nos plus grandes sociétés, et peuvent, à ce titre, être rangés dans la catégorie des *délits* et des *crimes civils.* Il en est d'autres qui, indifférents en eux-mêmes et blessant seulement des idées religieuses, sont de vrais *péchés,* dans l'acception que nous donnons à ce mot. Telle est, par exemple, l'action de jeter au feu de la cire d'abeilles. L'odeur qu'elle exhale en brûlant est on ne peut plus désagréable à Puluga, qui manifeste sa colère en soulevant une tempête. Aussi, lorsqu'un Mincopie veut nuire à quelque ennemi et qu'il le sait engagé dans une partie de chasse ou de pêche, il brûle de la cire dans l'espoir de le faire périr ou tout au moins de le mettre dans la peine. On voit que ces insulaires ont de véritables *maléfices.*

Ainsi ces petits Nègres, isolés depuis des siècles

[1] *Sin, wrong doing. (Loc. cit.,* p. 112.)

au milieu de l'Océan, ont des notions morales semblables aux nôtres et se rattachant à des croyances religieuses, comme celles des peuples les plus civilisées. Leur conduite est généralement d'accord avec leurs principes. Les crimes de rapt, de séduction, les vices contre nature, paraissent leur être inconnus [1]. L'adultère est très rare. En pareil cas, comme toujours du reste, l'offensé se venge lui-même sans que les chefs interviennent.

Quelques-uns des détails que j'ai donnés précédemment ont déjà fait comprendre que le sentiment de la pudeur existe chez les Mincopies. M. Man revient à diverses reprises sur ce point. La femme qui détache une de ses ceintures pour en faire cadeau à une amie le fait avec une réserve qui touche à la pruderie. Jamais elle ne changerait son tablier de feuilles même devant une de ses compagnes. Pour faire cette opération elle se retire toujours dans quelque lieu secret. Elle agit comme l'Européenne qui quitte son dernier vêtement ; elle obéit évidemment à la même impulsion instinctive.

M. Man refuse aux Mincopies cette espèce de courage qui fait rechercher le danger pour le plaisir de le braver. Dans leurs guerres, ils agissent autant que possible par surprise et n'attaquent que s'ils se croient de beaucoup les plus forts. Dans

[1] *Journal of the anthropological Institute*, vol. XI, p. 289. — *Adventures*, p. 248.

leurs premières rencontres avec les Européens, ils se conduisirent pourtant *galamment* et témoignèrent d'un grand mépris de la mort. Les Jarawas, la seule tribu qui se soit refusée à des relations amicales avec les Anglais, montrent encore les mêmes vertus guerrières. Déjà Mouat avait fait ressortir le courage avec lequel quelques-uns de ces insulaires avaient bravé les armes à feu, et l'expression de dignité que prit la figure d'un chef tombant sous un coup mortel. M. Man ne voit pourtant dans toute cette bravoure que le résultat de l'ignorance du pouvoir de nos armes. Mais il me semble ici peu juste envers ces insulaires. Il est évident qu'aujourd'hui les Jarawas doivent savoir à quoi s'en tenir sur la portée et les effets des fusils européens. Tout ce que notre auteur dit au sujet de la façon de combattre des Mincopies ressemble à ce que l'on raconte en parlant des Peaux-Rouges; et qui a jamais mis en doute le courage des Hurons et des Delawares?

Ce qui précède s'applique aux insulaires qui n'ont pas encore subi le voisinage des Européens. Les rapports de ces sauvages avec nos compatriotes ne leur ont été rien moins que favorables. Ils ont emprunté aux étrangers des vices jusque-là inconnus chez eux, entre autres l'amour des liqueurs fortes et celui du tabac, dont l'usage immodéré semble avoir sérieusement affaibli leur constitution. En somme, dit M. Man, les Mincopies, au contact de la civilisation, ont perdu leurs vertus caracté-

ristiques, la franchise, l'honnêteté, l'amour du travail. Malheureusement c'est là une réflexion que l'on a eu à faire trop souvent.

### Caractères religieux.

*Le Dieu suprême et les démons.* — M. Man s'est assuré de l'existence bien réelle de notions religieuses et des légendes qui s'y rattachent, en interrogeant les indigènes regardés par leurs compatriotes comme le mieux au courant des traditions locales, en s'adressant à des individus n'ayant eu jusque-là aucun rapport avec les Blancs. Aussi me semble-t-il évident que l'on peut accepter avec confiance les renseignements qu'ils a recueillis. Je reviendrai d'ailleurs plus loin sur cette question.

J'ai déjà indiqué que les Mincopies croient à un Dieu suprême. Voici dans quels termes M. Man résume ce qu'ils en disent; je traduits littéralement :

1° Quoiqu'il ressemble à du feu, il est invisible.

2° Il n'est jamais né et il est immortel.

3° Par lui ont été créés le monde, tous les objets animés et inanimés, excepté les puissances du mal.

4° Pendant le jour, il est omniscient et connaît jusqu'aux pensées des cœurs.

5° Il s'irrite quand on commet certains péchés; il est plein de pitié pour les malheureux et les misérables, et quelquefois il daigne les secourir.

6° C'est lui qui juge les âmes après la mort et prononce pour chacune d'elles la sentence (qui les envoie en paradis

ou dans une sorte de purgatoire). L'espoir d'échapper aux tourments qu'on endure dans ce dernier lieu influe, dit-on, sur la conduite des insulaires.

Voilà certes une conception élevée et profondément spiritualiste. Mais l'esprit enfantin et grossier du sauvage reparaît bien vite dans les idées que les Mincopies se font du mode d'existence de leur dieu. Puluga habite dans le ciel une grande maison de pierre; il mange et il boit; quand il pleut, il descend sur la terre pour faire ses provisions de vivres; il passe la plus grande partie de son temps à dormir pendant la saison sèche. Les mets que recherche Puluga sont certains fruits, des racines, des graines. Y toucher pendant la première moitié de la saison pluvieuse irriterait tellement le dieu qu'un autre déluge en serait la conséquence.

C'est de Puluga que les Mincopies disent avoir reçu tout ce qui sert à les nourrir, mammifères, oiseaux, tortues. Quand on l'offense, il sort de sa maison, souffle, gronde, hurle et lance des fagots enflammés. Ainsi s'expliquent les orages accompagnés de violentes rafales, de tonnerre et d'éclairs. On irrite Puluga de bien des manières. J'ai indiqué plus haut les principales. J'ajouterai que mal dépecer un porc, en cuire au four ou en rôtir la chair sont des crimes dignes de mort. Toutefois, Puluga ne tue jamais lui-même les coupables. Il les désigne à une classe d'esprits malfaisants, nommés *chol*, et aussitôt l'un d'eux les fait mourir.

Puluga n'est pas solitaire dans son palais. Il y vit avec une femme de couleur verte, qu'il a créée à son usage et qui a deux noms dont l'un signifie la Mère-Anguille *(Chanaawlola)*. D'elle il a eu un fils *(Pijchor)* qui vit avec ses parents et est leur premier ministre. Les filles sont très nombreuses. Elles portent le nom d'esprits du ciel *(Morowin)*. Ce sont des espèces d'anges de couleur noire, qui s'amusent à jeter dans les eaux douces ou salées des poissons et des crustacés pour la nourriture des hommes.

A côté de Puluga, le dieu bienfaisant et juste, à côté de ces bons génies, les Mincopies ont placé de nombreux esprits du mal. Les plus redoutés sont *Eremchawgala, Juruwin* et *Nila*. Ceux-ci se sont créés eux-mêmes et existent depuis un temps immémorial. Le premier est le démon des bois. Il a eu de sa femme *Chanabadgilola*, de nombreux enfants des deux sexes. Pendant que la mère et les filles restent au logis, Eremchawgala et ses fils errent dans la jungle, prêts à percer de leurs flèches invisibles quiconque reste dans l'obscurité sans porter quelque tison, dont la clarté suffit pour écarter les esprits méchants[1]. Les étoiles filantes, les météores, sont autant de brandons enflammés qu'Eremchawgala lance dans les airs pour découvrir les malheureux qui peuvent se trouver dans son voisinage. Aussi, dès qu'ils aperçoivent quelqu'un de ces

[1] Man, *On the aboriginal inhabitants of the Andaman islands, loc. cit.*, p. 152 et 159.

feux du ciel, les Mincopies se cachent autant que possible et restent quelque temps silencieux avant de reprendre leurs occupations interrompues.

Juruwin est le démon de la mer. Lui aussi a une nombreuse famille. Il possède plusieurs demeures sous-marines, et va de l'une à l'autre, transportant dans un filet les poissons ou les victimes humaines dont il se nourrit. Son arme est une lance. Tout pêcheur qui est pris d'une crampe ou qui éprouve quelque mal subit croit avoir été frappé par Juruwin.

Nila est célibataire. Il habite les fourmillières; et, quoique toujours armé d'un couteau, il attaque rarement les êtres humains. Jamais il ne les tue pour en manger la chair, car il se nourrit de terre.

Les *chol*, que nous avons vus être les exécuteurs des vengeances de Puluga, ont une tout autre origine. Ils descendent d'un ancêtre commun, nommé *Maiachal*. Celui-ci était un homme qui périt misérablement pour avoir dérobé un porc tué par un de ses compatriotes. L'*esprit* du voleur ne put pénétrer dans l'*badès* et s'arrêta sur *le pont invisible* dont je parlerai plus loin. C'est là qu'il demeure avec ses descendants, qui, par ordre de Puluga, sont venus le rejoindre, sous la forme d'oiseaux noirs à longue queue.

Le soleil *(Chanabodo)* est un personnage du sexe féminin. La lune *(Maiaogar)* est son mari. Les étoiles *(Chato)* sont leurs enfants. Cette brillante famille habite près du palais de Puluga, mais n'y entre jamais. Les étoiles dorment pendant le jour.

Le soleil et la lune, après nous avoir éclairés, passent sous la terre, et, tout en dormant, versent une douce lumière sur les malheureux *esprits* coninés dans l'hadès. Les phases de la lune sont dues, selon les Mincopies, à l'habitude qu'a cet astre de e couvrir progressivement de nuages, comme ux-mêmes se couvrent de peintures. Les éclipses artielles ou totales sont, de sa part, un signe de mécontentement; mais elles les impressionnent peu. Les éclipses de soleil, au contraire, les frappent d'une terreur profonde.

La lune et le soleil apparaissent dans cette mythoogie comme des divinités secondaires. Parfois il ont les ministres de Puluga; mais ils ont aussi eurs volontés propres, qui doivent être respectées ous peine de châtiment. Le Dieu suprême a défendu d'employer à cuire les tortues le bois de l'arbre dont l'écorce fournit des fibres textiles. Celui qui ransgresse ce commandement aura la gorge coupée, s'il est homme; s'il s'agit d'une femme, elle perdra les seins. Quand le crime est commis en plein our, le soleil est l'exécuteur; s'il a eu lieu pendant a nuit, la lune est chargée d'infliger la punition. Entre la première aurore et le lever du soleil, on ne doit se livrer à aucune occupation bruyante; surtout on doit éviter de faire résonner la corde des arcs, car ce bruit irrite le soleil, qui se venge en produisant une éclipse, en soulevant une tempête, etc. Lorsque la lune est dans son troisième quartier et se lève au coucher du soleil, elle veut que l'on s'oc-

cupe d'elle seule et est jalouse de toute clarté autre que la sienne. Aussi, à ce moment, les Mincopies cessent toute occupation, font halte s'ils sont en voyage et couvrent tous leurs feux. Quand l'astre est à quelques degrés au-dessus de l'horizon, ils se remettent au travail et raniment leurs foyers.

M. Man n'a trouvé chez les Andamaniens aucun signe d'adoration adressé aux arbres, aux rochers, aux pierres, non plus qu'aux astres. Puluga lui-même ne serait, selon notre voyageur, l'objet d'aucun culte. Pourtant le capitaine Stokoe, qui, lui aussi, avait vécu parmi les Mincopies et s'était vivement intéressé à ces insulaires, déclare qu'ils adressent des hommages au soleil et à la lune[1]. De son côté, le lieutenant Saint John croit avoir reconnu un caractère religieux à certaines danses nocturnes, pendant lesquelles un vieillard entonne *seul* le chœur, contrairement à ce qui se passe dans toutes les autres[2].

Enfin quelques détails précis, donnés par M. Man lui-même, tendent à infirmer ce qu'ont d'absolu ses négations relativement au culte. Le *chaman*, appelé auprès d'un malade dont il reconnaît l'état désespéré, déclare qu'aucune prière ne saurait obtenir

[1] Le major Michel Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava*, traduit de l'anglais par Casteras, t. I, p. 247. Paris, 1800.

[2] Admiral sir Edward Belcher, *Notes on the Andaman islands*, from *Notes* by lieut. Saint John (*Transactions of the ethnological Society*, new series, t. V, p. 46).

de Puluga de lui rendre son *esprit*[1]. On prie donc le Dieu suprême dans certaines circonstances. En outre, au moment d'une violente tempête, les Mincopies brûlent des feuilles de *Mimusops indica*, persuadés que les crépitations de ces feuilles flattent l'oreille de Puluga et calment sa fureur. Cette pratique a bien tous les caractères d'une véritable offrande.

*Nature de l'homme, autre vie.* — Au dire des Mincopies, tout homme possède, indépendamment de son corps, deux principes actifs, l'*esprit (chawga)* et l'*âme (otyolo)*[2]. L'*esprit* est noir, l'*âme* est rouge. Du premier provient tout le bien ; le mal, de la seconde. Quoique l'une et l'autre soient invisibles pour nous, ils reproduisent les formes du corps. Quand un homme est très malade, c'est que son esprit hésite entre cette terre et l'autre monde. Quand on rêve, c'est que l'âme a quitté le corps et que le dormeur a conscience de ce qu'elle voit et ce qu'elle fait réellement. Aussi les Mincopies ont-ils une foi absolue dans les avertissements qu'ils croient recevoir en songe. A la mort d'un individu son *âme* et son *esprit* sont séparés. Mais ils seront réunis de nouveau à l'époque de la résurrection. En attendant ce moment, leur destinée est fort différente.

[1] *On Andamanese and Nicobarese objects (Journal of the anthropological Institute*, vol. XI, p. 289).

[2] *Spirit, soul.* (Man, *loc. cit.*, p. 161 et 162.)

La terre est plate. Elle repose sur un immense palmier *(barata)*[1]. Celui-ci s'élève au milieu d'une vaste jungle, qui occupe tout le dessous de la demeure des hommes et qui se nomme *chaïtan*, mot que M. Man traduit par celui de *hadès*. C'est un assez triste séjour; car, quoique visité par le soleil et la lune, il ne reçoit de ces astres, comme je l'ai dit plus haut, qu'une pâle lumière.

Quand un homme meurt, son *esprit*, après avoir hanté pendant quelques jours les environs de la tombe et ceux du campement de la tribu, passe dans le *chaïtan*. Il y arrive tel qu'était, au moment de sa mort, l'individu dont il faisait partie, et retrouve toutes ses habitudes terrestres. Les adultes passent leur temps à chasser des esprits de mammifères et d'oiseaux que Puluga leur envoie. Mais les esprits des poissons, des tortues, etc., restent dans la mer où ils deviennent la proie de Juruwin.

Entre la terre et la région orientale du ciel, s'étend un pont de roseaux invisible *(pidgalarchawga)*, reliant la première à un lieu de délices *(jereg)* que M. Man appelle le *paradis*. Au-dessus de celui-ci s'étend le *jereglarmugu*. C'est une sorte de purgatoire, puisque les tourments qu'on y endure ne doivent pas être éternels. Comme les anciens Scandinaves et contrairement aux idées qui ont généralement prévalu, les Mincopies dépeignent cet enfer

[1] *Caryota sobolifera*, Man.

temporaire comme glacé. C'est là que Puluga envoie les âmes des morts coupables de certains crimes, en particulier celles des meurtriers.

Si le mort est un enfant âgé de moins de six ans, son âme et son esprit ne se quittent pas. Ils se rendent ensemble dans l'hadès et sont placés sous un figuier, *Ficus laccifera*, dont les fruits servent à les nourrir. Ils ne sont pas d'ailleurs destinés à attendre la résurrection générale. Les Mincopies croient que tout nouveau-né a déjà vécu, mais seulement pendant peu d'années. Toute femme qui a perdu un jeune enfant et qui redevient enceinte espère voir revivre celui qu'elle a pleuré. En conséquence, elle donne d'avance au petit être qu'elle porte dans son sein le nom du défunt. Si elle met au monde un enfant de même sexe, l'identité est regardée comme démontrée. Dans le cas contraire, on dit que le premier enfant est resté sous le figuier.

Un assez grand nombre de légendes touchent à des idées vagues de métempsycose. Les Mincopies racontent que certains de leurs ancêtres ont quitté la terre sous la forme de divers animaux terrestres ou marins. Les esprits de ceux qui n'ont pas subi cette métamorphose, quoique habitant l'hadès, peuvent assister les vivants. C'est l'un d'eux qui, après le déluge, rapporta aux hommes le feu éteint par l'inondation et qu'il sut dérober à Puluga. Au reste, tous les esprits connaissent jusqu'à un certain point ce qui se passe dans le

monde jadis habité par eux et savent être utiles à ceux qui ne les oublient pas.

Les Mincopies croient à une résurrection. Cet événement aura lieu à la suite d'un tremblement de terre survenu par l'ordre de Puluga. Le palmier qui soutient la terre sera brisé; la terre se retournera. Tous les vivants périront et changeront de place avec leurs ancêtres décédés. Ceux-ci retrouveront une vie nouvelle en tout semblable à la vie actuelle; mais la maladie, la mort, auront disparu et il n'y aura plus de mariage. Les esprits renfermés dans l'hadès soupirent après le bienheureux moment qui les délivrera de leur monotone existence, et, de temps à autre, s'efforcent d'ébranler le palmier qui porte la terre, ce qui explique les tremblements de notre sol.

*Les premiers hommes.* — Après avoir créé le monde, Puluga créa un homme dont le nom fut *Tomo*. Il était noir comme les insulaires actuels, mais beaucoup plus grand et barbu. Puluga lui fit connaître les divers arbres à fruits dispersés dans la jungle, qui ne couvrait alors qu'une partie de l'île du Milieu[1]; il lui indiqua les aliments dont il devait s'abstenir à l'époque des pluies et lui procura le feu. Dans ce but, il disposa en couches alternantes deux sortes de bois et appela *la mère*

1 La première localité habitée est appelée *Wotaemi*. M. Man regarde ce mot comme équivalant à ceux de *jardin*, d'*éden*. Je reviendrai plus loin sur cette tradition.

*soleil* pour enflammer ce bûcher[1]. L'origine de la première femme, *Chana Elewadi*, est racontée de diverses manières, qui toutes, du reste, supposent l'intervention de Puluga. Ce fut encore lui qui enseigna à Tomo l'art de fabriquer un arc et ses flèches, de creuser un canot, de chasser et de cuire les porcs, etc. Ce fut lui qui apprit à Elewadi à tresser les paniers, à faire les filets, à se peindre avec de l'ocre rouge *(koïbo)* et de l'argile blanche *(talaog)*, etc. On voit que ces insulaires rapportent à leur Dieu l'origine de tous les arts pratiqués parmi eux.

Devenu très âgé, *Tomo* se noya par accident, fut transformé en cachalot *(karaducu)* et devint le père de tous les cétacés de cette espèce. Elewadi s'étant mise dans un bateau à la recherche de son mari, celui-ci renversa l'embarcation et noya tous ceux qu'elle contenait. Elewadi devint une espèce de crabe et ses compagnons furent changés en iguanes.

Les descendants directs du premier couple sont appelés *Tomola*. Devenus trop nombreux, du vivant même de leur père, ils se dispersèrent par couples dans toute la contrée, après avoir été pourvus, grâce à Puluga, de toutes les choses nécessaires à la vie. Cette dispersion entraîna la

[1] La composition de bûcher, formé de *deux sortes de bois*, me fait penser, comme je l'ai dit plus haut, que les Mincopies ont su jadis allumer du feu par le procédé en pratique chez tant de populations sauvages.

diversité des langues. Après avoir créé Tomo et Elewadi, Puluga leur avait enseigné un langage que les tribus andamaniennes disent avoir été celui que parlent encore les habitants du sud de l'Ile du Milieu *(bojigyab)*. Aussi celui-ci est-il considéré comme la langue mère. Au moment de la séparation, chaque groupe de Tomola reçut du dieu son idiome particulier.

*Le déluge.* — Après la mort de Tomo et de son fils aîné, leurs descendants négligèrent de plus en plus l'observance des prescriptions de Puluga. Dans sa colère, le Dieu envoya une grande inondation, qui couvrit la terre entière et fit périr tous les êtres vivants[1]. Deux hommes et deux femmes, qui se trouvaient par hasard sur un canot, échappèrent seuls au désastre et furent les ancêtres des insulaires actuels[2]. Puluga créa de nouveau pour eux des animaux de toute espèce. Mais il négligea de leur donner le feu. Ce fut alors qu'un de leurs amis défunts, touché de leur détresse, alla chercher un tison au foyer même du Dieu, comme je l'ai indiqué plus haut. Peu après, une dernière entrevue eut lieu entre Puluga et les hommes. Le Dieu leur

1 D'après une tradition, la colère de Puluga fut portée à son comble par un assassinat commis par trahison. Dans sa douleur, la mère de la victime viola ouvertement les commandements de Puluga et excita ses compatriotes à agir de même en proférant une imprécation que la légende a conservée.

2 Le nom des hommes était *Loralolu* et *Poïlola ;* celui des femmes *Kalola* et *Rimal la*.

déclara que le déluge avait été la punition de leur désobéissance à ses commandements et qu'ils subiraient le même châtiment s'ils retombaient dans les mêmes fautes. A partir de ce moment, disent les Mincopies, les prescriptions de Puluga ont été religieusement observées. Le *code* de ces tribus, si l'on peut employer ce mot, remonte donc, selon toute probabilité, à des temps très reculés.

Jusqu'à cette époque, Puluga habitait souvent le pic volcanique de l'île Baren[1], et visitait les Andaman sous une forme visible. Mais depuis lors il s'est retiré dans le ciel et personne ne l'a vu.

Un grand nombre de légendes se rattachent aux croyances que je viens de résumer. La métamorphose apparaît bien des fois comme le dénouement de l'histoire. M. Man compte dix-huit espèces de mammifères, oiseaux, reptiles et crustacés qui descendent des Tomola transformés, et il ajoute que plusieurs espèces de poissons n'ont pas d'autre origine[2]. Aucun arbre, aucune plante ne figure sur cette liste.

Trois rochers seulement ont donné lieu à des légendes. Tous trois sont situés dans le voisinage

[1] L'île Barren, éloignée des Andaman d'une trentaine de lieues, possède un volcan encore en demi-activité. Elle constituait le point extrême atteint par les Mincopies autour de leur archipel, et c'est peut-être bien de là qu'ils ont tiré le feu.

[2] Voici cette liste : le cachalot, le marsouin, l'iguane, une petite espèce de crabe, le dugong, trois lézards, le paradoxure, le rat, une espèce de martin-pêcheur, le pigeon, le perroquet, le coq des jungles, la corneille, le héron, l'aigle de mer. (*Loc. cit.*, p. 171.)

de la première habitation de l'homme. Deux d'entre eux sont dits être des monstres marins d'espèce inconnue et de taille gigantesque, qui, après avoir dévoré quelques insulaires, restèrent pris dans la vase et furent changés en pierre. Le troisième offre plus d'intérêt. C'est un bloc de grès, d'environ neuf mètres de diamètre, dont la surface présente de nombreux sillons irréguliers, évidemment dus à l'action des agents atmosphériques. Il est placé sur les bords d'une large lagune peu profonde. C'est là le *wotaemi*, le *Jardin d'Éden* des Mincopies (Man), où apparut le premier homme[1]. Les insulaires croient que les impressions creusées dans le bloc racontent l'histoire de la création et celle des exploits des Tomola. Cette croyance est remarquable chez une population que nous avons vue ne connaître aucun moyen matériel de transmettre sa pensée. Y a-t-il là un souvenir inconscient d'un art oublié? Quoi qu'il en soit, ce lieu est respecté par toutes les tribus avec lesquelles M. Man a communiqué.

*Superstitions diverses.* — *Sorciers.* — Les Mincopies n'ont pas de prêtres proprement dits, mais ils ont des espèces de sorciers, ou mieux de *chamans*, appelés *okopaïad*, mot que M. Man traduit par *homme qui rêve* ou *rêveur*[2]. C'est en effet pen-

1 Man, *On the aboriginal inhabitants of the Andaman islands* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VII, p. 455).

2 *Dreamer*. (*Loc. cit.*, p. 96, et t. XI, p. 289.)

dant son sommeil et en songe que l'*okopaïad* exerce son pouvoir. C'est alors qu'il jouit de la seconde vue, communique avec les puissances du bien et du mal, converse avec les *esprits* et exerce une influence mystérieuse sur les biens, la santé et la vie même de ceux qui l'entourent. Aussi est-il extrêmement redouté et habituellement comblé de présents. Aucune cérémonie, aucune initiation spéciale ne confère la qualité d'okopaïad. Un rêve remarquable, suivi d'un événement imprévu présentant quelque rapport avec ce rêve, suffit pour faire regarder même un enfant comme doué des facultés exceptionnelles, nécessaires pour pénétrer dans le monde supérieur.

Indépendamment de ces superstitions, qui se rattachent plus ou moins directement à leurs croyances religieuses, les Mincopies en ont d'autres sans relation avec les précédentes et dont il serait difficile d'expliquer l'origine. Je me borne à en signaler deux. La rencontre ou le chant de certains oiseaux sont pour ces insulaires autant de présages, les uns bons, les autres mauvais. L'éternuement est de bon augure et indique que l'on occupe la pensée d'un ami absent... On sait que des idées analogues ont prévalu et règnent encore aujourd'hui dans les classes peu éclairées des nations les plus civilisées.

*Observations générales.* — Les Mincopies sont au nombre des populations sauvages les mieux connues. Au lieu de ces espèces de monstres dont

on parlait dès avant Marco Polo, on a trouvé de petits hommes à teint noir, à cheveux laineux, mais qui, grâce à leurs traits relativement réguliers, à leur prognathisme peu prononcé ou nul, à leurs lèvres à peine plus épaisses que les nôtres, sont bien supérieurs à la très grande majorité des races nègres.

Au point de vue des manifestations intellectuelles nous venons de voir que ces insulaires sont tantôt inférieurs, tantôt supérieurs aux autres populations du globe qui mènent un genre de vie analogue au leur. L'expérience a prouvé d'ailleurs que, si l'intelligence est comme endormie chez eux, elle s'éveille facilement et qu'elle apparaît alors comme à peu près égale à celle des races européennes elles-mêmes. Toutes les observations recueillies chez ceux des Mincopies qui n'avaient pas subi le contact des Blancs et des bandits introduits aux Andaman par les établissements pénitentiaires ont mis hors de doute qu'au point de vue de la moralité ces Négritos supportent sans désavantage la comparaison avec nos propres populations.

Enfin il est, à mes yeux, impossible de ne pas regarder comme ayant une véritable religion des hommes croyant à une divinité suprême, increéée, omnisciente, qui a tout créé, sauf les puissances malfaisantes. Cette exception semble poser des limites à la puissance du Dieu ; mais n'a-t-elle pas sa raison d'être ? Toutes les *grandes religions*, pour employer l'expression de Burnouf, ont voulu ren-

dre compte de l'existence simultanée du bien et du mal en ce monde. Les Mincopies ont résolu le problème à leur manière. Sciemment ou inconsciemment, ils semblent n'avoir pu admettre que celui dont ils se disent les fils et de qui ils déclarent tenir tous leurs biens terrestres, fût directement ou indirectement l'auteur de leurs maux. N'était-ce pas aussi la pensée de Zoroastre?

Ces rapprochements mêmes soulèvent un problème qui s'est déjà posé bien souvent et en bien des lieux. Les notions élevées dont M. Man a constaté l'existence chez les Mincopies appartiennent-elles en propre à ces insulaires? Sont-elles le produit spontané de leurs instincts et de leur intelligence? Ou bien leur sont-elles venues du dehors? Ont-elles été apportées aux Andaman par quelque sectateur des grandes religions de l'Orient? L'islamisme en particulier n'est-il pas, pour une part, dans cette conception d'un Dieu suprême et à peu près pur esprit, qui jure si étrangement avec les superstitions bizarres qui l'accompagnent?

C'est précisément la question que se posa Logan, lorsque, *à sa grande surprise* [1], il découvrit chez les Binouas, jusque-là regardés par lui comme athées [2], ce qu'il appelle *une théologie simple et jus-*

[1] *My surprise was therefore great when I discovered*, etc. (*The Orang-Binua of Johore*, by J. R. Logan. *Journal of the Indian Archipelago*, vol. I, 1847, p. 275.)

[2] A diverses reprises, les Malais avaient affirmé à Logan que les Binouas n'avaient aucune croyance religieuse et que leurs sorciers

*qu'à un certain point, rationnelle* [1]. Ces Binouas font partie d'un groupe de populations qui représentent, dans la presqu'île de Malacca, les Dravidiens de l'Inde [2]. Bien qu'ayant été en contact avec les Malais depuis le XIIe siècle, peut-être depuis le IXe, ils ont conservé leur indépendance, leurs mœurs, leurs coutumes dans l'intérieur de la péninsule, dont les conquérants n'occupent à proprement parler que les régions côtières. Ils habitent de simples huttes, ne connaissent qu'une agriculture toute rudimentaire, et se nourrissent essentiellement des produits de la chasse, de la pêche ou des fruits de la forêt. Ils rentrent par conséquent pleinement dans la catégorie des peuples que nous appelons *sauvages*, quelques que soient d'ailleurs leurs qualités morales [3]. Or, chez ces Binouas, on

*(poyang)* n'agissaient en bien ou en mal que par l'intermédiaire d'esprits dont ils s'étaient rendus maîtres. (Logan, p. 277.)

[1] *They have a simple and, to a certain extent, rational theology. (Id.)*

[2] A l'époque où Logan écrivait, ces tribus étaient encore très peu connues, et l'éminent ethnologiste n'a pu distinguer les éléments divers dont la fusion et le mélange a produit l'état de choses actuel. Les documents récents, surtout les photographies rapportées par MM. de Saint-Pol Lias et de La Croix, nous ont pleinement renseignés à cet égard, comme on l'a vu plus haut. Les Binouas, les Udaïs, les Manthras, les Sakays... ont tous un fond négrito plus ou moins altéré par des mélanges divers. Dans le sud de la presqu'île, l'élément malais paraît dominer fortement; mais là même s'accuse l'intervention d'un type fort différent. Ce n'est pas le sang malais qui aurait pu donner à certains Binouas de Johore un visage ovale, un menton bien fait et un nez aquilin. Ces traits ne peuvent être dus qu'à un croisement avec des Blancs aryans ou allophyles.

[3] A cet égard et par bien des traits de caractères et de mœurs,

croit à un Dieu nommé *Pirman,* qui a créé le monde, et dont la volonté seule maintient l'existence de toutes choses, qui est invisible et demeure au-dessus du ciel. Au-dessous de lui sont des esprits *(jin),* dont le plus puissant est l'esprit de la terre, *Jin Bumi.* Celui-ci joue le rôle du mauvais ange; c'est à lui que sont dues les maladies et la mort; mais tout son pouvoir lui vient de Pirman.

A côté de ces croyances spiritualistes se rencontrent d'ailleurs des superstitions de diverses sortes qu'il est inutile d'énumérer ici. A vrai dire, les Binouas n'ont ni prêtres ni culte; mais leurs sorciers, ou mieux leurs chamans, qu'ils appellent *poyang,* jouent parfois le rôle des premiers et président à des cérémonies que l'on pourrait appeler religieuses. Ils communiquent avec le Dieu suprême par l'intermédiaire d'une divinité inférieure, *Jewa-jewa,* qui habite dans le ciel et peut seul approcher de Pirman. Pour se rendre favorable cette espèce d'intercesseur, ils lui adressent des invocations et brûlent du benjoin, dont le parfum flatte son odorat. Les poyang peuvent guérir les maladies; ils peuvent aussi les donner et causer la mort. Ils doivent leurs pouvoirs surnaturels aux *esprits* ou génies auxquels ils commandent et qui les inspirent.

En définitive, aux yeux de Logan, l'ensemble

les Binouas se rapprochent des Mincopies. Mais, contrairement à ce que nous avons vu se passer chez ces derniers, il paraît que la guerre entre tribus est inconnue chez eux et chez les autres populations de même origine. (Logan, p. 273.)

des croyances religieuses des Binouas constitue un mélange très remarquable de théisme et de chamanisme, fort semblable à celui qui existe chez les Dayaks de Bornéo et les Battas de Sumatra. Chez ces peuples on croit aussi à un Dieu suprême, appelé des mêmes noms dans les deux îles, *Diebata*, *Jubata*, et *Dewata*, en même temps que l'on admet de nombreuses superstitions se rattachant au chamanisme. Les *poyang* des Binouas et des tribus voisines, les *blians* des Dayaks, les *dato* et *si basso* des Battas, sont à la fois prêtres, sorciers et médecins, c'est-à-dire de vrais chamans.

De ces faits et de certaines considérations philologiques, Logan conclut qu'à Malacca, comme dans l'Archipel indien, la religion n'est au fond qu'un antique chamanisme, ayant très probablement régné dans toute l'Asie orientale avant l'apparition du bouddhisme. Une idée théiste, empruntée, soit aux Malais devenus musulmans, soit aux Indous, se serait juxtaposée aux croyances primitives sans beaucoup les altérer, surtout chez les Binouas. Il regarde d'ailleurs comme très probable que cette espèce d'initiation est venue de l'Inde. « Pas un musulman, dit-il, n'aurait parlé du Dieu unique, sans ajouter que Mahomet est son prophète. »

Telles sont les conclusions de Logan; mais, quelle que puisse être l'autorité de l'éminent ethnologiste, elles ne me paraissent rien moins que justifiées. Elles ont pour point de départ la pensée

que des barbares ou des sauvages, comme les Dayaks et les Binouas, ne sauraient s'élever par eux-mêmes à la conception d'un Dieu créateur et tout-puissant. Or les faits concordent peu avec cette manière de voir.

Rappelons d'abord que le chamanisme, sous des formes d'ailleurs assez variées, règne encore dans une grande portion de l'Asie et s'étendait naguère jusqu'en Europe. Or, dans toute cette aire, chez toutes les nations sur lesquelles on a pu recueillir des renseignements précis, on a trouvé à côté des divinités secondaires, ou mieux des *esprits* plus ou moins déifiés, un Dieu suprême, créateur et conservateur de l'univers. C'est le *Jubmel* des Lapons, le *Num* des Samoyèdes, le *Jumman* des Votiaks, le *Yuma* des Tchérémises, l'*Artoyon*, *Schugotoygon* ou *Tangara* des Yakoutes, etc [1]. Toutes ces grandes divinités sont évidemment le *Dieu unique et éternel* dont Mangou parlait à Rubruquis, bien qu'il fût entouré de chamans dont le chef logeait à côté du grand Khan [2]. Bien loin d'être incompatible avec une conception religieuse très élevée et très spiritualiste, le chamanisme se montre donc associé avec elle dans les contrées qui lui appartiennent le plus incontestablement. Là, comme sur bien d'autres points du globe, les pra-

1 R. G. Latham, *The native races of the Russian empire*, *passim*.

2 L. Dubeux et M. V. Valmont, *La Tartarie*, p. 335. Rubruquis arriva à la cour de Mangou à la fin de l'année 1253.

tiques grossières, les superstitions absurdes ou puériles ont trop souvent masqué et fait oublier par les Européens les notions supérieurs existant chez ces populations sauvages.

Nous manquons en général de renseignements sur l'idée que les sectateurs du chamanisme se font de leur divinité suprême et de ses attributs, sur le culte qu'on lui rend. Nous savons pourtant que, tout en lui consacrant de grossières images, les Yakoutes déclarent que leur *Tangara* est invisible[1]; nous savons que les Votiaks, les Tchérémises, etc., célèbrent des fêtes spéciales en l'honneur de leur grand Dieu et lui adressent des prières qui nous les montrent sous un jour des plus favorables[2]. Au reste il me semble que le Kalévala nous renseigne suffisamment à ce sujet. Les plus anciens chants de cette épopée multiple remontent, il est vrai, tout au plus au x$^e$ siècle[3]; mais les révélations qu'Antéro Wipunen fait à Waïnamoinen me semblent indiquer clairement que les paroles mises dans la bouche du magicien mort depuis des siècles nous renseignent en réalité sur les plus lointaines traditions de la race relatives à ces difficiles questions[4].

1 Latham, *loc. cit.*, p. 180.

2 Dans la prière que cite Latham, les Tchérémises demandent entre autres à Tuma un véritable et fidèle ami. (*Loc. cit.*, p. 88.)

3 De Quatrefages, *Les Finnois. — Hommes fossiles et Hommes sauvages*, XI, 5. Paris, 1884.

4 *Le Kalévala*, traduit de l'idiome original par L. Léouzon-Leduc, 1867, p. 152.

in somme, dans toute l'aire géographique dont il 'agit, les croyances religieuses me paraissent voir une très grande analogie avec celles des nciens Chinois qui, eux aussi, croyaient au *Souerain suprême du Ciel* et à des *esprits* subordonés[1].

Ceux qui refusent à des *sauvages* la possibilité 'atteindre aux conceptions spiritualistes que je iens de rappeler en feront peut-être honneur aux ompatriotes de Confucius et les attribueront à ine initiation venue de la Chine. Mais on constate les faits tout pareils sur bien d'autres points du globe. Je me borne à en signaler quelques-uns.

En Amérique, chez les vrais Peaux-Rouges, nous etrouvons le chamanisme grossier avec la croyance au *Grand Esprit*, seul créateur et dirigeant par sa volonté tous les événements de ce monde, comme le Jumala du Kalévala[2].

Chez les tribus noires de la Californie, une des populations les plus sauvages de cette contrée et

[1] L'empereur Chun, 2255 ans avant notre ère, « fit le sacrifice au Souverain suprême du Ciel *(Chang-ti)* et les cérémonies usitées envers les six grands esprits, ainsi que celles usitées pour les montagnes, les fleuves et les esprits en général. » (G. Pauthier, *La Chine*, p. 38.)

[2] Voir, entre autres, P. Jean Heckewelder, missionnaire morave, *Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes*, traduit de l'anglais par le chevalier du Ponceau, 1822, *passim*. L'esprit profondément et vraiment religieux, dans l'acception chrétienne du mot, apparaît d'une manière remarquable dans la prière que les guerriers lénapes adressaient au Grand Esprit avant de partir pour une expédition. Je l'ai reproduite dans mon ouvrage sur l'*Espèce humaine*, ch. XXXV.

où les sorciers inspirent la plus profonde terreur, *Chinigchinig* a tout créé ; il est invisible et présent partout ; il voit tout, et même au milieu des nuits les plus obscures ; il est l'ami des bons et il châtie les méchants [1].

Chez les Natchez, qui n'avaient ni sorciers ni jongleurs, *Coyocop-Chill* a de même tout créé, mais gouverne tout le monde par l'intermédiaire des esprits secondaires *(Coyocop-téchou)* [2].

En Polynésie, à Taïti, *Taaroa* est *toïvi ;* il n'a point de père, point de mère, point de postérité. Il a un corps, mais ce corps est invisible, et le Dieu le perd comme un oiseau perd ses plumes : c'est ce Dieu qui a créé le monde, ou qui l'a tiré du chaos d'après une autre tradition. Mais, son œuvre une fois terminée, il en a remis la direction aux divinités inférieures [3].

Pour expliquer les faits précédents, il est bien difficile de recourir à l'hypothèse de Logan. Cependant, les Polynésiens ne sont que des Malaisiens émigrés, et les anciennes relations de l'Amérique avec les nations les plus avancées de l'Asie me paraissent aujourd'hui hors de doute [4]. On

1 *Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille*, par M. Duflot de Mofras, 1844, t. II, p. 366.

2 Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, 1758, t. II, p. 329.

3 Mœrenhout, *Voyage aux îles du Grand Océan*. — Gaussin, *Traditions religieuses de la Polynésie*. — Manuscrits du général Ribour et du Dépôt de la Marine, etc. J'ai résumé et discuté ailleurs ces divers documents. *(Les Polynésiens et leurs Migrations.)*

4 Le marquis d'Hervey de Saint-Denis, *Mémoire sur le pays connu*

pourrait donc peut-être encore supposer que les premiers ont emporté avec eux jusqu'aux extrémités de la Polynésie des notions empruntées par leurs ancêtres à quelque nation civilisée; que, chez les seconds, l'existence de notions analogues est due à une sorte d'infiltration d'idées venant de l'ancien monde et qui aurait gagné jusqu'aux tribus les plus sauvages du nouveau continent, Mais reportons-nous en Afrique et jusqu'au golfe de Guinée. Là nous rencontrons partout le fétichisme avec son cortège de croyances et de pratiques tour à tour ridicules, puériles ou sanguinaires. Et pourtant, là aussi, nous retrouvons la croyance à un Dieu suprême, souvent unique et ayant sous ses ordres des espèces de génies qui exécutent ses volontés, plutôt que de véritables divinités secondaires. On sait combien d'Avezac fut surpris lorsque Ochi-Fékoué lui dicta, au lieu d'une traduction de l'Oraison dominicale, la prière que tous les Yébous adressent en se prosternant à *Obba-ol-Oroun*[1]. Ce *Roi* ou ce *Maître du ciel* est, pour ces Nègres, « un être immatériel, invisible, éternel; c'est sa volonté suprême qui a créé et gouverne toutes choses ». D'Avezac a indiqué sept voyageurs, dont les récits renferment des renseignements analogues sur la religion de divers peu-

*des anciens Chinois sous le nom de Fou-Sang* (*Comptes Rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1876).

[1] M. Avezac, *Notice sur le pays et le peuple des Yébous en Afrique* (*Mémoires de la Société ethnologique*, t. II, 2e partie, p. 88).

ples de la même région. Il aurait pu allonger encore cette liste et y placer jusqu'à des capitaines négriers [1].

Ainsi, dans les quatre parties du monde et chez des populations de races bien diverses, mais appartenant toutes aux échelons inférieurs de l'humanité, nous constatons la coexistence, dans une même croyance religieuse, des superstitions les les plus infimes et des conceptions spiritualistes les plus pures, les plus élevées [2]. Il n'y a donc rien d'étrange à ce que le même fait se soit produit chez les Binouas et les Mincopies.

Les premiers sont une race essentiellement métisse ; et de plus, mis en contact depuis des siècles avec les Indous et les Malais, ils ont bien pu faire quelques emprunts à leurs voisins plus avancés en civilisation. Mais, s'il en est ainsi, les détails donnés par Logan tendraient à prouver qu'ils ont

1 Le capitaine William Snelgrave, *Relation de quelques parties de la Guinée (Histoire générale des voyages,* par C. A. Walkenaer, t. VIII, p. 415).

2 Il ne serait que trop facile de montrer que la même juxtaposition de dogmes, en apparence inconciliables, a existé et existe encore dans les plus grandes religions et chez nous-mêmes. Pas une population sauvage n'a cru plus fermement à la sorcellerie que les catholiques du moyen âge ou que les puritains réfugiés en Amérique. Combien d'Européens en sont encore au même point ! Le mélange d'idées dont il s'agit, et qui paraît si étrange à tout esprit éclairé, est donc un fait très fréquent, peut-être général, et qu'il faut bien accepter comme se rattachant à la plus intime nature de l'homme. J'ai insisté sur les considérations de cette nature dans deux ouvrages intitulés : *l'Espèce humaine* et *Indroduction à l'étude des races humaines.*

donné aux notions ainsi acquises un cachet tout spécial. Les Mincopies étaient placés dans des conditions fort différentes. Grâce aux diverses circonstances indiquées précédemment, ils sont restés isolés dans leur petit monde et ont conservé, surtout dans les quatres îles du nord, une pureté ethnique attestée par l'uniformité des caractères extérieurs et craniologiques. De là même il est permis de conclure que leurs caractères intellectuels, moraux et religieux, sont restés, à bien peu près inaltérés, ou n'ont pris que le développement que comportaient les prédispositions de la race et les conditions d'existence qui lui étaient faites.

En m'exprimant ainsi, je n'entends pas nier d'une manière absolue que les Mincopies n'aient rien tiré du dehors. Ils massacraient les étrangers que le hasard faisait tomber entre leurs mains; ils ont tué les compagnons de Duradawan, mais ont épargné celui-ci. Quelques faits analogues ont bien pu se passer dans le cours des siècles qui ont précédé l'installation des Anglais. Les Andamaniens ont donc peut-être reçu quelques notions qui sont venues s'ajouter à leur fonds de croyances primitives. Toutefois, pour si étendus que l'on suppose ces emprunts, il faut au moins reconnaître que ces insulaires se les sont appropriés de manière à en tirer un ensemble de croyances ayant ses caractères propres.

Ainsi, bien avant la venue des Européens, les

Mincopies, naguère signalés comme un des exemples les plus avérés de population athée, possédaient toute une mythologie rudimentaire; et, avec les Samoyèdes, les Yakoutes, les Californiens noirs, ils croyaient aux plus grandes idées fondamentales des plus fières religions. Ils méritent donc, à tous égards, l'attention des hommes qui s'intéressent à l'étude des races humaines, aux problèmes multiples que nous pose cette histoire; et nous devons remercier ces officiers, ces employés civils, ces médecins anglais, qui les font ait connaître.

# CHAPITRE V

## NÉGRITOS AUTRES QUE LES MINCOPIES

**Langage. — Luçon ; invasion du malais. — Malacca ; mélange des langues ; camphor language. — Affinités linguistiques. — État social. — Mincopies ; Aëtas ; culture ; ancien état social ; famille ; mariage ; héritage ; adultère. — Industries. Feu ; logement ; nourriture ; armes ; flèches empoisonnées. — Caractères religieux et moraux. Êtres supérieurs ; esprits ; autre vie ; chasteté, pudeur ; caractère général.**

*Langage.* — Quoique dispersées des Andaman aux Philippines, les tribus négritos ont conservé d'une manière remarquable tous leurs caractères extérieurs et ostéologiques. Il en est autrement du langage. Celui-ci a parfois à peu près complètement disparu au contact de populations supérieures, là même où des groupes négritos encore nombreux et jouissant d'une certaine indépendance ont conservé une pureté de sang relative.

Ce fait avait été reconnu aux Philippines dès les premiers temps de l'occupation espagnole. Même

dans l'île qui leur doit son nom, nos petits noirs parlaient le bisaya, c'est-à-dire un dialecte local du malais [1], seulement ils y mêlaient un grand nombre de mots étrangers. Il me semble probable que ces derniers étaient autant de témoins conservés de la langue primitive.

A Luçon, il devait, à plus forte raison, en être de même. Le témoignage donné sur ce point par de La Fuente a été pleinement confirmé par les recherches de M. le Dr Montano, qui a bien voulu mettre à ma disposition ses notes inédites avec une libéralité dont je suis heureux de le remercier ici. Ce voyageur, qui parle couramment le malais et s'est familiarisé avec plusieurs de ses dialectes, a retrouvé dans le langage des Aëtas non seulement les formes grammaticales, mais encore un vocabulaire presque exclusivement tagaloc. Il a vérifié un à un cent quatre mots recueillis par M. Meyer dans le dialecte de Marivelès; il a noté ceux qui lui ont paru étrangers aux langues malaises, et n'en a trouvé que dix-sept. Encore croit-il devoir faire des réserves au sujet de quelques-uns d'entre eux [2].

M. Montano n'a pu recueillir des renseignements aussi précis relativement au langage des Mama-

[1] *La lingua dell' isola detta dei Negri e la Bissaya stessa col miscuglio di moltissime parole forestiere.* (L'abbé Torrès, cité par Prichard : *Recherches into the physical history of mankind*, vol. V, p. 221.)

[2] M. Montano compte, en outre, treize mots non malais dans le même vocaculaire traduit en dialecte négrito de Zambalès. Il a aussi

nouas ou Négritos de Mindanao. Mais il les a vus se comprendre assez bien avec ses guides, qui leur parlaient un bisaya corrompu ou plutôt simplifié [1]. Là aussi, sans doute, la langue primitive a plus ou moins diparu.

En a-t-il été de même dans la presqu'île de Malacca? M. Montano ne croit pas pouvoir encore répondre à cette question. Il comprenait fort bien son guide manthra [2], quand celui-ci lui adressait la parole en malais; mais, à peine saisissait-il quelques mots, lorsque le même individu causait avec ses compatriotes sauvages. Il est évident pour lui que les Manthras ont tout au moins un accent particulier qui peut tenir à des causes diverses.

obtenu, non sans peine, des Aëtas avec lequel il s'est trouvé en rapport, un couplet de chanson que je reproduis ici :

*Makaalis ako ina,*
Je pars, (ô mon) amie,
*Makpaka baït, ka, ina.*
Sois bien prudente, toi amie.
*Ta! ma papaka sayou, ako ina,*
Ah! je vais bien loin, mon amie,
*Into ka man a bibing ianmo.*
Pendant que tu restes dans (la) demeure tienne.
*Hanag banuan dolipatan mo.*
Jamais (ton) village sera oublié (par) moi.

Les Négritos de la province d'Albay (sud-est de Luçon) parlent couramment le bicol. Mais ils sont métissés de Malais. Le bisaya, le tagaloc, le bicol, le pampango, etc., ne sont que des dialectes du malais plus ou moins profondément modifiés. (Montano.)

[1] M. Montano dit : « une espèce de langue sabir-bisaya ».

[2] Les Manthras sont des métis des environs de Kessang, province de Malacca, dans la presqu'île de ce nom.

Le P. Pouget, établi depuis longtemps à Malacca et qui a fréquenté toutes les tribus de l'intérieur, a dit à M. Montano que ces sauvages n'ont ni langue ni dialecte propre, et que leur langage est un mélange de malais altéré et de siamois.

Toutefois, dans son curieux travail sur les Binouas de Johore[1], Logan regarde comme démontré que cette tribu, évidemment bien plus métissée de Malais que les Manthras, a eu jadis sa langue propre, et apporte à l'appui de son opinion de nombreux arguments[2]. Dans le langage particulier qu'emploient ces indigènes lorsqu'ils vont au cœur de leurs forêts à la recherche des camphriers[3], le même auteur a relevé un certain nombre de mots étrangers au malais. J'en ai comparé plusieurs à ceux que renferment deux vocabulaires siamois et laossien publiés par Latham[4], et n'ai pu reconnaître aucune ressemblance. Le rapprochement de ces mêmes vocabulaires avec celui que M. de

1 Région la plus méridionale de la presqu'île de Malacca.

2 Logan, *The Orang Bynua of Johore* (*Journal af the Indian Archipelago*, vol. I, p. 289).

3 Ce langage est appelé *bássá kápor* (*camphor language*, L.). Logan l'a trouvé en usage et toujours le même dans toutes les tribus qui se livrent à la récolte du camphre. Ces sauvages sont convaincus que l'on ne saurait découvrir les camphriers si l'on emploje un autre idiome que le *bássá kápor*, quand on se livre à la recherche de cet arbre. (Logan, *loc. cit.*, 263.) M. Montano, qui parle aussi de ce langage dans ses notes, écrit *bahasa kapour*.

4 Latham, *Elements of comparative philology*, p. 51.

La Croix a recueilli chez les Sakaïs de Pérak [1] m'a conduit au même résultat. De son côté M. de La Croix ne compte que douze mots malais sur les quatre-vingt-dix qui composent son vocabulaire. Déjà le voyageur russe Miklucho-Maclay avait réuni chez les tribus sauvages de Johore et de l'intérieur cent soixante-dix mots qui, soumis à l'appréciation de plusieurs Malais, avaient été regardés par eux comme n'appartenant pas à leur langue [2]. Enfin M. de Castelnau était arrivé, de son côté, à des conclusions analogues [3].

De cet ensemble de faits il me semble résulter que les anciens Négritos de la presqu'île de Malacca ont dû avoir une langue propre, à peu près entièrement oubliée par une partie de leurs descendants, un peu moins peut-être par d'autres, parce qu'ils sont tous plus ou moins métissés de Malais, sans doute aussi de Siamois, et peut-être d'autres éléments ethnologiques encore indéterminés. Cette langue se rettachait-elle à cette des Mincopies? Ce

[1] La province de Pérak, située à 2° ou 3° au nord de celle de Malacca, est placée vers le milieu occidental de la presqu'île. Nous n'avons pas de renseignements sur les tribus négrito-malaises qui peuvent exister plus au nord.

[2] *Dialects of the Melanesian tribes in the Malay Peninsula* (*Journal of the straits branch of the royal Asiatic Society*, n° 1, p. 38). Le voyageur russe a constaté l'identité de langage chez ces tribus isolées et sans aucun rapport entre elles, depuis Johore au sud de la presqu'île jusqu'à Ligor au sud du Siam. Ce résultat paraît l'avoir frappé d'étonnement. Il n'a toutefois rien que de très naturel pour qui s'est occupé de l'histoire des Négritos considérés dans leur ensemble.

[3] *Revue de philologie*, 1876.

n'est là qu'une hypothèse; mais le voisinage relatif des populations permet au moins de la poser. Peut-être MM. Man et Temple nous diront-ils un jour ce que cette conjecture peut avoir de vrai[1]. Peut-être arriveront-ils aussi à reconnaître si les affinités singulières signalées par M. Hyde Clarke entre les diverses langues mincopies et certains idiomes africains et américains ont quelque chose de fondé[2]. Enfin, il serait bien intéressant de rechercher si la langue des Puttouas des montagnes de l'Amarkantak, langue qui ne ressemble à aucun des dialectes dravidiens du voisinage[3], se rattacherait d'une manière quelconque à celles qui se parlent dans les îles Andaman ou dans la presqu'île malaise.

*État social.* — Les Mincopies sont exclusivement chasseurs et pêcheurs. Vivant sur les bords d'une mer remarquablement poissonneuse, à portée d'épaisses forêts où pullulent les sangliers, et qui leur fournissent, en outre, du miel et des fruits, ils n'ont pas éprouvé le besoin de demander au travail de la terre un supplément de nourriture,

[1] Il serait, je crois, bien intéressant, au point de vue de cette étude, de rechercher quelle est la langue parlée par les Négritos récemment découverts dans le petit archipel de Ténasserim. Leur isolement relatif peut faire espérer que le langage primitif a été moins altéré que sur le continent.

[2] Hyde Clarke, *Note on the languages of the Andamans (Journal of the anthropological Institute*, vol. IV, p. 467).

[3] Rousselet, *Tableau des races de l'Inde centrale (Revue d'anthropologie*, t. II, p. 282).

et ce bien-être même les a retenus au plus bas de l'échelle sociale [1].

La plupart des voyageurs qui ont visité les Philippines ont parlé des Aëtas comme n'ayant jamais franchi cet échelon, quoique placés dans des conditions bien moins favorables. P. La Gironière [2], Meyer, sont très affirmatifs sur ce point [3], et M. Giglioli a accepté sans réserve ce qu'ils disent à cet égard [4]. Rienzi lui-même, à qui nous devons des renseignements sur le passé plus heureux de ces populations, les représente comme vivant aujourd'hui exclusivement de fruits sauvages et des produits de la pêche ou de la chasse [5].

Mais il est évident qu'aux Philippines cet etat social inférieur est le résultat de la persécution exercée contre les Négritos par des races plus vigoureuses et plus puissantes. Sans doute aussi les faux renseignements intéressés fournis aux voyageurs par les petits chefs de villages tagals [6] ont fait admettre comme général un état de choses

[1] M. Francis Day nous apprend qu'une très petite tribu de Mincopies, campés près des établissements anglais et recevant des rations journalières, a pris en outre, dans un an, 500 sangliers, 150 tortues, 20 chats sauvages, 50 iguanes et 6 dugongs. (*Proceedings of the Asiatic Society of Bengale*, 1870, p. 153.)

[2] P. La Gironière, *Vingt années aux Philippines*, Paris, 1853, p. 303.

[3] Meyer, *Die Philippinen und ihre Bewohner*.

[4] Giglioli, *Studi sulla razza negrita (Archivio per l'antropologia*, t. V, p. 293), et *Viaggio della pirocorvetta* MAGENTA, p. 245.

[5] Rienzi, *Océanie*, t. I, p. 301.

[6] Note manuscrite de M. Montano.

peut-être plus ou moins exceptionnel. Pour répondre à ces exagérations, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de reproduire à peu près textuellement quelques-unes des notes qu'a bien voulu me remettre M. Montano[1].

« Les Négritos de la province de Bataan paraissaient apprécier parfaitement la sécurité que leur donnait l'administration juste et éclairée du gouverneur don Estanislao Chaves. Je les ai visités dans leurs montagnes... La demeure du chef, très propre, était située sur un mamelon qu'entouraient d'autres éminences. Plusieurs cases y étaient élevées, chacune au milieu d'un défrichement de quelques arpents où il y avait des bananiers, du riz, de la canne à sucre et surtout des patates... Le chef appela; et aussitôt les cris se succédèrent et se répandirent. Bientôt après toute la tribu était autour de moi... Dans la province d'Albay, où leurs conditions d'existence doivent ressembler à ce qui existe dans celle de Bataan, j'ai vu une quantité considérable de cacao récolté par les Négritos des îles du golfe. »

Même chez les Mamanouas[2] de Mindanao, dont les derniers restes sont sans cesse traqués par les féroces Manobos, le voyageur français a vu, sur

[1] Ces notes ont été reproduites par ce voyageur dans l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Voyages aux Philippines et en Malaisie*.

[2] C'est le nom que l'on donne aux Négritos dans l'île de Mindanao. (Notes de M. Montano.)

la côte est du lac Maïnit, « une tribu craintive, excessivement méfiante, mais qui n'en avait pas moins construit des cases, défriché un coin de la forêt et planté des bananiers et des patates. »

Ainsi tout ce que l'on a dit au sujet des indomptables instincts de vagabondage des Aëtas est parfaitement inexact. Si ces petits Nègres mènent une vie errante sur certains points de l'archipel, s'ils ne bâtissent pas de huttes et ne cultivent pas le sol, la faute en est aux persécuteurs dont ils sont les victimes.

Les cultures, fort élémentaires du reste, dont nous venons de parler se retrouvent chez les Négritos métis de l'Inde et de la presqu'île malaise. Chez tous, le procédé général paraît être le même. Le Gound, comme le Manthra, commence par abattre les arbres, auxquels il met le feu dès qu'ils sont à demi secs. Puis il sème, ou plante au milieu du fouillis des troncs enchevêtrés, du grain, des patates... Quand les broussailles repoussent, il abandonne sa hutte, faite de légers clayonnages et couverte de feuilles, et va recommencer ailleurs. Un chien, quelques poules, des porcs, vivent comme ils peuvent sur ces défrichements imparfaits. La chasse, la pêche, les racines et les fruits sauvages semblent d'ailleurs constituer les principales resources de ces populations [1].

[1] Notes inédites de M. Montano et ouvrage cité ; Rousselet, *loc. cit.*, p. 276; Logan, *loc. cit.*, p. 255, etc.

Tel est l'état de choses actuel. Mais ces tribus aujourd'hui à demi errantes et dispersées n'ont-elles pas connu des jours meilleurs et une organisation sociale plus élevée ? On ne saurait répondre d'une manière générale à cette question.

Pour ce qui est des Mincopies, à l'exception des instruments en pierre polie, dont j'ai parlé plus haut, rien n'indique qu'ils se soient jamais élevés au-dessus de ce que nous les voyons. Ayant pour ainsi dire sous la main tout ce qui peut satisfaire aux besoins du sauvage, sans rapports avec les étrangers, rien n'est venu éveiller chez eux des aspirations nouvelles; et leur activité intellectuelle s'est appliquée uniquement à multiplier, à perfectionner l'outillage que comportait leur genre de vie. Nous avons vu que, dans cette direction, ils ont fait preuve d'une véritable initiative.

Il est au contraire plus que probable qu'aux Philippines les Aëtas étaient plus avancés. Rienzi, qui a résumé, d'une manière malheureusement trop confuse, les traditions relatives à ces peuples, les représente comme ayant occupé jadis en entier l'île de Luçon, comme ayant résisté longtemps aux invasions tagales. Ils avaient alors une sorte de gouvernement. Une réunion de chefs et de vieillards veillait à l'exécution des lois[1]. Il est

[1] C'est exactement ce qui existe encore chez les Bhils, métis de Négritos. (Rousselet, *loc. cit.*, p. 61.)

difficile d'admettre qu'à cette époque la culture du sol n'ait pas été pratiquée tout au moins dans la mesure constatée par M. Montano.

A plus forte raison en est-il de même des tribus plus ou moins métisses de Malacca. M. Montano nous apprend que les Manthras se souviennent encore du temps où leurs ancêtres étaient maîtres de la contrée entière. A cette époque, disent-ils, ils possédaient beaucoup d'écrits tracés sur des feuilles d'arbres. Ce fait suppose à lui seul un état social dont M. Montano semble avoir trouvé la trace dans le nom même de son guide. Celui-ci s'appelait comme son père, comme son grand-père et sans doute comme ses ancêtres, *Pang-lima-dalan*, mot que notre voyageur traduit par le « seigneur qui administre le palais d'un sultan[1] ». Ce descendant de quelque grand dignitaire remplit aujourd'hui les fonctions de coolie chez un planteur chinois. Dans la presqu'île de Malacca comme dans l'Inde, la conquête a détruit des États peut-être jadis considérables et florissants, mais dont le souvenir même a disparu; elle a rejeté dans les forêts et les montagnes la race plus ou moins négroïde qui les avait fondés. Là cette race est retombée à l'état sauvage, comme ont fait bien des Dravidiens[2]. Elle s'est comme rompue et mor-

[1] Montano, *Quelques jours chez les indigènes de la province de Malacca* (*Revue d'ethnographie*, t. I, p. 48), et *Voyage aux Philippines*, p. 14.

[2] Entre autres les Bhils; toutefois ceux-ci ont encore des demeures permanentes, solidement construites et groupées en villages. Ce qui

celée en tribus, en simples familles ; et la hiérarchie des chefs que Logan a fait connaître chez les populations du Bermun est probablement tout ce qui reste de son ancien état social[1].

Partout, paraît-il, chez les Négritos, la famille a résisté à cette déchéance de la race. Les assertions d'un cipaye déserteur, trop facilement acceptées par quelques écrivains, la représentaient comme assez lâchement constituée aux Andaman. Des renseignements recueillis par le lieutenant Saint-John et surtout par M. Day avaient déjà montré ce que ces premières données avaient d'inexact. Ceux que nous devons à Mouat[2] et surtout à M. Man ont achevé de nous éclairer sur ce point, et, après ce que j'ai dit plus haut, je n'ai pás à y revenir.

peut n'être regardé que comme une hypothèse lorsqu'il s'agit de certaines tribus du Bermun paraît être bien certain pour leurs frères les Binouas. Logan nous apprend que ceux-ci étaient gouvernés par des rois dont l'origine était surnaturelle et dont les descendants existent encore. (Logan, *loc. cit.*, p. 279.)

1 Dans son Mémoire sur les Binouas de Johore, Logan donne des détails sur cinq tribus auxquelles se rapporte essentiellement tout ce que je dis ici. Ce sont : les Udaïs ou Orang-Pagos, les Jakuns, les Sakaïs, les Mintiras ou Manthras, et les Besisis. Ces tribus habitent le massif du Cunong-Bermun, une des plus hautes chaînes de la péninsule malaise. Chez les Manthras, il existe des chefs supérieurs *(batin)*, dont la juridiction s'étend sur des cantons déterminés. Chaque batin a sous ses ordres un jinang, un *jukra* ou *jorokra*, et un nombre indéfini de *panglimas* et d'*ulubalangs*. A la mort d'un batin, son successeur est choisi parmi les fils d'une de ses sœurs. *(The Binua of Johore*, dans *the Journal of the Indian Archipelago*, vol. I, p. 275.)

2 Mouat, *Adventures and Researches among the Andaman islanders*, p. 295.

Aux Philippines, même dans la malheureuse et sauvage tribu qu'il a visitée, P. La Gironière a constaté des faits analogues. « Les Aëtas, dit-il, sont fidèles dans le mariage et n'ont qu'une femme. » Le jeune homme qui a fait son choix s'adresse aux parents, qui ne refusent jamais mais envoient la jeune fille dans la forêt, où elle se cache avant le jour. C'est au jeune homme à la trouver. S'il n'y parvient pas, il doit renoncer à toute prétention. On voit qu'en réalité la décision appartient à la jeune fille.

Les notes et l'ouvrage de M. Montano confirment et complètent les renseignements dus à P. La Gironière. Notre voyageur fait connaître, en outre, la curieuse cérémonie qui sanctionne le mariage chez les Aëtas de Luçon. Les deux conjoints grimpent sur deux arbres flexibles et rapprochés qu'un vieillard fait ployer l'un vers l'autre. Quand la tête du futur a touché celle de la femme, le mariage est légalement accompli. Un grand festin et des danses guerrières sont le complément de la fête[1]. Les liens de famille sont très étroits chez ces pauvres sauvages. L'affection des parents pour les enfants est très vive, et ceux-ci ont pour leurs père et mère autant d'amour que de respect. L'adultère est puni de mort tout comme le vol ou l'homicide. Mais ces crimes ou délits sont excessivement rares.

L'Aëta n'achète pas sa femme ; il fait seulement

[1] Montano, *Voyage aux Philippines et en Malaisie*, p. 71.

un petit cadeau à son futur beau-père. Celui-ci donne en dot à sa fille quelques objets qui demeurent sa propriété personnelle. Ainsi, dit M. Montano, ces Négritos connaissent les *biens paraphernaux*.

On me saura gré d'emprunter encore à M. Montano les détails suivants, relatifs aux Négritos de Mindanao.

« Chez les pauvres Mamanuas, ces anciens maîtres du sol, que l'on dit si abrutis, j'ai trouvé les mêmes usages que chez les Négritos de Marivelès, le même respect des vieillards, le même amour des enfants, le même culte des morts. Dans cette population qui va disparaître, les coutumes ont gardé le même empire indiscuté. Ces coutumes sont simples, sans doute, et leur procédure est élémentaire, mais non pas nulle. Il ne faut pas croire que chaque Mamanua agisse dans sa case comme bon lui semble et sans avoir de compte à rendre à personne. Le mari trompé tue sa femme; mais seulement si l'adultère est bien prouvé, auquel cas les parents de la coupable consentent à sa mort. Dans le cas contraire, il serait tenu pour assassin et passible lui-même de la peine de mort, prononcée par le chef de la tribu sur la plainte des parents de la victime. »

« L'adultère est du reste, comme tous les autres délits ou crimes, excessivement rare chez les Négritos de toutes ces régions. Les mœurs des jeunes filles sont fort correctes; le moindre soupçon

élevé sur ce point les empêcherait de trouver un mari. »

« La propriété est parfaitement établie et transmissible par vente ou par hérédité. Le champ défriché est la propriété incontestée de celui qui l'a créé et de ses héritiers. A la mort du père de famille, si la mère vit encore, l'héritage se divise en deux moitiés : l'une va à la mère, l'autre aux enfants, dont chacun prend une part égale. »

« Si les enfants sont déjà grands, la veuve continue à habiter la case de son mari ; si les enfants sont très jeunes, elle se retire avec eux chez ses parents.

« Tous les différends sont jugés par le chef de la tribu. Du reste, il est excessivement rare qu'il ait à intervenir. Ses décisions sont toujours scrupuleusement obéies[1]. »

On conviendra qu'il y a loin de l'état de choses que nous fait connaître M. Montano, aux renseignements fournis par ses prédécesseurs. C'est un exemple de plus à ajouter à tant d'autres qui montrent combien on a tort de s'en tenir à une observation superficielle quand il s'agit de juger les populations les plus arriérées, les plus sauvages.

Bien que plus ou moins mélangés à d'autres races, les Négritos de Malacca présenteraient sans doute des traits de mœurs analogues si on les connaissait mieux. M. Montano nous dit qu'ils ne

[1] *Voyage aux Philippines*, p. 71.

se font jamais la guerre[1], que les parents veillent tendrement sur leurs enfants et, au besoin, se privent pour eux de nourriture. Logan nous apprend que chez les Manthras l'adultère est puni de mort, mais seulement, comme chez les Mamanuas, s'il est prouvé par témoins. L'arrêt, prononcé par le chef supérieur *(batin)*, est exécuté par le *panglima*. Les deux coupables sont couchés dans le plus proche ruisseau, et leurs têtes sont maintenues sous l'eau à l'aide d'une fourche. Le mari convaincu de l'inconduite de sa femme, sans pouvoir en donner la preuve, peut la quitter, à condition de lui abandonner, avec la maison et les cultures qui l'entourent, une certaine quantité d'étoffe, quelques anneaux et une petite somme d'argent. Les enfants restent avec la mère; mais celle-ci ne peut se remarier que lorsque le mari divorcé a pris lui-même une autre femme.

M. de Saint-Pol Lias a causé assez longuement avec Tolilo, chef d'une tribu de Sakays, en présence de Malais qui, au besoin, auraient contrôlé ses dires. On peut donc considérer les renseignements recueillis par le voyageur comme très exacts. Dans les tribus sakays, la famille est parfaitement constituée. L'homme épouse deux femmes et donne ordinairement au père 10 *ringguits* (50 fr.). S'il est lui-même un chef, il paye sa femme jusqu'à

[1] Logan avait déjà signalé ce fait bien remarquable de la part de populations sauvages et chasseuses. *(The Binua of Johore*, p. 273.)

30 *ringguits* (150 fr.). Le divorce est admis chez les Sakays, mais il y est extrêmement rare. L'adultère est considéré comme un crime, mais se rachette moyennant 30 *ringguits* payés au mari par chacun des deux coupables. Le meurtre, le vol, sont inconnus dans ces tribus. Quiconque se trouve dans le besoin et manque de nourriture en demande au premier venu qui ne refuse jamais[1].

*Industries*. — J'ai dit plus haut comment se nourrissent les diverses populations négritos. Je dois ajouter qu'aucune de celles dont je parle ici n'est anthropophage[2]. Cette accusation a pesé sur plusieurs d'entre elles, en particulier sur les Mincopies. Or, loin de rechercher la chair humaine, les Andamaniens la regardent comme un poison mortel.

Tous les Négritos font cuire à l'eau ou au moins griller les viandes; tous savent se procurer du feu, à l'exception des Mincopies, et emploient bien probablement le même procédé, le frottement de deux morceaux de bois. Mais, même pour des

[1] De Saint-Pol Lias, *loc. cit.*, p. 481.

[2] Les Négrito-Papous mêlés aux Papouas de la Nouvelle-Guinée et des archipels voisins ont pu céder aux entraînements de l'exemple et se laisser aller au cannibalisme. Mais il est impossible, faute de renseignements précis, de se prononcer sur ce point. La confusion qui a trop longtemps existé entre ces deux races, et que maintiennent plus ou moins quelques-uns des voyageurs les plus récents, rend bien difficile toute étude de l'une des deux considérée isolément. L'examen des crânes nous permet bien de rapporter à l'une ou à l'autre une population donnée; mais il ne nous éclaire pas sur les caractères qui peuvent les différencier sous d'autres rapports.

sauvages, c'est là un travail pénible et quelquefois long. Aussi les Manthras, par exemple, qui emploient dans ce but des fragments de bambou secs, ont-ils grand soin de leur foyer. Celui-ci est la pièce principale du mobilier et consiste en un amas de terre renfermé dans un cadre en bois, où l'on a soin d'entretenir constamment le feu[1]. Quelques vases en terre grossière pour cuire les racines et les patates ; quelques corbeilles, complètent ce mobilier. En outre un petit panier renferme presque toujours la chaux et la noix d'arec dont ces sauvages font usage comme les Malais.

Dans les climats froids ou tempérés, les besoins les plus urgents, après celui de se nourrir, sont ceux de se loger et de se vêtir. Il en est autrement dans les régions tropicales. Ici le vêtement n'est guère qu'une question de luxe ; il est souvent plus incommode qu'utile. Il en est presque de même du logement ; et, en tout cas, le plus simple abri, pouvant donner de l'ombre pendant le jour, mettre à l'abri du rayonnement pendant la nuit et protéger contre la pluie, répond pleinement aux besoins les plus essentiels. C'est là ce qu'oublient trop souvent les voyageurs, les écrivains qui voient dans l'extrême simplicité du costume ou des habitations un signe d'infériorité intellectuelle et un manque d'industrie.

Les Aëtas ne sont guère plus vêtus que leurs

[1] Montano, *loc. cit.*, p. 46.

frères des Andaman. (Voir page 177.) En outre celles de leurs tribus que traquent sans cesse des ennemis redoutables n'élèvent pas même d'abris temporaires et couchent sur les arbres ou se roulent dans les cendres chaudes d'un grand brasier allumé pour combattre le froid de la nuit. Mais nous avons vu que, placés dans des conditions plus régulières d'existence, ils élèvent des cabanes et savent se fixer.

Les photographies de M. de Saint-Pol Lias nous montrent les Sakays portant une simple ceinture lâchement nouée sur le devant, et dont les bouts pendent sur les cuisses. M. Montano a décrit la hutte de bambou d'une famille manthra vivant seule au milieu des bois. Elle n'est, certes, rien moins que luxueuse. Pourtant elle présente cette particularité d'avoir un plancher élevé de deux pieds au-dessus du sol. Dans presque toutes les maisons de nos paysans, on ne trouve que la terre nue. Le pauvre sauvage de Malacca a su se placer dans des conditions d'hygiène meilleures que l'Européen.

Nous avons vu que chez les Mincopies les industries d'une application journalières sont parfois remarquablement perfectionnées. Leurs arcs, leurs flèches, leurs barques, leurs poteries, etc., les placent au niveau des sauvages les plus avancés et bien au-dessus à certains égards. Il en est autrement des tribus aëtas, que la persécution maintient à l'état errant, et ce fait ne saurait sur-

prendre. Chez elles, les armes de chasse et de guerre se réduisent à une courte lance, à l'arc et à une seule sorte de flèches. Mais celles-ci sont empoisonnées, et la moindre blessure entraîne, sinon la mort, du moins de longues et terribles souffrances, dont La Gironière a tracé le tableau d'après sa propre expérience [1].

Le poison est aussi employé par les Manthras, les Sakays et les autres tribus du Bermun. Mais ces métis de Négritos, bien que connaissant l'arc et les flèches, les ont remplacés par la sarbacane [2]. On reconnaît aisément dans ce fait, comme dans bien d'autres, l'influence malaise.

Toutefois les Négritos métis de Malacca savent aussi tendre au gros gibier un piège redoutable

[1] P. La Gironière fut atteint au doigt par une de ces flèches, à la suite de l'enlèvement d'un squelette d'Aëta, le premier qui soit parvenu en Europe et qui figure dans les collections du Muséum. A peine s'était-il aperçu de la blessure, qu'il prit pour une égratignure faite par quelque épine. Après *trois jours* d'incubation, l'effet du poison s'accusa par d'atroces douleurs ; le bras enfla tout entier ; puis le mal gagna la poitrine. Après un mois de torture, le malade parut être à toute extrémité. Il résista néanmoins ; mais, pendant plus d'une année, il souffrit encore de la poitrine. Cet ensemble de symptômes ne rappelle nullement ce que les voyageurs et les expérimentateurs nous disent de l'effet des autres poisons connus. Il semblerait que celui qu'emploient les Aëtas est d'une nature particulière. Mais peut-être le traitement même a-t-il été pour une part dans les souffrances subies par l'intrépide voyageur.

[2] Montano ; Bro de Saint-Pol Lias. M. de Saint-Pol a vu une *sarbacane rayée*. Était-ce une imitation de nos armes à feu perfectionnées ? ou bien ces sauvages avaient-ils découvert par eux-mêmes ce moyen d'assurer la justesse du tir ? — Logan, *loc. cit.*, p. 272.

où se prennent les tigres eux-mêmes. Ils placent à l'extrémité d'un long sentier, percé artificiellement dans le fourré, une forte lance attachée à un arbre courbé et maintenu par une sorte de déclic. L'animal, en passant, fait partir la détente et tombe percé de part en part[1].

Dans l'Inde, aujourd'hui comme au temps de Ctésias, l'arc est, pour ainsi dire, l'arme caractéristique des populations dravidiennes. Les Gounds seuls, semble-t-il, y ont renoncé et ont adopté la hache et la pique[2].

## Caractères religieux et moraux.

*Croyance à des êtres supérieurs.* — Comme bien d'autres populations sauvages, les Négritos qui font le principal sujet de cet article ont maintes fois été représentés comme absolument athées. Il n'en est pourtant rien. Seulement il ne faut pas apprécier leurs croyances rudimentaires en partant des idées que des Européens instruits se font de la religion, lors même qu'ils se déclarent incrédules.

On sait déjà à quoi s'en tenir à cet égard pour les Mincopies. On sait comment ces prétendus athées ont toute un mythologie, où se mêlent et

[1] Logan, *loc. cit.*, p. 257.

[2] Rousselet, *Tableau des races de l'Inde centrale* (*Revue d'anthropologie*, t. II, p. 276).

se juxtaposent des notions singulièrement spiritualistes et des conceptions aussi enfantines que bizarres. Quand on aura étudié les autres Négritos avec le même soin que les Andamaniens, on trouvera peut-être des croyances équivalentes ; mais cette étude n'a pas encore été faite.

Nous sommes bien moins renseignés relativement aux Aëtas. M. Montano dit, dans ses notes, n'avoir reconnu chez eux aucun signe de religion. Mais, éclairé par une expérience personnelle, il s'est bien gardé de conclure qu'ils sont entièrement dépourvus de croyance[1]. La Gironière, tout en déclarant que ces petits Nègres n'ont aucune religion, nous apprend qu'ils adorent, au moins temporairement, les rochers ou les troncs d'arbre auxquels ils trouvent une ressemblance avec un animal quelconque. Il me paraît probable que l'hommage s'adresse à quelque chose de supérieur à ces objets matériels, peut-être aux esprits ou génies des montagnes ou des forêts, car Rienzi nous dit encore que ces sauvages croient à des génies malfaisants appelés *nonos,* et leur offrent des sacrifices.

Cette croyance aux esprits, aux génies, se retrouve chez toutes les tribus de Bermun, et par

[1] On avait dit à M. Montano que les Bagobos n'avaient aucune religion. Servi par les circonstances, il a trouvé chez eux une conception religieuse parfaitement définie et point du tout rudimentaire, qu'il a fait connaître dans une de ses communications à la Société de géographie, 1877.

conséquent chez les Sakays, les Manthras, etc. Ici elle a pour représentant officiel un corps de prêtres ou mieux de sorciers, appelés *poyand* ou *pawang*. Après avoir donné sur ce point bien des détails que je ne saurais reproduire ici, Logan résume son appréciation à peu près dans les termes suivants : « Nous trouvons chez ces tribus un pur chamanisme avec son accompagnement de charmes et de talismans. C'est une foi vivante qui date des plus anciens jours de l'Asie, qui a conservé sa vigueur et sa simplicité premières, sans se laisser entamer ni par le bouddhisme ni par le mahométisme. »

A peine est-il besoin de rappeler que, chez la plupart des tribus dravidiennes, chez celles mêmes qui avaient atteint un degré de civilisation assez avancé, on reconnaît un fonds de croyances analogues aux précédentes à travers les emprunts faits aux diverses sectes indoues et à l'islamisme.

*Croyance à une autre vie.* — Tous les Négritos croient que l'esprit survit au corps, qu'il éprouve des besoins analogues à ceux des vivants, et veut qu'on lui témoigne des égards[1]. J'ai résumé pré-

[1] Le chef sakay, interrogé par M. de Saint-Pol, déclarait n'avoir aucune idée d'êtres supérieurs on d'une autre vie. (*Loc. cit.*, p. 582.) Mais ce résultat d'une courte conversation peut-il infirmer les renseignements circonstanciés et précis donnés par Logan ? Évidemment non. Il est probable que Totilo n'a pas jugé convenable de répondre sur un sujet qui touche aux sentiments les plus intimes. C'est ce qu'admettra sans peine quiconque aura essayé de faire causer quelque paysan basque ou bas-breton sur les superstitions les plus généralement acceptées dans nos campagnes.

cédemment ce que Man nous a appris au sujet des Andamaniens. Les détails si précis que nous lui devons ont d'ailleurs confirmé ce qu'avaient de général les conclusions que j'avais tirées dans mon *Étude sur les Mincopies*, des faits déjà signalés par Day[1].

Les Aëtas ont une grande vénération pour leurs morts. « Pendant plusieurs années, dit La Gironière, ils vont sur leurs tombeaux déposer un peu de tabac et de bétel. L'arc et les flèches qui ont appartenu au défunt sont suspendus, le jour où il est mis en terre, au-dessus de sa tombe, et toutes les nuits, suivant la croyance de ses camarades, il en sort pour aller à la chasse[2].

Les Négritos de Malacca sembleraient ne pas avoir des idées aussi précises. Logan dit que les tribus de Bermun allument du feu pendant quelques nuits de suite sur la tombe de leurs morts pour empêcher l'esprit de crier. M. Montano ajoute que, chez les Manthras, la tombe est placée assez loin des habitations « pour que le mort ne puisse pas entendre le chant du coq ». Mais ni l'un ni l'autre ne parlent d'offrandes destinées à l'esprit du défunt, bien que, chez les Manthras, la tombe soit évidemment l'objet de soins tout particuliers.

[1] Ces détails sont extraits du Mémoire de Day. Ils sont d'autant plus significatifs que l'auteur les donne en passant est ans paraître avoir compris tout ce qu'ils ont d'intéressant. (*Observations on the Andamanese*, *loc. cit.*, p. 163.)

[2] P. La Gironière, *Vingt années aux Philippines*, Paris, 1853, p. 301.

*Chasteté, pudeur.* — M. Montano nous a renseignés relativement à la chasteté des jeunes filles aëtas ; M. Man, sur celle des jeunes Mincopies. Symes avait déjà reconnu chez ces dernières l'existence de cette vertu, et cité à ce sujet un fait bien significatif. Deux jeunes Mincopies, prisonnières sur un vaisseau anglais, furent bientôt rassurées sous tous les autres rapports. Mais, quoiqu'on les eût logées dans une chambre où elles étaient seules, elles ne se couchaient jamais toutes les deux à la fois. Elles veillaient alternativement sur leur honneur.

Ajoutons que pas un des voyageurs qui ont, jusqu'ici, visité les Andaman, n'a fait la moindre allusion à des faits, à des scènes analogues à ce qu'ont si souvent eu à raconter les découvreurs des archipels du Pacifique. Au point de vue de la chasteté, les femmes mincopies paraissent être incontestablement supérieures aux Polynésiennes.

Parmi les accusations portées contre une foule de tribus sauvages, une des plus fréquentes est celle de manquer de pudeur. Mais déjà on sait que les voyageurs se sont souvent mépris à cet égard, au point de prendre pour un raffinement d'impudicité précisément ce qui, dans l'esprit des indigènes, n'était qu'un acte de pudeur élémentaire.

Nous manquons de renseignements précis sur ce point, pour la plupart des populations négritos, Mais aux Andaman, là où le vêtement des femmes est aussi succinct que possible, nous savons, grâce à M. Man, que ce vêtement existe,

qu'il a un nom particulier[1], et que se montrer sans en être revêtu est regardé comme indécent par les indigènes. Pour se manifester autrement que chez nous, la pudeur n'en existe pas moins chez ces insulaires.

Au reste, l'histoire d'un Mincopie amené en Europe montre combien ces insulaires sont accessibles aux sentiments dont nous parlons. Quand on voulut photographier en pied John Andaman, il ne quitta ses vêtements qu'avec une répugnance visible; il les reprit avec une évidente satisfaction. Ce *sauvage* de la veille rougissait à la pensée de se laisser voir nu.

*Caractère général.* — De l'ensemble des détails exposés dans ces pages il résulte que les Négritos sont bien loin de mériter les accusations dont ils ont été trop souvent l'objet.

Les Mincopies, si longtemps représentés comme d'affreux anthropophages, sont devenus, quand on les a vus de près, des espèces d'enfants gâtés, quelque peu capricieux, mais d'un bon caractère. Mouat peint cette population comme gaie, rieuse, amie du chant et de la danse. Bien loin d'être intraitable et féroce, elle s'est montrée humaine et hospitalière dès qu'elle a cessé de craindre.

Le voyageur anglais ajoute : « Elle est courageuse, dure au travail, adroite, extrêmement active;

[1] *Bôd-da*. Cette ceinture, dont la forme paraît varier quelque peu, est représentée dans le Mémoire cité plus haut, pl. XIII, fig. 27 et 27 *a*.

et, sous l'influence de la civilisation, elle deviendrait intelligente et industrieuse. » Nous avons vu M. Man confirmer toutes ces appréciations.

M. Montano me dit dans une de ses notes : « Non seulement les Négritos ne sont point féroces, mais ils sont vraiment humains. Ils soignent les malades avec beaucoup de dévouement, même quand ils n'appartiennent pas à leur famille. »

« Le Manthra, écrit le même voyageur, ne manque pas d'intelligence, mais l'insouciance et la paresse semblent lui interdire tout progrès. » En même temps, il attribue à cette population des mœurs douces, dont nous avons déjà vu la preuve. M. Montano s'accorde ici entièrement avec Logan. Toutefois celui-ci reconnaît, en outre, à ces tribus du Bermun, en général, une certaine inconstance et une susceptibilité facile à émouvoir. Il faut, dit-il, les traiter comme des enfants. C'est précisément l'expression que Saint John emploie en parlant des Mincopies. Les deux populations se ressemblent, on le voit, au moral comme au physique, et nier leur identité ethnique fondamentale est évidemment impossible pour quiconque aura quelque peu étudié la question.

*Conclusion*. — Il ressort, de cette étude, ce me semble, une conclusion évidente et facile à formuler. D'un accord à peu près unanime, les populations dont nous venons de parler ont été considérées comme placées à l'un des derniers échelons de

l'humanité. En particulier, lorsqu'on a commencé à s'occuper des Mincopies, des savants, d'un grand mérite d'ailleurs, ont paru croire qu'enfin on avait mis la main sur le chaînon intermédiaire entre l'homme et le singe. On vient de voir qu'il n'en est rien; et que, là même où ils ont vécu le plus en dehors du mouvement et du mélange, qui seuls élèvent les sociétés, les Négritos se montrent de vrais hommes en tout et pour tout.

---

# CHAPITRE VI

## LES NÉGRILLES OU PYGMÉES D'AFRIQUE

Anciens voyageurs ; découvertes modernes. — Négrilles occidentaux ; M'Boulous ; Babonkos ; Akouas. — Métissage. — Négrilles du Livingston ; Voatouas ; Boitouas. — Négrilles orientaux ; Cincallès ; Mazo ; Maléas. — Négrilles de l'Ouellé ; Akkas. — Taille ; traits ; teint ; proportions. — Tébo et Chairallah. — Observations générales. — Migrations primitives. — Importance des traditions et des légendes.

Les petits hommes d'Afrique entrevus par les anciens, et dont l'existence très réelle a donné lieu à tant de fables, n'ont été retrouvés que bien tard par les modernes.

En 1625, Battel fit le premier connaître quelques faits recueillis par lui dans le Loango [1].

A huit journées à l'est du cap Négro [2] se trouve,

[1] André Battel, marin anglais, fait prisonnier par les Portugais en 1589, fut conduit au Congo, où il demeura captif pendant près de dix-huit ans. Il a publié ses aventures dans le recueil de Purchas. Walckenaer en a donné un résumé détaillé, après avoir fait ressortir les caractères de véracité que présente cette relation. (*Histoire générale des voyages*, t. XIII, p. 12 et 434.)

[2] Il ne s'agit pas ici du cap Negro, situé au sud du Benguela par

d'après lui, le territoire de Mani Kesock, et au nord-est de celui-ci « habite une nation de Pygmées qui se nomment *Matimbas*, de la hauteur d'un garçon de douze ans, mais tous d'une grosseur extraordinaire. Leur nourriture est la chair des animaux, qu'ils tuent à coups de flèche. Ils payent à Mani Kesock un tribut de dents et de queues d'éléphant. Quoiqu'ils n'aient rien de farouche dans le caractère, ils ne veulent point entrer dans les maisons des Marambas ni les recevoir dans leurs villes... Leurs femmes se servent de l'arc et des flèches avec autant d'habileté que les hommes; elles ne craignent point de pénétrer seules dans les bois sans autre défense que leurs flèches empoisonnées [1]. »

Sans faire connaître les sources auxquelles il a emprunté ses renseignements, Dapper donne des détails analogues sur les *Mimos* ou *Bakké-Bakkés*, qu'il semble placer un peu plus au sud, au cœur du Loango [2].

Des observations toutes récentes, et dont la plus ancienne ne paraît pas remonter au delà de 1861 [3],

16° 3' de latitude sud et 9° 34' de longitude est. (Malte-Brun.) Le cap Negro de Battel borne à l'ouest la baie de Mayomba et est peut-être le cap Yumba que Malte-Brun place à 3° 30' de latitude sud.

1 *Histoire générales des voyages*, t. XIII, p. 441.

2 *Description de la basse Éthiopie*.

3 F. Touchard, *Notice sur le Gabon*, dans la *Revue maritime et coloniale*, t. III, p. 9, cité par M. Hamy dans son *Essai de coordination des matériaux récemment recueillis sur l'ethnologie des Négrilles ou Pygmées de l'Afrique équatoriale* (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 1879, p. 82).

sont venues confirmer ses anciennes données. Les




Fig. 21. — Akoa, d'après l'amiral Fleuriot de Langle.

membres d'une expédition allemande ont retrouvé

dans le Loango, sous le nom de *Babonkos*, les Bakké-Bakkés de Dapper, et en ont rapporté des portraits, des photographies [1]. M. le Dr Touchard a signalé la disparition récente d'une population gabonaise, les *Akoas* [2], dont un petit groupe était pourtant encore, en 1868, cantonné dans les bois, au nord de la rivière de Nazareth. Si bien que l'amiral Fleuriot de Langle a pu photographier un de ses représentants [3] (fig. 21). Cet Akoa était un véritable nain. Il en est de même des *M'Boulous*. *Chekianis* ou *Osiékanis*, visités par MM. Touchard et Marche [4]. Étouffés entre les Fans et les Pongoués, ceux-ci sont en voie de disparaître comme leurs frères les Akoas.

En groupant les renseignements divers empruntés à ces photographies, à ces descriptions, M. Hamy a pu tracer le portrait à peu près complet de quelques-uns de ces nains d'Afrique. L'Akoa étudié par l'amiral Fleuriot « paraissait âgé d'environ quarante ans et mesurait de 1m,39 à 1m,40. Il était admirablement pris dans sa petite per-

[1] *Zeitschrift für Ethnologie*, 1874. — R. Hartmannn, *Die Negritier*, pl. XIII. J'emprunte au travaille de M. Hamy ces indications bibliographiques ainsi que la plupart des suivantes relatives à l'histoire des Négrilles occidentaux.

[2] Touchard, *Notice sur le Gabon (Revue maritime et coloniale*, t. III, p. 9).

[3] Fleuriot de Langle, *Croisières à la côte d'Afrique*, 1868 (*Tour du monde*, 1876, p. 279, et figure p. 283). Par suite de quelque méprise, cet *Akoa* ou *Akoua* (Fleuriot) est désigné comme étant un *Obongo*.

[4] Marche, *Trois voyages dans l'Afrique occidentale*, p. 106.

sonne... Il avait la tête assez belle, les cheveux bien plantés et moins laineux que ceux des Nègres proprement dits, le nez droit, la commissure des lèvres bien prononcée, sans rien offrir de ce masque bestial que présentent certains types africains[1]. » La photographie justifie ces appréciations (fig. 21). La tête est globuleuse, mais relativement forte. Sa hauteur, comparée à la hauteur totale, doit être bien près du rapport déjà signalé par M. Hamy chez un Babongo (1/6)[2]. La face est à peine un peu prognathe. Les masses musculaires du thorax et des membres supérieurs ont des contours à la fois arrondis et solides; pourtant les membres inférieurs s'amaigrissent, les pieds sont manifestement plats, et la saillie des talons est un peu trop forte.

M. Marche attribue à ses M'Boulous un teint d'un brun terreux[3]. L'amiral Fleuriot se borne à dire que ces nains sont moins foncés que leurs voisins de grande taille.

On vient de voir que l'amiral n'a parlé de la taille de son Akoa que d'une façon approximative. M. Marche aussi se borne à dire que les M'Boulous ne dépassent guère 1m,60. Le Dr Falkenstein a été

[1] Lettre de l'amiral citée par M. Hamy.

[2] Ce rapport est le plus élevé qui ait encore été signalé dans une race humaine. Les Négrilles l'emporteraient, sous ce rapport, sur les Négritos.

[3] Ces M'Boulous sont généralement chétifs au lieu d'être robustes comme les Akoas. M. Marche voit dans ce fait la conséquence du milieu très malsain où ils sont confinés.

plus précis. Le Babonko adulte photographié par lui était âgé d'environ quarante ans, et mesurait 1m,365 [1]. La moyenne des quatre nombres dont nous disposons serait 1m,439; mais, deux de ces nombres étant des maxima, il est à peu près certain que le résultat est trop fort. Au point de vue de la taille, ces petites Nègres occidentaux seraient donc un peu inférieurs aux Négritos, et se rapprocheraient des Boschismans, dont la taille moyenne est de 1m,370. Mais nous allons voir qu'il existe d'autres Négrilles dont la stature descend encore plus bas.

Au reste les Négrilles diffèrent des Boschismans, par un caractère anatomique des plus essentiels. Ces derniers sont franchement dolichocéphales ou sous-dolichocéphales [2]. Au contraire, les Akoas, les Bongos, etc., sont brachycéphales ou au moins sous-brachycéphales [3]. Les mesures prises sur les crânes rapportés par l'amiral de Langle, par M. Marche, etc., ont mis hors de doute ce fait qui ressort, du reste, d'un simple coup d'œil jeté sur les photographies (fig. 21 à 25).

M. Hamy ne s'est pas contenté de reconnaître et de caractériser le type négrille chez les tribus

[1] L'autre était un jeune homme de quinze ans dont la taille était seulement de 1m,025.

[2] Leur indice horizontal moyen, 77,45, les place dans cette dernière catégorie. (*Crania ethnica*, p. 398.)

[3] Leur indice horizontal moyen, 83,23, les place à la limite supérieure de la sous-brachicéphalie. (*Crania ethnica*, p. 350.)

restées plus ou moins pures du Gabon, du bas Ogooué, du Loango. Il l'a suivi bien plus loin et a montré que ce type a joué un rôle ethnologique important très réel dans la formation de plusieurs populations des mêmes contrées et des contrées voisines, populations dont l'ensemble se rattache d'ailleurs au type nègre proprement dit. Mettant encore à profit les renseignements de toute nature, il a fait voir que le croisement entre les Nègres dolichocéphales et brachycéphales pouvait seul rendre compte du mélange de caractères et surtout des différences morphologiques de la tête constatées d'individu à individu chez diverses tribus des bassins de l'Ogooué, du Fernand-Vaz [1]. A leur retour du périlleux voyage que couronna la découverte de l'Alima et de la Licoma, MM. de Brazza et Ballay recueillirent dans une île du haut Ogooué quatre crânes et un squelette complet,

[1] Je dois rappeler entre autres l'étude faite par M. Hamy des résultats craniométriques obtenus par M. Owen sur une collection rapportée de ces régions par M. du Chaillu. Le savant anglais avait publié les chiffres bruts. Notre compatriote calcula les indices et montra que, sur 93 têtes osseuses qui composaient cette collection, 49 seulement étaient dolichocéphales ou sous-dolichocéphales ; que 33 étaient mésaticéphales, 11 sous-brachycéphales et 2 brachycéphales. L'intervention d'un élément ethnique appartenant à ce dernier type ressortait clairement de cette discussion, qui a été, pour M. Hamy, le point de départ de tous ses travaux sur le même sujet. (*Note sur l'existence de Nègres brachycéphales sur la côte occidentale d'Afrique*, dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e série, t. VII, p. 210.)

aujourd'hui déposés dans la galerie anthropologique du Muséum. Or, de ces cinq têtes osseuses, il en est deux dont l'indice horizontal moyen monte à 82,24, et se trouve, par conséquent, tout près de la brachycéphalie vraie [1]. Les trois autres sont dolichocéphales. Les premières sont des têtes de Négrilles, les secondes des têtes de Nègres.

Ajoutons que les observations recueillies par M. Marche chez les N'Javis, les Apindjis, les Okotas, les Okoas, montrent que, chez ces populations à crânes relativement arrondis, la taille est, en outre, sensiblement réduite [2]. Chez les N'Javis elle n'ateint pas 1$^{m}$,60. Chez les Okoas, la moyenne des hommes est de 1$^{m}$,50 à 1$^{m}$,52, celle des femmes de 1$^{m}$,40 à 1$^{m}$,43 [3]. En même temps, le teint s'éclaircit, le prognathisme diminue, les formes sont élégantes, surtout chez les femmes, dont la

[1] Hamy, *Note sur l'existence de Nègres brachycéphales*, etc., p. 96.

[2] M, Hamy rattache aux tribus précédentes les *Obongos* rencontrés par du Chaillu près de Niembouai dans le pays des Ashangos (1° 58' 54" de latitude sud, et 11° 56' 38" de longitude est). Ces Obongos rentrent en effet dans ces groupes de populations de très petite taille que nous étudions. Le jeune homme adulte mesuré par le voyageur n'avait que 1$^{m}$,366; une des femmes, 1$^{m}$,340. Mais la couleur jaune sale, et surtout la chevelure très courte et croissant en petites touffes naturellement frisées avaient fait rapprocher ces nains des Boschismans. Toutefois le voyageur n'a signalé, chez aucune des femmes qu'il a vues de près, ni la stéatopygie ni le tablier caractéristiques. Il peut donc rester, relativement aux affinités ethniques des Obongos, quelques incertitudes, que lèveraient seules des mesures craniennes. (Du Chaillu, *L'Afrique sauvage*, p. 260.)

[3] Marche, *Trois voyages dans l'Afrique occidentale*, p. 342.

figure, un peu ronde, est assez agréable. Évidemment le type nègre proprement dit est ici modifié par places par un élément ethnologique distinct; et nous pouvons considérer toute cette région comme ayant été jadis, comme étant encore jusqu'à un certain point, un centre de population négrille. Je reviendrai plus loin sur cette distinction à faire entre le passé et le présent.

Je crois devoir considérer comme un autre centre de même nature, mais situé bien plus au nord et plus à l'ouest, le Tenda Maié, pays peu étendu, renfermé dans un coude que forme le Rio Grande. Voici ce qu'en dit Mollien, qui visita ces contrées en 1818 : « Il y a peu d'uniformité dans le caractère général de la physionomie de ces Nègres. Mais les habitants du village de Faran sont remarquables par la petitesse de leur taille, la faiblesse de leurs membres et la douceur de leur voix. Ce sont réellement les Pygmées de l'Afrique [1]. » En dépit de tout ce qu'a d'incomplet cette brève indication, il est aisé de voir que le Tenda Maié nourrit une population mélangée, dont ces Pygmées sont un élément.

Bien que le Tenda Maié soit assez éloigné du point ou les Nasamons d'Hérodote furent faits prisonniers, il est difficile de ne pas rattacher les

[1] Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique aux sources du Sénégal et de la Gambie*, 2e édition, t. II, p. 216. Le village de Faran est situé vers 14° 15′ de longitude ouest et 10° 68′ de latitude nord.

petits hommes dont parle l'historien grec et les *Pygmées* de Mollien. Les hauts bassins du Rio Grande et du Niger ne sauraient être fort éloignés l'un de l'autre, et il est facile d'admettre qu'ils aient jadis nourri les mêmes races d'hommes.

Le Gabon, l'Ogooué, le Loango, sont bien loin du Tenda Maié; et, entre les deux points extrêmes, on n'a pas encore signalé de traces de Négrilles. Je suis pourtant bien disposé à admettre que ces diverses populations de petite taille se rattachent les unes aux autres. Nous savons que toute la région guinéenne a été le théâtre d'invasions successives qui ont amené au bord de la mer des conquérants venus de l'intérieur. Le sens dans lequel marchaient ces flots de tribus, leurs habitudes meurtrières, dont les Dahomans donnent, de nos jours encore, un exemple trop connu, expliquent aisément comment une race relativement faible a pu, a dû nécessairement disparaître sur une aire considérable. Nous venons de voir cette disparition s'accomplir, de nos jours et sous nos yeux, chez quelques-unes de ces tribus. C'est là sans doute une des dernières scènes d'un drame dont les premiers actes remontent bien loin dans le passé.

Je crois pouvoir conclure de l'ensemble des faits, que les Négrilles du Rio Grande et ceux du fond du golfe de Guinée sont proches parents, et que les uns et les autres se rattachent aux petits hommes signalés à Hérodote par les pèlerins de Cyrène

Presque directement à l'est du groupe pygméen gabonais, en pleine Afrique centrale, existe bien probablement un grand centre de population négrille dont les anciens n'ont pu avoir connaissance. Les renseignements recueillis par Stanley auprès d'Ahmed, fils de Djoumah, me semblent être trop précis pour ne pas avoir un fond de vérité[1]. Ce trafiquant d'ivoire avait vu les petits hommes dont il parlait; il avait eu à les combattre; il avouait avoir été vaincu par eux, et ses dires concordent avec tous les autres renseignements recueillis par le grand voyageur américain. De l'ensemble de ces témoignages il résulte que, vers le centre de la région comprise dans la grande courbe du Livingston, on trouve une population de nains appelés *Vouatouas,* très nombreuse, répandue sur un vaste espace et ayant conservé une indépendance complète[2]. A son passage à Ikoundou[3], Stanley fit prisonnier un individu appartenant soit à cette tribu, soit à une tribu voisine. Ce Vouatoua mesurait 1$^{m}$,41 ; il avait la tête grosse, la face entourée de favoris inégaux et d'une teinte chocolat clair. Comme les petits Nègres de Battel, ces Voua-

[1] Stanley, *A travers le continent mystérieux*, t. II, p. 114.

[2] Sur la grande carte de Stanley, cette région est placée vers le 3$^{e}$ degré de latitude sud et le 19$^{e}$ degré de longitude est. Le voyageur ajoute que les Vouatouas sont aussi appelés *Vouakouaangas, Vaua-koumas* et *Vouakoumous.*

[3] Ikoundou est à 2° 53′ de latitude.

touas sont chasseurs d'éléphants et se servent de flèches empoisonnées.

Le Dr Wolff, se rendant chez Loullengo, roi ou chef des Bahoubas, a rencontré une population qui se rattache bien probablement aux Vouatouas de Stanley. Ces *Batouas*, comme il les nomme, ont évidemment le même teint, d'un brun jaunâtre plus clair que celui des Nègres de grande taille. Toutefois le voyageur assure qu'ils n'ont pas du tout de barbe. Ces Batouas seraient d'ailleurs la plus petite race humaine connue, si les renseignements donnés par le D Wolff sont exacts. Aucun d'eux, selon lui, ne dépasserait 1m,40, et la taille moyenne serait 1m,30. Ces Batouas sont nombreux dans le pays, mais ne se mêlent pas pour cela au reste de la population. Ils peuplent à eux seuls des villages dispersés sur le territoire des Bahoubas [1].

Malgré ce qu'ont de bien incomplet les renseignements recueillis jusqu'ici sur ces Négrilles de l'Afrique centrale, l'ensemble de leurs caractères physiques et sociaux les rattache évidemment à ceux dont nous avons déjà parlé. Nous allons retrouver des traits tout semblables chez leurs frères, les descendants des Pygmées d'Homère et de Pomponius Mela.

La tradition relative à ces derniers ne s'est jamais perdue. Elle a été conservée en particulier chez les géographes arabes, qui ont placé au sud de

[1] *Gazette géographique*, 1887, p. 153.

Abyssinie une *rivière des Pygmées*. Le R. P. Léon
es Avanchers pense pouvoir identifier cette rivière
rec un cours d'eau qui prend naissance aux monts
nko, un peu au nord de l'équateur. C'est dans
tte région et sous le trente-deuxième degré de
ngitude orientale, que l'éminent missionnaire à
acé ses *Wa-Bérikimos*[1], appelés aussi *Cincallès*,
qui veut dire *quelle merveille!* L'éminent mis-
onnaire a vu lui-même, dans le royaume de Géra,
usieurs de ces « nains, êtres difformes, trapus,
grosse tête, ayant tout au plus 4 pieds de haut »
m,30 environ)[2].

Les renseignements recueillis par M. d'Abbadie
près d'Amace, ambassadeur du roi de Kullo, et
près d'une femme originaire des contrées voisines
Kaffa[3], confirment les faits précédents. Les
*alas* ou *Mazé-Maléas* auraient un peu plus de
1,50 de haut ; ils sont noirs et rarement rougeâtres
*aym)*[4].

Les données qu'a bien voulu me communiquer
. d'Abbadie me semblent reporter un peu plus

1 R. P Léon des Avanchers, *Esquisses géographiques des pays Oromo Galla, dits pays Somali et de la côte orientale d'Afrique*, avec une te, extrait d'une lettre à M. A. d'Abbadie (*Bulletin de la Société géographie*, 4e série, t. XVII, 1879, p. 163).

2 *Lettre à M. A. d'Abbadie*, avec une carte (*Bulletin de la Société de graphie*, 5e série, t. XII, 1866, p. 171).

3 Environ 6° de latitude nord et 34° de longitude est. (*Carte* du P. Léon des Avanchers, *loc. cit.)*

4 Communication manuscrite de M. d'Abbadie et note du même *ulletin de la Société d'anthropologie*, 3e série, t. II, p. 100).

au nord l'habitation de ces petits Nègres. Mais cela même indiquerait qu'ici, comme dans l'Afrique occidentale, ils sont disséminés sur un espace plus ou moins étendu, et que leurs tribus portent des noms différents. Tout indique donc qu'il existe au sud des pays Gallas un centre de population négrille, et je crois ne pas être trop hardi en rattachant ces tribus orientales aux Pygmées de Pomponius Mela, comme j'ai rapproché des petits hommes d'Hérodote les nains de la Sénégambie. (Voir page 249.)

A mesure que les voyageurs modernes avançaient peu à peu vers le haut Nil, ils recueillaient de nouveaux témoignages relatifs à des populations de très petite taille. L'existence de véritables Pygmées devint ainsi de plus en plus probable, si bien, que dans les *Instructions* rédigées par une commission de l'Académie des sciences pour l'expédition projetée par M. d'Escayrac de Lauture, le rapporteur crut devoir appeler sur ce point l'attention du voyageur[1]. Mais, ont le sait, les Européens eurent beau remonter le Nil et atteindre ses sources, ils ne rencontrèrent pas les petits hommes. Speke seul vit à la cour de Kamrasi un nain difforme dont il a donné le portrait. Mais ce dessin et les détails qui

[1] D'Escayrac de Lauture, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, séance du 10 novembre 1856, et *Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, t. XII, p. 267. La commission se composait de MM. Daussy, Cordier, Élie de Beaumont, Moquin-Tandon, Montagne, Is. Geoffroy Saint-Hilaire, Valenciennes, J. Cloquet et Jomard.

accompagnent montrent que Kyménia, loin d'ap-artenir à une race de Pygmées, ne connaissait ıême pas l'existence de ces petits Noirs[1].

C'est Schweinfurth qui a eu l'honneur de démon-·er ce que le mythe d'Homère cachait de réalité, t de justifier les paroles d'Aristote. Mais il dut our cela quitter le bassin du Nil, gagner celui de Ouellé, dépasser le pays des Niams-Niams et arri-er jusque chez les Mombouttous, qu'il a visités le remier. C'est à la cour de Mounza qu'il découvrit ette race naine, encore appelée dans le pays du ıom d'Akkas, que Mariette avait lu à côté du por-rait d'un nain, sur un monument de l'ancien empire ·gyptien.

Des renseignements donnés à l'éminent voya-geur par Adimokoû, chef de la petite colonie que Mounza entretient près de sa résidence royale, il résulte que la patrie des Akkas ou Tikki-Tikkis[2] est située vers le troisième degré de latitude nord et le vingt-cinquième degré de longitude est. Ce pays est probablement assez vaste. Bien vus des popu-lations environnantes et protégés par leur puissant voisin, les Akkas semblent occuper ici une aire continue et comptent neuf tribus distinctes ayant chacune son roi ou chef particulier[3]. Lors du pas-

[1] *Les Sources du Nil*, journal de voyage du capitaine J. H. Speke, p. 496, figure p. 497.

[2] Mounza employait le mot *Akka* pour désigner ces petits Noirs. Moûmmeri, leur suzerain, les nommait Tiki-Tikis.

[3] Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, p. 110. — Ce voyage est un des plus remarquables parmi ceux qui ont si rapidement fait pro-

sage de Schweinfurth, ces tribus étaient soumises, au moins en partie, à Moûmméri, un des vassaux de Mounza, qui était venu rendre hommage à son suzerain, à la tête d'un véritable régiment de ces petits Nègres, si bien que le voyageur européen eut à la foi sous les yeux plusieurs centaines de ces guerriers nains[1].

En échange d'un de ses chiens, Schweinfurth avait obtenu de Mounza un de ces Akkas dont il a donné le portrait[2]. Il comptait l'amener en Europe; mais le pauvre Nsévoué mourut de la dysenterie à Berber, au sud de Khartoum. Peut-être son squelette, retrouvé par quelque voyageur, figurera-t-il un jour dans un de nos musées et fournira-t-il à la

gresser nos connaissances sur l'intérieur de l'Afrique. Il a duré des premiers jours de juillet 1868 aux premiers jours de novembre 1871. La plus grande partie avait été accomplie dans des contrées jusque-là absolument inexplorées par les Européens. Le voyageur avait recueilli de riches collections de toutes sortes, de très nombreuses observations, des notes, des dessins, des cartes. Presque toutes ces richesses scientifiques ont péri dans un incendie. On comprend la profonde douleur du savant réduit à raconter ses voyages presque uniquement avec ses souvenirs. Son travail n'en est pas moins des plus précieux pour la connaissance de régions jusque-là entièrement inconnues.

1 Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, p. 115. Paris.

2 Depuis que Mounza a appris la valeur des Akkas comme objet de curiosité, il en donne de temps à autre aux gros traitants d'ivoire qui viennent le trouver chaque année. C'est ainsi qu'un individu de cette race est arrivé à Khartoum, envoyé au gouverneur du Soudan par Émin-Bey (docteur Schnitzer). C'est lui que M. Vossion, vice-consul de France, a sommairement décrit dans une lettre dont je donne un extrait plus loin.

science les données anatomiques qui lui manquent encore.

En effet, les renseignements que nous avons relativement aux Akkas ont tous été recueillis sur des individus vivants, et ces individus sont peu nombreux. Les mesures, les notes prises par Schweinfurth, ont péri dans le fatal incendie qui dévora le fruit de trois ans de travaux et d'études; et il n'était rien moins que facile de combler en partie cette perte. Pourtant M. Marno eut l'heureuse chance de rencontrer dans ses voyages deux esclaves akkas du sexe féminin, une jeune fille et une femme adulte [1]. Une autre femme adulte, envoyée en Italie par Gessi-Pacha, Saïda, a été sommairement étudiée par M. Giglioli [2]. M. Chaillé-Long-Bey a aussi eu sous les yeux une femme venue au pays des Niams-Niams en compagnie d'une sœur de Mounza [3]; c'est elle dont j'ai reproduit le portrait d'après l'éminent voyageur (fig. 22). M. Vossion, vice-consul de France à Khartoum, a brièvement décrit un homme adulte dans une lettre encore inédite et qu'il m'a été permis de consulter.

[1] Les notes de M. Marno ont été insérées dans les *Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, Bd. V, et analysées dans l'*Archivio per antropologia et la etnologia*, t. IV, p. 461, ainsi que dans le travail de M. Hamy, *loc. cit.*, p. 98.

[2] Giglioli, *Gli Akka viventi in Italia (Archivio* t. X, p. 404).

[3] Chaillé-Long-Bey, *Voyage au lac Victoria Nyanza et au pays des Niams-Niams (Bulletin de la Société de géographie*, 6e série, t. X, p. 363), et *Central Africa*, p. 263, avec figures dans le texte, p. 264, et une planche, p. 267.



FIG. 22. — Femme akka placée à côté d'un homme d'une taille moyenne, d'après Chaillé-Long-Bey.

Mais, quoique se confirmant les uns les autres et se complétant sur quelques points, ces témoignages auraient laissé par trop à désirer, si une circonstance des plus heureuses n'avait fourni aux anthropologistes européens le moyen d'étudier par eux-mêmes la curieuse race humaine dont nous parlons.

Un voyageur plus courageux que savant, Miani, avait suivi les traces de Schweinfurth et était arrivé aussi chez les Mombouttous. Moins heureux que son prédécesseur, il succomba aux fatigues du voyage et mourut, léguant à la Société de géographie italienne deux jeunes Akkas qu'on lui avait cédés contre un chien et un veau. Après quelques vicissitudes, Tébo et Chairallah furent recueillis par un homme de science et de cœur, le comte Miniscalchi Erizzo, qui les fit élever sous ses yeux[1]. Ils purent ainsi être suivis et étudiés à loisir, en même temps que leurs photographies, libéralement répandues par la Société de géographie, allaient provoquer de toutes parts les observations des anthropologistes[2] (fig. 23, 24 et 25).

[1] *Les Akkas*, par le comte Miniscalchi Erizzo (*Congrès international des sciences géographiques*, session de Paris, 1879, t. I, p. 299). L'auteur a fait graver trois photographies représentant Tébo de face et de profil, Chairallah de face seulement. Je reproduis ici ces portraits (fig. 23, 24 et 25).

[2] Déjà, à leur arrivée au Caire, Tébo et Chairallah avaient été examinés par Colucci-Pacha, Régny-Bey, docteur Gaillardot et par MM. Schweinfurth, Owen, Cornalia et Panceri, que le hasard réunissait dans la capitale de l'Égypte. Leurs observations ont paru dans

Cet ensemble de documents a eu pour résultat







FIG. 23
Tobo de profil.

FIG. 24
Tobo de face.

FIG. 25
Chairallah de face.

D'après les photographies du comte Minescalchi.

les *Bulletins de l'Institut égyptien* en 1873 et 1874. Ces petits Nègres ont d'ailleurs donné lieu à bien des publications. Voici les titres des

d'abord de dissiper certains doutes émis au sujet de la réalité de la découverte de Schweinfurth. Quelques personnes regardaient les premiers individus mesurés par les voyageurs comme de jeunes sujets, et ne voulaient voir dans Tébo et Chairallah que des enfants destinés à grandir[1]. Les observations précises de Marno, celle de MM. Giglioli et Chaillé-Long sur trois femmes, celles de M. Vossion sur un homme, ont répondu à la première hypothèse ; et au moins un des deux Akkas de Miani, en vieillissant sans dépasser, sans même atteindre le maximum de taille indiqué par Schweinfurth, a réfuté la seconde[2].

principales : *Examen des deux Nègres pygmées de la tribu de Akkas ramenés par Miani du fleuve Garbon,* par M. Richard Owen ; — *Remarques* sur cette communication par MM. Broca, Hamy et de Quatrefages (*Bulletin de la Société d'anthropologie,* 1874, p. 255) ; — *Sur les Akkas*, par M. Panizza (*ibid.*, p. 463) ; — *Observations sur les races naines africaines à propos des Akkas*, par A. de Quatrefages (*ibid.*, p. 500, et *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1874, p. 1518) ; — *Les Akkas, race pygmée de l'Afrique centrale*, par Paul Broca (*Revue d'anthropologie*, 1874, p. 279); — *I due Akka del Miani*, par MM. P. Mantegazza et A. Zannetti (*Archivio per l'antropologia e la etnologia*, t. III, 1874, p. 137), avec un *Appendice* (p. 158) comprenant trois lettres écrites du Caire par MM. Owen, P. Panceri et E. Cornalia ; — *Lettre* du professeur E. Cornalia *sur les Akkas de Miani* avec des remarques par MM. Giglioli et Zannetti (*Archivio*, 1874, p. 428) ; — *Gli Akka del Miani*, par Z..., (*Archivio*, t. IV, 1874, p. 249) ; — *Alteriori notizie intorno ai Negriti ; gli Akka viventi in Italia*, par le professeur E. Hilliger Giglioli (*Archivio*, t. X, p. 404).

[1] Panizza, *loc. cit.*, p. 464. La Société anthropologique de Madrid semble avoir partagé les doutes du médecin romain

[2] Il s'est élevé quelques doutes sur la pureté du sang des Akkas de Miani, et M. Hamy a fait, sur ce point, des réserves formelles.

Le voyageur russe avait mesuré six hommes adultes ; aucun, dit-il, ne dépassait $1^{m},50$. L'homme de M. Vossion, âgé de trente-deux ans, n'a que $1^{m},31$. Tébo, l'aîné des Akkas de Miani, a pris les caractères de l'adulte, et paraît s'être arrêté après avoir atteint la taille de $1^{m},42$, c'est-à-dire à bien peu près la moyenne des trois nombres. La femme de vingt à vingt-cinq ans mesurée par Marno avait $1^{m},36$, celle de Chaillé-Long $1^{m},216$ au plus, Saïda $1^{m},34$, ce qui donne pour moyenne $1^{m},305$. La moyenne des deux sexes serait $1^{m},356$. Ces nombres placent les Akkas, au point de vue de la taille, sensiblement au-dessous des Mincopies et même un peu au-dessous des Boschismans. Mais le nombre des mesures prises sur les Pygmées africains est trop peu considérable pour que l'on puisse regarder ce résultat comme décidément acquis. Cette réserve est d'autant plus justifiée qu'aucun Akka

(*Loc. cit.*, p. 97.) Ces réserves ont peut-être quelque chose de fondé en ce qui concerne Chairallah. D'une part, son indice céphalique était assez bas (77.52) ; d'autre part, dans leur beau travail sur ces Akkas, MM. Mantegazza et Zannetti, se fondant sur l'âge présumé des deux sujets et sur les lois de croissance, avaient prédit que Tébo s'arrêterait à une taille inférieure à celle de Chairallah. (*Loc. cit.*, p. 144.) L'événement à confirmé cette prévision. Chairallah, grandisssant encore, avait déjà $1^{m},41$ ; Tébo, avec tous les caractères d'un adulte, et dont la croissance paraît avoir cessé, s'est arrêté à $1^{m},42$. (Giglioli, *loc. cit.*, p. 486.) En outre, ce dernier a un indice très élevé (80,23). Si donc on peut conserver quelques doutes sur Chairallah et penser qu'il a peut-être quelque peu de sang emprunté aux races nègres proprement dites, il ne saurait en être de même en ce qui concerne Tébo.

n'a encore présenté un minimum aussi faible que la Boschismane mesurée par Barrow ($1^{m},14$) et surtout que l'individu de même racce auquel le Dr Weisbach attribue 1 mètre seulement. Toutefois les observations du Dr Wolff que j'ai rappelées plus haut, paraissent confirmer la conclusion générale qui ressort de ces diverses mesures. Il pourrait bien se faire que ces Négrilles africains, évidemment tous de même souche, fussent en réalité la plus petite race humaine.

Schweinfurth attribue aux Akkas une tête très forte, un crâne large et presque sphérique. Ce dernier détail est à coup sûr exagéré. L'indice le plus élevé, mesuré directement, est celui qui résulte des mesures de Marno ; il n'atteint que 82,85, ce qui revient à environ 80,85 sur le crâne sec. La moyenne, pour trois jeunes sujets, est de 78,03, c'est-à-dire encore plus de 76 pour le crâne sec[1]. Nous voilà encore loin de la véritable dolichocéphalie des Nègres proprement dits, et nous retrouvons, au contraire, les chiffres que nous avons vus caractériser les Négrilles.

Le teint des Akkas, d'après Schweinfurth, rappelle la couleur du café légèrement brûlé. Les observations faites sur Tébo et Chairallah confirment

[1] M. Hamy, tenant compte du peu de développement des muscles temporaux dans les jeunes sujets, ne diminue que d'une unité le rapport obtenu sur le vivant pour le ramener à ce qu'il serait sur le crâne sec. Il regarde donc la moyenne dont il s'agit comme devant être au moins 77. *(Loc. cit.*, p. 98.)

assez bien cette appréciation. Mais le comte Miniscalchi a remarqué que ce teint, plus foncé en été pâlissait beaucoup en hiver. La chevelure est à peu près de même couleur, plus claire chez Chairallah que chez Tébo. Chez tous les deux elle est franchement laineuse et forme des glomérules. La barbe, qui a poussé, chez Tébo, au menton et à la lèvre supérieure, présente les mêmes caractères.

Schweinfurth a représenté Nsévoué comme très prognathe avec un nez à profil aquilin, mais dont l'extrémité est comme noyée dans l'épaisseur de la lèvre supérieure. Chez lui le menton est assez avancé. Il est au contraire très fuyant chez Bômbi dont le nez est aussi plus détaché. La photographie de Tébo se rapproche, sur ces deux points, du dernier type plutôt que du premier. Les lèvres sont d'ailleurs moins épaisses que chez les Nègres, et sont même indiquées comme minces par M. Vossion aussi bien que par Schweinfurth.

Toutes les descriptions s'accordent pour attribuer aux Akkas, hommes ou femmes, un développement abdominal exagéré, qui fait ressembler les adultes à des enfants nègres ou arabes. Dans les photographies de Tébo et de Chairallah, ce trait est des plus prononcés. M. Panizza, étudiant en anatomiste, au moyen de l'auscultation, les causes de ce développement, l'attribue aux dimensions inusitées que présentent le lobe gauche du foie et la rate, ainsi qu'à la forte proportion de graisse accumulée dans le mésentère.

Cette exagération du contenu de l'abdomen entraîne des conséquences anatomiques qui ont aussi attiré l'attention de tous les observateurs. La poitrine, relativement étroite et aplatie dans le haut, se dilate en bas pour enfermer cette énorme panse. D'autre part, la saillie de l'abdomen exige, pour le maintien de l'équilibre, que le bas de l'épine dorsale se porte également en avant. De là résulte, chez les Akkas, l'ensellure remarquable qui a fait comparer à un S la courbe décrite par l'épine dorsale[1].

Mais il est évident que le développement anormal de l'abdomen n'est pas chez, les Akkas, un véritable caractère de race, et qu'il tient en grande

[1] Cette conformation a donné naissance à une singulière méprise, qui a entraîné bien des discussions. Dans une communication faite à l'Institut égyptien (séance du 5 décembre 1873), Schweinfurth avait comparé la courbure de la colonne vertébrale à un C. L'éminent voyageur n'avait évidemment voulu parler que de la portion inférieure de cette colonne, et entendait bien que la concavité du C était placée en arrière. Mais, sous l'influence d'idées préconçues et dans l'espoir de trouver chez les Akkas ce chaînon entre l'homme et les singes, après lequel on court depuis si longtemps, quelques esprits aventureux admirent qu'il s'agissait de la colonne vertébrale entière, que la concavité du C était tournée en avant, et que, par conséquent, les Akkas ressemblaient, sous ce rapport, aux singes anthropomorphes. Avant même d'avoir vu les photographies, j'avais combattu, à la Société d'anthropologie et ailleurs (*loc. cit.*, p. 159), cette interprétation incompatible avec le mode de locomotion de l'homme et avec l'agilité que tous les renseignements attribuaient aux Akkas. Broca (*loc. cit.*, p. 284) aussi bien que MM. Mantegazza et Zannetti (*loc. cit.*, p. 148) ont, plus tard, développé les mêmes arguments à l'appui de l'opinion qui nous est commune et que justifient toutes les données aujourd'hui acquises.

partie à leur genre de vie, à la qualité de leur nourriture, peut-être aussi aux conditions générales de leur habitat. Ce fait résulte des observations du compte Miniscalchi, qui a vu, au bout de quelques semaines, sous l'influence d'un régime sain et régulier, « le développement excessif de l'abdomen disparaître et la colonne vertébrale reprendre son état normal ». Le même changement s'est effectué chez Saïda.

Pour terminer ce portrait physique des Akkas, il reste à parler des membres. Les supérieurs sont longs et terminés par des mains d'une extrême finesse [1]. (Schweinfurth.) Les inférieurs sont courts relativement au tronc et légèrement courbés en dedans. Les pieds aussi sont tournés, dans le même sens, plus que ceux des autres Africains.

Les femmes akkas paraissent ressembler beaucoup à leurs maris. M. Giglioli parle de Saïda comme ayant la taille épaisse, le cou court, les bras ni grêles ni longs, les mains plutôt grandes que petites. Le teint de cette Akka est, comme celui de Chairallah, assez semblable à celui d'un mulâtre. Les cheveux, d'un noir fuligineux, forment des glomérules moins nettement isolés; le prognathisme est assez prononcé. Cette description concorde fort bien avec les figures de M. Chaillé-Long. Ce dernier ajoute que, chez sa Tiki-Tiki, les seins

[1] Les photographies de Tébo et de Chairallah ne justifient pas ces éloges, non plus que le moulage pris sur Tébo.

étaient très tombants, bien qu'elle assurât n'avoir jamais eu d'enfants [1] (fig. 22).

Les caractères physiologiques des Akkas sont ceux de la plupart des races sauvages. Il possèdent à un haut degré l'acuité des sens, et Schweinfurth insiste à diverses reprises sur leur agilité extraordinaire. Au dire des Mombouttous, ces petits Nègres bondissent dans les hautes herbes à la façon des sauterelles. Nsévoué avait en partie conservé cette allure pendant son séjour auprès de Schweinfurth, et n'a jamais pu porter un plat sans en renverser plus ou moins le contenu.

Les Akkas sont très courageux. « Ce sont des hommes, et des hommes qui savent se battre », disait Moûmméri en parlant de ceux qui l'accompagnaient. Ils sont grands chasseurs d'éléphants ; ils les attaquent avec un arc très court et des lances à peine plus longues qu'eux-mêmes [2]. Long-Bey confirme tous ces détails et ajoute que les femmes sont aussi guerrières que les hommes, ce qui rappelle de tous points les renseignements donnés par Battel [3].

Schweinfurth fait un assez triste tableau du caractère et de l'intelligence de Nsévoué. Il le représente comme aimant à voir souffrir les hommes et les animaux, comme n'ayant pu apprendre

[1] *Loc. cit.*, p. 269. Toutefois ce voyageur lui attribue des pieds et des mains très petits.

[2] Voir le portrait de Bômbi, *loc. cit.* Schweinfurth ne dit pas que leurs flèches soient empoisonnées.

[3] Long-Bey, *loc. cit.*, p. 269.

ni l'arabe ni aucun des dialectes du pays. Au contraire, le comte Miniscalchi a trouvé dans Tébo et Chairallah des élèves affectueux, reconnaissants et très disposés à s'instruire. Tous deux, mais surtout Tébo, avaient de véritables dispositions pour la musique. Deux ans après leur arrivée en Europe, ces deux Akkas savaient lire et écrire. Leur père adoptif a mis sous les yeux de ses collègues, en 1879, deux lettres écrites et rédigées par eux sans aucune aide, et dont le fac-similé a été inséré dans les actes du Congrès. Ils n'avaient pas pour cela oublié leur langue maternelle. M. Miniscalchi a pu recueillir auprès d'eux plusieurs centaines de mots, et rédiger, d'après leurs dires, une grammaire de ce langage, qu'il regarde comme étant la même que celle des idiomes niam-niams [1].

Que sont devenus ces Akkas sous l'influence du climat européen et d'une éducation, appliquée pour la première fois à des représentants de cette antique race, toujours sauvage et constituée à deux ou trois degrés de l'équateur? On comprend tout l'intérêt qui s'attache à cette question, et nous devons savoir grand gré à M. Giglioli d'y avoir répondu avec détail [2].

Tébo a toujours parfaitement supporté les hivers

[1] M. Miniscalchi usait avec eux de la langue arabe, qu'ils parlaient couramment.

[2] Giglioli, *Gli Akka viventi in Italia*, *loc. cit.* Ce Mémoire a été écrit en 1880, par conséquent cinq ans après celui du comte Miniscalchi.

habituellement froids de Vérone. Chairallah a eu les fièvres, a toussé assez souvent et a souffert de rhumatismes pendant les deux ou trois premières années. Tous deux sont aujourd'hui parfaitement acclimatés. Il en est de même de Saïda.

Tébo a été moulé, et son buste est au Muséum. En le comparant aux photographies qui datent de 1874, on voit qu'il a perdu de son air enfantin. Son front est moins bombé, sans être devenu fuyant comme chez Nsévoué. A cet égard il se rapproche plutôt de Bômbi. Le prognathisme est un peu plus accusé. Les autres traits sont peu modifiés [1].

Le caractère général des deux Akkas est resté impressionnable, mobile, et rappelle celui de nos enfants. Ils aiment à jouer; leurs mouvements sont prompts; quand ils se promènent, ils vont volontiers au pas de course [2].

Tébo est plus affectueux, plus appliqué à ses devoirs; sa conduite a toujours été excellente. Chairallah, plus intelligente, a laissé voir quelques

[1] M. Giglioli a cru reconnaître à vue d'œil que la tête s'est quelque peu allongée; l'examen du buste et les mesures, forcément bien approximatives, que j'ai prises sur ce plâtre ne m'ont pas laissé cette impression.

[2] Tout ce qui précède paraît pouvoir s'appliquer à Saïda; toutefois celle-ci n'a pas été traitée comme ses compatriotes. Elle est restée servante, mais n'a appris ni la lecture ni l'écriture. Elle parle couramment l'italien et un peu l'allemand, qui est la langue de sa maîtresse; elle est parfois capricieuse et aime beaucoup à jouer avec les enfants. (Giglioli.)

instincts de haine et de vengeance. Toutefois ils n'ont jamais eu de querelles avec leurs jeunes compagnons, et ils s'aiment tendrement.

Tous deux ont été baptisés et montrent une certaine dévotion dans les pratiques religieuses. Toutefois leur directeur spirituel ne paraît par regarder leurs convictions comme bien profondes.

Tous deux ont complètement oublié leur langue maternelle et presque entièrement l'arabe. Ils parlent parfaitement l'italien; mais ont eu, dans le principe, beaucoup de peine à prononcer les mots où se rencontrent deux *z* (*bellezza, carezza*).

Tous deux éprouvent vivement le sentiment de l'émulation. Dans leurs classes, ils se sont montrés supérieurs à leurs compagnons d'étude européens âgés de dix ou douze ans. Les notes que leur professeur a mises sous les yeux de M. Giglioli prouvent qu'ils s'étaient remarquablement bien tirés des épreuves qu'ils avaient subies en composition, en arithmétique, en analyse grammaticale et en dictée [1].

La comtesse Miniscalchi a donné des leçons de musique à Tébo. M. Giglioli a entendu cet Akka jouer sur le piano, avec assez de sentiment et beau-

[1] Chairallah avait obtenu 10 (chiffre maximum) pour la dictée et la calligraphie; Tébo, 10 pour la dictée. Les autres notes sont 8/10 et 9/10, sauf pour la solution des problèmes d'arithmétique, où la note de Chairallah descend à 7/10 et celle de Tébo à 6/19. On retrouve ici le fait général de l'infériorité des races nègres au point de vue des aptitudes scientifiques.

coup de précision, deux morceaux d'une certaine difficulté[1].

On le voit : malgré leur petite taille, leurs bras relativement longs, leur gros ventre et leurs jambes courtes, les Akkas sont bien de véritables hommes; et ceux qui avaient cru trouver en eux des demi-singes doivent être aujourd'hui pleinement désabusés.

L'ensemble des faits que je viens d'exposer me semble conduire à quelques considérations générales que je résumerai brièvement.

Et d'abord, en marchant de la Sénégambie et du Gabon vers le pays des Gallas et des Mombouttous, nous avons constaté l'existence de groupes humains tous caractérisés par une petite taille, par une tête relativement grosse et arrondie, par une teinte moins foncée que celle des Nègres proprement dits, par des instincts et des mœurs presque semblables. Avec M. Hamy nous reconnaîtrons dans ces groupes autant de représentants d'une race spéciale, la race des Négrilles, qui représente en Afrique la race des Négritos asiatiques et mélanésiens.

Il est évident que les anciens ont eu sur ces Négrilles, comme sur les Négritos, des données plus ou moins précises et qu'ils en ont fait leurs Pygmées africains. Mais ils les ont placés sur trois points

[1] *Id.*, p. 209. Malheureusement l'éducation de Tébo et de Chairallah a été interrompue. Tous deux font aujourd'hui partie de la domesticité dans la famille Miniscalchi. (Giglioli, *loc. cit.)*

géographiques où ils n'existent pas aujourd'hui; c'est bien plus loin de l'Europe qu'il faut aller pour les trouver. En outre, ces Pygmées nous apparaissent comme formant des centres de populations isolés et fort éloignés les uns des autres. Enfin, dans l'un de ces centres au moins, nous assistons à la décadence de la race et à sa fusion avec les populations voisines toujours plus grandes et plus fortes.

Tous ces faits rappellent trop ce que nous avons vu s'être passé et se passer encore chez les Négritos, pour ne pas tenir aux mêmes causes. Tout concourt à faire penser que les Négrilles ont été jadis plus nombreux; qu'ils ont formé des populations plus denses, plus continues; qu'ils ont été refoulés, morcelés, par des races supérieures. Leur histoire, si nous la connaissions, présenterait à coup sûr bien des ressemblances avec celle de leurs frères orientaux.

Or nous avons vu qu'en Orient tout porte à aire regarder les Négritos comme ayant précédé, sur le sol où nous les retrouvons encore, les races qui les ont opprimés, dispersés et souvent à peu près anéantis. Quand il s'agit des Négrilles, des faits analogues entraînent une conclusion toute semblable. Nous sommes ainsi conduits à admettre comme extrêmement probable que les Nègres de petite taille et brachycéphales ont occupé, au moins, une grande partie de l'Afrique, antérieurement aux Nègres proprement dits caractérisés par une taille plus haute et par la dolichocépalie. Ces

derniers sont les Papouas de l'Afrique comme les Négrilles en sont les Négritos.

Ces rapprochements ne résultent pas seulement d'un examen superficiel des Nègres africains et indo-mélanésiens. Ils sont justifiés par l'étude détaillée des têtes osseuses. Cette étude met en évidence des ressemblances extrêmement frappantes entre les deux grandes formations anthropologiques qui représentent le type nègre aux deux extrémités de notre continent [1].

D'où peuvent venir ces rapports étroits entre des populations séparées par de si vastes espaces, par tant de races si différentes? En particulier ces ressemblances, ces rapports, tiennent-ils à une communauté d'origine? Cette question et bien d'autres ont été formulées, même avant la découverte des Négrilles, qui les pose bien plus impérieusement. Il y a été répondu de bien des manières.

Logan a soutenu avec beaucoup de savoir, et en examinant la question à divers points de vue, l'opinion que les Nègres, originaires d'Afrique, ont pénétré en Asie et en Mélanésie par suite d'une infiltration lente s'effectuant par mer. Il fait jouer un rôle considérable aux populations de Madagascar [2]. Flower est disposé à admettre que la petite

[1] De Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica.*

[2] *The ethnology of the Indian Archipelago* (*Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia,* vol. IV), et *Ethnology of the Indopacific islands,* vol. VII.

race noire, développée dans les régions méridionales de l'Inde, s'est répandue à l'est et à l'ouest, peuplant la Mélanésie et l'Afrique. C'est d'elle que seraient sortis les Nègres de grande taille[1]. Allen tire aussi de l'Asie les Nègres africains et cherche à montrer qu'ils ont laissé des traces de leur passage sur plusieurs points des contrées intermédiaires[2]. Le professeur Seeley admet que la race nègre occupait jadis une bande de terre aujourd'hui submergée, et qui s'étendait de l'Afrique jusqu'en Mélanésie[3].

Les auteurs que je viens de citer ont envisagé isolément l'origine des races nègres. J'ai montré depuis longtemps dans mes cours et indiqué dans un de mes livres qu'on ne saurait séparer l'histoire de ces races de celle de leurs sœurs jaunes et blanches[4]. Je suis revenu avec détail sur ce sujet dans un autre ouvrage[5]. Voici, en peu de mots, la solution que j'ai cru pouvoir donner du problème général.

L'espèce humaine a pris naissance dans les temps tertiaires, quelque part dans le nord de l'Asie. Ses migrations ont commencé dès cette époque; et sans

[1] *On the osteology and affinities of the natives of the Andaman islands* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. IX).

[2] *The original rang of the Papua and Negrito races* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VIII.

[3] Cité par Allen; *loc. cit.*, p. 40.

[4] *L'Espèce humaine*, p. 130.

[5] *Introduction à l'histoire des races humaines*, chap. VI et XV, 1887.

doute, dès ce moment elle a commencé à se différencier, au gré des diverses conditions d'existence que rencontraient ses tribus. Les froids glaciaires déterminèrent une grande émigration qui irradia en tous sens. Toutefois, soit à ce moment, soit même antérieurement, les populations se groupèrent autour ou à l'intérieur du massif central de l'Asie. Là prirent naissance les trois types physiques et les trois types linguistiques fondamentaux de l'humanité. Les uns et les autres sont encore aujourd'hui représentés dans cette région. Nul autre point du globe ne présente rien de semblable, et ce fait justifie, ce semble, les conclusions que j'en ai tirées.

Le type noir apparut dans le sud de l'Asie, entre le massif central et la mer. Ses représentants pressés entre les Jaunes au nord et les Blancs à l'ouest ne purent, comme leurs frères, s'étendre sur de vastes espaces continentaux. De bonne heure, ils durent chercher par mer une nouvelle patrie; surtout lorsque les invasions, qu'accusent nettement l'existence des races mixtes, vinrent leur disputer un domaine relativement étroit. Pour échapper aux envahisseurs, ils n'eurent d'autres ressources que de fuir par mer; et, par suite de la différence des habitats, ils émigrèrent les uns à l'est, les autres à l'ouest. Voilà comment ils furent les premiers à peupler les archipeles orientaux et ceux de la mer du Bengale, comment ils arrivèrent en Afrique en traversant le détroit de Bab-el-Mandeb et le golfe d'Aden. Partout d'ailleurs les Négritos

et les Négrilles ont précédé les Papouas et les Nègres africains proprement dits. Ce fait résulte de la distribution géographique de ces diverses races, comme je l'ai montré à diverses reprises.

L'étude des petites races nègres suggère une dernière réflexion.

En parlant de leurs Pygmées, les anciens avaient mêlé à des faits vrais bien des exagérations et des fables. La science moderne, parfois égarée par sa sévérité, s'est longtemps arrêtée uniquement à ce qu'il y avait d'inacceptable dans ce que la tradition rapportait des petits hommes d'Asie ou d'Afrique et a rejeté le tout en bloc. Nous venons de voir qu'elle avait eu tort, et de là même on peut tirer un enseignement.

Quand il s'agit des traditions et des légendes de peuples moins savants que nous, et surtout de peuples sauvages, quelque étranges ou bizarres qu'elles nous paraissent, il est bon de les étudier de près. Bon nombre de ces récits renferment des faits intéressants et très réels, masqués par des superstitions, par des méprises, par des habitudes de langage, par de simples interprétations erronées. La tâche de l'homme de science devient alors semblable à celle du mineur qui sépare l'or de sa gangue. Bien souvent lui aussi, avec un peu d'étude et de sage critique, retirera de cet amas d'erreurs quelque importante vérité.

---

# CHAPITRE VII

## CROYANCES RELIGIEUSES DES HOTTENTOTS ET LES BOSCHISMANS

Hottentots et Boschismans. — Hottentots ; caractères physiques. — Rôle de la femme. — Poésies. — Langage. — Lieu d'origine de la race. — Age de pierre au Cap. — Croyances religieuses des Boschismans ; dualisme ; superstitions. — Croyances religieuses des Hottentots ; anciens renseignements sur ce sujet.

Dieux bons. — Tsûi-goa, Dieu suprême. — La lutte contre Gaunab. — Foi profonde des Hottentots en Tsûi-goa. — Absence d'édifices religieux et d'idoles. — Grandes fêtes religieuses ; hymne à Tsûi-goa. — Un martyr de Tsûi-goa. — Heitsi-eibib. — Ses tombeaux. — Ses naissances. — Sa lutte contre le lion et contre Gama-gorib. — Une de ses morts suivie de résurrection. — Khâb (la lune). — la Légende du lièvre. — Nanub (le nuage) ; Gurub (le tonnerre) ; Nabas (l'éclair). — Hymne et chants dialogués. — Khunuseti (les Pléiades).

Dieux méchants. — Gaunab, le grand dieu du mal. — La Mante Gaunab. — Les vassaux de Gaunab. — Réfutation d'une hypothèse de M. Hahn.

Gurikhoïsib, le premier homme. — Son combat contre le lion. — Autre vie. — Esprits des morts malfaisants. — Esprits des morts bienfaisants. — Esprits des ancêtres. — Culte ; prêtres, sorciers. — Superstitions diverses. — Théorie mythologique de M. Hahn.

Lorsque les Hollandais, sous la conduite de van Riebeek, fondèrent la colonie du Cap, en 1652,

l'extrémité méridionale de l'Afrique était occupée par deux populations, très semblables à certains égards, mais que distinguaient pourtant quelques caractères physiques et des genres de vie fort dif-



**Fig. 26. — Buste de Swoon, Hottentot, d'après un buste moulé sur le vivant. (Collection du Muséum.)**

férents. La première, la plus importante, et que connaissaient déjà les Européens, habitait seule le littoral et les plaines fertiles. Elle était d'assez grande taille et atteignait en moyenne $1^{m}$,663.

Les traits du visage n'étaient rien moins que beaux (fig. 26). Au crâne étroit et allongé d'avant en arrière (fig. 27), à la chevelure caractéristique du Nègre elle joignait un teint d'un jaune brun, plus ou moins foncé et souvent rougeâtre, si

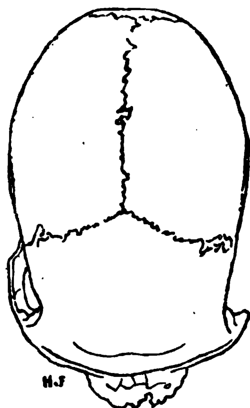



FIG. 27. — Crâne de Hottentot de la colonie du Cap. (Collection du Muséum.)

bien qu'encore aujourd'hui ces indigènes se traitent eux-mêmes d'*hommes rouges*[1]. Ces Africains étaient essentiellement pasteurs, possédaient de très nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chè-

1 *Ava-Khoib.* « Ce mot, dit M. Hahn, est synonyme de celui de *Khoï-Khoï.* Les Hottentots appellent les Européens *Uri-Khoin* (hommes blancs) et les Bantous *Nu-Khoien* (hommes noirs). » (Hahn Tsûni Goam, *The supreme Being of the Khoi-Khoi,* p. 52, 54 et 102. Londres 1881.)

vres, savaient travailler le fer et le cuivre et connaissaient l'art de la poterie. Au temps de Kolbe, ils formaient seize nations distinctes, toutes désignées




Fig. 28. — Buste de Yunka, Boschisman, d'après un moule pris sur le vivant. (Collection du Muséum.)

par un nom spécial, mais divisées en petites tribus [1]. Ils habitaient des espèces de villages tempo-

[1] *Description du Cap de Bonne-Espérance*, tirée des Mémoires de M. Pierre Kolbe, maître ès arts, Amsterdam, 1742, t. I, chap. IX, et *Histoire générale des voyages*, par C.-A. Walckenaer, t. XV, p. 238.

raires, dont les huttes, composées de matériaux légers, étaient faciles à démonter et à transporter, pour répondre aux nécessités de la vie nomade



Fig. 29. — **Buste de Soartje Bartmann, dite la Vénus hottentote, d'après un moulage pris après la mort. (Collection du Muséum.)**

Walckenaer admet dix-sept nations. Mais il n'a pas remarqué que les Bushies ne sont que des hordes de Hottentots dispersés et ayant adopté le genre de vie des Boschismans. Peut-être aussi s'agit-il de ces derniers eux-mêmes, qui n'étaient pas encore distingués des Hottentots.

imposée par un genre de vie presque uniquement pastoral. Ces *kraals* renfermaient habituellement trois à quatre cents âmes, et parfois jusqu'à cinq cents. Des coutumes ayant force de lois régissaient ces petites communautés, placées sous la direction de chefs hiérarchisés.

Quand les Européens pénétrèrent dans l'intérieur du continent, ils y découvrirent une autre population, caractérisée par un teint d'un jaune plus clair, mais tout aussi laide que la précédente (fig. 28 et 29). Bien que présentant la même chevelure, ces hommes avaient un crâne relativement plus large et plus court (fig. 30 et 31), mais leur

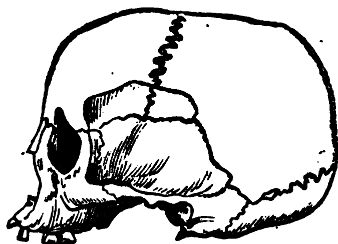


Fig 30. — **Crâne de Boschisman. (Collection du Muséum.)**

trait le plus frappant était la petitesse de la taille. Comme nous l'avons déjà dit la stature de ces *Pygmées* du *Cap* descend en moyenne à $1^{m},37$ chez les hommes, et à $1^{m},22$ chez les femmes. Ils n'en sont pas moins vigoureux et remarquablement agiles. Ces petits hommes vivaient exclusivement de chasse, élevaient à peine de simples abris mo-

mentanés, et leur industrie se bornait à fabriquer un arc, des flèches et une poterie grossière. Toujours errants par petites bandes comptant de quinze à cinquante individus et n'ayant aucun lien entre elles, ces sauvages typiques, refoulés dans les plus affreux déserts, étaient en guerre incessante avec tous les autres habitants de la contrée, qui les traquaient et les tuaient comme des bêtes fauves.

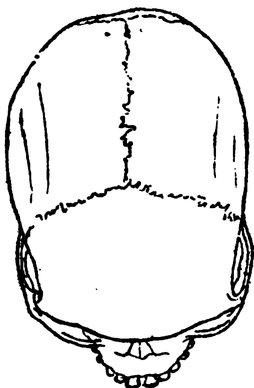


FIG. 31. — Crâne de Soartje Bartmann, femme boschismane. (Collection du Muséum.)

Ces derniers sont ceux que l'on nomme habituellement *Bushmen*, *Bosjesmans*, *Boschismans*. Ceux dont j'ai parlé d'abord sont nos *Hottentots*, Ces appellations sont d'origine purement européenne. Les premières s'expliquent aisément; personne n'a pu découvrir l'étymologie de la seconde. On a ignoré jusqu'à ces derniers temps le

nom que se donnent les Boschismans ou *hommes des buissons*, et M. Hahn lui-même ne nous dit rien à cet égard. Mais MM. Arbousset et Daumas ont découvert qu'ils s'appellent entre eux *'Khuaï*[1]. Les Hottentots les nomment *Sân*[2], expression que l'on peut rendre par *aborigènes*, et se donnent à eux-mêmes le titre de *Khoï-Khoï*, littéralement *hommes-hommes* ou *hommes par excellence*[3].

De cela seul on pourrait tirer la conséquence que les Boschimans ont les premiers occupé la contrée entière, que les Khoï-Khoï sont des conquérants. Toutes les études faites jusqu'à ce jour viennent à l'appui de cette conclusion; elles permettent même d'aller plus loin. Déjà bien des voyageurs et des anthropologistes ont regardé les Boschismans comme représentant la race locale pure et les Hottentots comme étant le produit

[1] *Voyage d'exploration au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance, entrepris en 1836*, par T. Arbousset et F. Daumas, missionnaires de la Société des missions évangéliques de Paris, écrit par Thomas Arbousset, 1842, p. 479.

[2] Au singulier, Sâb. (Hahn, *loc. cit.*, p. 3.) Les documents officiels du Cap les appellent *Sonqua. (Ibid.*, p. 2.) On les trouve encore désignés par les noms de *Batuas*, *Baroas*, *Bushies*, *Bosmanneken*, *Housouanas*... Il ne faut pas confondre avec les Sân les Khoï-Khoï que les persécutions ont rejetés dans les déserts, où ils mènent la même vie que les vrais Boschismans. C'est une erreur dans laquelle sont tombés Levaillant et quelques autres voyageurs. Peut-être peut-on expliquer ainsi la contradiction que présente le récit du capitaine F. Alexander et les réflexions dont M. Hahn l'a fait suivre.

[3] Hahn, *loc. cit.*, p. 2. Divers auteurs ou voyageurs ont écrit *Choi-Choin*, *Koe-Kaeb*, *Quaiqua*, *Quaqua*, etc.

du croisement de cette race avec diverses populations nègres. L'examen détaillée des têtes osseuses a pleinement confirmé ce résultat, qui peut être regardé comme définitivement acquis à la science [1].

Les populations sân et khoï-khoï sont fort loin d'être aujourd'hui ce qu'elles étaient au temps de la découverte. Ici, comme sur tant d'autres points du globe, l'Européen soi-disant civilisé et chrétien a accompli l'œuvre terrible dont il semble avoir été chargé. Sur une vaste étendue de terres, il s'est substitué aux races locales, en les exterminant. Il s'est montré aussi cruel, aussi lâchement féroce que n'importe quelle horde de sauvages païens. Des seize nations hottentotes énumérées par Kolbe la plupart ont disparu. Les survivantes se sont plus ou moins modifiées au contact des Blancs et par suite de l'action exercée sur elles par les missionnaires. Toutefois quelques tribus ont conservé intactes les mœurs et les croyances de leurs ancêtres. Sauver de l'oubli ces restes du passé d'une des plus curieuses races humaines est évidemment rendre service à l'anthropologie [2].

[1] A. de Quatrefages et E. Hamy, *Crania ethnica, les Crânes des races humaines*, p. 389 et suiv. Paris, 1882. On trouvera dans ce livre un résumé de nos propres recherches et de celles de nos prédécesseurs.

[2] Par leur coloration, les Khoï-Khoï et surtout les Sân se rattachent au type jaune; par la chevelure tous les deux sont essentiellement Nègres. Chez les Sân, l'indice céphalique horizontal est presque exactement le même que chez les Chinois du Sud (ind. céph.

C'est l'œuvre que semble avoir entreprise M. Hahn. L'autorité de cet écrivain me paraît des plus incontestables. Il a vécu pendant neuf années parmi les Khoï-Khoï, dont il possède parfaitement la langue; il s'intéresse à eux, sans se laisser aller à un excès de sympathie capable de fausser son jugement; il se tient en garde contre les causes d'erreur qu'il signale; le plus souvent il expose d'abord des faits, sauf à les interpréter plus tard. S'il est allé plus loin que ses devanciers dans l'examen de la question spécialement abordée dans son livre, je ne vois vraiment aucune raison pour mettre en doute les faits nouveaux qu'il nous apprend.

M. Hahn consacre son premier chapitre à faire connaître les Sân et les Khoï-Khoï, mais ce chapitre est très court. L'auteur a voulu seulement donner une idée sommaire du degré d'industrie atteint par ces diverses tribus et des bonnes qualités qu'il a reconnues chez les Khoï-Khoï. Ce double but est suffisamment atteint.

Les Hottentots étaient évidemment une population vaillante, qui faisait grand cas du courage militaire et avait institué une espèce d'ordre de chevalerie pour honorer les individus qui se distinguaient par leurs exploits guerriers. Leurs mœurs étaient très pures et leurs instincts honnêtes. Mal-

des Sân, 77,45; — des Chinois, 77,22). Chez les Khoï-Khoï ce même indice descend beaucoup plus bas.

heureusement toutes leurs bonnes qualités s'associaient à des habitudes d'une malpropreté excessive. Les Khoï-Khoï étaient peut-être le peuple le plus sale du globe entier. Kolbe et bien d'autres voyageurs ont donné à ce sujet des détails inutiles à rappeler ici.

Sans insister sur les mœurs et les coutumes de cette curieuse population, je dois signaler ce que l'auteur nous apprend relativement à la condition des femmes. Tous les voyageurs en font des espèces d'esclaves chargées des plus rudes travaux et fort mal traitées par leurs maris, dont la tâche se borne à chasser et à garder les bestiaux. Il en est en effet ainsi en public; mais à la maison, au dire de M. Hahn, les rôles sont intervertis. Ici la femme *(taras)* règne en maîtresse absolue. Elle garde la droite partout, et le mari ne peut sans sa permission prendre une bouchée de viande ou une goutte de lait. S'il s'avise d'enfreindre la loi, les voisines le mettent à l'amende, en lui prenant un certain nombre de brebis et de vaches, qui vont grossir la propriété personnelle de l'épouse. Bien plus, à la mort d'un chef dont le fils est encore en bas âge, il arrive souvent que sa femme hérite du pouvoir et devient *gau-tâs*, mot que l'auteur traduit par *reine de la tribu*. Quelques-unes de ces femmes-chefs ont laissé des noms honorés dans les traditions indigènes.

La fille aînée a aussi de grands privilèges. Elle est seule chargée de traire les vaches; et c'est

à elle que l'on s'adresse pour obtenir un peu de lait, comme l'atteste la courte chanson dont M. Hahn donne le texte et la traduction : « Ma lionne, as-tu peur que je t'ensorcelle? — Tu as trait la vache de ta douce main. — Embrasse-moi; verse-moi du lait, — ma lionne, — fille d'un homme puissant. »

Je trouve encore mentionnée par M. Hahn une coutume dont je n'ai vu l'indication nulle autre part. Les enfants prennent les noms des parents; mais, par une sorte de chassé-croisé, les filles portent celui du père, les garçons celui de la mère, en même temps que la dernière syllabe fait connaître le sexe. Le fils de la femme appelée *Arises* se nomme *Ariseb*; la fille de son mari *Xam-hab* prend le nom de *Xam-has*.

Les Hottentots ont leurs chants religieux et leurs chansons profanes le plus souvent accompagnées de danses et parfois mimées. Je donnerai plus loin des exemples des premières. Les secondes sont fréquemment satiriques. Un chef impopulaire est bientôt chansonné par les femmes, qui le traitent librement d'hyène affamée et de lâche chacal. Un mariage disproportionné, le moindre accident, deviennent matière à couplets. En voici un exemple :

La pauvre jeune Kharis est fort effrayée;
Elle souffre de coliques,
Et se roule à terre comme une hyène qui a mangé du poison.

La population accourt pour assister au spectacle;
Tout le monde est terrifié!
Mais on se calme et l'on dit : Oh! ce n'est rien.

M. Hahn insiste aussi longuement sur la question du langage. Je me borne à relever un fait intéressant. Les Sân et les Koï-Khoï ont en somme à peu près la même aire d'habitat. Pourtant les derniers ont une langue commune, dont les dialectes se ressemblent si bien que les tribus les plus éloignées peuvent d'emblée converser l'une avec l'autre. Au contraire, les langues sân diffèrent du khoï-khoï autant que l'anglais du sanscrit et n'ont guère plus de rapport entre elles. Toutefois ces langues et les dialectes khoï-khoï remontent à la même souche, ainsi que l'atteste le système des *kliks*, commun aux uns et aux autres. Les vocabulaires eux-mêmes ont conservé d'assez nombreuses ressemblances. Les donnnées linguistiques concordent donc avec les résultats tirés de l'examen des caractères physiques et conduisent aussi à admettre l'unité fondamentale de la race humaine qui a peuplé originairement les régions du Cap. Quant à la diversité des langues parlées par les Sân, elle s'explique aisément par le fractionnement et l'isolement de leurs tribus.

Remarquons encore que les Sân ne comptent que jusqu'à deux, tout au plus jusqu'à trois. Une seule tribu fait exception à cette règle. Elle va jusqu'à vingt. Mais M. Hahn pense qu'elle a reçu

ses noms de nombre de quelque tribu voisine. Au contraire, tous les Khoï-Khï ont un système de numération décimale complet. M. Hahn leur fait honneur de cette invention qu'il attribue à la nécessité où ils se sont vus de compter leurs troupeaux, lorsqu'ils ont renoncé à la simple vie de chasseurs. Il est bien plus probable que leurs animaux domestiques et le moyen d'en connaître le nombre leur viennent également des tribus nègres dont le sang coule dans leurs veines.

A diverses reprises, M. Hahn fait allusion à la *séparation* des Khoï-Khoï en deux branches, à une grande *migration* ayant pour point de départ le tombeau de leur ancêtre *Gurikhoïsib;* mais il ne précise rien à cet égard. Il parle de leur *patrie première,* mais nulle part il ne dit où elle était située. Sans doute il s'est expliqué sur ces points capitaux dans quelqu'une de ses publications que je ne connais pas. En tous cas, il ne peut guère exister de doute ni sur le fait de l'émigration, ni sur sa direction générale. Livingston, résumant les renseignements recueillis par lui-même et ceux que l'on trouve disséminés dans les récits de divers autres voyageurs, s'exprime ainsi en parlant des Hottentots : « La race de bœufs qu'ils élevaient venait probablement du nord-nord-est, point du connent d'où les naturels font tous partir la première émigration de leurs ancêtres[1]. » C'est dans cette

[1] Livingston, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe et oyages à travers le continent, de Saint-Paul de Loanda à l'embouchure*

direction, dans les montagnes d'Abyssinie, que se trouvent encore des Nègres dont la langue présente avec les langues hottentotes certaines analogies dont on s'était peut-être exagéré l'importance, mais qui semblent pourtant être bien réelles [1]; c'est aussi au nord-nord-est du Cap qu'était placé le pays de Pount des anciens Égyptiens; et quiconque a vu la reine de ces contrées, figurée par Mariette dans les peintures de l'Exposition de 1867, a pu constater l'extrême ressemblance existant entre elle et la *Vénus hottentote*, dont le moulage existe au Muséum. Ces faits, ajoutés à un certain nombre d'autres, dans le détail desquels je ne saurais entrer ici, nous renseignent, au moins approximativement, à la fois sur l'ancien habitat d'un des éléments de la race, sur l'origine de ses industries et

*du Zambèze, de 1840 à 1856*, 1859, p. 115. — Les moutons du Cap, comme ceux du Sénégal, sont couverts de poils raides et non de laine. Ce fait semble aussi indiquer que la race est partie des régions les plus chaudes de l'Afrique; car on sait que nos moutons d'Europe ont parfaitement conservé au Cap la toison qu'ils doivent à leur domestication dans des régions tempérées.

[1] Le célèbre missionnaire Robert Moffat raconte qu'ayant un jour donné à un Syrien une idée des langues hottentotes, celui-ci lui dit avoir vu au marché du Caire des esclaves bien moins noirs que les Nègres, et dont le langage ressemblait à celui dont il s'agissait. (R. Moffat, *Vingt-trois ans de séjour dans le sud de l'Afrique*, 1846, p. 4.) Ce ne pouvait certainement pas être des Hottentots du Cap. M. Alfred Maury avait admis l'existence des kliks chez quelques tribus abyssiniennes. (*La Terre et l'Homme*, 1861, 3e éd., p. 446.) Mais à la suite d'une conversation avec Schweinfurth, il a été moins affirmatif (*ibid.*, 1877, 4e éd., p. 596) tout en acceptant que les kliks existent chez quelques tribus cafres et nubiennes. (*Ibid.*, 4e éd., p. 596.)

sur l'étendue des migrations qu'elle a dû accomplir pour atteindre les régions du Cap. Peut-être la tradition avait-elle gardé quelques souvenirs de ces grands voyages chez les *nations* qui florissaient avant la venue des Européens; mais on comprend que l'extermination des unes, la dispersion des autres ont dû faire oublier les légendes historiques[1].

Toutefois, on peut affirmer a coup sûr qu'aucune de ces légendes ne remontait jusqu'au temps où les premiers ancêtres de Khoï-Khoi vinrent prendre possession de l'extrême Afrique australe; pas plus que nos plus lointains souvenirs ne mentionnent l'époque où l'homme vivait, chez nous, à côté des éléphants et des rhinocéros. Comme le reste du monde, les régions du Cap ont eu leurs âges de la la pierre, dont le plus ancien était le contemporain de notre époque paléolithique. C'est là ce qu'ont bien mis en évidence les trouvailles de quelques chercheurs anglais[2], et surtout le beau travail de M. Gooch, qui, après avoir décrit et figuré la constitution géologique et le relief du sol, résume dans les termes suivants le résultat de ses recherches sur ce point capital : « Toutes ces terrasses, tous ces niveaux, présentent des instruments en pierre

[1] Hahn, *The supreme Being of the Khoi-Khoi*, p. 30.

[2] John Sanderson, *Notes in connection with stone implements from Natal* (*Journal of the anthropological Institute*, vol. VIII, p. 15, 1878). — H.-W. Feilden, *Notes on stone implements from South-Africa* (*ibid.*, t. VIII, p. 163, 1883).

dans leurs dépôts quaternaires[1]. » Ainsi dès cette époque l'homme était au Cap aussi bien que sur les plateaux du Brésil et dans les pampas de Buenos-Ayres.

Les croyances religieuses se sont mieux conservées. C'est à elles qu'est essentiellement consacré le livre de M. Hahn. En traitant ce sujet, en montrant qu'il y a chez les Khoï-Khoï autre chose qu'un grossier chamanisme, l'auteur avait à craindre que l'on attribuât à une infiltration des doctrines chrétienne les conceptions relativement élevées qu'il fait connaître. Il a prévu l'objection. Il déclare que, de crainte de prêter à des interprétations de ce genre, il en dit bien moins qu'il ne pourrait et laisse de ce côté toute légende, tout mythe qui, quoique vraiment indigène, serait de nature à les faire naître.

Certes, on ne peut qu'approuver de pareils scrupules ; mais peut-être est-il permis de penser que M. Hahn les a poussés trop loin. Nul mieux

[1] W. D. Gooch, *The stone age of South-Africa (Journal of the anthropological Institute*, vol. XI, p. 124, 1881). — L'auteur partage l'âge de pierre de l'Afrique australe en cinq périodes. La première seule appartient aux temps quaternaires et représente notre époque paléolithique ; les quatre autres sont comprises dans l'époque géologique actuelle. Ces périodes sont caractérisées à la fois par la nature des roches employées et par le développement progressif des industries. — Dans les discussions auxquelles ont donné lieu les Mémoires indiqués ici, on a fait remarquer, à diverses reprises, la grande ressemblance qui existe entre certains objets recueillis au Cap et d'autres qui ont été trouvés, soit en Europe, soit dans l'Inde.

que lui n'était capable de faire le départ entre le fonds originaire et les dogmes surajoutés. Le résultat de ce travail aurait permis au lecteur de se faire une idée plus complète de l'ensemble des croyances auxquelles était arrivée la race qui nous occupe et aurait peut être justifié quelques-unes des conclusions au sujet desquelles j'aurai plus loin à faire des réserves.

On a de la peine à comprendre comment les populations dont il s'agit ici ont pu, de nos jours encore, être représentées comme étant athées et matérialistes. Depuis longtemps, dans mes cours et ailleurs, j'ai montré combien ces assertions sont peu fondées[1], combien tous les témoignages recueillis sur les points les plus éloignés, par les voyageurs les plus divers, confirment l'appréciation générale de Livingston, que je crois devoir rappeler : « Quelque dégradées que soient ces populations, il n'est pas besoin de les entretenir de l'existence de Dieu, ni de leur parler de la vie future. Ces deux vérités sont universellement admises en Afrique. Tous les phénomènes que les indigènes ne peuvent expliquer par une cause ordinaire sont attribués à la divinité... Si vous leur parlez d'un mort, *il est allé près de Dieu*, vous répondent-ils[2]. »

[1] De Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine*, 1861, p. 26; *l'Espèce humaine*, 1883, p. 354.

[2] Livingston, *op. cit.*, p. 179.

M. Hahn, voulant sans doute s'en tenir au fait spécial qu'il cherche à mettre en lumière, n'a parlé que des Khoï-Khoï ou Hottentots proprement dits, et ne s'est occupé des croyances des Sân ou Boschismans que d'une manière tout à fait incidente. Puisqu'il comparait entre elles les deux branches de la race sud-africaine au point de vue social et industriel, il est singulier qu'il n'ait pas cherché à montrer ce qui peut les rapprocher ou les éloigner à propos de questions qui font le sujet spécial de l'ouvrage. Peut-être n'a-t-il pas recueilli par lui-même les matériaux nécessaires. N'oublions pas que les Boschismans ne sont rien moins qu'aisés à étudier. Longtemps les voyageurs ne les ont connus que par ouï-dire; les rencontres ont été toujours rares, les entrevues courtes et le plus souvent troublées par une méfiance réciproque. Dans ces conditions, il est bien difficile de se renseigner sur des croyances qui touchent à ce que l'être humain a de plus intime et dont le sauvage ne parle qu'avec la plus grande répugnance. Ce que nous pouvons constater chez nous-mêmes doit nous éclairer à cet égard. Ce n'est pas dans une halte à l'auberge qu'un Parisien obtiendra d'un paysan bas-breton le moindre détail sur les *korigans* ou les *laveuses de nuit*. Il m'a fallu trois mois de séjour et d'intimité avec une famille basque, chez laquelle j'étais logé, pour obtenir quelques notions incomplètes sur les superstitions qui existent encore aux portes de Bayonne.

Cependant, à mesure que les Européens ont pénétré en plus grand nombre et plus avant dans ces contrées, les Boschismans ont été de mieux en mieux connus. A la suite de son premier voyage (1812), Campbell savait déjà que ces indigènes ont la notion confuse d'un *grand Être* auquel ils attribuent tout ce qui est au-dessus du pouvoir humain[1]. Mais, malgré ses bonnes relations avec Makoun, chef boschisman du Malalarin, il ne put rien découvrir au sujet d'une autre vie[2]. Il fut plus heureux à son second voyage[3]. Il apprit que les Boschismans croient à une espèce de résurrection et placent une sagaie à côté de leurs morts pour qu'ils puissent chasser et se défendre. Ayant retrouvé Makoun, il obtint de lui, non sans peine, quelques détails sur un dieu mâle, appelé *Goba,* qui vit au-dessus d'eux, et sur un dieu femelle, nommé *Ko*, qui habite au-dessous. Le nom du premier rappelle singulièrement celui du grand dieu des Khoï-Khoï, et je reviendrai plus tard sur ce point. On parla aussi à Campbell d'une sorte d'esprits ou nymphes qui venaient parfois se mêler aux danses des indigènes.

Plus tard, MM. Arbousset et Daumas, servis par les circonstances, obtinrent quelques détails plus précis sur les idées religieuses des Boschismans ha-

[1] *Histoire générale des voyages*, t. XVIII, p. 465.
[2] *Hist. gén. des voyages*, t. XVIII, p. 465.
[3] *Ibidem*, t. XIX, p. 303.

bitant les montagnes Bleues. Ces sauvages disent qu'il y a au ciel un *kaang* ou chef, auquel ils donnent le titre de *Kue-Akengteng*, le *Maître de toutes choses*. Ce Kaang fait vivre et il fait mourir; il donne ou refuse la pluie et le gibier. On le prie aux temps de disette et avant d'aller à la guerre, en exécutant la danse du *mokoma* pendant une nuit entière. « Selon les expressions des indigènes, ajoute M. Arbousset, on ne le voit point des yeux, mais on le connaît dans le cœur [1]. » Ces Boschismans croient aussi à une autre vie et ont un proverbe qui dit : « La mort n'est qu'un sommeil. »

Si les Sân ont un Dieu bon, ils ont aussi un Dieu méchant *(Ganna)* [2]. Ainsi jusque chez ces sauvages, incontestablement placés aux derniers degrés de l'échelle sociale, on rencontre cette conception des deux principes qui, sous une forme ou sous une autre, se retrouve dans toutes les religions. Nous verrons plus loin qu'il en est de même chez les Khoï-Khoï, et qu'il y a identité entre les génies du bien et du mal reconnus par les deux races sœurs.

Ces mêmes Boschismans n'en vénèrent pas moins certaines antilopes, entre autres le *blessbock* [3], et adorent une espèce de chenille qu'ils nomment *n'go*. Cet insecte se construit avec des brins de paille un fourreau assez semblable à celui dont

[1] *Lefa Ki boroko.* (Arbousset. *loc. cit.*, p. 504.)
[2] Hahn, *op. cit.*, p. 86.
[3] *Antilope pygarga.* (*Ibid.*, p. 502.)

s'entourent nos larves de friganes, d'où il sort seulement la tête et la première paire de pattes pour chercher sa nourriture et changer de place. Lorsque les Boschismans vont à la chasse, ils tâchent de trouver une de ces chenilles et lui adressent une véritable prière pour qu'elle amène à portée de leurs flèches le gibier qui doit les nourrir[1].

Ainsi nous voyons réunis chez ces Boschismans le plus grossier fétichisme et des notions, bien vagues sans doute, mais touchant aux croyances les plus élevées. Pourtant, dit encore M. Arbousset, ces tribus ont beaucoup moins de superstitions que les Noirs. Leur genre de vie précaire, leur morcellement exagéré, ont sans doute été cause du peu de développement qu'ont pris chez elles les conceptions mythologiques. Par suite des mêmes causes, il n'a pu se former chez ces peuplades errantes rien qui ressemble à une classe d'hommes spécialement chargés de présider aux manifestations religieuses. Nulle part je ne vois signalé chez les Boschismans des individus qui dirigent la danse du *mokoma*, qui jouent un rôle dans les pré-

[1] Voici le texte de cette prière et la traduction qu'en donne M. Arbousset (*loc. cit.*, p. 506.) :

*'Kaang ta, ba a ntanga ĕ ? 'Kaang ta, 'gnou a kna a sé' gè. Itanga 'kogou 'koba bou; i'konté, ĭ kagè, itanga i'kogou 'koba bou; 'kaang ta, 'gnou a kna a sé' gè.*

« Seigneur, est-ce que tu ne m'aimes point? Seigneur, un gnou mâle amène. J'aime ventre rassasier beaucoup; mon fils aîné, ma fille aînée, aiment ventre rassasier beaucoup; Seigneur, un gnou mâle amène *sous mes traits.* »

liminaires du mariage, etc. Il semble que chez eux le fétichisme pur s'est juxtaposé au fonds de croyances instinctives, qui leur est commun avec toutes les autres populations sud-africaines.

Il en est autrement des Hottentots. Chez eux on a trouvé de tout temps et l'on rencontre encore aujourd'hui ces *suri* qui jouent alternativement le rôle de maîtres des cérémonies et de prêtres, ces médecins[1], ces *faiseurs de pluie* qu'ont signalés bien des voyageurs et que Livingston a fait parler d'une manière assez curieuse[2]. C'est dire qu'ici les superstitions se précisent et se multiplient. En même temps les principales époques de la vie sont célébrées par des fêtes et des cérémonies ayant, au moins jusqu'à un certain point, le caractère religieux. Je renverrai pour ces détails, trop souvent révoltants, aux récits des voyageurs qui les ont recueillis et surtout à ceux de Kolbe.

On sait que les renseignements donnés par Kolbe ont été déclarés peu dignes de foi par un certain nombre de ceux qui lui ont succédé et lui ont adressé de violentes critiques, parfois alors qu'ils ne faisaient guère que le répéter. Déjà Walckenaer a chaudement protesté contre ces attaques et en a montré l'origine. Il a entre autres fort bien fait

[1] Kolbe, *loc. cit.*, p. 27. Ce voyageur distingue pourtant le prêtre (*suri*) du médecin, et attribue à ce dernier un rang supérieur dans le clan.

[2] Livingston, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe et voyages*, etc., p. 27.

comprendre comment notre célèbre astronome La Caille avait été induit en erreur par les employés de la compagnie du Cap, que Kolbe avait trop fait connaître[1]. Cette réhabilitation du vieux voyageur allemand est pleinement confirmée par le témoignage de M. Hahn. « Tout voyageur, dit-il, bien au courant des mœurs et des coutumes des Bergdamaras[2], pourrait contresigner la plus grande partie du livre de Kolbe sur les Hottentots[3]. » C'est donc en toute confiance que l'on peut consulter ces documents, recueilllis avant que les Européens eussent pu disperser ou transformer les populations locales.

Mais, je l'ai déjà dit, ces superstitions grossières ne sont pas toute la religion des Hottentots. C'est ce qu'avaient su voir même les premiers voyageurs qui explorèrent leur territoire. Ils avaient reconnu leur croyance à un *grand chef*, appelé par eux *le régulateur suprême (Khourrou)*, le Seigneur (*Khub*)[4], et aussi à un *Diable (Dangob* ou *Damob)*; ils avaient

[1] *Voyage de Kolbe, Préliminaire (loc. cit.*, p. 226). Le résumé donné par Walckenaer de l'ouvrage de Kolbe est exact et assez complet; aussi le citerai-je assez souvent, à côté du livre lui-même, qu'il est plus difficile de se procurer.

[2] Tribu d'origine nègre fixée dans le pays des Grands Namaquois, dont elle a adopté les mœurs et le langage, qu'elle conserve mieux que les Khoï-Khoï eux-mêmes. (Hahn.)

[3] M Hahn cite : Corporal Muller (1655), Dapper (1671), Nicolas Witsen (1691), Valentyn Plütschau, W. Vogel, tous antérieurs à Kolbe.

[4] *The Supreme Ruler*. (Valentyn, cité par M. Hahn, p. 33.)

constaté les hommages rendus à la lune. Kolbe confirma par des observations nouvelles et plus détaillées tout ce qu'avaient dit ses prédécesseurs. Il fit connaître les cérémonies accomplies aux diverses phases de la lune, le sens général des prières qu'on adresse à cet astre, et vit, dans cet ensemble de pratiques, tous les caractères d'un véritable culte. A peu près à la même époque, George Smith signala les fêtes célébrées en l'honneur des Pléiades; il résuma en quelques mots la prière que les Khoï-Khoï chantaient en chœur en s'adressant au Dieu suprême, et que je reproduirai plus loin.

Ces citations suffisent pour mettre hors de doute le fait général. Avant qu'aucune notion théologique empruntée à l'Europe eût pu modifier les conceptions des Khoï-Khoï, ces peuples admettaient l'existence d'êtres supérieurs pouvant influer en bien ou en mal sur leurs destinées; ils leurs adressaient des prières et des hommages; ils avaient une religion et un culte. Mais on n'avait aucun détail sur ces êtres bons ou mauvais, sur leur nombre, sur leur hiérarchie; on ne savait rien de leur histoire légendaire. Or il eût été bien étrange que les Hottentots n'eussent pas leur *mythologie*, au moins rudimentaire, alors que l'on en a trouvé des traces jusque chez les Australiens. M. Hahn a comblé cette lacune. Il fait connaître les noms des diverses divininés khoï-khoï; il nous renseigne sur la filiation qu'on leur attribue, sur les aventures qu'on leur prête. Puis il tâche de remonter

à l'origine de ces fables. Voyons donc ce qu'il nous apprend à ce sujet.

*Tsûi-goa*[1]. — Le Dieu suprême des Hottentots est *Tsuni-goam*, *Tsûi-goa*, *Tsûi-goab*, dont le nom plus ou moins altéré, plus ou moins modifié, se trouve déjà mentionné dans les récits de divers voyageurs. Une légende recueillie par M. Hahn raconte que ce Dieu s'appelait jadis autrement. Elle le représente comme ayant été un grand chef d'où descendent toutes les tribus khoï-khoï. Il déclara la guerre à un autre chef nommé *Gaunab*[2]. Celui-ci eut d'abord le dessus dans plusieurs rencontres; mais à chaque nouveau combat, son adversaire sentait croître ses forces, tandis qu'il perdait de plus en plus les siennes. Enfin Gaunab fut vaincu, et tué; mais au moment d'expirer, il frappa son ennemi au genou. Le vainqueur prit dès lors le nom de Tsûi-goa, qui signifie *genou blessé*.

Dans cette légende, le Dieu revêt certains caractères humains; mais en même temps il est représenté comme capable d'accomplir des choses merveilleuses. Au dire du vieillard qui a renseigné M. Hahn, Tsûi-goa prévoyait l'avenir; il est mort et il est ressuscité plusieurs fois; il a reparu à diverses reprises au milieu des siens; et sa venue a

[1] C'est l'appellation que M. Hahn emploie le plus habituellement.

[2] On verra plus loin que ce Gaunab n'est autre chose que le Dieu méchant.

été célébrée par des festins et des danses. C'est lui qui a donné en abondance aux hommes des bœufs et des moutons; c'est lui qui assemble les nuages et fait pleuvoir; c'est lui qui rend fertiles les vaches et les brebis. En somme, tous les biens viennent de lui. Il vit dans un beau ciel, dans un ciel rouge; son ennemi Gaunab habite un ciel obscur, un ciel noir.

Il est facile de voir que ce récit légendaire reproduit, sous une forme et avec des détails inspirés par le genre de vie des Khoï-Khoï, cette idée de la lutte entre le génie du bien et le génie du mal qui a enfanté tant de contes mythologiques. Nous verrons plus loin en effet que Gaunab est le nom que ces populations donnent à une divinité méchante. Toutefois, le rôle supérieur joué par Tsûi-goa dans les croyances de ces peuples n'est pas ici très nettement marqué. Mais des renseignements plus précis achèvent de nous éclairer sur ce point. Ceux qu'avait recueillis Kolbe, soit par lui-même, soit auprès de diverses personnes, permettaient déjà d'admettre que les Hottentots croyaient à un Être suprême, à un *Gounia-Tiquoïa* (Dieu de tous les dieux), regardé par eux comme ayant créé le monde ainsi que les êtres vivants, comme gouvernant toutes choses[1].

On retrouve cette croyance dans les paroles de Harisimab, chef actuel de la tribu païenne des Ha-

[1] Hahn, *loc. cit.*, p. 41.

bobés et ennemi juré des missionnaires. Interrogé par notre auteur sur les origines de son peuple, il répondit : « Toutes choses, les Habobés aussi, ont été faites par Tsûi-goa dans cette contrée ; et le Seigneur *(Kbub*[1]*)* nous a faits et nous a donné le pays ; il nous donne la pluie et fait pousser le gazon. » Cet accord entre les dires du vieux voyageur et la réponse du chef habobé pourraient suffire pour lever tous les doutes. Tsûi-goa était bien et est encore, pour les Khoï-Khoï non convertis, le créateur de toutes choses, le dispensateur des biens les plus précieux pour ces tribus pastorales. Bien d'autres témoignages viennent à l'appui de cette conclusion.

Il est pourtant fâcheux que M. Hahn n'ait pas insisté davantage sur ce point, principalement en ce qui touche à la création de l'homme. C'est en passant, et dans une note, qu'il appelle Tsûi-goa le créateur des Khoï-Khoï et fait connaître la tradition des Koranas. Au dire des vieillards de cette tribu. « Tsûi-goa, après avoir fait un homme et une femme, *Kanisma* (plume d'autruche) et *Hau-na-Maos* (cuivre jaune), leur donna des vaches, dont ils devaient boire le lait, une queue de chacal pour essuyer la sueur de leur front, un bâton pouvant servir de massue *(kiri)*, un carquois, des flèches, un arc et un bouclier. C'est de Tsûi-goa qu'ils

[1] Ce mot était employé aussi dans le même sens au temps de Valentyn. (Hahn, *loc. cit.*, p. 38.)

attendent tout ce qui peut leur arriver d'heureux. »

Ailleurs, M. Hahn appelle l'Adam khoï-khoï *Eiχal-kbanabiseb* ou *Gurikhoïsib* et identifie ce dernier avec le dieu *Heitsi-eibib*, dont je parlerai plus loin. Peut-être la tradition hésite-t-elle sur ce point ; peut-être aussi l'auteur s'est-il laissé entraîner, ici comme ailleurs, par une théorie que j'aurai à discuter plus tard.

Quoi qu'il en soit, les Hottentots parlent et agissent comme s'ils voyaient en Tsûi-goa un père bienfaisant, tout-puissant et omniscient. Les sentiments que leur inspire cette croyance ressemblent singulièrement à ceux que les plus fermes chrétiens puisent dans leurs convictions. M. Hahn ne le dit pas en propres termes ; il fait mieux, il le prouve par des exemples. L'interjection *Tsûi-goatse* (Toi, ô Tsûi-goa) revient à notre *Grand Dieu !* — Frappé de quelque malheur qu'il juge immérité, le Hottentot s'écrie : « O Tsûi-goa, qu'ai-je donc fait pour être si sévèrement puni ? » — Injustement accusé et ne pouvant prouver son innocence, il en appelle à son Dieu : « O Tsûi-goa, toi seul connais que je ne suis pas coupable ! » — Exposé à quelque grave péril, il compte sur le secours de Tsûi-goa, et, le cas échéant, lui attribue sa délivrance. C'est là ce que M. Hahn a pu constater par lui-même. Il traversait le désert de Kalahari en wagon ; la chaleur était affreuse ; par suite d'un retard inattendu, la pro-

[1] Hahn, *loc. cit.*, p. 62.

vision d'eau était épuisée, et l'on était encore loin de la source la plus rapprochée. La nuit vint; on s'égara. La caravane était menacée de mourir de soif, et le voyageur, rempli de colère, s'en prit au guide, qui était un païen endurci de la tribu des Habobés. « Qu'avez-vous fait, s'écria-t-il, demain nous seront mangés par les chacals et les vautours! Qui nous assistera dans ce danger? » Le Hottentot répondit avec sang-froid : « Tsûi-goa nous viendra en aide. — Quelle bêtise ! vous et votre Tsûi-goa vous êtes deux fous stupides. — Pour sûr, maître, il nous viendra en aide. » Dans la matinée, on trouva de l'eau et, quand chacun se fut désaltéré, le guide dit à M. Hahn : « Mon cher maître, hier vous avez été sur le point de me tuer; mais le Seigneur vous en a empêché. Et maintenant êtes-vous convaincu que le Seigneur est venu à notre aide? »

Qu'aurait pensé et dit de plus le missionnaire le plus fervent?

Les Khoï-Khoï n'élèvent ni temple ni chapelle, pas plus en l'honneur de Tsûi-goa que de leurs autres dieux. Ils ont seulement certains lieux consacrés devant lesquels ils ne passent jamais sans y déposer quelque légère offrande accompagnée d'invocations; je reviendrai plus loin sur ce sujet. Mais ils ont en outre de grandes fêtes religieuses, accompagnées de danses et de chants, qui semblent se rattacher presque toujours à quelque phénomène céleste. Le premier lever annuel des Pléiades, entre autres, est solennellement célébré. Dès qu'apparaît

la constellation impatiemment attendue, toutes les mères gagnent un lieu élevé, portant leurs enfants dans les bras, et leur apprennent à tendre leurs petites mains vers ces étoiles amies. La population se rassemble ensuite pour danser, en chantant une hymne en l'honneur de Tsûi-goa[1].

M. Hahn reproduit ici les récits de George Schmidt, qui, envoyé par les frères Moraves en 1736, tenta le premier d'introduire le crhistianisme chez les Hottentots[2]. L'invocation que le vieux missionnaire entendit, mais dont il n'a donné qu'un très court résumé, était donc bien un produit de l'inspiration indigène, sans aucun mélange possible d'idées empruntées ailleurs. Or nous la connaissons aujourd'hui. M. Hahn a assisté à la danse sacrée *(gei)* qui solennise le retour des Pléiades; il a retrouvé le chant qui l'accompagne; il a constaté qu'il est partout identique, chez diverses tribus dispersées sur plusieurs points de l'aire encore occupée par les Khoï-Khoï.

Il en a donné le texte et la traduction anglaise, que je traduis à mon tour en français.

Toi, ô Tsûi-goa !
Toi, père des pères (le père de tous) !
Toi, notre père !
Permets que Nanub[3] fasse ruisseler la pluie !

[1] George Schmidt, cité par M. Hahn, *loc. cit.*, p. 43.
[2] Robert Moffat, *Vingt-trois ans dans le sud de l'Afrique*, p. 15.
[3] Le nuage orageux personifié.

Qu'il te plaise de laisser vivre nos troupeaux!
Qu'il te plaise aussi de nous laisser vivre!
Je suis en vérité si faible,
De soif, de faim!
Que je puisse manger les fruits des champs!
N'es-tu donc pas notre père?
Le père des pères!
Toi, Tsûi-goa!
Que nous puissions te louer respectueusement!
Que nous puissions te bénir respectueusement!
Toi, père des pères!
Toi, notre Seigneur![1]

[1] Hahn, *loc. cit.*, p. 58. Les linguistes seront probablement bien aises de trouver ici le texte hottentot et la traduction anglaise de l'auteur.

Tsûi-goatse!
*Thou, oh Tsûi-goa!*

Abo itse!
*Thou Father of the Fathers* (i. e. *All Father)!*

Sida itse!
*Thou our Father;*

Nanuba avire!
*Let stream* (i. e. *let rain) the thunder cloud!*

Ên χuna ûire!
*Let please live (our) flocks!*

Eda sida ûire!
*Let us (also) live please!*

Kabuta gum goroö!
*I am so very weak indeed!*

Gâs χao!
*From thirst!*

As χao!
*From hanger!*

ta χurina amre!
*That I may eat field fruits!*

Stats gum χave sida itsao?
*Art thou then not our Father?*

Abo itsao!
*The Father of the Fathers!*

Tsûi-goatse!
*Thou, Tsûi-goa!*

Eda sida gangantsire!
*That we may praise thee!*

Eda sida khava khaitsire!
*That we may give thee in return* (i. e. *that we may bless thee).*

Abo itse!
*Thou Father of the Fathers!*

Sida Khutse!
*Thou our Lord!*

Tsûi-goatse!
*Thou, oh Tsûi-goa!*

Les Hottentots ne s'en tiennent pas à ces grandes fêtes publiques. Ils ont leur culte domestique ou, mieux, individuel. Le matin, aux premiers rayons de l'aube, ils quittent leur hutte et vont s'agenouiller derrière un buisson. Là, la face tournée vers l'orient, ils adressent leur prière à Tsûi-goa, le père des pères.

Je crois inutile d'insister sur le caractère de ces pratiques et de ces chants, sur la nature des sentiments qu'ils attestent. Quiconque tiendra compte de ces renseignements comprendra la calme confiance du guide de M. Hahn. On voit aussi d'où viennent les difficultés spéciales que rencontre chez les Hottentots l'œuvre de conversion entreprise par les diverses sectes protestantes, qui seules ont abordé cette partie du monde païen. Le missionnaire ne peut s'en prendre ici à aucun symbole matériel; il ne peut renverser ni temples ni statues, et démontrer ainsi l'inanité des dieux de pierre ou de bois. C'est contre des idées qu'il a à lutter. Or, le convertisseur et le néophyte ont en commun la même notion fondamentale, celle d'un *Etre suprême*, créateur et père bienveillant de ses créatures, que l'on doit honorer et prier. Le Hottentot peut donc répondre aux missionnaire qu'on ne lui apprend rien de nouveau, et l'on ne saurait être surpris que Tsûi-goa ait eu ses martyrs. M. Hahn en cite un exemple. Un chef célèbre dans la colonie, Nanib, entouré d'ennemis et sommé d'embrasser le christianisme s'il voulait sauver sa

vie, répondit : « Jamais! mon Tsûi-goa est aussi bon que votre Christ. » Il reçut bientôt le coup mortel.

Nous verrons plus loin que M. Hahn identifie Tsûi-goa avec d'autres divinités. Mais c'est là le résultat d'une critique reposant sur une théorie que j'aurai à faire connaître. Les Khoï-Khoï, à en juger par ce que dit l'auteur lui-même, ne semblent pas avoir songé à cette fusion. Leur Dieu suprême paraît bien avoir son existence propre. Il est à regretter que notre auteur ne soit pas plus explicite sur ce point et ne dise rien des idées que ces peuples ont pu se faire relativement à la nature du *Père des pères*. L'anthropolâtrie, dont on trouve la trace évidente dans la légende citée plus haut et dans quelques autres, aboutit parfois à des conceptions remarquablement spiritualistes. En Polynésie, Taaroa, le chef indonésien qui découvrit les îles Tonga, a été regardé d'abord comme un dieu secondaire [1], puis comme un dieu de première classe [2]; puis enfin il a été déclaré *toïvi*, n'ayant

[1] A Tonga, *qu'il avait pêchée*, on montra à Mariner le rocher auquel s'était arrêté l'hameçon de Tangaroa (Taaroa). Cet hameçon lu-même fut longtemps conservé dans la famille du Tui-Tonga, regardée comme descendant du dieu en ligne directe. *(An account of the natives of Tonga island.)*

[2] A la Nouvelle-Zélande, Tangaroa (Taaroa) est un des six premiers dieux, fils de Rangi et de Papa, c'est-à-dire du Ciel et de la Terre. George Grey, *Polynesian Mythology*.

point eu de père, point de mère, point de postérité, mais ayant créé tout ce qui existe[1].

Quelque chose d'analogue s'est-il passé dans les régions du Cap? Peut-être M. Hahn aurait-il pu nous le dire. Toujours est-il qu'il n'attribue à Tsûi-goa ni père, ni mère, ni épouse, ni fils, et qu'il ne rapporte à son sujet aucun récit analogue à ceux dont est remplie l'histoire des autres dieux. Tsûi-goa semble donc habiter seul son *ciel rouge*, bien au delà de la lune, selon Kolbe[2]; au delà du ciel bleu, d'après un autre renseignement recueilli par M. Hahn. Ses sectateurs n'en croient pas moins qu'il entend leurs prières et qu'il veille sur eux. Ils ont donc singulièrement épuré la conception première, si tant est que la légende rapportée plus haut ait été le point de départ des croyances trouvées chez ces tribus par Kolbe et ses contemporains, comme de nos jours par M. Hahn.

*Heitsi-eibib*. — Les Hottentots reconnaissent un autre Dieu bon, sur lequel les anciens voyageurs avaient déjà recueilli quelques renseignements incomplets, mais que M. Hahn fait bien mieux connaître. Toutes les tribus des Grands Namaquois et un certain nombre d'autres l'appellent *Heitsi-eibib;* les Koras lui donnent le nom de *Garubeb*.

[1] C'est à Tahiti que Tangaroa devient le Dieu suprême. Voir Mœrenhout, *Voyage aux îles du Grand Océan*, et Gaussin, *Traditions religieuses de la Polynésie*, dans le *Tour du monde*.

[2] Kolbe, *Description du Cap*, p. 203 ; Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, p. 370.

Tous les Namaquois interrogés par notre auteur lui ont donné des renseignements identiques. Selon eux, Heitsi-eibib est leur *grand-grand-père*. C'était un chef très puissant et très riche, qui possédait en abondance des vaches et des brebis. Il vainquit et extermina tous les ennemis qui attaquaient son peuple. Il était très prudent et très sage. Il habitait une contrée située à l'est. Voilà pourquoi la porte de la hutte de ces indigènes est toujours placée à l'est; pourquoi le timon des wagons au repos est dirigé du même côté; pourquoi les tombes sont ouvertes de ce côté de l'horizon, vers lequel est tournée aussi la face du défunt.

Jusqu'ici la légende se maintient dans les limites de la vie réelle; mais elle ne tarde pas à en sortir. Heitsi-eibib prévoyait l'avenir; il pouvait prendre toute espèce de formes. Comme Tsûi-goa, bien plus souvent semble-t-il, il est mort et est ressuscité à plusieurs reprises. A la fin de chacune de ces existences, il a été enseveli; et ses tombeaux sont dispersés sur toute l'étendue des terres jadis habitées par les Hottentots. Ce sont des amas de pierres, des espèces de *cairns*, en somme peu considérables. Celui qu'a décrit Lichtenstein n'avait que 20 à 30 mètres de circonférence. Ils sont situés ordinairement dans d'étroits défilés resserrés entre deux montagnes. Tout Hottentot qui passe près de ces tombes y dépose, en guise d'offrande, soit une pièce de ses vêtements, soit des fleurs, une branche d'arbre ou de buisson, une pierre qui accroît d'au-

tant le modeste monument, ou même un crottin de zèbre. Parfois aussi on y apporte du miel ou de l'hydromel. Les Namaquois disent que Heitsi-eibib se promène la nuit dans les lieux déserts et qu'il est satisfait lorsque, regagnant son gîte vers le matin, il reconnaît qu'on lui a rendu hommage. Il protège ceux qui l'honorent, leur procure de bons voyages, les préserve de tout danger, leur donne de bons avis et leur apprend à tuer les lionceaux et autres animaux sauvages. Lorsqu'ils sont en chasse, les Namaquois répètent habituellement tous bas la prière suivante :

O Heitsi-eibib,
Toi notre grand-père,
Permets que je sois heureux.
Donne-moi du gibier,
Fais-moi trouver du miel et des racines,
Pour que j'aie à te bénir de nouveau.
N'es-tu pas notre grand-grand-père,
Toi, Heitsi-eibib ?

Heitsi-eibib semble avoir voulu naître de nouveau, peut-être plusieurs fois. Une jeune fille ayant avalé le jus d'une plante grasse de saveur douceâtre *(bobega)*, enfanta un fils, qui devint rapidement un homme robuste. C'était le Grand-Père qui revenait au milieu de ses descendants. Une autre tradition est plus singulière. Une vache, après avoir brouté un certain gazon, donna naissance à un veau qui fut bientôt un très grand taureau. Un jour, les hommes de la tribu le pour-

suivirent pour le tuer; mais tout à coup il disparut, et à sa place on aperçut un homme occupé à faire un baquet. C'était le Dieu, qui avait pris la forme humaine.

Les légendes abondent dans l'histoire de Heitsi-eibib. Je n'en citerai que quelques-unes, en les abrégeant.

Ce Dieu vivait d'abord en bonne intelligence avec le lion, qui, dans ce temps-là, avait des ailes et vivait sur les arbres. Mais l'animal ayant profité de ses avantages pour surprendre et dévorer les vaches de la tribu d'Heitsi-eibib, celui-ci lui tendit une embûche et lui coupa les ailes. De là date l'inimitié qui n'a cessé de régner entre les descendants des deux anciens amis.

On voit aussi Heitsi-eibib aux prises avec des êtres dont la nature n'est pas définie et avec lesquels il lutte de pouvoir magique. En voici un exemple. Gama-gorib, le lion et lui vivaient dans la même contrée. Un jour Heitsi-eibib, éloigné de ses compagnons, les envoya chercher; mais il attendit en vain, et un bruit sourd l'avertit qu'ils ne pouvaient se rendre à son appel. Il se mit donc à leur recherche; et, sans avertir de sa présence, ainsi qu'il est d'usage chez les Khoï-Khoï, il traversa le kraal de Gama-gorib. Celui-ci lui dépêcha le lièvre pour l'inviter à venir le trouver et lui proposa de se battre en duel[1].

Le duel proprement dit existe chez les Hottentots. Celui qui se croit offensé défie son adversaire en lui présentant sa main pleine de

Or il possédait une profonde caverne dans laquelle il précipitait et faisait périr quiconque approchait de sa demeure. Heitsi-eibib ne put d'abord éviter le sort commun; il fut vaincu et jeté dans l'abîme. Mais il lui adressa la parole, disant : « Caverne de mes ancêtres, élève ton fond et soulève-moi, pour que je puisse sauter dehors. » La caverne obéit et le combat recommença. Heitsi-eibib fut encore terrassé et précipité dans la caverne, d'où il sortit de la même manière. Pour la troisième fois, il en vint aux mains avec Gama-gorib. Celui-ci était à bout de forces, et son adversaire le tua d'un coup asséné derrière l'oreille. Alors Heitsi-eibib, s'adressant de nouveau à la caverne, lui dit : « Caverne de mes ancêtres, élève un peu ton fond pour que mes enfants puissent venir en haut. » Et la caverne éleva son fond et tous les enfants d'Heitsi-eibib en sortirent. Alors le Dieu prononça des imprécations contre le lièvre : « A dater de ce jour, je te maudis! Tu ne porteras plus de messages; tu ne mangeras plus pendant le jour; tu ne mangeras que de nuit, et alors seulement on entendra ta voix. » Le lièvre ainsi maudit s'enfuit, et il court encore.

Heitsi-eibib est marié. Sa *première femme*, ou mieux sa *femme de premier rang*, est *Urisis* ou *Soris*,

poussière. Si le combat est accepté, l'offenseur saisit la main et la poussière tombe à terre. Dans le cas contraire, l'offensé lui jette à la figure ce gage de combat. Le duel a lieu soit à coups de pied, soit à coups de bâton, soit avec la sagaie et le bouclier. (Hahn, *loc. cit.*, p. 109.)

le soleil; il en
Mais il a aussi
ne donne pas l
rôle dans les é
des morts et un
Je reproduis
quelques répét

*Heitsi-eibib,*
*famille. Arrivés*
*de raisins mûrs,*
*rants*[3]. *Le vieillar*
*vivrai pas longt*
*couvrez-moi de*
*mangez pas des*
*giez, je vous co*
*comme moi.* »

Ainsi il mour
commandé. La fe
s'occupaient de
quelqu'un qui ma

1 Hahn, p. 141.
prennent le nom de
changement de dés
indiquée par des
*jeune*... (Ibid., p.

2 Les Khoï-Khoï
*vieille épouse*, *la gra*
*épouse*). (Hahn, p.

3 M. Hahn a épr
les raisins du Cap.
et il ajoute que les
mal, en meurent sou

1926





le soleil ; il en a un fils nommé *Urisib*, le jour[1] Mais il a aussi une *seconde femme*[2], dont la légende ne donne pas le nom. Celle-ci et Urisib ont leur rôle dans les événements qui accompagnent une des morts et une des résurrections du Dieu.

Je reproduis ici ce passage du livre, en supprimant quelques répétitions.

Heitsi-eibib, à ce moment très agé, voyageait avec sa famille. Arrivés dans une vallée où croissait un arbre chargé de raisins mûrs, ils en mangèrent et furent bientôt très souffrants[3]. Le vieillard appela son fils Urisib et lui dit : « Je ne vivrai pas longtemps, je le sens. Lorsque je serai mort, couvrez-moi de pierres. Et voici ce que je vous ordonne. Ne mangez pas des raisins de cette vallée ; car si vous en mangiez, je vous communiquerai mon mal et vous mourriez comme moi. »

Ainsi il mourut et fut couvert de pierres, comme il l'avait commandé. La femme et le fils s'éloignèrent. Pendant qu'ils s'occupaient de leur nouveau campement, ils entendirent quelqu'un qui mangeait du raisin en chantant :

1 Hahn, p. 141. J'ai dit plus haut que chez les Hottentots les fils prennent le nom de la mère et les filles celui du père, par un simple changement de désinence. La succession des frères et des sœurs est indiquée par des mots signifiant le *premier-né*, l'*inférieur*, le *plus jeune*... (*Ibid.*, p. 19.)

2 Les Khoï-Khoï ont souvent une première femme (*ga-iris*, *la plus vieille épouse*, *la grande épouse*) et une seconde femme (*a-ri-s*, *la jeune épouse*). (Hahn, p. 18.)

3 M. Hahn a éprouvé lui-même les inconvénients que présentent les raisins du Cap. Il fut pris de dysenterie pour en avoir mangé ; et il ajoute que les indigènes, ne sachant pas traiter les attaques de ce mal, en meurent souvent.

« Moi, père d'Urisib,
« Père de ce mauvais garçon,
« Moi qui ai mangé de ce raisin et qui suis mort,
« Je suis un moribond bien vivant. »

La jeune femme reconnut que le bruit venait du côté où Heitsi-eibib était enseveli, et dit à Urisib : « Va et regarde. » Le fils alla au tombeau, trouva l'empreinte des pieds de son père et revint. Alors la jeune femme lui dit : « C'est lui et il est seul, agis comme je vais te l'indiquer :

« Prends garde au vent, pour pouvoir te glisser près de lui en gardant le dessous du vent,
« Surprends-le sur le chemin du tombeau,
« Et quand tu l'auras saisi ne le laisse pas aller. »

Ainsi fut fait. Heitsi-eibib, les ayant aperçus, sauta de l'arbre à terre et voulut leur échapper, mais il fut pris près du tombeau. Alors il leur dit : « Laissez-moi ! Je suis un homme qui a été mort, et je vous empoisonnerais ! » Mais la jeune femme s'écria : « Tiens bien le drôle ! » Ainsi ils l'amenèrent chez eux et, à partir de ce jour, il fut frais et bien portant.

Bien d'autres légendes sont relatives à Heitsi-eibib. Elles ressemblent fort aux précédentes et sont toujours plus ou moins analogues à nos contes de nourrices. Je ne trouve rien dans l'histoire de ce Dieu qui rappelle les idées élevées qui existent, au moins en germe, dans ce que les Khoï-Khoï disent de Tsûi-goa. Telle est du moins l'impression qui résulte des textes. Pourtant, dans un très court passage dont je parlerai plus tard, M. Hahn, en assimilant l'une à l'autre ces deux divinités, assure qu'on les invoque de la même manière et qu'on leur donne les mêmes qualifications. Mais alors pourquoi ne pas

avoir placé, à côté des fables puériles dont j'ai cité des exemples, soit quelques fragments d'une hymne où Heitsi-eibib serait appelé le *Père des pères*, soit quelque tradition qui le représenterait lui aussi comme habitant *au delà* du *ciel bleu?* Si ces hymnes, si ces traditions existent, pourquoi ne pas les avoir fait connaître? C'est un des cas où l'on ne sent que trop le manque de renseignements suffisants, que j'ai signalé plus haut.

*Khâm, Khami, Khâb* (la lune). — Ce défaut est tout aussi sensible et peut-être plus regrettable lorsqu'il s'agit de Khâb, la lune. Son nom signifie *Celui qui revient* et exprime bien la pensée dominante que les transformations apparentes de cet astre ont inspirée aux Hottentots. L'importance attachée par eux à ses diverses phases avait de très bonne heure attiré l'attention des voyageurs et fait soupçonner chez eux l'existence de notions religieuses. Kolbe a bien montré qu'elle est en effet l'objet d'un véritable culte. A la nouvelle et à la pleine lune, les indigènes lui sacrifient des bestiaux et lui offrent de la chair et du lait. Ces offrandes sont accompagnées de danses, de prosternations et de chants dans lesquels on salue le retour de Khâb. On lui demande un temps favorable, des pâturages pour les troupeaux et beaucoup de lait. Kolbe nous a appris en outre que la lune était regardée comme un *Gounia inférieur*, représentant le *Dieu supérieur* le Dieu des Dieux *(Gounia-Tiquoïa)*, comme l'image visible du Dieu invisible. Quand elle disparaît, les

Hottentots disent qu'elle meurt, et son retour est regardé comme une résurrection. Les éclipses inspirent une grande terreur; M. Hahn a vu en pareil cas toute la population pousser des gémissements et des cris de douleur.

Malheureusement notre auteur ne parle de Khâb que par allusion, pour ainsi dire, et pour l'identifier auec Tsûi-goa et Heitsi-eibib. Sans doute il résulte de là-même qu'il accepte comme vrais tous les dires de Kolbe et que les choses se passent de nos jours comme au temps du vieux voyageur allemand. Les témoignages ne manquent pas d'ailleurs sur ce point. Mais les renseignements donnés par M. Hahn n'en auraient pas eu moins de prix. Surtout, il eût été bien intéressant de connaître ces chants religieux qui se répètent pendant des nuits entières et de pouvoir juger jusqu'à quel point ils justifient ou doivent faire repousser les rapprochements proposés par M. Hahn.

Les Namaquois, qui ont conservé bien des traditions oubliées dans les cantons plus rapprochés des Européens, ont une curieuse légende, que M. Hahn emprunte à un autre voyageur et qu'il regarde comme authentique. Ils racontent que la lune voulut un jour envoyer un message aux hommes. Le lièvre s'offrit pour le porter. « Va, lui dit-elle, et apprends aux hommes qu'ils ressusciteront de même que je meurs et que je ressuscite. » Mais le lièvre essaya de tromper les hommes et leur dit : « Vous périrez comme je péris moi-même. »

Pour le punir, la lune le maudit[1]. Voilà pourquoi, chez les Namaquois, les hommes faits s'abstiennent de manger du lièvre, évidemment regardé comme un animal impur[2].

*Nanub* (le nuage) ; *Gurub* (le tonnerre ); *Nabas* (l'éclair). — Dans une contrée où la pluie est plus souvent accompagnée d'orages formidables, il n'est pas surprenant que les phénomènes électriques aient vivement frappé l'imagination des indigènes. Les Hottentots ont distingué et personnifié le nuage qui porte la foudre, le tonnerre et l'éclair. Ils en ont fait une famille. Le nuage est le père ; il se nomme *Nanub, Nanum* ou *Nanu*, c'est-à-dire le *verseur*, le *filtreur*. On l'implore en disant : « O Nanub ! ô seigneur ! fais pleuvoir maintenant. »

Par suite des idées générales que j'indiquerai plus loin, M. Hahn identifie le nuage *Nanub*, et le tonnerre *Gurub* (le *couvreur)*, avec Tsûi-goa. Mais il résulte clairement des documents fournis par lui-même que les Hottentots ont parfaitement distingué ces divinités les unes des autres. Nous avons vu plus haut qu'ils supplient Tsûi-goa de *permettre à Nanub de faire ruisseler la pluie*. Ils font aussi

[1] Le capitaine James Alexandre, qui a recueilli ce récit, avait su conquérir l'entière confiance des Hottentots. Un vieux Namaquois a dit à M. Hahn : « Cet homme a l'odeur d'un homme rouge », voulant exprimer par là combien ce voyageur avait su fraterniser avec ces indigènes. (Hahn, p. 92.)

[2] Hahn, p. 131. Une légende assez semblable à celle-ci existe aux îles Fidji. (Hahn, p. 100.)

incontestablement de Gurub un personnage distinct et du sexe masculin, dont *Nabas* (l'éclair) est la sœur. En effet, lorsqu'ils voient venir un orage violent et que l'air retentit des grondements du tonnerre, ils se réunissent pour une de ces danses sacrées *(gei)* dont j'ai parlé plus haut, et chantent l'hymne que je traduis sur la version anglaise d'après l'auteur. Toutefois, je rétablis dans ce chant et dans le suivant les noms de divinités qui figurent dans le texte hottentot et que M. Hahn a remplacés par des qualifications.

Fils de Nanum,
Toi, brave Guru à la voix éclatante,
Qu'il te plaise de parler doucement ;
Car je suis sans péché !
Laisse-moi en repos *(pardonne-moi)* ;
Car je suis entièrement abattu (je suis tout à fait étourdi ou perplexe).
Toi, ô Guru !
Toi, fils de Nanum ! [1]

[1] Voici le texte et la traduction anglaise des deux chants :

CURUB DI GEIS
*THE HYMN OF THE THUNDER*

Nanum oatse!
*Son of the Thundercloud!*
Gari Khoi Gurutse!
*Thou brave, loud-speaking Guru!*
Oùse gobare!
*Talk softly, please!*
Havië t'am u-a-Tamâô
*For I have no guilt.*
Ubatere
*Leave me alone! (Forgive me.)*
Oûtago χuige
*For I am become quite weak* (i. e. *I am quite stunned or perplexed*).
Gurutse
*Thou, oh Guru!*
Nanum oatse!
*Son of the Thundercloud!*
(Hahn, p. 59.)

D'autre part, M. Hahn a assisté à une danse et a recueilli un chant qui précise tout aussi clairement ce qu'est l'éclair dans la mythologie hottentote. Un membre de la tribu est censé avoir été frappé de la foudre. Les habitants du kraal le reprochent en chœur à l'éclair, et celui-ci est représenté par une seule personne, qui chante des solos.

LE CHŒUR

Toi, fille de Nanu, belle-fille d'Aïb[1];
Toi, tu as tué mon frère!
Et maintenant tu te reposes si tranquillement dans une caverne!

SOLO

Oui, en vérité, j'ai parfaitement tué ton frère.

LE CHŒUR

Bien ! voilà pourquoi tu te reposes dans une caverne,
Toi qui as peint ton corps, aussi rouge que le goro,
Toi qui empêches les mois de couler ;
Toi la femme d'Eiχalkhanabiseb[2].

[1] *Aïb* est un des noms de l'arc-en-ciel. (Hahn, p. 74.)

[2] NABAS DI GEIS

*THE DANSE-SONG OF THE LIGHTNING*

CHORUS

Aibe nuris Nanuse!
*Thou Thundercloud's daughter, daughter-in-law of the fire!*
Ti gâda go gamse!
*Thou who hast killed my brother!*
Gaîses gum âb na goeö!
*Therefore thou liest now so nicely in a hole.*

SOLO

Gaise to go sa gâba a gam.
[*Yes*], *indeed, I have killed thy brother so well.*

CHORUS

Gaises gum âb na goeö!
[*Well*] *therefore thou liest (now) in a hole.*
Gorob Khemi go usense!
*Thou who hast painted thy body red like goro!*
Som auba naba tam asse!
*Thou who doest not drop the « menses »!*
Eiχalkhanabiseb aose!
*Thou wife of the copper-bodied man.*

(Hahn, p. 60.)

On voit par ce chant que Nabas n'est pas seulement fille du nuage tonnant, c'est-à-dire de Nanub; mais que de plus elle a un mari. L'imagination des indigènes a donc en réalité fait de l'éclair une divinité du sexe féminin et elle l'a donnée pour épouse à l'Adam khoï-khoï, qui apparaît ici comme étant le fils d'Aïb, c'est-à-dire de l'arc-en-ciel, et dont le nom, d'après M. Hahn, signifie *l'homme au corps de cuivre*.

*Autres personnages mythologiques*. — Une autre divinité des Khoï-Khoï, peut-être des Sân, est *Toosib*, le vieillard des eaux. On se le figure comme un grand homme rouge avec des cheveux blancs. Avant de boire dans certaines rivières, on doit y jeter une offrande quelconque et le prier en disant : « O grand-père, fils d'un Boschisman ! donne-moi la nourriture. Donne-moi la chair du rhinocéros, de l'antilope, du zèbre et tout ce que je désire avoir. » Manquer à ces prescriptions, c'est s'exposer à toute la colère du dieu. Le guide du capitaine Alexander[1], sous le coup d'une soif ardente, avait oublié d'accomplir les rites prescrits. Pris d'une attaque de dysenterie, il ne manqua pas de regarder sa maladie comme une punition infligée par Toosib.

M. Hahn ne cherche évidemment pas à faire

[1] Le capitaine Alexander parle de son guide comme étant un Boschisman. M. Hahn nous apprend qu'il appartenait à une tribu de pauvres Namaquois, que l'on désigne parfois sous ce nom parce qu'ils n'ont pas de bestiaux et vivent à peu près comme les Sân. (Hahn, 101.)

connaître tous les personnages qui jouent un rôle dans la mythologie des Hottentots. Il en est qu'il se borne à mentionner : tels sont *Tsavirub* ou *Aîb* (l'arc-en-ciel), *Amab'*, *Oas*, etc. Il donne un peu plus de détails sur les mythes se rattachant à l'astronomie.

Les Khoï-Khoï paraissent avoir distingué un assez grand nombre de constellations et ont donné des noms à plusieurs étoiles. Naturellement la fable s'est emparée de ce champ si propre à stimuler l'imagination. Les étoiles sont pour eux *les yeux* ou *les esprits* des morts. Ils empruntent à cette croyance une formule de malédiction caractéristique : « Toi qui est heureux, puisse le malheur tomber sur toi de l'étoile de mon grand-père ! »

Les Pléiades *(Khanuseti)* sont les étoiles de la pluie ; leur retour annonce l'ouverture de la saison pluvieuse, qui joue un si grand rôle dans l'existence de ce peuple pasteur. Ainsi s'expliquent les fêtes qui saluent leur première apparition. Dans certains mythes, elles sont représentées comme filles de Tsûi-goa. Elles ont pour époux Aldébaran *(Aob)* ou mieux la constellation dont cette étoile est la plus remarquable et qui embrasse une partie de nos Hyades et d'Orion. Malheureusement la mésintelligence s'est glissée dans ce ménage. Les Pléiades dirent un jour à leur mari : « Va nous tuer ces trois zèbres ; mais si tu les manques, garde-toi de rentrer à la maison. » Aob prit son arc et une flèche ; il tira et manqua son coup. Comme le lion veillait de

l'autre côté et gardait les zèbres, il ne put aller reprendre sa flèche; et, redoutant le courroux de ses femmes, il s'assit où il est encore, souffrant de la soif et de la faim. Il va sans dire que la flèche, les zèbres et le lion sont autant d'étoiles ou de constellations.

*Gaunab* ou *Gauna*. — Les divinités dont je viens de parler sont toutes bienfaisantes. Il en est autrement de *Gaunab*, *Gaunam* ou *Gauna*. Celui-ci est l'*Être suprême méchant*, comme Tsûi-goa est l'*Être suprême bon*. C'est lui qui cause tous les maux, c'est lui qui fait périr les bestiaux, qui livre les hommes aux bêtes féroces, fait échouer leurs meilleurs desseins et leur envoie toutes sortes de maladies; son nom signifie *le destructeur, celui qui extermine*. On a vu plus haut comment il combattit jadis contre Tsûi-goa et finit par être vaincu. Un missionnaire a recueilli une autre version de cette lutte entre le génie du bien et celui du mal; mais je crois inutile de la reproduire ici. Elle présente le même caractère d'anthropomorphisme et se termine de même par la défaite de Gaunab.

Dans ces divers combats Gaunab est censé avoir été tué par son adversaire; mais évidemment on admet qu'il est revenu à la vie, puisqu'il *habite un ciel noir*, comme on l'a vu plus haut. D'ailleurs, le culte que lui rendaient les Khoï-Khoï du temps de Kolbe, et qui dure encore aujourd'hui, ne peut laisser de doute à cet égard. M. Hahn a pu constater lui-même ce fait. On prie Gaunab et on lui offre des sacrifices

pour tâcher de le fléchir. Il est à regretter que l'auteur ne soit pas entré ici dans quelques détails et n'ait pas fait connaître les termes des invocations adressées à l'esprit du mal. Il aurait été intéressant de les comparer aux hymnes chantés en l'honneur de Tsûi-goa.

C'est bien probablement à ce culte de Gaunab qu'il faut rattacher les hommages accordés par les Hottentots à une espèce de mante[1]. Kolbe avait donné sur ce point les détails les plus précis. Il avait vu les indigènes témoigner un profond respect à cet insecte, de l'ordre des orthoptères, chaque fois qu'ils le rencontraient; il avait été témoin des sacrifices célébrés en son honneur, lorsqu'il se montrait dans un kraal, et en avait conclu que les Hottentots le regardent comme une divinité bienfaisante[2]. Au contraire, l'astronome La Caille a cru qu'il était à leurs yeux un animal de mauvais augure. Or M. Hahn a pu constater à diverses reprises que tous les détails donnés par Kolbe sont encore aujourd'hui parfaitement exacts. En même

[1] *Mantis*. Cette espèce n'a pas encore reçu de nom scientifique. à ce que m'assure un entomologiste éminent; elle est rare au Cap, mais commune aux îles de France et de Bourbon. On sait que chez nous, dans le Midi, la Mante prie-Dieu *(Mantis religiosa)* est aussi l'objet de diverseses croyances populaires.

[2] Le Vaillant a nié l'exactitude des faits signalés par Kolbe; mais ce voyageur, qui a si bien su voir tant de choses, était fort peu préparé à l'étude des religions des peuples sauvages et n'a absolument rien compris à celle des Hottentots.

temps il a appris avec surprise que cet insecte, accueilli avec tant de démonstrations joyeuses, et qu'il est absolument défendu de tuer, porte chez les Khoï-Khoï le nom du mauvais principe et s'appelle *Gaunab*. Ces contradictions apparentes s'expliquent très aisément en admettant que la Mante est, aux yeux de ces peuples, une sorte d'incarnation du Dieu. La crainte seule rendrait compte des manifestations qui accueillent sa venue ; mais peut-être s'imaginent-ils aussi que sa présence est la preuve que l'esprit du mal est momentanément apaisé [1].

Quoi qu'il en soit, les Khoï-Khoï croient encore que Gaunab se montre parfois, tantôt sous la forme d'un petit homme à la taille voûtée, tantôt sous celle d'un monstre difforme couvert de poils et vêtu de blanc.

On a vu plus haut que l'arc-en-ciel *(Tsavirub* ou *Aïb)* est le beau-père de l'éclair. Un vieux Namaquois a donné à M. Hahn une autre version relative à ce météore. Selon lui l'arc-en-ciel est un feu allumé par Gaunab et dans lequel ce dieu du mal précipite et fait périr quiconque se laisse tromper par lui. Les individus supposés morts de cette manière sont appelés *Gauna-ô-khoïn* (le peuple des

[1] Les détails donnés par Kolbe *(Description du Cap*, p. 212) sur le véritable désespoir dont quelques Hottentots furent saisis en voyant un jeune enfant faire mine de tuer un de ces insectes sacrés me semblent de nature à justifier cette interprétation.

morts de Gaunab), *Saubo-khoïn* et *Hai-nûn* (peuple de l'ombre, pieds de faon, etc.). Les vieillards qu'on laissait autrefois mourir de faim dans une hutte fermée, soit parce qu'il ne pouvaient plus se suffire, soit parce qu'ils étaient soupçonnés de sorcellerie, prenaient place parmi ces sujets de Gaunab.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit, dans le premier article, au sujet des Boschismans, on voit que nous retrouvons, chez les Khoï-Khoï, sous des noms identiques ou presque identiques, les deux divinités du bien et du mal reconnues par les Sân. C'est un témoignage, après tant d'autres, de la très proche parenté des deux populations. M. Hahn, ne parlant ici que de Gaunab, voit dans ce fait une preuve que le culte de ce dieu malfaisant est antérieur à la division de la race. Il va plus loin et admet que Gaunab était seul adoré dans ces temps reculés, et que l'existence de Tsûi-goa a été admise seulement plus tard. Puis il généralise cette idée. Selon lui, l'homme n'aurait d'abord vu dans la nature que l'œuvre de puissances infernales. La notion d'un Être bienfaisant serait le produit d'une culture intellectuelle plus avancée.

Je ne saurais accepter cette théorie. Elle est par trop en contradiction avec les faits constatés chez une foule de populations sauvages. Jusque chez les derniers Australiens on a reconnu la croyance dualistique qui se cache au fond de toutes les religions. Schweinfurth est, je crois, le seul voyageur, qui, après une enquête sérieuse, ait cru pouvoir

admettre l'existence d'un peuple ne connaissant que des esprits mauvais[1]. Or, en admettant que cette exception unique existe bien réellement, elle serait loin de témoigner en faveur des idées de M. Hahn. En effet, les Bongos, dont parle Schweinfurth, ne figurent nullement au plus bas dans l'échelle de la civilisation; ils sont bien au-dessus, non seulement des Boschismans, mais encore des Hottentots. Ce n'est pas un peuple qui commence; c'est au contraire un peuple « qui s'en va[2] ». Ils ont traversé les deux phases inférieures de l'état social; ils sont essentiellement agriculteurs. Quand ils défrichent un bois pour leurs cultures, ils épargnent avec soin les arbres fruitiers. Ils sèment en tranchées et repiquent le jeune plant. Ce sont d'habiles forgerons, et leur haut fourneau est à la fois très ingénieux et très rationnel. Leur outillage est, il est vrai, fort rudimentaire; mais ils s'en servent si bien que plusieurs de leurs produits soutiendraient la comparaison avec ceux d'un ouvrier anglais. Ils travaillent le bois aussi bien que le fer, construisent des huttes très solides soutenues par des troncs d'arbres et ornent les tombeaux de figures sculptées représentant les défunts. Ils sont

[1] George Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique (1868-1871)*, t. I, p. 290. Paris, 1875. Burchell avait dit quelque chose d'analogue en parlant des Bachapins, fraction des Béchuanas. Mais Livingston et Gazalis ont montré qu'il avait été induit en erreur, et n'avait connu qu'une partie des croyances religieuses de ces tribus cafres.

[2] Expression de G. Schweinfurth.

donc bien loin de cet état d'enfance intellectuelle pendant lequel, selon M. Hahn, l'homme adorait déjà un Diable, et ne serait pas encore arrivé à la notion d'un Dieu. S'il est vrai qu'ils ne sachent rien aujourd'hui de ce dernier, c'est bien probablement parce que, entraînés par une idée que l'on a rencontrée chez quelques tribus africaines, ils ont fini par l'oublier[1].

*Gama-gorib.* — Gama-gorib, dit M. Hahn, est presque le même que Gaunab. Mais, à en juger par les légendes, il en est bien distinct, et semble occuper le second rang dans l'armée du mal. Il est l'adversaire de Heitsi-eibib, comme Gaunab est celui de Tsûi-goa. J'ai reproduit plus haut le récit d'une de ces luttes, et il est inutile d'entrer dans d'autres détails qui n'apprendraient rien de nouveau.

A ces deux démons supérieurs paraît se rattacher la foule des spectres et des mauvais génies *(Haï-nun, Saubo-khoïn)* extrêmement redoutés des Hottentots.

*Le premier homme.* — J'ai déjà dit que M. Hahn donne à celui qu'il appelle l'Adam khoï-khoï le nom de *Eiχalkhanabiseb*, qui signifie l'*homme dont*

1 Quelques populations nègres de l'Afrique occidentale, tout en admettant l'existence du *Dieu bon*, disent qu'il est inutile de lui offrir des sacrifices, puisqu'il fait toujours du bien, et réservent leurs hommages pour les dieux méchants qu'ils espèrent fléchir. On comprend que cette préoccupation exclusive ait pu à la longue faire perdre la notion de la divinité bienfaisante.

*le corps a une échine couleur de cuivre.* Le même personnage porte ailleurs celui de *Gurikhoïsib*, c'est-à-dire l'*homme primitif*. Ici la légende présente quelque contradiction, car ce premier homme a une mère, dont l'auteur ne fait pas connaître le nom et habite un kraal où se trouve des jeunes filles.

Quoi qu'il en soit, une légende assez détaillée nous montre Gurikhoïsib vivant au milieu de tous les animaux. Il a un jour la fantaisie de jouer. Le léopard, le singe, l'hyène, les serpents, etc., assistent à la partie. L'homme perd tous ses bracelets de cuivre. Puis il se prend de querelle avec le lion, et ils se défient. Gurikhoïsib rentre chez lui, empoisonne ses flèches, aiguise ses sagaies ; sa mère l'oint de beurre fondu qu'elle saupoudre d'un odorant *buchu*[1], et l'encourage en improvisant un chant en son honneur *(gare)*. La rencontre a lieu près d'un étang où notre auteur a été conduit par son guide[2]. Le lion, attaqué par les chiens, criblé de flèches et de dards, s'enfuit et est découvert par sa mère, qui reçoit son dernier soupir et l'ensevelit, pendant que Gurikhoïsib est accueilli par un chant de triomphe. Depuis cette époque, les petits-fils du lion cherchent à venger leur ancêtre, et les Khoï-Khoï leur font une guerre sans merci.

[1] Poudre parfumée que l'on obtient en pulvérisant une espèce de *Spiræa*. (Kolbe, p. 210.)

[2] L'étang de Khubirsaos, par 23° 29′ de latitude sud et 16° 28′ de longitude est. M. Hahn fut très frappé de l'animation et de la précision que son guide mit à lui raconter toutes les péripéties du combat.

Il est du reste facile de comprendre que Gurikhoïsib a pris place dans la mythologie des indigènes. Ils le regardent comme une espèce de demi-dieu, qui les protège contre les êtres malfaisants et surtout contre les lions.

*Autre vie.* — De divers détails contenus dans ce qui précède on aura déjà conclu, je pense, que les Hottentots croient à une autre vie. C'est là un fait que Kolbe avait déjà mis hors de doute, bien qu'il eût été nié par quelques-uns de ses prédécesseurs, bien qu'il l'ait été par quelques-uns de ceux qui sont venus après lui[1]. Les observations personnelles de M. Hahn ont, sur ce point encore, pleinement confirmé celles du vieux voyageur.

J'ai signalé précédemment ce que les Hottentots disent des étoiles, et l'on pourrait en conclure qu'ils placent dans le ciel l'habitation de ceux qu'ils ont perdus. Mais je ne vois nulle part de témoignage explicite à cet égard. Au contraire, bien des faits

[1] Ce sont peut-être surtout certains missionnaires qui méritent ce reproche, et parmi eux en particulier M. Moffat. Il est difficile de ne pas être surpris et peiné en lisant ce qu'il a écrit au sujet du prétendu athéisme des Hottentots. On dirait qu'il redoute de trouver chez ces païens quoique ce soit qui ressemble à des idées religieuses. Il est évident qu'une foi trop exclusive a égaré le *Nestor des missionnaires vivants*, comme l'appelle M. Hahn (p. 50). A ses yeux, « l'homme est sans conscience, jusqu'à ce qu'on lui ait déclaré la volonté de Dieu ». Évidemment, quand on a des convictions pareilles, on est bien mal préparé à comprendre les questions dont il s'agit ici. (*Vingt-trois ans de séjour dans le sud de l'Afrique*, par Robert Moffat, agent de la Société des missionnaires de Londres; traduit par M. Horace Monod, pasteur, Paris, 1846; chapitres XVI et XVII.)

montrent qu'ils regardent l'esprit des morts comme hantant, au moins pendant un certain temps, le voisinage des tombes. A la mort d'un de ses membres, quel que soit son âge ou son sexe, tout le kraal émigre, ayant soin de laisser intacte la hutte du défunt avec tout ce qu'elle renferme de meubles, d'armes ou de vêtements. Emporter la moindre chose serait s'exposer a être suivi par l'esprit du mort[1].

On a vu déjà que certains esprits sont pour ainsi dire les vassaux de Gaunab, le dieu du mal. A cette catégorie appartiennent encore les âmes de tout individu qui n'a pas reçu les honneurs de la sépulture et a été mangé par les hyènes ou les vautours. Par suite de cette idée, les criminels, les individus victimes d'une vendetta, les esclaves tués par leur maître, les ennemis morts dans un combat, sont livrés aux oiseaux de proie et aux animaux féroces, pour que, après avoir été dévorés, ils deviennent autant de *Gauna-ora-khoïn*. Quelques-uns de ces spectres, désignés sous le nom spécial de *bausan*, errent pendant les nuits les plus sombres et pénètrent jusque dans les kraals, dont ils terrifient les habitants.

Les esprits dont je viens de parler sont regardés comme malfaisants et sont fort redoutés. En revanche ceux des individus qui se sont toujours distingués par leur sagesse, par leurs vertus, et qui ont été

[1] Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance*, p. 229.

régulièrement ensevelis, sont pour les Hottentots autant de bons génies. A ceux que Kolbe qualifie de *héros* et de *saints* on consacre des bois, des montagnes, des prairies, des rivières. Tout individu passant dans le voisinage de ces lieux s'arrête pour méditer sur les vertus du mort et implorer sa protection. On croit à la puissance de leur intervention; et, si l'on échappe à quelque grand danger, c'est à eux que l'on en reporte le mérite. Kolbe rencontra un jour un Hottentot qui dansait et chantait tout seul, avec beaucoup de dévotion, dans un lieu désert. Interrogé par le voyageur, il répondit que, pris d'un sommeil extraordindire, il avait passé là une excellente nuit et s'était réveillé à vingt pas d'un grand lion, qui l'avait laissé partir sans lui faire de mal. Le saint de la vallée, disait-il, avait pu seul le protéger contre l'animal féroce.

Dans chaque famille, les ancêtres sont de même considérés comme des espèces de dieux lares. On leur adresse des prières, on leur fait des offrandes. Mais pour en être entendu, il faut aller accomplir les cérémonies sur le tombeau lui-même. M. Hahn cite à ce sujet une anecdote caractéristique. Dans une de ses courses, il rencontra, au delà des frontières du Kalahari, un parti de Namaquois sous les ordres d'une grande dame du pays *(Geiksois)*, qu'il connaissait pour avoir reçu d'elle une large hospitalité. Il lui demanda en plaisantant si elle venait chasser dans ces déserts sans eau. « Mon ami, repondit-elle, ne raillez pas, car je suis en grande

détresse. La sécheresse et les Boschismans m'ont tué beaucoup de chèvres et de vaches. Je vais au tombeau de mon père : je vais prier et pleurer là. Il entendra ma voix ; il verra mes larmes et il donnera le succès à mon mari, qui est à la chasse des autruches, pour que nous puissions racheter des chèvres laitières et des vaches et que nos petits enfants puissent vivre.

« Mais, répliqua le voyageur, votre père est mort ; comment pourrait-il vous entendre ?

« Oui, répondit la Hottentote, il est mort ; mais il dort seulement. Nous les Khoï-Khoï, quand nous sommes dans la peine, nous allons toujours prier sur les tombeaux de nos grands-parents et de nos ancêtres. C'est pour nous une vieille coutume[1]. »

J'appelle toute l'attention du lecteur sur ce passage. Il confirme, avec quelques détails de plus, tout ce que Kolbe avait déjà dit relativement aux croyances des Hottentots à la survivance d'*un quelque chose* de l'homme après la mort terrestre, de l'influence que *ce quelque chose* peut exercer sur la destinée des vivants, de l'espèce de culte qu'on lui rend. Si l'on se rappelle que les Khoï-Khoï adressent leurs prières, non seulement à leurs parents récemment décédés, mais à Heitsi-eibib lui-même, le premier ancêtre de la race, il faudra

[1] *Yes, he is dead, she answered, but he only sleeps. We Koi-Koi always, if we are in trouble, go and pray to the graves of our grand parents and ancestors ; it is an old custom of ours.* (Hahn, p. 112.)

bien reconnaître qu'ils croient à l'immortalité de *ce quelque chose*.

Sous l'empire de certaines présomptions, de natures très diverses et parfois opposées, que j'ai eu souvent à combattre, on répétera peut-être encore qu'il n'y a là que le résultat du contact de ces populations avec les Européens. Mais il est impossible d'invoquer cette explication lorsqu'il s'agit du Cap. Le culte ou, si l'on veut, l'honoration des saints, la foi en la puissance de leur intervention est une croyance essentiellement catholique, repoussée par toutes les sectes protestantes. Or le Cap et ses dépendances n'ont été colonisés que par des protestants, par les Hollandais, par les Français réfugiés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, par les Anglais. Cela même explique pourquoi ces contrées ont été évangélisées exclusivement par des protestants. Le premier missionnaire qui tenta la conversion des Hottentots fut un frère Morave, George Schmidt, qui vint au Cap en 1736[1], par conséquent plusieurs années après le voyage de Kolbe[2]. Les croyances dont il s'agit appartiennent donc bien en propre aux Khoï-Khoï.

Les Hottentots ne se font d'ailleurs aucune idée

[1] Des missionnaires danois envoyés aux Indes par le roi de Danemark, Frédéric IV, Plutschau, Zéegenbal, Boving, étaient au Cap en même temps que Kolbe. Mais ils n'ont fait qu'y toucher. MM. Hahn et Moffat s'accordent pour décerner à George Schmidt le titre de premier missionnaire des Hottentots. (Hahn, p. 39, 40 et 45 ; Moffat, *op. cit.*, p. 15.)

[2] 1705 à 1713.

quelque peu précise, ni de la nature des esprits, ni de leur mode d'existence. Kolbe n'a pu découvrir chez eux rien qui rappelât l'enfer ou le paradis. Il en conclut qu'ils n'ont aucune notion de récompenses ou de punitions attachées aux œuvres bonnes ou mauvaises. M. Hahn est muet à cet égard. Mais peut-être est-ce un des points sur lesquels il n'a pas voulu dire tout ce qu'il sait. Un peuple qui regarde les étoiles comme les yeux de certains morts, en même temps qu'il fait de certains autres le peuple de Gaunab, a évidemment une idée au moins confuse de la rémunération qui attend les bons et les méchants.

*Culte, prêtres et sorciers.* — J'ai déjà dit que les Khoï-Khoï n'ont aucune espèce d'effigie destinée à représenter leurs divinités, et ne construisent aucun édifice consacré au culte. On ne peut en effet donner ce nom aux *cairns* regardés comme étant les tombeaux d'Heitsi-eibib, ou à ceux qui recouvrent le corps de quelques *saints*, et grandissent lentement par suite de l'accumulation des pierres ou des branches d'arbres que l'on y dépose en guise d'offrande. On ne peut pas même regarder comme des chapelles le berceau temporaire de branches vertes et de fleurs, sous lequel les hommes seuls mangent la chair des bœufs offerts en sacrifice. Ces indigènes n'en ont pas moins des lieux vénérés, où ils ne passent jamais sans prier. Ce sont, comme je l'ai déjà dit, certains rochers, certaines collines, des rivières, etc. On a vu d'ailleurs que les hommages

s'adressent, non pas à l'objet matériel, quel qu'il soit, mais au dieu ou à l'esprit qui est censé l'habiter[1]. Je ne vois nulle part que ces localités soient un but de pèlerinage, et que l'on s'y donne rendez-vous pour accomplir en commun des cérémonies solennelles. Celles-ci se passent toujours dans l'enceinte du kraal. C'est là, dans l'espèce de place publique circulaire formée par les huttes, que l'on fête le retour de la pleine et de la nouvelle lune ou que, les yeux fixés sur les Pléiades, on invoque Tsûi-goa.

Chez les Hottentots, il n'existe rien qui ressemble à une caste sacerdotale. Chaque kraal a son prêtre *(surri)*, dont la position est assez modeste. Et d'abord il est électif, ce qui semble exclure toute idée d'un caractère spécial résultant de ses rapports avec la divinité. En outre, dans la hiérarchie, il ne vient qu'au quatrième rang, après les deux chefs civil et militaire et après le médecin. Il joue un rôle important dans les cérémonies qui accompagnent le mariage et le passage des jeunes gens au rang d'hommes faits, peut-être dans celles des funérailles. Mais il n'est pas même nommé à propos des grandes solennités religieuses s'adressant soit

[1] En parlant d'une foule de tribus sauvages, on répète tous les jours qu'elles adorent les arbres, les montagnes, les rochers, les rivières, etc. Mais il en est d'elles comme des Hottentots, et Logan ne s'y est pas trompé. (*The ethnology of the eastern Asia and the Indo-Pacific islands*, dans *the Journal of the Indian Archipelago*, vol. IV, 1850, p. 577.)

au bon, soit au mauvais principe. Il ne fait pas de prières publiques, il n'instruit pas le peuple dans les choses de la religion. C'est donc, comme dit Kolbe, un *maître de cérémonies* plutôt qu'un *prêtre*, dans l'acception que nous donnons à ce mot.

A côté du *surri*, dont les fonctions se rattachent plus ou moins au culte des dieux bienfaisants, se trouvent les sorciers, parmi lesquels M. Hahn place les *faiseurs de pluie*. Ceux-ci tiennent leur pouvoir de Gaunab, qui enseigne à qui lui plaît l'art diabolique des enchantements et des maléfices. On n'a aucun détail sur la nature des rapports qui peuvent s'établir entre le mauvais génie et les hommes; il n'est question ni de pacte ni de sabbat. Pourtant les sorciers sont en quelque sorte les ministres de Gaunab. Les Hottentots redoutent extrêmement leurs sortilèges et leur attribuent presque tous les maux qui atteignent soit leur personne, soit leurs troupeaux; aussi ont-ils recours, pour se protéger, à une foule d'amulettes et de pratiques.

*Superstitions diverses.* — On peut regarder comme se rattachant à la *religion proprement dite* des Hottentots les croyances dont il a été question jusqu'ici, bien que plusieurs d'entre elles ne soient que de *véritables superstitions*[1]. Il en est autrement

[1] J'ai insisté depuis longtemps dans mes cours et dans mes livres sur la distinction que l'on doit faire entre la *religion* et les *supersti-*

d'un certain nombres d'idées, sans rapport apparent avec la mythologie de ces peuples, mais qui n'en sont pas moins acceptées comme articles de foi, et donnent lieu à des pratiques spéciales, que l'on croit ne pouvoir négliger sans danger. M. Hahn leur consacre un assez long chapitre; je me bornerai à en citer quelques exemples.

Le feu paraît jouer un rôle important à ce point de vue. A la naissance d'un enfant, on doit allumer dans la hutte un petit bûcher, sans employer ni pierre ni métal, mais seulement le frottement de deux morceaux de bois; ce foyer doit être entretenu jusqu'à la chute du cordon ombilical, et ne servir à aucun usage domestique. Si ces prescriptions ne sont pas strictement observées, l'enfant mourra. — Lorsqu'un Hottentot part pour la chasse, sa femme allume aussi un feu spécial et ne doit faire autre chose que l'entretenir; s'il vient à s'éteindre, le mari ne rapportera pas de gibier. — A certaines époques, on fait passer les moutons à travers un feu entretenu avec du bois vert et produisant beaucoup de fumée. Je n'ai vu nulle part que les Hottentots se soumettent eux-mêmes à cette cérémo-

*tions*. Qu'il s'agisse des derniers sauvages ou des populations les plus civilisées, cette distinction est, à mes yeux, également essentielle; mais on l'oublie trop souvent, surtout lorsqu'il s'agit des tribus inférieures de l'humanité. (*Rapport sur les progrès de l'anthropologie en France*, 1867; — *l'Espèce humaine*, 1re édit., 1877; 8e édit., 1886; — *Introduction à l'étude des races humaines*, 1887.)

nie, dont on retrouve des traces en France même, et surtout en Bretagne [1].

Certains animaux, les éléphants et les serpents en particulier, savent reconnaître les coupables et vont les tuer au milieu d'une foule, sans attaquer aucun de leurs compagnons. La tribu des Amaquas surprit un jour les Damaras, en fit un grand carnage et enleva leur bétail. Un des agresseurs se fit remarquer par son extrême cruauté; de retour chez lui, il fut attaqué dans sa hutte par un lion noir, qui le mit en pièces. Les Amaquas sont encore aujourd'hui convaincus que ce lion n'était autre chose qu'un Damara, qui avait pris cette forme pour venger sa tribu.

M. Hahn s'est donné beaucoup de peine pour chercher chez les Namaquois quelques traces du culte du serpent, et n'a rien trouvé. Cet animal n'en figure pas moins dans les superstitions du Cap comme dans celles du monde entier. Ici comme partout il existe des *charmeurs*, qui manient sans crainte les espèces les plus dangereuses; l'un d'eux a procuré à notre auteur toutes celles qu'il a voulu. Il va sans dire que les sorciers jouissent au plus haut point de ce privilège; il leur suffit de siffler, disent les Hottentots, pour faire accourir auprès d'eux tous les serpeuts des environs. — Auprès de chaque fontaine habite un serpent; s'il s'éloigne ou s'il est tué, la fontaine tarit. — Les serpents sont

[1] Quellien, *Revue d'ethnographie*, t. IV, p. 89.

très friands de lait; ils tettent les vaches et même les femmes. On sait que des superstitions analogues existent chez nous. — Une espèce spéciale (*buitsibis*) vit entre les cornes du Cana[1]. — Enfin les indigènes croient à l'existence de serpents pourvus des attributs de la virilité humaine, et qui recherchent les femmes pendant leur sommeil (*ganin-gub*). M. Hahn a passé la nuit dans un kraal où toute la population était en armes et en grand émoi, parce qu'une jeune fille croyait avoir aperçu un de ces étranges incubes.

*Théorie mythologique de M. Hahn.* — M. Hahn ne s'est pas contenté de faire connaître les croyances religieuses des Hottentots. Il a voulu les expliquer et a été conduit ainsi à une théorie, qui repose essentiellement sur des considérations linguistiques. Il cherche dans l'étymologie une interprétation rationnelle des noms des divinités dont il a parlé et pense pouvoir remonter ainsi à l'origine des conceptions mythologiques.

Naturellement notre auteur s'occupe d'abord de Tsûi-goa. Il rappelle que, d'après la légende, ces deux mots doivent se traduire par *genou malade* ou *blessé*. Mais il lui paraît étrange que l'*Être infini* ait pu être désigné par un nom qui en fait un simple personnage jouant un rôle dans une fable vulgaire, et il propose une interprétation très différente. La racine *tsû*, dit-il, signifie littéralement

[1] *Antilope oreas*, Pallas ; *Oreas canna*, Gray.

« malade, blessé ». Or, une blessure récente est couleur de sang, elle est rouge. *Tsû*, par extension, peut donc avoir la même signification. D'autre part, le verbe *goa* veut dire « se promener, approcher ». *Goab*, *goam*, est « celui qui se promène, celui qui approche ». Le premier sens s'applique fort bien au genou ; le second peut être attribué au jour qui est sur le point de paraître. Les mots *Tsûi-goab*, *Tsûi-goam* doivent donc se traduire par « celui qui approche rouge ». C'est, dit M. Hahn, *le rouge matin*, *le rouge point du jour*, *l'aurore*.

Le même ordre d'idées conduit notre auteur à identifier avec la nuit le dieu que nous avons vu être l'adversaire de Tsûi-goa. De la racine *o*, « mourir », dérivent des mots signifiant « dormir, mort, sommeil », etc. La nuit tue, pour ainsi dire, tous les hommes qu'elle endort. L'être masculin qui la personnifie mérite donc bien d'être appelé *Gaunam*, c'est-à-dire *le Destructeur*.

M. Hahn regarde comme démontré que, dans l'origine, les mots *Tsûi-goa* et *Gauna* ont été employés seulement pour exprimer la succession du jour et de la nuit. Mais le sens primitif se perdit ; le sentiment religieux et la mythologie se mirent à l'œuvre et enfantèrent la légende. Tous les soirs l'homme meurt et la nuit l'enveloppe ; il renaît au premier point du jour ; il tourne ses yeux vers l'orient et voit le ciel teinté de rouge ; il en conclut qu'un combat a eu lieu et que le sang a coulé. Ainsi a pris naissance l'histoire de la lutte entre

Gaunab, l'habitant du ciel noir, et Tsûi-goa, qui a remporté la victoire au prix d'une blessure au genou.

Après avoir ramené Tsûi-goa à n'être que la personnification de l'aurore, M. Hahn, en employant la même méthode et grâce à des rapprochements qui me semblent parfois bien forcés, idendifie avec lui la plupart des divinités dont j'ai parlé. Pour lui, Khâb, Heitsi-eibib, Gurub, Nanub, etc., sont tous l'Être infini, *le seigneur de la lumière et de la vie.* A peine fait-il une exception au sujet de Gurikhoïsib, le premier homme. Il paraît le regarder comme un personnage distinct, tout en admettant qu'ici le culte des ancêtres s'est fusionné avec celui de l'Être suprême. Il est à remarquer que dans ce mythe astronomique, tel que le comprend M. Hahn, le soleil, *Urisis*, ne joue qu'un rôle subordonné et devient la femme de la lune, *Khâb*, assimilée à Heitsi-eibib et à Tsûigoa.

En somme, on voit que M. Hahn appartient à l'école des mythologues, qui compte tant d'adeptes éminents en Europe et en France même. Comme Max Muller[1], comme M. Alfred Maury[2] il cherche dans la signification littérale du nom des divinités l'interprétation des mythes, il ramène tous les personnages du panthéon hottentot à un petit

[1] Max Muller, *Essais sur la mythologie comparée*, traduit par M. George Perrot, 1873.

[2] Alfred Maury, *Histoire de la religion de la Grèce antique*, 1859.

nombre de phénomènes naturels personnifiés. Pour lui, dans leur développement religieux, les Khoï-Khoï ont suivi la même voie que les peuples aryens, et il pense que, s'ils n'eussent été arrêtés par l'imperfection de leur langue, ils auraient inventé une mythologie tout aussi gracieuse que celle des Iraniens ou des Grecs. Telle qu'elle est, dit-il, cette mythologie a eu pour point de départ la croyance à un Être suprême, que tous les Khoï-Khoï, longtemps avant leur séparation, invoquaient sous le nom de Tsûi-goab, et qui a joué chez eux exactement le même rôle que Dyaus chez les ancêtres de notre propre race.

Ainsi M. Hahn fait à la mythologie des Khoï-Khoï l'application des théories indoues. Je ne puis, je le répète, le suivre personnellement sur ce terrain. Mais les maîtres en linguistique que j'ai consultés ont été unanimes pour me répondre que les langues hottentotes ne sont pas assez connues, dans leur histoire et dans leur développement, pour qu'il soit encore possible d'entrer dans cette voie. Je ne puis que souscrire à ce jugement.

M. Hahn résume dans les termes suivants l'impression générale que lui ont laissé ses longues études sur les croyances des Hottentots. « Si le mot *religion* répond à une pensée de foi en un *Père céleste,* qui se tient près de ses enfants dans leurs peines; s'il exprime la croyance en un *Maître tout-puissant,* qui dispense la pluie et le beau temps;

s'il renferme l'idée d'un *Père des lumières*, duquel nous viennent tous les biens; si ce *Père* est en même temps un *rémunérateur* qui voit toutes choses, qui punit le mal et récompense le bien; si la religion traduit l'aspiration du cœur vers l'*Invisible*, avec l'espoir de le voir face à face dans un monde meilleur; si elle implique à la fois le sentiment de l'humaine faiblesse et l'acceptation d'un gouvernement divin, nous devons sans hésiter placer les Khoï-Khoï au même niveau que nous-mêmes. »

Je ne saurais aborder ici les nombreuses questions que soulèvent ces conclusions, et je me borne à faire une seule remarque. Ou bien l'auteur exagère le degré d'élévation qu'ont atteint les croyances religieuses des Khoï-Khoï, ou bien il ne nous a pas fourni toutes les données nécessaires pour les apprécier. Sans doute une foule de témoignages, la déclaration si nette d'Arisimab, l'hymne à Tsûi-goa, la conduite du guide Habobé, etc., mettent hors de doute la foi des Hottentots en un Dieu créateur et régulateur tout-puissant, qui veille sur les hommes comme sur ses enfants; et le brave Nanib, en préférant la mort à l'apostasie, a prouvé qu'ils savent au besoin mourir pour lui. Sans doute aussi le culte des ancêtres, remontant jusqu'à Heitsi-eibib, atteste la croyance à une autre vie, qui touche au moins de bien près à l'immortalité. Mais, dans les renseignements donnés par M. Hahn, je ne vois rien qui autorise à attribuer aux Khoï-

Khoï cette haute aspiration vers une communion intime avec le Dieu suprême, rien même qui suppose la notion quelque peu précise d'une récompense réservée aux bons, d'une punition qui attend les méchants. A ce point de vue, loin d'être les égaux des Aryens, ils sont bien au-dessous de plusieurs populations arrêtées à un degré d'état social inférieur à celui qu'ils ont atteint. En particulier, comme on l'a vu dans les pages précédentes, les Mincopies, simples chasseurs ou pêcheurs, se sont fait de leur Dieu suprême une idée plus spiritualiste, et sont arrivés, quant aux futures destinées de l'homme, à des conceptions bien plus précises et plus justes que les Hottentots. Mais peut-être M. Hahn a-t-il écrit ses appréciations en tenant compte aussi bien de ce qu'il n'a pas jugé bon de nous dire que des documents qu'il nous a livrés.

Malgré ces lacunes, le livre de M. Hahn n'en présente pas moins un intérêt des plus grands. Il nous fait connaître toute une mythologie rudimentaire nouvelle, réunissant, comme celles de tant d'autres populations sauvages, des notions très élevées et les fables les plus puériles. En outre, cette mythologie appartient à l'une des plus anciennes, peut-être à la plus ancienne des races africaines. A ce titre, elle a pour nous un double intérêt. L'auteur a donc ajouté un chapitre des plus importants à l'histoire de ces *petites religions*, trop souvent négligées et dont la connaissance éclairci-

rait à coup sûr quelques-uns des problèmes que pose aux mythologues l'étude de leurs *grandes sœurs*[1].

[1] On sait que M. Émile Burnouf ne reconnaît comme *grandes religions* que le christianisme, le judaïsme, le mahométisme, le brahmanisme et le bouddhisme. (*Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 décembre 1864.) Ce sont en effet les plus importantes au point de vue du nombre des croyants. Sur 1392 1/2 millions d'âmes composant les populations du globe, ces cinq religions, d'après M. Hubner, en comprennent à elles seules 1136 1/2 millions. Mais le même auteur estime que les diverses croyances religieuses qui se partagent l'humanité atteignent à peu près le nombre de *mille*. Les *petites religions* composent certainement la très grande majorité. Les négliger dans les études de mythologie comparée serait donc agir comme un naturaliste qui croirait se faire une idée de l'organisation des animaux en étudiant seulement les vertébrés.

---

TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES MATIÈRES



## CHAPITRE Ier

### LES PYGMÉES DES ANCIENS



## CHAPITRE II

### HISTOIRE GÉNÉRALE DES PYGMÉES ORIENTAUX

## CHAPITRE III

### CARACTÈRES PHYSIQUES DES PYGMÉES ORIENTAUX



## CHAPITRE IV

### CARACTÈRES INTELLECTUELS, MORAUX ET RELIGIEUX DES MINCOPIES

## CHAPITRE V

### NÉGRITOS AUTRES QUE LES MINCOPIES



## CHAPITRE VI

### LES NÉGRILLES OU PYGMÉES D'AFRIQUE

## CHAPITRE VII

### HOTTENTOTS ET BOSCHISMANS



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

---

LYON — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

**LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS**
**19, Rue Hautefeuille, près du Boulevard Saint-Germain, Paris.**

---

# BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

**A 3 FR. 50 LE VOLUME**

**Nouvelle collection de volumes in-16, comprenant 300 à 400 pages, imprimés en caractères elzéviriens et illustrés de figures intercalées dans le texte.**

*(Envoi franco contre un mandat postal.)*

---

La *Bibliothèque scientifique contemporaine*, d'un format commode et d'un prix modique, s'adresse à tous ceux qui, désireux de ne pas rester étrangers au mouvement scientifique de leur époque, n'ont ni le temps ni la facilité de recourir aux sources.

Les questions d'actualité sont présentées avec des développements en rapport avec leur importance, et débarrassées des formules techniques; les nouvelles découvertes et les nouvelles applications de la science sont exposées à mesure qu'elles se produisent; les recherches originales sont vulgarisées par leurs auteurs.

Ménager le temps du lecteur, et lui présenter ce qu'il a besoin de connaître sous une forme condensée et attrayante, tel est le but que se proposent les auteurs qui ont promis leur concours à cette œuvre de vulgarisation.

Aucune traduction n'est admise à prendre place dans la collection : il n'est publié que des livres originaux, par des auteurs écrivant en langue française.

Parmi les plus illustres représentants de la science, qui concourent à la rédaction de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*, nous citerons : MM. de Quatrefages et Albert Gaudry, de l'Institut et du Muséum; M. Fouqué, de l'Institut et du Collège de France; M. Duclaux, de la Faculté des sciences; MM. Brouardel et Gabriel Pouchet, de la Faculté de médecine; MM. Bouant et Maurice Girard, de l'Enseignement secondaire; M. Foville, inspecteur des établissements de bienfaisance; M. de Baye, de la Société des Antiquaires de France, etc.

Paris n'est pas seul à fournir à la *Bibliothèque* ses collaborateurs. Au nombre des savants qui lui prêtent le concours

de leur talent, nous citerons : MM. Beaunis, Léon Garnier et Schmitt, de la Faculté de Nancy; M. Azam, de la Faculté de Bordeaux; MM. Cazeneuve, Debierre et Max Simon, de la Faculté de Lyon; M. Moniez, de la Faculté de Lille; M. Girod, de la Faculté de Clermont-Ferrand; MM. Bourru et Burot, de l'Ecole de Rochefort; M. de Saporta, correspondant de l'Institut, à Aix; M. de Folin, à Biarritz; M. Cullerre, à la Roche-sur-Yon; M. Ferry de la Bellonne, à Arles, etc.

En Belgique et en Suisse, M. Léon Frédéricq, de l'Université de Liége; M. Herzen, de l'Académie de Lausanne.

Dans le cadre de cette *Bibliothèque* sont comprises toutes les sciences physiques, chimiques, naturelles et médicales.

Parmi les sujets traités, nous signalerons :

En physique : *la Prédiction du temps, la Photographie en voyage.*

En chimie : *Le Lait, la Coloration des vins, les Ferments et les fermentations, l'Eau, la Chimie de l'alimentation.*

En applications industrielles des sciences : *La Galvanoplastie et l'Electro-métallurgie, l'Électricité à domicile.*

En géologie et en paléontologie : *Les Ancêtres de nos animaux, les Tremblements de terre.*

En anthropologie : *les Pygmées, l'Homme avant l'histoire, la France préhistorique, l'Archéologie préhistorique.*

En zoologie : *Sous les mers, la Lutte pour l'existence chez les animaux marins, les Parasites, les Abeilles.*

En botanique : *La Vie des plantes, la Truffe, les Maladies de la vigne, l'Origine des arbres cultivés.*

En physiologie : *Le Magnétisme et l'hypnotisme, le Somnambulisme provoqué, la double conscience et les altérations de la personnalité, l'Activité cérébrale, la Suggestion mentale.*

En hygiène et en médecine : *Les Microbes et les maladies, le Secret médical, les Frontières de la folie, le Nervosisme et les névroses, la Criminalité, les Maladies de l'esprit, les Nouvelles institutions de bienfaisance.*

## Opinion de la presse.

Dans ces dernières années, les sciences ont fait de rapides progrès; elles ont entrepris l'étude ou donné déjà la solution de nombreux et importants problèmes. Les savants n'ont pas besoin qu'on leur décrive ce mouvement, qui est leur œuvre; mais les gens du monde, les personnes à l'esprit cultivé ne sauraient le contempler avec indifférence. C'est dans le but de mettre à leur portée les dernières acquisitions de la science que la librairie J.-B. Baillière et fils vient de fonder la *Bibliothèque scientifique contemporaine :* en quelques pages, d'une lecture facile, les hommes spéciaux y exposent les questions nouvelles, à la solution desquelles ils ont plus ou moins contribué (*Revue scientifique*, 7 avril 1886.)

La librairie J.-B. Baillière et fils inaugure une *Bibliothèque scientifique contemporaine* dont elle a déjà publié dix volumes.

Nous espérons que les volumes annoncés comme devant paraître seront dignes de leurs aînés; les noms des auteurs nous en sont, du reste, un sûr garant.

Dr P. Chéron, *Le National*, 17 août 1886.

Le succès de la *Bibliothèque scientifique contemporaine* est assuré, autant par la valeur des œuvres qu'elle publie que par son bon marché et son élégance. (*La Science en famille.*)

La *Bibliothèque scientifique contemporaine* promet une série de livres utiles et pratiques, qui nous permettent de lui pronostiquer un succès complet et mérité.

H. Fèvre, *France médicale*, 25 septembre 1886.

Les gens du monde sont gens heureux, chacun s'empresse à leur faciliter l'accès des sciences qui resteraient lettre close pour eux, si toujours ne se rencontraient écrivains et éditeurs, désireux de récolter leurs suffrages. La *Bibliothèque scientifique contemporaine* est la preuve de ce fait. Nous suivrons avec un vif intérêt son développement, car nous sommes de ceux qui pensent que la science ne perd pas à être vulgarisée — c'est le terme irrespectueux d'usage — et que, lorsque ses admirateurs seront plus nombreux en notre pays, la haute culture à laquelle chaque nation doit tendre, n'en sera que plus certaine.

Dr Juhel-Rénoy, *Archives générales de médecine.*

# LES PYGMÉES

## LES PYGMÉES DES ANCIENS, D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE, LES NEGRITOS OU PYGMÉES ASIATIQUES, LES NEGRILLES OU PYGMÉES AFRICAINS, LES HOTTENTOTS ET LES BOSCHIMANS

**Par A. DE QUATREFAGES**

*Professeur au Muséum, membre de l'Institut*

1 vol. in-16 avec figures........................... 3 fr. 50.

L'histoire des races humaines a le privilège d'attirer l'attention de tout homme instruit, qui désire savoir d'où nous venons et où nous allons.

M. de Quatrefages, dont les travaux ont toujours un si grand retentissement et une si grande influence, présente aujourd'hui sous une forme littéraire, qui n'exclut en rien la précision scientifique, les vicissitudes d'un type humain curieux à plus d'un titre.

Les petits nègres sont à peu près partout dispersés, morcelés, et souvent traqués par des races plus grandes et plus fortes; ils ne se trouvent plus sur certains points du globe qu'ils ont jadis occupés, et sont en voie de disparition sur bien d'autres. Ils n'en ont pas moins eu dans le passé leur temps de prospérité; ils ont joué un rôle ethnologique très réel. Enfin, ils sont devenus le sujet de légendes qu'ont accueillies les poëtes et que n'ont pas dédaigné de nous transmettre les plus sérieux auteurs classiques.

Placer la vérité scientifique en regard de ces fables, montrer ce que sont en réalité les Pygmées de l'antiquité, ce qu'ils sont devenus au milieu des contrées sauvages de l'Asie et des déserts de l'Afrique, tel est le but que l'auteur s'est proposé.

# LE LAIT

## ÉTUDES CHIMIQUES ET MICROBIOLOGIQUES

**Par DUCLAUX**

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE PARIS
ET A L'INSTITUT AGRONOMIQUE

1 vol. in-16, avec figures........... ............... 3 fr. 50

Le lait joue un rôle important dans l'alimentation et dans l'industrie agricole; il est l'objet de nombreuses altérations et falsifications. Il était nécessaire d'en présenter une étude complète où la question fût envisagée sous toutes ses faces.

C'est ce travail qu'a entrepris M. Duclaux; et il considère le lait suivant les diverses formes qu'il revêt avant d'entrer dans la consommation : *lait*, *beurre* et *fromage*.

Il consacre une première partie au *beurre*, et il étudie la constitution physique du lait, l'analyse du beurre, l'action de la lumière et de l'oxygène, l'action des microbes sur la matière grasse du lait.

La seconde partie comprend l'étude de la *caséine*, de la présure, de la caséase et des éléments du lait, l'exposé des méthodes d'analyse du lait et d'un nouveau procédé.

La troisième partie, intitulée le *fromage*, traite de la coagulation du lait par la présure, des microbes aérobies et anaérobies de la maturation des fromages, de l'analyse des fromages, de la composition des divers fromages (Cantal, Brie, Roquefort, Gruyère, Parme et Hollande).

Grâce aux travaux de M. Duclaux, qui comprennent à la fois la partie chimique et microbiologique de la question, l'étude du lait est entrée dans une voie pratique, qui assure le succès des recherches qui seront tentées dans cette direction.

# HYPNOTISME
# DOUBLE CONSCIENCE
## ET ALTÉRATIONS DE LA PERSONNALITÉ

**Par le Dr AZAM**

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

*Avec une préface par M. le Professeur CHARCOT.*

1 vol. in-16, avec figures ........................ 3 fr. 50.

Tout le monde sait, chose incontestée aujourd'hui, que M. Azam fut un initiateur dans l'étude des phénomènes hypnotiques. Braid avait annoncé ses découvertes ; les circonstances permirent à notre collègue de les contrôler et de les analyser.

La préface de M. Charcot met en lumière la part si importante prise par M. Azam dans l'étude de faits qui jadis tenaient du merveilleux et qui aujourd'hui n'étonnent plus personne.

Le volume qui vient de paraître devra être consulté par tous ceux, physiologistes ou psychologistes, qu'intéressent les recherches sur les phénomènes nerveux centraux.

Les études de M. le professeur Azam sont exposées avec lucidité ; elles sont empreintes d'un cachet scientifique absolu et ne sauraient se prêter au moindre doute sur leur complète authenticité.

*Journal de médecine de Bordeaux*, 13 février 1887.

Aujourd'hui que l'hypnotisme est arrivé à conquérir définitivement sa place parmi les faits de la science positive, il y aurait de l'injustice à oublier les noms de ceux qui ont eu le courage d'étudier cette question à un moment où elle était frappée d'une réprobation universelle. M. Azam a été l'un de ces initiateurs ; le premier en France, il a cherché à contrôler par des expériences personnelles les résultats annoncés par Braid.

Les recherches de M. Azam n'ont pas seulement un intérêt historique; l'analyse y retrouve la plupart des phénomènes somatiques et psychiques d'anesthésie, d'hypéresthésie, de contractures, de catalepsie, que l'on a appris depuis cette époque à produire à volonté, selon un déterminisme rigoureux, en s'adressant à une catégorie spéciale de sujets.

*La Loi*, 1er mars 1887.

# MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

**EXPOSÉ DES PHÉNOMÈNES OBSERVÉS PENDANT LE SOMMEIL NERVEUX PROVOQUÉ, AVEC UN RÉSUMÉ HISTORIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL**

**Par le Dr A. CULLERRE**

*Deuxième édition*

1 vol. in-16 avec 23 figures........................ 3 fr. 50

La question du sommeil magnétique ou hypnotique est actuellement à l'ordre du jour. Tout le monde s'intéresse à ces phénomènes, surtout aux faits prodigieux de la suggestion hypnotique, tout le monde en parle, mais trop souvent sans en avoir la notion bien précise et l'idée bien nette.

M. le Dr Cullerre s'est proposé de mettre cette grave question à la portée de tous les esprits, en résumant tout ce qui a paru à ce sujet.

Son livre, composé sur un plan excellent, clairement écrit et sans le moindre pédantisme scientifique, est un exposé très méthodique des phénomènes observés pendant le sommeil nerveux provoqué.

F. D., *Journal des Débats.*

L'ouvrage que M. Cullerre offre aujourd'hui au public es un résumé clair, méthodique de tout ce qui a été dit et écrit sur le magnétisme et l'hypnotisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Les larges emprunts que l'auteur a faits aux travaux récents de MM. Charcot, Richet, Dumontpallier, Liégeois, Féré, Beaunis, Bernheim et Tucke en font un ouvrage scientifique que les médecins et les magistrats consulteront avec fruit.

Ce livre est de ceux qu'on lit en entier, après en avoir lu la première page : c'est le plus grand éloge que nous puissions en faire.

Dr TAGUET, *Gaz. hebd. des sciences médicales.*

# NERVOSISME ET NÉVROSES

## HYGIÈNE DES ÉNERVÉS ET DES NÉVROPATHES

**Par le Dr A. CULLERRE**

1 vol. in-16.............................. 3 fr. 50

D'où provient l'extrême fréquence des désordres du système nerveux à l'époque actuelle, et comment l'éviter? Questions que se posent, sans pouvoir les résoudre, bien des gens intéressés cependant à voir clair dans leurs propres souffrances. C'est pour eux que le Dr A. Cullerre vient de publier un fort intéressant volume, *Nervosisme et Névroses, Hygiène des énervés et des névropathes.*

A côté des préceptes purs de l'hygiène, qui forment comme le fond classique de son travail, et qu'il a traité en plusieurs chapitres d'une lecture facile, le Dr A. Cullerre a tracé à grands traits l'esquisse des influences nocives de la civilisation sur le système nerveux des *névropathes*, auxquels est dédié ce livre, dans lequel ils puiseront, s'ils veulent bien le parcourir, un grand nombre d'enseignements profitables à leur santé.

*L'Hygiène pratique*, 10 avril 1887.

Voici le sommaire des principales divisions du livre :

I. — *Le Tempérament nerveux;* fréquence actuelle des troubles du système nerveux, le tempérament nerveux, les névropathes.
II. — *Les Circonstances générales qui influent sur le développement des troubles nerveux:* l'âge, le sexe, l'hérédité, les maladies, l'habitude névropathique.
III. — *Les Milieux :* l'atmosphère, les saisons, les climats, les vêtements, l'habitation, les villes et les campagnes.
IV. — *Les Aliments :* la chair, le lard, les œufs, les farineux et les féculents, les légumes verts et les fruits, les condiments.
V. — *Les Boissons :* le vin, la bière, le cidre, les vins alcooliques, les liqueurs, les boissons aromatiques.
VI. — *Le Régime :* ordonnance et composition.
VII. — *Les Excitants et les poissons :* le tabac, la morphine.
VIII. — *L'Exercice :* gymnastique, équitation, natation, danse, etc.
IX. — *Le Repos :* les distractions, les bains, le sommeil.
X. — *Les Sens* : le goût, l'odorat, la vue, l'ouïe, les besoins.
XI. — *Les Fonctions sexuelles :* les perversions, les désordres fonctionnels, etc.
XII. — *L'Intelligence :* l'éducation, le milieu social, la sensibilité morale.

# LE SECRET MÉDICAL

## Honoraires, Mariage, Assurances sur la vie, Déclaration de naissance Expertise, Témoignage, etc., etc.

**Par P. BROUARDEL**

*Doyen de la Faculté de médecine de Paris.*

1 vol. in-16 .................................... 3 fr. 50.

Je félicite l'éminent docteur d'avoir pieusement montré à ses disciples, à ses jeunes confrères, sous le patronage de l'honneur traditionnel que lui ont légué ses devanciers et ses maîtres, un grand devoir. En ne bornant pas ses leçons à des cours purement scientifiques, en leur enseignant en même temps que la pratique de leur utile profession, celle des vertus qui font sa force et sa dignité et peuvent seules leur assurer la pleine confiance à laquelle ils doivent aspirer tous, il a donné la meilleure preuve de la sollicitude qu'il leur porte, et justifié une fois de plus la grande et légitime considération dont il jouit, non seulement pour son savoir et son habileté dans son art, mais pour ses qualités de conscience et de droiture, qui sont celles de l'homme de bien.

Ch. Muteau, conseiller à la cour d'appel de Paris, *la Loi*, 21 novembre 1886.

Le livre de M. Brouardel a causé, dès son apparition, un vif émoi dans toutes les classes de la société. Les journalistes politiques l'ont violemment commenté, surtout à l'occasion de notre conduite au moment du mariage, lorsqu'un des conjoints est atteint d'une maladie réputée héréditaire.

Ce que nous ne saurions assez reconnaître, c'est l'influence morale que le livre de M. Brouardel va donner au corps médical en levant toutes ses hésitations, lorsqu'il se trouvera aux prises avec sa conscience.

Al. Josias, *Progrès médical*, 12 février 1887.

Cette question, toujours actuelle, est traitée par l'éminent professeur de médecine légale, avec une compétence et une autorité indiscutées, et il a nettement exposé l'état de la jurisprudence moderne, et les limites que la magistrature assigne au secret médical.

Dr Gallet-Lagoguet, *Tribune médicale*, 19 décembre 1886.

# MICROBES ET MALADIES

Par J. SCHMITT

*Professeur agrégé à la Faculté de Nancy*

1 vol. in-16 avec 24 figures ........................ 3 fr. 50

L'ouvrage que M. Schmitt a consacré à l'histoire des microbes et à l'étude de leur rôle pathogénique ne laisse rien à désirer au point de vue de la clarté, et les gens du monde, qui ont le désir légitime de se familiariser avec les questions scientifiques modernes, le liront avec profit.

*Revue scientifique*, 7 août 1886.

Eloignant les considérations de technique microscopique et les discussions trop ardues, l'auteur s'est attaché surtout à être compris de tous et a mis son livre à la portée de tout homme instruit, quelle que soit sa profession.

L'ouvrage est divisé en deux parties :

Dans la première, M. Schmitt étudie les formes, la structure, la vie des microbes. Le chapitre sur le mode d'action des micro-organismes pathogènes est particulièrement remarquable, et on y trouve résumée l'importante discussion qui a eu lieu à l'Académie de médecine à la suite des communications de M. Gautier sur les ptomaïnes.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des maladies zymotiques ou infectieuses. Nous croyons devoir recommander les pages où sont recherchées les origines des agents infectieux, et, enfin, les considérations thérapeutiques qui terminent l'ouvrage.

Dr P. Cheron, *Le National*, 17 août 1886

# LA COLORATION DES VINS

## PAR LES COULEURS DE LA HOUILLE

MÉTHODE ANALYTIQUE ET MARCHE SYSTÉMATIQUE POUR RECONNAITRE LA NATURE DE LA COLORATION

**Par P. CAZENEUVE**

Professeur à la Faculté de Lyon.

1 vol. in-16 avec 1 planche........................... 3 fr. 50

M. Cazeneuve a réuni tous les documents relatifs à l'emploi, pour la coloration des vins, des matières colorantes extraites de la houille.

La première partie est consacrée à l'étude toxicologique de ces composés. Elle renferme les recherches originales faites par l'auteur, qui permettront à l'expert ayant à examiner les vins colorés par les substances dérivées de la houille, non seulement de conclure à la falsification puisque l'emploi de ces matières est formellement interdit, mais encore de dire si le vin soumis à l'analyse est susceptible de nuire à la santé, ce qui est très important au point de vue de la répression du délit.

M. Cazeneuve classe les matières colorantes dela houille en inoffensives et nuisibles, et il pense que les premières, proscrites d'une façon absolue pour la coloration des vins, pourraient être autorisées pour la coloration des produits artificiels de la liquoristerie et de la confiserie.

La seconde partie, consacrée à la recherche chimique des couleurs de la houille dans les vins, commence par un historique des nombreux procédés recommandés par les divers auteurs, puis énumère les caractères généraux du vin naturel, des vins fuchsinés, sulfofuchsinés, colorés par la safranine, les rouges azoïques, etc.

L'auteur passe ensuite en revue les orangés, jaunes nitrés, jaunes azoïques, destinés à donner aux vins la couleur pelure d'oignon, les bleus ajoutés pour imiter la teinte des gros vins du Midi, etc.

Les chapitres suivants sont consacrés à la recherche et même au dosage de plusieurs matières colorantes artificielles réunies dans le même vin.

Nous trouvons ensuite les moyens de rechercher les couleurs dans les denrées alimentaires et les boissons autres que le vin. Un chapitre, consacré à l'analyse des colorants commerciaux, donne les réactions des plus importantes de ces substances.

La troisième partie intitulée : *Marche systématique pour reconnaître dans un vin les couleurs de la houille*, est certainement la plus importante pour les experts.

Par l'emploi méthodique de quelques oxydes métalliques, M. Cazeneuve arrive à résoudre de la façon la plus satisfaisante les divers problèmes qui peuvent se présenter.

En résumé, ce livre est clair, concis. Les conclusions ont pour base les nombreuses expériences personnelles de l'auteur, et tous ceux qui s'occupent de l'analyse des vins tiendront à placer dans leur bibliothèque le très intéressant ouvrage de M. Cazeneuve.

*Journal de pharmacie et de chimie*, 15 janvier 1887.

# LES ABEILLES

ORGANES ET FONCTIONS, ÉDUCATION ET PRODUITS, MIEL ET CIRE

**Par Maurice GIRARD**

**Président de la Société entomologique de France.**

*Deuxième édition.*

**1 vol. in-16, avec 30 figures et 1 planche coloriée.... 3 fr. 50**

---

L'Abeille est l'objet de soins de jour en jour plus attentifs et plus minutieux, en raison de l'intérêt qui s'attache à son étude et des avantages que procure son éducation.

Il manquait en France un livre qui pût être un guide à la fois scientifique et pratique, qui mît à la portée de l'éleveur l'ensemble des connaissances qu'il a besoin de posséder.

Sans avoir la pensée de remplacer l'expérience individuelle, qui, en matière d'élevage raisonné des Abeilles, vaudra toujours mieux que tous les écrits, l'auteur a exposé les manipulations agricoles, les procédés d'extraction, la composition chimique du miel et de la cire; il a décrit les organes, les fonctions, les maladies, les ennemis de l'Abeille.

Il a voulu donner aux apiculteurs un résumé clair et précis des faits d'histoire naturelle et des opérations techniques qui se rattachent à la récolte des produits; aux savants, une monographie complète, au point de vue entomologique; aux amis de la nature, une histoire simple et vraie de cet industrieux insecte, qui constitue une curiosité digne de leur patiente observation, en même temps qu'il est une source de fortune pour des populations entières.

Aux préceptes et aux descriptions, M. Girard joint des figures, qui font connaître, avec de forts grossissements, les organes internes et externes de l'Abeille, les modèles de ruches et d'appareils d'extraction; dans une planche en taille-douce, il a représenté avec leurs couleurs naturelles les trois espèces ou races élevées en Europe, en mettant à côté l'un de l'autre les types du mâle, de la reine et de l'ouvrière.

L'auteur a voulu faire un livre à la fois intéressant et utile et nous pouvons ajouter qu'il a réussi.

# LA BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

## Publiera en 1887 les volumes suivants·

**Les ancêtres de nos animaux**, dans les temps géologiques, par Albert GAUDRY, professeur au Muséum, membre de l'Institut. 1 vol. in-16, avec figures.................... 3 fr. 50

**Les tremblements de terre**, par FOUQUÉ, professeur au Collège de France, membre de l'Institut. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

**Sous les mers**. Histoire des explorations sous-marines, par le marquis de FOLIN, membre de la commission scientifique d'exploration des grands fonds de la Méditerranée et de l'Atlantique. 1 vol. in-16, avec figures.................... 3 fr. 50

**La Galvanoplastie**, le nickelage, l'argenture, la dorure et l'électro-métallurgie, par E. BOUANT, agrégé des sciences physiques. 1 vol. in-16, avec figures.................... 3 fr. 50

**L'origine des arbres cultivés**, par M. de SAPORTA, correspondant de l'Institut de France. 1 vol. in-16, avec fig. 3 fr. 50

**La suggestion mentale et l'action des médicaments à distance**, par MM. les Drs BOURRU et BUROT, professeurs à l'École de médecine de Rochefort. 1 vol. in-16 avec fig. 3 fr. 50

**La Prévision du temps** et les prédictions météorologiques, par G. DALLET. 1 vol. in-16 avec 40 figures........ 3 fr. 50

**L'homme avant l'histoire**, par Ch. DEBIERRE, professeur agrégé à la Faculté de Lyon. 1 vol. in-16, avec figures. 3 fr. 50

**L'activité cérébrale**, au point de vue psycho-physiologique, par Alexandre HERZEN, professeur à l'Académie de Lausanne. 1 vol. in-16.................................... 3 fr. 50

**Les nouvelles Institutions de bienfaisance**, les dispensaires pour enfants malades, par A. FOVILLE, inspecteur général des établissements de bienfaisance. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

**La truffe**, par M. le Dr FERRY DE LA BELLONNE, 1 vol. in-16, avec 20 figures.................................... 3 fr. 50

**La lutte pour l'Existence chez les animaux marins**, par Léon FRÉDÉRICQ, professeur à l'Université de Liège. 1 vol. in-16, avec figures.................................... 3 fr. 50

# LES MERVEILLES DE LA NATURE

## L'HOMME ET LES ANIMAUX

**Par A.-E. BREHM**

*9 volumes grand in-8 de chacun 800 pages, avec environ* **6,000** *figures intercalées dans le texte et 176 planches tirées hors texte sur papier teinté.*

**Chaque volume se vend séparément**

Broché.................................................... 11 fr.
Relié en demi-chagrin, plats toile, tranches dorées ... 16 fr.

---

### LES RACES HUMAINES ET LES MAMMIFÈRES

**Édition française par Z. GERBE**

2 vol. gr. in-8, avec 770 figures et 40 planches......... 22 fr.

---

### LES OISEAUX

**Édition française par Z. GERBE**

2 vol. gr. in-8, avec 500 figures et 40 planches........ 22 fr.

---

### LES REPTILES ET LES BATRACIENS

**Édition française par E. SAUVAGE**

1 vol. gr. in-8, avec 600 figures et 20 planches........ 11 fr.

---

### LES POISSONS ET LES CRUSTACÉS

Édit. française par E. SAUVAGE et J. KUNCKEL D'HERCULAIS
1 vol. gr. in-8 de 750 p. avec 524 figures et 20 planches. 11 fr.

---

### LES INSECTES

LES MYRIAPODES, LES ARACHNIDES
Édition française par J. KUNCKEL D'HERCULAIS
2 vol. gr. in-8, avec 2,060 figures et 36 planches....... 22 fr.

---

### LES VERS, LES MOLLUSQUES

LES ÉCHINODERMES, LES ZOOPHYTES, LES PROTOZOAIRES
ET LES ANIMAUX DES GRANDES PROFONDEURS
**Edition française par A.-T. de ROCHEBRUNE**
1 vol. gr. in-8 avec 1,200 figures et 20 planches. 11 fr.

---

ENVOI FRANCO CONTRE UN MANDAT SUR LA POSTE

BLANCHARD (E.) — **Les Poissons des eaux douces de la France**, par EMILE BLANCHARD, professeur au Muséum, membre de l'Institut. *Deuxième tirage*, 1 vol. gr. in-8 de 800 pages, avec 151 fig. et 32 planches hors texte sur papier teinté.. 16 fr.

— Le même, relié en demi-maroquin, doré sur tranches. 20 fr.

CUYER ET ALIX. — **Le Cheval.** Paris, 1886, 1 vol. gr. in-8 de 700 pages de texte avec 172 figures et 1 atlas de 16 planches coloriées, Cartonné.................................. 60 fr.

DENIKER. — **Atlas manuel de botanique** ou illustrations des familles et des genres de plantes phanérogames et cryptogames avec le texte en regard. Paris, 1886, 1 vol. in-4, 400 pages avec 200 planches in-4 comprenant 3,300 figures. Cartonné........................................ 30 fr.

GAUTIER (L.) — **Les Champignons.** 1884, 1 vol. gr. in-8 de 508 pages avec 195 fig. et 16 pl. chromolithographiées. Cartonné........................................ 24 fr.

HERAUD. — **Les secrets de la science, de l'industrie et de l'économie domestique.** 1 vol. in-18 jésus de x-654 pages, avec 205 figures. Cart........................................ 6 fr.

— **Jeux et récréations scientifiques.** Paris, 1884, 1 vol. in-18 jésus de 636 pages, avec 297 figures........................ 6 fr.

HUXLEY. **Les Sciences naturelles** et les **problèmes** qu'elles font surgir. 1 vol. in-18 jésus de 501 pages................ 4 fr.

LYELL. — **L'ancienneté de l'homme** prouvée par la géologie. 1 vol. in-8 de XVI-900 p., avec 182 fig. Cart.......... 16 fr.

MARTINS. — **Du Spitzberg au Sahara.** Etapes d'un naturaliste. 1 vol. in-8 de 620 pages, avec 16 pl. hors texte, et une couverture artistique.................................. 10 fr.

QUATREFAGES (A. DE). — **Hommes fossiles et hommes sauvages.** Etudes d'anthropologie. 1 vol. gr. in-8, de XII-644 pages avec 209 figures........................................ 15 fr.

— Le même, cartonné, fers spéciaux, tranches rouges. 18 fr.

RIVIÈRE (E.). — **Paléoethnologie. De l'antiquité de l'homme dans les Alpes-Maritimes.** 1887, 1 vol. in-4 de 340 pages avec 96 figures et 23 pl. en chromolithographie. Cartonné... 65 fr.

**Science et Nature.** Paris, 1884-1885, 4 vol. gr. in-8, ensemble 1700 p. à 2 colonnes avec environ 1100 figures. Brochés........................................ 40 fr.
Cartonnés, avec fers spéciaux, tranches dorées....... 54 fr.
Chaque volume se vend séparément : broché......... 10 fr.
Cartonné........................................ 13 fr. 50

STENFORT (F.) — **Les plus belles plantes de la mer.** Méthode à suivre dans la recherche et la récolte des algues, description des familles et des espèces. *Deuxième tirage*. 1 vol. in-8 avec spécimens de cinquante algues naturelles. Cartonné. 25 fr.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

# LES PYGMÉES

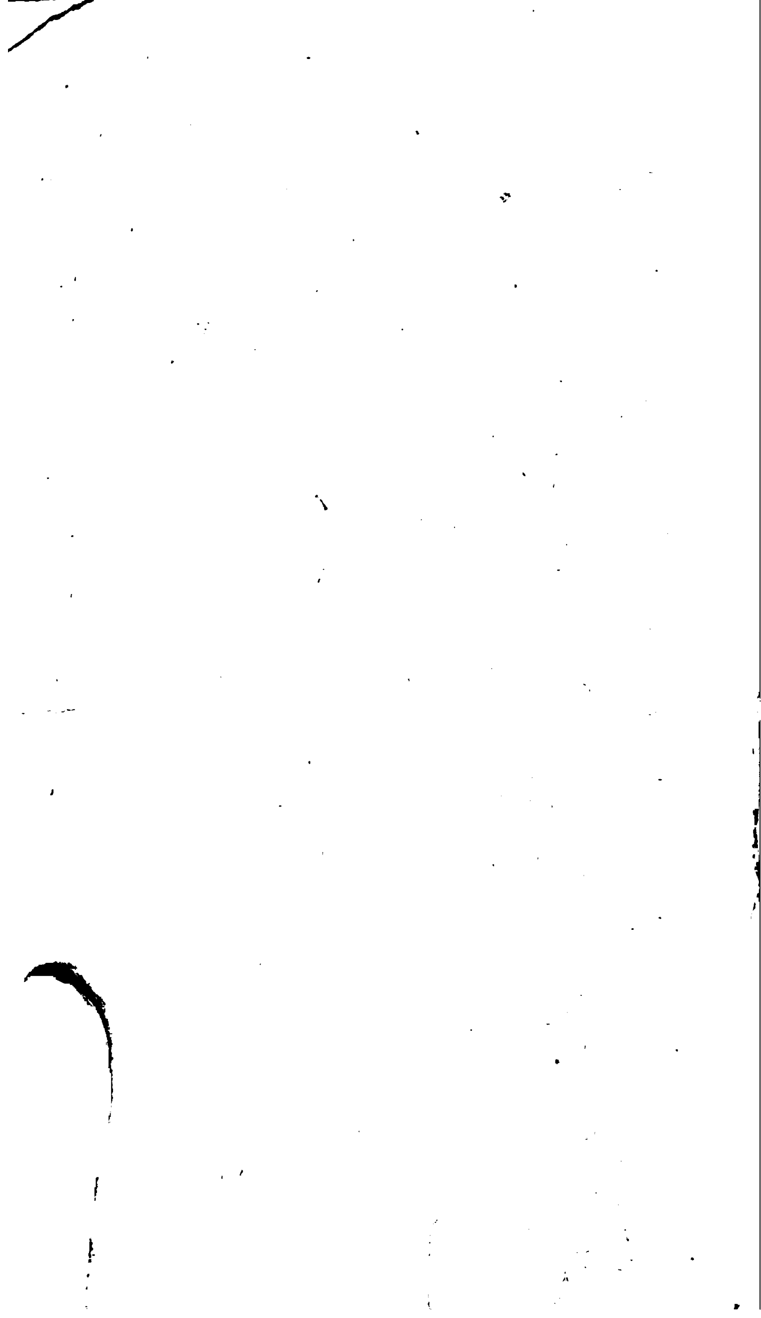
PAR

A. DE QUATREFAGES
MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)
PROFESSEUR D'ANTHROPOLOGIE AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

*Avec 31 figures intercalées dans le texte*

LES PYGMÉES DES ANCIENS
D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE
NÉGRITOS OU PYGMÉES ASIATIQUES
NÉGRILLES OU PYGMÉES AFRICAINS
HOTTENTOTS ET BOSCHISMANS

*PARIS*
LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FI[LS]
RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAI[N]
1887



BREHM. — *Les Merveilles de la nature : l'homme et les animaux.* — Descri[illegible] populaire des races humaines et du règne animal. Caractères, mœurs, ind[illegible] habitudes et régime, chasses, combats, captivité, domesticité, acclimat[illegible] usage, et produits. 9 vol. in-8, avec 6000 fig. et 176 pl. sur p[illegible] teinté. . . . . . . . . . . . . . . . . . [illegible]

Chaque volume séparément, broché. . . . . . . . . . . [illegible]

Les Races humaines et les Mammifères. 2 vol. — Les Oiseaux. 2 vol. — Les [illegible]tiles et les Batraciens. 1 vol. — Les Poissons et les Crustacées. 1 vol. — Les In[illegible] 2 vol. — Les Vers, les Mollusques. 1 vol.

CHATIN (JOANNÈS). — *Les Organes des sens dans la série animale*, 1880. 1 [illegible] in-8, fig. . . . . . . . . . . . . . . . . . [illegible]

CUYER et ALIX. — *Le Cheval.* Extérieur, structure et fonctions, race[illegible] par E. ALIX, vétérinaire militaire, lauréat du ministère de la guerre. [illegible] 1 vol. gr. in-8 de 700 pages de texte avec 172 figures et 1 atlas de [illegible] coloriées. . . . . . . . . . . . . . . . . . [illegible]

[illegible]DDRON (D.-A.). — *De l'espèce et des races dans les êtres organisés*, et sp[illegible]lement de l'espèce humaine, 1872, 2 vol. in-8. . . . . . . . . [illegible]

[illegible]LOURENS (P.). — *Mémoires d'anatomie et de physiologie comparées*, 1844 [illegible] in-4, avec 8 pl. . . . . . . . . . . . . . . . . [illegible]

[illegible]ENHOSSEK (J. DE). — *Des déformations artificielles du crâne*, 1880. 1 vol. [illegible] de 134 p. avec 5 pl. et 16 fig. . . . . . . . . . . . . . [illegible]

LESSON. — *Species des Mammifères bimanes et quadrumanes.* In-8 . . . [illegible]

— *Nouveau Tableau du Règne animal*, Mammifères. In-8. . . . . . [illegible]

[illegible]ONTANÉ (LOUIS). — *Étude anatomique du crâne chez les microcéphales.* Gr. i[illegible] [illegible]80 p., 6 pl. . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

[illegible]ICHARD (J.-C.). — *Histoire naturelle de l'homme.* 2 vol. in-8, avec 40 pl. [illegible] et 90 fig. . . . . . . . . . . . . . . . . . 20 [illegible]

[illegible]ATREFAGES (A. DE). — *Hommes fossiles et Hommes sauvages.* Études d'anth[illegible]logie, 1884. 1 vol. gr. in-8, de XII-664 pages, avec 209 fig. . . . 15 [illegible]

[illegible] même, cartonné, fers spéciaux, tranches rouges. . . . . . 18 [illegible]

[illegible]FAGES (A. DE) et HAMY. — *Crania ethnica. Les crânes des ra[illegible]* 1874-1882. 1 vol. in-4 de XI-528 p. avec 483 fig. et 1 atlas in-4 [illegible] [illegible]ographiées. . . . . . . . . . . . . . . 160 [illegible]

[illegible]ai sur l'histoire naturelle des Vertébrés de la Provence et des dép[illegible] [illegible]voisins, 1882. 1 vol. in-8 de 720 p. . . . . . . . . 8 [illegible]

[illegible]léoethnologie. De l'antiquité de l'homme dans les Alpes-Ma[illegible] [illegible]40 p. avec 23 pl., 96 fig. et 1 carte, cartonné. 65 [illegible]

[illegible]bles de mammalogie. 2 vol. in-4 avec 70 pl. . . 50 [illegible]

[illegible]chez l'homme et chez les animaux dans les suff[illegible] [illegible] sentiments. 1 vol. in-8 de 401 pages [illegible] . . . . . . . . . . . . . 7 [illegible]

[illegible]sexes et dans les races, 1875. In-8 [illegible] . . . . . . . . . 6 [illegible]